J.-L. COURCELLE-SENEUIL

LES DIEUX GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS FIGURÉS

OUVRAGE ILLUSTRÉ

de 112 gravures et de 11 planches hors texte

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1910

LES DIEUX GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS FIGURÉS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Christophe Colomb et ses détracteurs, 1890.

La Légende de Gargantua dans la Saintonge et l'Aunis, 1892-93.

La Légende de Gargantua en France et en Grande-Bretagne, 1892-93.

La Légende de Gargantua et les Triades gauloises, 1892-93.

Essais sur la géographie et l'histoire de la Saintonge antique, 1893.

IVe Centenaire de Vasco de Gama, 1898.

Avant-projet du port en eau profonde La Rochelle-Énet, 1903.

Une Légende des côtes de Saintonge et d'Aunis, 1903.

Avant-projet du port en eau profonde de l'île d'Aix, 1904.

Recherches sur les origines de certaines vieilles légendes, 1904.

La Religion gauloise pendant la guerre de l'Indépendance, 1905.

Le Mythe de Persée, 1905.

Le Persée chaldéen, 1906.

Trois anciennes questions géographiques, 1906.

Les Idées des Anciens sur les temps préhistoriques, 1907.

Ces études ont paru dans le *Bulletin* de la Société de Géographie de Rochefort-sur-Mer.

Étude sur les modifications à faire dans la comptabilité de la marine. Broch. chez l'auteur, 1892.

L'Intervention des pouvoirs publics dans le contrat de travail, 1906.

Vers la justice, 1908.

Protection ou Libre-Echange, 1908.

Brochures, in-8. Félix Alcan, Éditeur.

J.-L. COURCELLE-SENEUIL

LES DIEUX GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS FIGURÉS

OUVRAGE ILLUSTRÉ

de 112 gravures et de 11 planches hors texte

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1910

AVANT-PROPOS

Les navigateurs Phéniciens et Égéens conduisirent leurs navires depuis les côtes orientales de la Méditerranée jusque sur les côtes occidentales de l'Europe, bien avant la période homérique.

Ils y puisèrent le modèle qui leur servit à décrire les pays infernaux, séjour de la nuit et de la mort.

Non seulement les descriptions des pays infernaux et des pays celtes sont identiques, mais encore on retrouve, avec ces derniers, les Titans, Typhon, Briarée, les Gorgones et Cerbère.

On en vient à se demander comment les littérateurs grecs ont pu concevoir les idées qu'ils expriment sur les pays infernaux ?

On ne tarde pas à constater deux influences considérables.

D'abord le développement des idées religieuses, qui ne pouvaient admettre un égal traitement pour toutes les âmes après la mort. Ensuite, les littérateurs et les poètes, ayant perdu de vue les notions exactes acquises par les navigateurs très antérieurs à leur propre temps, s'étaient fait des idées de con-

vention sur les puissances infernales et sur leur lieu de séjour.

Mais ces idées reposaient sur des bases réelles méconnues.

La discussion des monuments figurés gallo-romains amène à toucher ces points réels et à s'expliquer le changement d'objectif dû à l'influence des idées religieuses.

Fallait-il aussi rester longtemps encore sur les positions acquises, sans rechercher si les ressemblances constatées entre Dispiter, Sérapis, Baal-Hammon, Saturne africain n'avaient pas, quelque part dans l'ancien monde hespérique, une cause naturelle, origine d'une partie des attributions communes à ces divinités?

Les monuments figurés, souvent trouvés dans les substructions des églises chrétiennes, où les avait refoulés, depuis 16 à 1.700 ans, le triomphe du christianisme sur le grand serpent gaulois (les gros serpents, dit saint Hilaire de Poitiers), apportent un tableau des croyances gallo-romaines.

Les questions soulevées par ces monuments doivent et peuvent être résolues. Positive ou négative, chaque solution profitera largement aux études proto-historiques.

C'est pourquoi nous procédons sans tarder au développement de l'exposé commencé par MM. A. Bertrand, de Witte, Camille Jullian et tant d'autres.

Dans le présent travail, il est fait usage, en partie utile, des descriptions et des arguments des maîtres qui ont déjà placé ces monuments sous les yeux du public.

Pour le menhir de Kernuz, la Minerve de Poitiers,

le tricéphale de Condat, nous avons utilisé les publications de MM. du Chatellier, Hild, de Mensignac, etc. Les rapprochements nouveaux et les déductions sont notre œuvre personnelle.

Août 1909.

J.-L. Courcelle-Seneuil.

Les notations (pages et numéros) des monuments se réfèrent au *Répertoire de la Statuaire grecque et romaine* de M. S. Reinach.

LES DIEUX GAULOIS

D'APRÈS LES MONUMENTS FIGURÉS

I

César identifie les dieux gaulois aux dieux romains et ne donne à aucun son nom celtique.

« Les Gaulois, dit-il, adorent principalement Mercure dont ils ont de nombreuses images ; ils le regardent comme l'inventeur des arts, le protecteur des chemins et des voyageurs; ils pensent qu'il intervient avec beaucoup d'efficacité dans le commerce et dans les affaires.

« Après lui, ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, sur lesquels ils ont à peu près les mêmes idées que les autres peuples, car ils croient qu'Apollon chasse la maladie, que Minerve enseigne les métiers et les arts, que Jupiter règne sur le ciel et les éléments, et que Mars est l'arbitre de la guerre. Avant le combat, ils vouent ordinairement à Mars les dépouilles de l'ennemi et lui sacrifient tout le bétail après la victoire...

« Les Gaulois se prétendent tous descendus de Pluton (*Dis Pater*) : c'est une tradition qu'ils tiennent

des Druides. Pour ce motif, ils mesurent le temps non par les jours, mais par les nuits. »

Mercure Dumias était, en effet, un des grands dieux de la Gaule indépendante, mais il reconnaissait des égaux et même des supérieurs, dont César éteint par trop la gloire et l'influence.

Après la guerre de l'indépendance, les grandes divinités vaincues s'effacèrent momentanément devant Mercure Dumias, l'allié fidèle des Romains, dont le temple magnifique s'élevait près du sommet du Puy-de-Dôme ; elles durent s'effacer devant le principal dieu des vainqueurs, Jupiter, dont le trône restait au sommet de mont Albain, dans le Latium, Jupiter identique au Zeus, céraunien des Grecs, qui le comprenaient assis au sommet du mont Olympe.

Lucain, dans son poème de *la Pharsale*, cite Teutatés, Taranis et Esus comme les grands dieux des Gaulois.

L'autel, érigé jadis par les Nautæ parisiens, sous le chœur de Notre-Dame, donne les noms d'*Esus* à la hache, de *Tarvos Trigaranus*, le taureau aux trois grues, etc.

Les deniers de la famille Hostilia, frappés à l'occasion de la défaite de Vercingétorix, montrent ce général captif, comme le représentant d'Aesar, le dieu arien identique, à ÉSUS, le dieu celte de la guerre, Arès des Grecs, Mars des Romains.

Lorsque Vercingétorix succomba, le dieu celte de la guerre fut désarmé (comme l'indique l'autel des Nautæ), la paix romaine s'étendit sur les Gaules développant l'influence de Mercure Dumias.

Au point de vue philologique, *Teut-at-ès*, c'est le dieu père du peuple, d'après R. de Belloguet.

La fontaine de Sainte-Pexine, en Vendée, sous les vocables de Trigaran et de Saint-Brice, en relations avec les traditions funèbres et infernales de nos contrées, fut le point de départ d'études présentant *Taran-is* comme une contraction du nom de Tarvos-Trigaran.

Taranne de Paris, Taranis d'entre Loire et Gironde, serait un dieu remplissant en partie les fonctions attribuées au Jupiter romain, régissant le ciel de cette région, les éléments atmosphériques, comme le Jupiter Zeus, mais très différent comme aspect et attributs.

Teutatès, Esus et Taranis paraissent donc des divinités celtiques toujours équivalentes et parfois supérieures dans l'esprit des Celtes au puissant dieu de la paix romaine Mercure Dumias.

Ces trois dieux du peuple gaulois devaient avoir leur piédestal au moins aussi élevé que celui de Mercure-Dumias, que celui de Jupiter Latiar, dont le culte pénètre en Gaule avec la conquête et s'efforce de s'y implanter au détriment du culte de son similaire autochtone.

Il convient de rechercher le site de ce piédestal.

Le menhir-autel de Kernuz.

Le menhir-autel de Kernuz, déterré à Kervadel (Finistère), en 1878, par M. du Chatellier, montre comment les Gaulois armoricains, antérieurs à la conquête romaine, comprenaient l'unité des forces

divines et le classement des grands dieux du peuple celte.

Dans le premier tableau, deux figures se présentent de face.

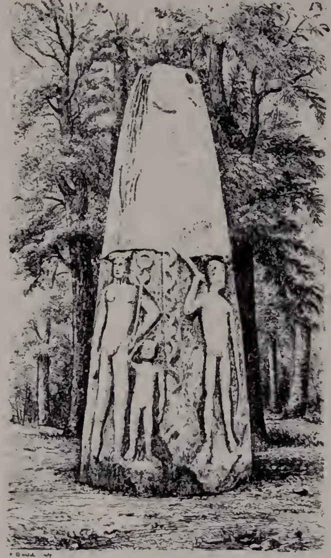


Fig. 1.— Menhir sculpté de Kernuz (Finistère).

L'une est celle d'un personnage coiffé du *pétase ailé*, tenant une *bourse* dans la main droite pendante le long de la cuisse, et portant, de la main gauche appuyée contre la hanche, un *caducée* passant au-dessus de l'épaule gauche.

Près d'elle, à gauche, est la figure d'un petit personnage, qui élève le bras droit comme pour lui saisir la main gauche qui soutient le caducée.

Dans la première de ces figures, il faut reconnaître Hermès Atlante, né de Maïa dans les régions atlantides et hespérides. C'est un dieu ancien, puissant, essentiellement protecteur des voyageurs, du commerce et de la navigation. Son nom gaulois, encore inconnu, est peut-être Lug ? Certaines personnes sont conduites à voir dans ce tableau Mercure Hermès exerçant sa fonction de psychopompe, conducteur des âmes.

... *Sed ab aliis post mortem transire ad alios.*

« L'âme ne meurt pas, mais à la mort elle passe d'un corps dans l'alios. »

Et la petite figure représenterait une âme, que Mercure conduit dans le nouveau monde qu'elle doit habiter.

A cette manière de voir, il convient d'objecter :

Que le Dis-Pater gaulois, seul, avait droit au titre Teut-atès, père du peuple ;



Fig. 2. — Hermès.

Qu'il avait son royaume particulier entre les Pyrénées et la Loire ;

Que ce royaume comprenait notamment toutes les « prairies » de l'Alios, c'est-à-dire les contrées bordant l'océan, depuis les Tarb-elli, les Med-ulli, jusqu'aux Ulatas et aux Wealas des régions britanniques ;

Que les âmes des morts circulaient confondues au-dessus de ces prairies, et que leurs voix se faisaient entendre dans les cris et les rugissements des tempêtes ;

Que les Gaulois ne pouvaient connaître l'empire du Dis-Piter romain, ni l'Érèbe gréco-latin, parce que cet empire et l'Érèbe avaient pris modèle, au temps passé, sur leur propre contrée ;

Que les Gaulois reconnaissaient cependant un dieu tout semblable au Dis-Piter romain et au Pluton Hadès grec ;

Que ce dieu suprême, dont ils descendaient, remplissait les fonctions attribuées à Horkos et à Sérapis ;

Que Hermès ne pouvait avoir l'utilité de psychopompe pour les Galates ou Keltai ;

Mais qu'il avait cette utilité pour presque tous les autres peuples contemporains ;

Que la petite figure au geste hiératique, accompagnant le Mercure gaulois, est une petite divinité (Vérité ou Belisama), qui ne peut encore être identifiée

Le deuxième tableau comporte un personnage nu se présentant de face.



Fig. 3. — Hercule.

De la main gauche il s'appuie sur une massue, dont l'extrémité triangulaire repose sur le sol, et de la main droite levée, il tient un objet de forme allongée, un rameau ?

Si l'on ne considère que la massue, il faut reconnaître, dans cette figure, la représentation d'Hercule.

Le troisième tableau comporte une figure nue, qui se présente de face, appuyée sur un bouclier oval s'élevant à la hauteur des hanches. De la main droite levée, elle s'appuie sur un haste, dont la pointe en bas repose sur

le sol. Sous la coiffure, deux cornes retombent, que le sculpteur n'a pas voulu faire sortir au-dessus des lignes qui encadrent la figure.

Ces cornes, symboles de la force, sont un ornement de traditions essentiellement gauloises. Le P. Martin parle de dieux cornus (Cernunos), adorés en Gaule.

C'est le Mars gaulois, dont parlent César et Florus, assimilé à Esus-Arès.


Fig. 4. — Esus.

Le quatrième tableau, séparé du premier et du troisième par deux bandes ornées de dents de scie, se compose de deux figures : l'une nue, l'autre vêtue, réunies par l'intention, mais séparées de fait, du moins dans la partie inférieure du corps par la bande sculptée ordinaire partant de la base et remontant jusqu'au coude droit de la figure nue, vers lequel se dirige le bras droit de la figure vêtue.

Ce tableau a très souffert des heurts avec le soc de la charrue.

Près de la figure masculine nue, le long de la jambe gauche, est une troisième représentation, vague et difficile à définir. Un animal sans doute, mais lequel ?

La figure nue a le bras gauche pendant et le bras droit levé. Celui-ci semble saisir un objet passant derrière le corps, dont une extrémité se voit entre les jambes et dont l'autre passe au-dessous de l'épaule, un serpent ?



Fig. 5. — Dispiter et Proserpine.

La seconde figure, vue de profil, est tournée vers la première ; son bras droit, replié à la hauteur de la poitrine, se dirige vers le coude de celle-ci.

Elle est vêtue d'un double vêtement ; le premier, sorte de voile, descend sur les épaules et jusqu'à la hauteur du genou, retombant sur une sorte de longue tunique.

Dans ce tableau, deux grands dieux, époux l'un de l'autre, vivent habituellement ensemble dans des cavernes ou des profondeurs infernales ; ils sont séparés l'un de l'autre pendant une moitié du temps et par ce caractère se rapprochent de Dis-piter — Pluton Hadès et de Proserpine — Koré Perséphoné.

Le dieu-époux semble caractérisé par un chien et par un serpent ?

En résumé, le menhir de Kernuz, sculpté, dressé, avant la conquête romaine, par les Gaulois vivant de la chasse, de la pêche et du commerce sur les rives

les plus occidentales de l'Armorique, montre, placés sur le même rang :

Un dieu (au serpent et au chien ?) et une déesse liés entre eux, dans une demeure profonde, au moins pour la moitié du temps ;

Ésus, le dieu celte de la guerre ;

Hermès, le dieu de la navigation et du commerce ;

Puis Hercule (Héraclès des Grecs, Melqarth des Phéniciens), Hercule assagi et de bonnes relations ;

Une petite divinité, indéterminée, accompagne Hermès dans sa voie civilisatrice.

Il y a lieu de penser que les Gaulois armoricains de la région de Kervadel, au temps de César, étaient dans un état de civilisation loin de la barbarie, et ils ne durent se soumettre aux conquérants qu'après la chute des Vénètes.

Ils érigèrent ce beau menhir, unique jusqu'à présent dans son genre, sur un haut plateau, au milieu d'une foule de monuments mégalithiques, avec la mer pour horizon. Son aspect devait être fort imposant par le cadre grandiose que ses constructeurs avaient su choisir.

A ses pieds se voyait un bassin oblong, creusé dans le roc.

La parcelle de terre, dans laquelle était ce monument, porte au cadastre le nom de Cornic Saint-Alour (parcelle de Saint-Alour).

Or, c'est sous le vocable de ce saint, troisième évêque de Cornouailles (Corn-whealas, Gallas, Allas-Alias), 456 A.-D., que se trouve la paroisse de Plobannalec, dans laquelle est Kervadel.

C'était aussi à saint Alour qu'était dédiée la petite

chapelle dont on voyait encore les ruines, en 1876, à 800 mètres de Kervadel.

Si donc cette parcelle de terre a pris ce nom, c'est que, probablement, saint Alour, lorsqu'il vint porter la parole du Christ dans ces contrées, trouvant encore debout ce monument païen, le fit enfouir pour obéir à des usages établis par les premiers chrétiens.

On peut aussi se demander quel nom portait ce terroir avant l'introduction du christianisme ?

Lorsqu'on observe certains noms des saints du littoral maritime, Saint-Germain-de-la-Rouelle, Saint-Guénolé, Saint-Alour, Saint-Cornély, Saint-Brandan, Sainte-Rosalie, Sainte-Eulalie, Saint-Eutrope, Saint-Amadour, Sainte-Véronique, Saint-Bichente, on en vient à se demander si beaucoup de ces noms ne reproduisent pas les appellations païennes qu'elles ont remplacées, en gardant l'empreinte et du terroir, et des idées que ces appellations représentaient ?

Menhir du vieux Poitiers.

Le menhir du vieux Poitiers porte une inscription celtique en caractères latins :

Ratin Brivatiom Frontv
Tarbe... nios Ievrv

Au dieu *Ratis* des habitants auprès du pont, Fronto, fils de Tarbe... ni, a consacré.





AUTEL DE SAINTES. (*Face et revers*)

H. Demoulin, sc.

Autel de Saintes. Face principale.

Cet autel gaulois, d'époque romaine, découvert au faubourg Saint-Vivien, est à double face (pl. II).

Le principal personnage sur chaque face est un dieu assis, les *jambes croisées*, à la manière orientale, escorté de deux divinités formant avec lui une triade.

La tète du dieu, à l'attitude bouddhique, manque également sur l'une ou l'autre face. Ces têtes semblent avoir été brisées intentionnellement.

Sur la face principale, il porte le sagum, attaché sur l'épaule droite par une fibule.

La main droite tient un *torques*.

L'objet que serre la main gauche paraît être une bourse.

Sur cette face principale le dieu occupe la droite de l'autel.

A gauche du dieu est assise une déesse drapée.

Une corne d'abondance repose sur le bras gauche de la déesse, qui, dans la main droite, tient un objet de caractère douteux.

La tête de la déesse s'est retrouvée, détachée du tronc, à peu près intacte. La chevelure pend par derrière en chignon oval.

A gauche de la déesse et presque sur la tranche de l'autel, une petite divinité féminine, portant la robe tabaire, un tiers de grandeur des deux autres, se tient debout et complète la triade.

La tête manque ; le bras gauche est replié sur la poitrine, la main tenant un fruit pomme ou gre-

nade). Le bras droit soutient une corne d'abondance dépassant l'épaule.

Autel de Saintes. Face postérieure.

Sur la face postérieure, les personnages sont de plus petites dimensions.

Le dieu à l'attitude bouddhique tient ici le centre de l'autel.

Dans la main droite est une bourse. L'objet que tient la main gauche est méconnaissable.

Deux têtes de taureaux ornent la base du siège sur lequel le dieu repose.

A la droite du dieu se voit une divinité féminine à longue robe. Cette divinité est debout, le bras droit tombe le long du corps et paraît libre. Le bras gauche est recourbé sur la poitrine. La main porte un vase ou plus probablement un fruit.

La base qui soutient cette divinité est sans ornement.

A la gauche du dieu central se tient debout un personnage nu, de sexe masculin, la main droite appuyée sur une massue, un objet très mutilé et très difficile à déterminer dans la main gauche, une pomme ?

La base sur laquelle repose ce personnage est ornée d'une tête de taureaux.

L'autel de Saintes met donc en présence des faits suivants :

1° Une divinité masculine, *accroupie à l'orientale*,

vêtue du sagum, a pour attributs certains le *torques* et la *bourse*;

2° Cette divinité sur chaque face est en relations avec deux autres divinités, formant avec elle une *triade* ;

3° La première triade est composée d'une *grande déesse*, à l'aspect fier et altier, honorée par-dessus toute autre divinité dans le pays des Gaulois Santons.

Le dieu à l'attitude bouddhique tient auprès de cette grande déesse le rôle de l'époux d'une souveraine ; il se place à sa droite, mais son siège est différent.

Il est lui-même, par sa taille, par son importance dans la triade, un très grand personnage de la théogonie gauloise.

Dans la ville ancienne de Mediolanum, il siège à titre d'époux, avec cette grande déesse reine à l'aspect si ferme.

La troisième personne de la triade est une divinité féminine indéterminée.

La face postérieure présente une triade où le dieu bouddhique domine spécialement entre une petite déesse et un personnage masculin armé de la massue.

Dans une région voisine de Mediolanum, cette nouvelle triade devait être tout spécialement honorée.

Cette région voisine paraît devoir être composée des territoires de l'Aunis et du pays de Médis, situés entre Mediolanum et la mer.

La présence de la force héracléenne, caractérisée par sa massue, semble indiquer que le dieu à l'attitude bouddhique était le successeur de Géryon, que l'Hercule assagi des derniers siècles de l'indépendance

gauloise avait contracté de meilleures relations avec son ancien ennemi, sans lui rendre le taureau terrestre conquis de force, *Tar-sis*, ne lui laissant que les deux taureaux terrestres des Gaules, le *Tarb-elli* et le *Tarvos Trigaranos*.

LA DÉESSE DE VILLEPOUGE (Charente-Inférieure).

Des fouilles furent opérées en 1896 sur l'emplacement d'un ancien fanum, situé dans la commune de Villepouge, en Saintonge.

La plus ancienne mention de ce monument se trouve dans un acte de confrontations remontant au 18 novembre 1407.

« Lesquelles confrontations commencent dès le quarrefour qui est assis au-dessus du fanau appelé le *fanau de Persac*, qui départ la terre d'Aunay, celle de Taillebourg et celle de Mastaz... »

Ce fanum, semblable aux nombreuses piles de la région, Ebéon, Sireuil, etc., était complètement rasé en 1840. Pour ceux qui l'ont érigé, ce fut une chose sacrée, consacrée, analogue aux menhirs de Kernuz et du vieux Poitiers, analogue à beaucoup de menhirs.

Le soubassement, carré, avait 10 m. 40 de côté, encore cimenté au pourtour et à l'intérieur, reposant à peu de profondeur sur le sol naturel.

A 7 mètres des faces du soubassement, se présentaient les fondations d'un mur de 0 m. 75 d'épaisseur, entourant le terrain sacré et contigu, par sa

face ouest, à la route romaine allant de Limonum à Mediolanum.

Dans la construction de ce mur, il y avait des débris de matériaux provenant d'un édifice antérieurement détruit.

On a recueilli dans cette cour, en outre de beaucoup d'autres choses antiques, une *tête colossale* en pierre et *deux tablettes* en plomb.

La tête de la déesse. — Dans la cour du fanau de Persac, une tête de femme, colossale, s'il ne paraissait pas devoir être un motif d'architecture, devait être celle de la divinité ayant présidé dans ces lieux.

Du bas du menton au sommet de la chevelure, elle mesure à peu près 54 centimètres, ce qui suppose un personnage d'environ 4 mètres de haut.

La tête est en pierre du pays ; elle doit être l'œuvre d'un artiste des environs, qui a copié, ou cherché à reproduire un type connu.



Fig. 6. — Proserpine.

Le sculpteur a surtout laissé voir son inexpérience en contournant dans le même sens les deux mèches de la chevelure, qui encadrent la figure, alors qu'elles devraient être enroulées en sens opposés.

Cette chevelure, partagée vers le milieu et calamistrée, se voit dans beaucoup de représentations romaines de l'Isis-Fortune égyptienne.

Si la déesse de Villepouge, un peu maussade, n'a pas la beauté idéale de l'Isis, elle en a la chevelure, qui se complète par une autre pierre, donnant une sorte de panache étalé, dont les plumes sont frisées à leur extrémité.

Cette grande déesse, par sa taille, son air implacable, et son voisinage immédiat, se rapproche incontestablement de la redoutable déesse de Saintes, dont elle semble un portrait sincère, sinon bien exécuté.

A la fin du second siècle et au commencement du troisième siècle, les hautes classes ne croyaient plus guère aux anciens dieux et essayaient des religions nouvelles, mais le peuple gardait ses croyances, tenait surtout à ses usages.

A cette époque, la royauté des enfers, la protection des morts et des mânes appartenaient à Pluton — Hadès des Grecs, Dispiter des Romains et à Proserpine.

A quels dieux gaulois étaient-ils assimilés ?

Un document spécifique et certain nous apprend que les Santons romanisés, adorateurs de la grande déesse de Mediolanum et du Fanau de Persae, s'adressaient pour les choses de l'autre monde à Pluton et à Proserpine.

Isis, dans son pays natal, avait, au nombre de ses attributions, la protection des morts ; elle était la reine des mânes. Cette protection, elle l'a même exercée à Rome, mais elle n'eut pas à s'occuper, au fond de l'Europe occidentale, de la royauté des en-

fers, qui était déjà, depuis de longs siècles, entre les mains d'autres dieux, Hadès et Proserpine.

La principale divinité latine à laquelle Isis a été assimilée ou adjointe est la Fortune.

Un camée présente la barque de Sérapis portant la Fortune et conduite par Isis; les deux déesses ont sur la tête le même symbole, le calathos.

Les tablettes de plomb. — Les fouilles exécutées entre la Loire et la Gironde ont démontré que les Piles ou *Fana* ne sont point des tombeaux.

Les tablettes de Villepouge ont été trouvées dans la terre végétale de la cour du Fanum, et il n'y avait là aucun indice de sépulture.

Un individu en procès avec deux autres, appelés *Lentinus* et *Tasgillus*, se défiant des juges de ce monde, ou croyant peut-être plus à l'efficacité de la magie qu'au droit, s'adresse aux dieux des enfers, *Pluton* et *Proserpine*. Il prend à cet effet deux plaques de plomb et y écrit ou fait écrire sa supplique, qui est en même temps une sorte de procès-verbal de l'opération au moyen de laquelle il compte arriver à ses fins.

Les adversaires sont, dans la cérémonie magique. représentés par un tout jeune chien.

« De même que ce petit chien n'a pu nuire, qu'ainsi nos parties adverses ne puissent gagner leur procès. Sa mère n'a pu le protéger, qu'ainsi leurs avocats soient impuissants à les défendre. L'animal renversé ne peut se relever, qu'il en soit de même des plaideurs, etc. »

A Villepouge, l'envoûteur a déposé son placet *in hoc monimento*, ce qui désigne bien un tombeau.

Le fanau n'en était pas un, mais sur les bords de

la voie romaine, en dehors de la cour, on a rencontré deux corps avec une médaille de 172. Des sépultures à auges, une sépulture d'enfant sous deux rangs de tuiles romaines, montraient là un cimetière, qui, suivant l'usage romain, bordait chaque côté de la voie.

Ce cimetière existait déjà au second siècle et recevait encore des morts à l'époque mérovingienne.

Deux de ces sépultures étaient voisines du fanum.

C'est de l'une d'elles que doivent provenir les tablettes ramassées dans le sol arable, à quelques pas de là.

Le *monimentum*, dont le diptyque fait mention, était un édicule funéraire sur ces tombes et dans lequel le plaideur avait furtivement placé sa requête aux dieux d'en bas.

La grande et redoutable déesse du Fanau de Persac, la grande déesse de Mediolanum, était donc la Proserpine des Romains, l'épouse de Pluton-Hadès des Grecs, de Dispiter des Latins, la reine des enfers et des morts, la reine de l'Érèbe, pays identique au pays des Gaules, en l'Europe occidentale.

A Proserpine, cette déesse aux traits sévères et durs, à la coiffure haute, aux fonctions royales, était consacré le Fanau de Persac, un des fana du pays de Médiolanum.

Le menhir de Kernuz ne nous fait prévoir qu'une seule grande déesse, sorte de *Magna mater* pour les peuples celtes. Proserpine du Fanau de Persac et la grande déesse souveraine de Mediolanum sont donc probablement identiques.

Les pays celtes, vers le quinzième siècle avant notre

ère, ayant fourni le modèle de l'Erebos pour les Grecs et les Latins primitifs, vers le premier siècle de notre ère ayant encore pour souveraine *Proserpine*, reine des enfers, épouse de Pluton Hadès, nous devons présumer que la déesse de Saintes n'étant autre que Proserpine, son époux *Pluton Hadès* est représenté par le dieu accroupi tenant le torques et la bourse ; ce dieu que les documents suivants nous montreront barbu et cornu.

Autel de Reims.

Sur l'autel découvert à Reims en 1837, la divinité accroupie, le dieu de la triade de Saintes, occupe le centre, ayant Apollon à droite et Mercure à gauche (pl. III).

Le dieu porte le *torques*, non plus à la main, mais au cou.

La tête existe cette fois. Elle est barbue et porte de fortes moustaches.

La tête était ornée de magnifiques palmes de *cervidé*, dont les traces sont encore très visibles.

De ses deux mains, le dieu presse une outre, d'où s'échappent en abondance des glands ou des faînes, que semblent attendre un taureau et un cerf, placés au bas de son piédestal.

Sur le fronton de l'autel est sculpté un *rat*.

M. de Witte voit dans le *rat*, dont la demeure est souterraine, un des symboles de Pluton, dieu des enfers et des richesses minérales.

L'outre caractérise la *terre*, l'espace où domine le

culte du dieu ; des forêts qui la couvrent s'échappent les glands, les faînes, les herbages qui nourrissent les taureaux, les cerfs qui peuplent cette terre, les peuples qui ont le taureau ou le cerf pour totem.

La grandeur imposante du dieu gaulois assis sur son socle, son piédestal élevé, dominant les deux divinités gallo-romaines, dont l'une, Mercure Dumias, était toute puissante après la conquête de César, montre la grande place que ce dieu tenait dans l'esprit des Gaulois de la région de Reims.

Le grand temple de Mercure Dumias était érigé sur le Puy de Dôme, sur l'un des sommets les plus remarquables du Massif central des Gaules.

Le dieu à l'attitude bouddhique, possédant un socle plus élevé que celui de Mercure Dumias, ne peut avoir eu son temple, ou son siège qu'au Mont-Dore, point culminant du Massif central.

Le dieu de l'autel de Saintes et le dieu de l'autel de Reims ne font qu'un. Les attributs de l'une de ces divinités peuvent légitimement servir à expliquer ou compléter ceux de l'autre.

Le dieu de Saintes devait être, comme celui de Reims, *barbu* et *cornu*.

STATUETTE D'AUTUN, VUE DE FACE.

Ce bronze a été trouvé dans le pays éduen où les druides avaient leur collège le plus estimé (fig. 7).

La posture *accroupie* du dieu, assis les jambes *croisées* sur un coussin, le *torques* qu'il porte au cou,



AUTEL DE REIMS

H. Demoulin, sc

la tête *barbue* et vraisemblablement *cornue*, permettent de le rapprocher sans hésitation des deux divinités précédentes.

L'attache des cornes se voit encore, elles étaient fixées par des tiges en fer, qui ont laissé des traces d'oxyde dans les deux petites cavités qui les recevaient.

Ce dieu, le plus complet, le mieux conservé de tous, donne, sur le mythe dont il relève, de précieux renseignements.

D'abord, l'idée de *trinité* était essentiellement liée à la légende dont ce dieu est le héros.

Il porte avec lui son symbole *trinitaire*.

Deux petites têtes, dont une bien conservée, sont accolées au crâne du dieu, l'une à gauche, et l'autre à droite, au-dessus des oreilles.

Le dieu est un *tricéphale*.

En second lieu, l'importance du *torques* est particulièrement accentuée.



Fig. 7.

Non seulement le dieu porte le *torques* au cou, mais un autre *torques*, dressé sur un coussin, que la divinité tient sur ses genoux, est offert en adoration à deux monstres, serpents ou dragons à écailles, ayant *tête de bélier*

et une queue de poisson. Les deux corps de ces serpents forment une sorte de ceinture au dieu.

La série des symboles groupés autour de cette divinité s'augmente d'un élément nouveau : le *serpent à tête de bélier*.

Statuette d'Autun, vue de profil.

Cette vue fait ressortir le socle, la base ou le *piédestal élevé*, qui supporte le dieu *accroupi*, la tête accolée derrière l'oreille, le torques autour du cou et les serpents formant la ceinture du tricéphale (fig. 8).



Fig. 8.

Des travaux antérieurs ayant amené à reconnaître l'identité des *serpents à tête de bélier*, avec des courants d'eau, torrents, rivières ou fleuves, il devenait possible de chercher, dans la nature, une identification pour le dieu de Saintes, de Reims et d'Autun.

Si ce dieu possède une représentation dans la nature, il faut chercher une haute montagne représentant un colosse accroupi, les jambes croisées, les bras étendus en avant, les reins entourés de torrents, rivières ou fleuves, et présentant à ces

rivières le torques, en objet d'adoration, le torques reposant sur un coussin du même genre que celui supportant le dieu lui-même.

Entre Saintes et Reims, presque en face d'Autun, cette identification trouve une solution.

Une personne, placée dans le nord des Monts Dore, aperçoit, interposée entre elle et le mur colossal du Sancy, les roches Tuillière et Sanadoire, dont la forme est sensiblement celle d'un *torques*.

Les eaux qui descendent du plateau central sont collectionnées à l'est et au nord par l'Allier et la Loire, au sud et à l'ouest par la Dordogne et la Gironde.

Chacun de ces courants d'eau représente un des serpents à tête de bélier imaginés par les Gaulois; ils forment, réunis, une ceinture derrière le plateau central, socle gigantesque sur lequel est accroupi le Mont-Dore.

Les monts Dore et l'Auvergne.

Mont-Dore-les-Bains est une station thermale située à 1.050 mètres d'altitude, dans une vallée profonde et pittoresque, sur la rive droite de la Dordogne, qui n'est encore qu'un torrent (pl. IV).

Cette vallée a pour origine au sud un cirque grandiose, qu'enveloppent les plus hautes montagnes du massif des monts Dore, dominés par le Puy de Sancy (1.886 mètres), point culminant de toute la France centrale.

Les Gaulois et les Romains ont utilisé les eaux thermales de cette station.

On attribue aux premiers une piscine quadrangulaire de madriers de sapins équarris, exhumée en 1823. Les Romains ont laissé des ruines d'établissements thermaux. La ville gallo-romaine fut détruite au neuvième siècle.

Les thermes du Mont-Dore étaient un temple autant qu'une piscine, et pendant tout le moyen âge, le terrain qu'ils ont occupé s'appela « Terroir du Panthéon ».

Le dieu Siannus présidait aux eaux thermales du Mont-Dore ; lorsque Apollon, guérisseur, pénétra dans les Gaules, à la suite des armées romaines, l'esprit des eaux thermales du Mont-Dore fut adoré sous le nom d'Apollon Siannus.

Autour du Puy de Sancy et du Plomb du Cantal, il se trouve un rayonnement de rivières tel qu'il n'en existe nulle autre part dans l'ancienne Gaule.

A l'aurore des temps historiques (1), les Cévennes formaient au sud une muraille, que les neiges, les forêts, les torrents, sans parler des légendes et des bêtes fauves, rendaient jadis presque toujours infranchissables. A l'est et à l'ouest, des hauteurs et des bois sans fin arrêtaient le voyageur, pays de sombres profondeurs et de peurs tenaces. Au nord, les étangs, les marécages de la Sologne, puis des bois épais entravaient la marche vers l'Auvergne.

Les Arvernes possédaient le domicile le plus isolé, mais aussi dans ses montagnes, le moins fertile et le moins hospitalier des pays de la Gaule.

Le rocher ininterrompu pendant trente lieues entre

(1) C. JULLIAN, *Vercingétorix.*



LES MONTS-DORE. LE PUY DE SANCY.

H. Demoulin, sc.

Mauriac et Riom s'élève de 200 mètres à 1.886 mètres d'altitude.

Les sentiers les plus anciens unissaient la Limagne à la vallée de la Dordogne et passaient au Mont-Dore, traversant les terres les plus glaciales. Sur ces rampes et sur ces plateaux, *l'orage* y éclate en sourds grondements et en pluies diluviennes. C'est le danger qui dut épouvanter le plus les hommes d'autrefois, par sa violence et par sa soudaineté.

Sur la masse tourmentée du plateau de l'Auvergne émergent les cimes isolées des puys, les grands sommets volcaniques, et aucun ne ressemble aux autres.

Au temps où les tribus humaines cherchaient un asile dans les montagnes, l'Auvergne pour le sanctuaire des divinités avait les magnifiques sommets des puys.

Pour les habitants de cette région, le Puy de Dôme, le Puy de Sancy étaient des dieux bienfaisants, mais aussi très redoutables. A voir naître les orages sur leurs pentes, on peut croire qu'ils les ont formés.

Le Puy de Dôme était un incomparable séjour pour une divinité, et les Gallo-Romains y reconnaissaient la demeure de Mercure Dumias, le successeur de Hermès Atlante, né de Maïa, la fille d'Atlas.

Le rôle joué par les puys de Dôme, de Sancy et par le Plomb du Cantal dans la formation des orages explique comment un dieu suprême des Gaules détient la foudre dans ses mains.

Ce dieu, dont le nom n'est jamais écrit, dont le nom mystérieux n'était peut-être jamais prononcé, dont le Mont-Dore et le Puy de Sancy sont la repré-

sentation matérielle, explique, par sa présence, comment le culte de Jupiter Albain, de Zeus céraunien



Fig. 9. — Puy de Dôme.

ne put prendre pied dans le panthéon gallo-romain qu'après la conquête, et encore d'une manière très secondaire.

La plaine de la Limagne, après l'invention de l'agriculture, exerça sur les anciens un réel attrait. Les Barbares la disaient si gracieuse et si gaie.

L'Auvergne avait tout ce qui faisait la fortune d'un Gaulois : le lait des pâturages, le gibier, les châtaignes, les glands des bois et le blé dans la plaine.

La montagne, tout près des plus âpres sommets, abonde en gorges étroites et fermées où *l'eau* demeure éternellement limpide et murmurante. Les vallées de la Cère et de l'Allier donnent l'impression d'une large demeure bien close qui appartiendrait à la même divinité.

L'Auvergne est le pays des *fontaines vives*, pures

et saines, réunissant les conditions mêmes de la vie pour les hommes. Elles naissent partout spontanément. Chaque village possède une source. Au temps où les *sources* étaient nymphes, l'homme n'avait qu'à les désirer pour les voir apparaître.

Non loin des eaux de source mobiles et vivantes, s'étalent les eaux dormantes des *lacs* et des *étangs*. L'homme admirait en Auvergne, dans les crevasses circulaires des cratères éteints, des lacs sombres et bleus aux bords taillés comme à l'emporte-pièce, aux eaux d'une profondeur inouïe et mystérieuse dans leurs frémissements soudains, qui semblent ; nés des entrailles du sol, on dirait que leur surface ne reflète point les choses de la terre, mais voile celle d'en bas.

Enfin, parmi ces sources, beaucoup assuraient la guérison aux malades. Terre des *eaux chaudes et minérales*, l'Auvergne présentait une chaîne ininterrompue de lieux salutaires, dont aucun n'a été ignoré des Romains et des Gaulois. Vichy était, aux premiers siècles de notre ère, la ville d'eau la plus en vogue de la Gaule et peut-être la plus cosmopolite. Le Mont-Dore eut ses dévots et bien d'autres encore. Ce pays, à lui seul, présente plus de sources chaudes et minérales que tout le restant de l'Europe ; on peut dire qu'il constituait, à lui seul, la fontaine de Jouvence des anciens.

Aux jours néolithiques, aux jours du bronze (qui prit naissance dans la vallée de l'Allier), les peuples du plateau central voyaient encore l'activité des volcans d'Auvergne ; ils voyaient les laves en fusion descendre dans les vallées, formant ce fleuve de feu que les Grecs désignèrent sous le nom de Phlégéton.

Les nombreuses cheyres de lave solidifiée sont partout visibles. Nos ancêtres conservèrent le souvenir de l'action volcanique sous l'aspect de *Bri-arée* aux cinquante têtes et aux cent bras, enseveli dans les profondeurs de la terre. Et sa force était immense, invincible dans sa grande taille. De tous les enfants de la terre et du ciel, c'était le plus puissant.

Et ce géant, avec ses semblables, habitait en face des dieux Titans, sous le noir brouillard, en ce lieu où s'amassent les nuées, aux extrémités de la terre armoricaine et cantabrique.

Là Gygès, Kottos et Briaréos au grand cœur habitent, sûrs gardiens de Zeus tempétueux. De leurs rochers amoncelés ils arrêtent les dieux Titans et Typhon et les précipitent dans la profondeur de la terre large, chargés de durs liens.

Ainsi, bien avant la période homérique, sur ces sommets où se formaient les orages, sous ces roches d'où jaillissaient les sources d'eau claire, dans les chaudes fontaines, dans les fleuves de feu (de la lave en fusion), l'homme saisissait sur le vif le travail de la nature. C'était avoir rapport avec les dieux. L'Auvergne, porte de l'Enfer, paroi du Ciel, fut un sol nourrïcier de divinités. Elle avait à foison ces sanctuaires, où les premiers hommes logeaient les maîtres qu'ils se donnaient, l'immensité des bois, la hauteur des cimes, les fontaines qui se transforment en fleuves, les sources chaudes, la profondeur des étangs et les volcans. Les dieux s'y multiplièrent dans les forêts. Une fois sous ces voûtes, les démons ne les quittèrent qu'avec peine, et au sixième siècle de notre ère, dans les bois de chênes ou de hêtres

du Cantal, les reclus chrétiens apercevaient à l'entrée de leurs cavernes les mêmes monstres divins.

Les plus tenaces des divinités furent celles des *ources*. On peut même se demander, en songeant que leur popularité est, après vingt siècles, presque aussi vivace qu'aux premiers jours, si elles ne sont pas destinées à survivre à ces saints notoires que la théologie leur a imposés comme suzerains.

Près du confluent des deux sources du Mesvin, un vallon renferme une minuscule chapelle, vaguement consacrée aux saints Protais et Gervais. Chaque vendredi, des mères y conduisent, dans l'espoir de la guérison, des enfants infirmes. Or, dans la muraille de l'édicule, on voit encastré un bas-relief gallo-romain, portant les images des deux divinités, qui présidaient aux mêmes sources, il y a dix-huit siècles. Les habitudes n'ont pas changé.

Sous les empereurs, un fidèle apportait une coupe d'argent à la fontaine de Taragnat ; un autre dédiait un anneau de bronze à la fontaine de Vouroux ; chacun proportionnait son offrande à sa richesse, mais la piété était égale, et tous avaient à cœur de remercier, par des présents sincères, les génies bienfaisants de ces deux sources.

Quelques siècles plus tard, la fontaine de Saint-Ferréol, près Brioude, rendait les mêmes services, par l'intermédiaire du grand saint arverne Julien.

Jadis on dressait, sur les bords des sources, une statue du dieu Mars ; aujourd'hui on vénère, près d'elles, une image de la Vierge, et la fièvre s'y guérit toujours.

La ferveur la plus ardente se déployait autour des eaux thermales. Un malade ne séparait pas l'action

de l'eau de la force d'un dieu. Les thermes du Mont-Dore étaient un temple non moins qu'une piscine.

A Vichy, autour des *eaux chaudes*, il y avait encombrement de dévots, de dieux et d'ex-voto. Toutes les prières n'allaient pas à la divinité topique de l'endroit, ici un anneau à l'image de Diane, là un anneau dédié au divin empereur, là quatre-vingts plaquettes d'argent en offrandes, aux dieux guérisseurs.

En Auvergne, comme en Campanie, les *lacs* ont fixé les imaginations craintives.

Le lac Pavin (Pavens, épouvante), par sa forme circulaire, sa grande profondeur, son site au pied du Montchal, est remarquable parmi les nombreux lac groupés autour du puy de Sancy.

Ses bords escarpés, dominés par la montagne, et la solitude, qui règne aux alentours, y ont fait rattacher des histoires fantastiques.

Autrefois, par exemple, une simple pierre, lancée dans le lac Pavin, suffisait pour évoquer la tempête et les orages.

Il se peut que les Gaulois s'imaginaient voir sortir des *Ombres* de l'insondable lac Pavin, qui a donné naissance à de nombreuses légendes, analogues à celles du lac Averne, aux bords duquel les Grecs de Cumes évoquaient les *Ombres*.

Mais les Gaulois plaçaient volontiers dans ces eaux silencieuses l'asile inviolable d'une *divinité profonde*, qu'il ne fallait troubler que par des présents :

Autrefois, trois jours de suite, la foule des paysans, pour faire des libations et des sacrifices, s'entassait sur les bords d'un lac du Gévaudan ; elle jetait dans les eaux des pans d'étoffes, des toisons de laine, des

fromages, des gâteaux de cire, des pains, etc., etc., et, pendant ces trois jours, c'étaient des fêtes et des orgies, que venaient, enfin, interrompre les orages.

Grégoire de Tours affirme qu'un saint prêtre mit fin à la superstition du lac. L'un et l'autre s'illusionnaient.

En 1872, la même superstition était encore vivace.

Les paysans s'y livraient et donnaient encore à la divinité des eaux les mêmes présents : vêtements, toisons de brebis, pains, fromages et beaucoup de pièces de monnaies. Le Saint, dont le vocable s'applique à ce lac, devait par hasard son nom de saint *Andéol*, à l'une des épithètes du roi Dis.

L'étranger, après avoir, au panthéon du Mont-Dore, pris connaissance des divinités celtiques, gravissait la montagne dominante, contemplait, de ce point le plus élevé de la Gaule centrale, la foule des volcans récemment éteints; il avait à ses pieds le Puy de Dôme et tous les puys d'Auvergne.

Il reconnaissait en ce lieu le séjour d'une divinité terrible, roi des volcans et des puissances infernales, maître du tonnerre et du soleil, arrêtant les nuages épais poussés par la tempête typhonienne, condensant leurs eaux dans son sein, les répandant ensuite et provoquant la fermentation des germes dans toutes les contrées voisines. Le dieu distributeur des eaux du ciel était vénéré par des peuples immenses qui le considéraient comme leur père, le générateur de toute la race celtique.

Ce séjour, ce trône a conservé dans son nom une forme voisine du *sanctus* latin, du *sen* des Sénons, du *sant* des Santons, termes qui tous se ramènent à la signification saint, vénérable, ancien, antique.

Sur ce même plateau qui porte le cône terminal du Sancy, à une très courte distance de ce dernier, l'étranger trouvait le site de la divinité païenne qui fut remplacée par la Vierge noire de *Vassivières*. Pendant la saison d'été, cette divinité habitait les hauts sommets en étroite union avec le dieu du pic de Sancy, avec lui arrêtant les nuages de pluie, donnant naissance aux innombrables sources portant la vie dans toutes les directions ; pendant l'hiver, elle se réfugiait aux entrailles de la terre, par le lac Pavin, comme la Vierge noire de nos jours se retire dans la très vieille ville de *Besse*, immédiatement voisine du lac Pavin. Comme la Vierge noire, elle était secourable aux misères humaines, mais, d'après les idées en cours, elle avait en plus la disposition du royaume des Ombres et des Ombres elles-mêmes.

L'*Odyssée* chante Ulysse qui, après avoir renversé les murs sacrés de Troie, erra longtemps, vit des peuples nombreux. Arrivé dans l'île d'Éa, Ulysse voit tous ses compagnons changés en princes et couverts de richesses par Circé la Magicienne, qui veut les retenir et les mêler à son peuple.

Circé dit au fils de Laerte : « Je ne te retiendrai pas malgré toi, mais avant que tu rentres dans ton île, il faut que tu tentes une autre aventure. Il faut descendre au séjour de Pluton et de la sombre Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésie, l'oracle de Thèbes, qui, au sein de la mort, conserve encore le don de la pensée.

« Ne t'inquiète point d'un guide ; dresse ton mât, déploie ta voile et tranquillement assis dans ton vaisseau, abandonne-toi au souffle de Borée. Quand tu auras franchi l'Océan, tu trouveras sur une rive

doucement inclinée un bois consacré à Proserpine, d'immenses peupliers et des saules stériles : laisse flotter ton vaisseau sur ces gouffres profonds et descend au noir séjour du Roi des Enfers. Là se perdent dans l'Ach-éron, le Phlégéton et le Cocyte. Là est un rocher où les deux fleuves viennent briser leurs flots réunis et confondus. Arrête-toi sur ce rivage : creuses-y une fosse large et profonde d'une coudée. Tu y verseras, pour tous les morts, du miel, du vin et de l'eau. Tu y répandras de la fine fleur de farine. Invoque à genoux le peuple des Ombres.... Après ces premières invocations, tu immoleras un bélier et une brebis noire Tes victimes seront tournées vers l'Erebos, tes yeux seront tournés du côté du fleuve. Là viendront de nombreux essaims d'ombres légères. Ordonne alors à tes compagnons d'ouvrir et de dépouiller les victimes égorgées, d'adresser des vœux et des prières à Pluton et à l'austère Proserpine, et toi l'épée à la main, assis au bord de la fosse, tu repousseras les ombres jusqu'à ce que Tirésie paraisse et te rende ses oracles.

« Un vent docile... enfle nos voiles, nous nous abandonnons à l'art de notre pilote et à la foi des vents. Nous voguons, nous entrons dans les profondeurs de l'Océan et nous sommes suspendus sur ces abîmes. Là sont les Cimmériens et leurs tristes demeures... Une nuit immobile pèse toujours sur ces peuples infortunés. Et, suivant le cours de l'Océan, nous arrivons aux lieux que Circé nous a marqués.

« Euryloque et Périmède tiennent les offrandes que nous destinons aux habitants du noir séjour ; moi je prends mon épée, je creuse une fosse dans les dimensions qui ont été prescrites ; sur cette fosse,

nous épanchons des libations de miel, de vin, d'eau et de farine. J'invoque, à genoux, les Ombres silencieuses..., j'égorge les victimes... les Ombres accourent du fond de l'Érèbe... Ils se pressent..., et se précipitent vers la fosse... J'ordonne à mes compagnons de dépouiller les victimes et d'invoquer le noir Pluton et la sévère Proserpine. Moi, l'épée à la main, j'écarte les Ombres et ne leur permet pas d'approcher du sang jusqu'à ce que j'aie consulté Tirésie. Enfin Tirésie s'avance..... Il dit et se replonge dans l'abîme ?

« Hercule ». Son ombre me reconnaît.

« O fils de Laerte, ô malheureux Ulysse ! Et toi aussi tu subis la destinée qui m'a poursuivi au séjour de la lumière. J'étais fils de Jupiter et je fus condamné à d'éternelles douleurs. Soumis à un maître, il m'imposa les plus rudes travaux. Il m'envoya ici pour en arracher le terrible Cerbère. Il ne put imaginer pour moi de plus rigoureuse épreuve. Je l'arrachai ce *Cerbère* du séjour infernal; *Pallas* et *Mercure* protégèrent mon entreprise et me ramenèrent à la clarté du jour. » Il dit et rentre au sein du noir palais Une foule immense de morts se rassemble avec un horrible bruit : je frémis, je pâlis. Je crois voir la sévère *Proserpine* lancer sur moi, du fond de l'abîme, la tête de la *Gorgone*... »

« Poussés par un vent favorable, nous glissons lentement sur le sein de l'Océan. Des eaux de l'Océan nous rentrons dans la mer et nous abordons à l'île d'Éa... »

C'est en Étrurie que les voyages d'Ulysse ont laissé l'impression la plus apparente. Les Grecs du onzième siècle avant notre ère, y ont trouvé une civilisation

probablement hittite et égyptienne, qui leur fournit des guides pour les conduire jusqu'aux pays du froid et de la nuit presque éternelle, jusqu'aux bords de l'Océan hespérique, fréquentés depuis longtemps déjà par Héraclès Égéen et par Melqarth Phénicien.

Les navigateurs, conduits par la force Ulysséenne, franchirent les colonnes d'Hercule, suivirent vers le nord les rives de l'Océan jusqu'au point où les terrains de sédiments descendent en pente douce jusqu'au bord de la mer. Entre les soulèvements des Pyrénées et de la Vendée s'étendent des rives de peu d'altitudes couvertes de forêts sans doute consacrées à Proserpine

Le plat pays des landes n'offrait aucune route fluviale pénétrant dans l'intérieur vers les monts d'Auvergne.

Il était situé entre l'Aturis au sud et le fleuve d'Amadour-Amaturis au nord.

Les îles de Brèzes, de Paradis, d'Arvert, d'Antilia, celle-ci avec sa forêt de Salis, avaient la réputation d'avoisiner immédiatement les Champs-Élysées, dénommés par les Phéniciens antérieurs à la période homérique. Au moyen âge, les humains venaient encore de très loin pour s'y faire enterrer. Les Gaulois et les Gallo-Romains y voyaient les prairies les plus rapprochées du séjour de Teutatès Amadour et de Tutela Proserpine.

En venant de *Rigomagus*, de Brèze, de Paradis, pour gagner les monts *Dour*, il faut remonter le fleuve *Duranius* de Sidoine Apollinaire, passer près de Rocamadour et de Padirac, avant d'arriver au pays des *fleuves de feu*, dont les cheires de laves solidifiées sont les traces indélébiles.

C'est également le pays de *Vasso*, de Vassivières, de Besse, de Vésuna, dont Teutatès Dispiter et Mercure Dumias sont également originaires.

Le temple de Mercure conservait le nom de *Vasso*, Teutatès Dispiter était appelé *Vassorix*.

Les Celtes ont laissé le nom de *Dour* par toute la contrée. Ils l'avaient donné aux monts Dore.

Dour est le nom celte de l'eau, *Achéloüs* des Grecs, *Aqua* des Romains.

L'Auvergne est avec la Bretagne armoricaine la région la plus ancienne de notre pays.

Au temps où les mers recouvraient presque tout l'espace qui devait être la France, émergeaient déjà les socles de granit où allaient se fixer l'une et l'autre province. Mais quand les terres nouvelles apparurent, elles se tinrent à l'écart de la Bretagne et c'est au pied du plateau d'Auvergne que s'étagèrent les calcaires et les alluvions des bassins fluviaux.

Le pays d'Auvergne est devenu « l'échine montagneuse » autour de laquelle s'est développé le système de nos vallées.

« Ce pays, disaient les géographes du paganisme, ne peut être le résultat du hasard, il ressemble à l'œuvre faite par un dieu. »

« La Gaule, disait Strabon, est une ingénieuse combinaison de vallées groupées autour d'un donjon central. »

Or, celles des eaux gauloises, qui ne viennent pas de chaînes frontières, descendent pour la plupart du massif que domine l'Auvergne. Les vapeurs de l'Atlantique s'y condensent en neige ou en pluie sur les monts d'Auvergne, où prennent naissance les

affluents de la Loire et de la Gironde, qui reconduisent ces eaux jusqu'à l'Océan.

A l'époque où les centaines de volcans de l'Auvergne étaient en activité, les peuples primitifs pouvaient croire qu'un dieu aux cents bras demeurait sous terre.

Hésiode a résumé l'idée que se faisaient de cette région les Celtes et les Grecs des temps héroïques.

« Le Tartar n'a pas d'issue, l'Océan en a fait les portes et là Gygès, Kottos, Briaréos au grand cœur, habitent, sûrs gardiens de Zeus tempétueux. »

La théogonie d'Hésiode vise spécialement en ce passage les montagnes volcaniques du centre des pays celtiques.

« Et là de la terre sombre et du Tartaros noir, de la mer et du ciel étoilé sont les sources et les limites. »

« C'est un gouffre énorme... celui qui en passerait les portes ; mais il serait emporté çà et là, par une impétueuse tempête... »

Ce récit est identique à celui que pouvaient faire les Phéniciens ayant franchi les colonnes d'Hercule et racontant leurs nombreuses erreurs.

« A l'entrée le fils d'Iapetos soutient le large Ouranos, debout, de sa tête, et de ses mains infatigables et plein de vigueur. »

Ici la preuve est suffisamment faite, il s'agit, en effet de l'Océan, qui commence au pays d'Atlas et s'étend jusqu'aux régions hyperboréennes.

« Et là de la nuit noire, la demeure se dresse.

« Et Nyx et Hémera vont tout autour s'appelant l'une et l'autre.., l'une entre, l'autre sort...

« Et tout au fond sont les demeures sonores du

dieu souterrain du puissant Aidès et de la terrible Persephonéié.

« Et un chien féroce, effroyable, en garde les portes, et, dans sa mauvaise ruse, ceux qui entrent, il les flatte de la queue, et plein de vigilance, il dévore tous ceux qui veulent repasser le seuil du puissant Aidès. »

Ce chien, découvert par la force Héracléenne, au lieu même où existaient les Gorgones, n'était plus terrible au passage de la force Ulysséenne. Celle-ci redoutait encore la rencontre de la Gorgone, que la terrible Perséphone *tenait au fond* de l'abime.

Le site des Gorgones et de leur successeur le Kerbéros d'Hésiode s'identifie entre les embouchures de la Loire et de la Gironde.

« Et devant le seuil, loin de tous les dieux, les Titans habitent.... couverts de brouillard, mais les illustres alliés de Zeus, qui tonne fort, ont leur demeure aux sources de l'Océan, Gygès, Kottos et Briaréos. »

C'est donc au plateau central des Gaules que les prêtres de Delphes plaçaient les sources de l'Okéanos, ce grand serpent, immense qui entourait de ses plis le monde connu des Anciens, et qui entourait spécialement les côtes des Gaules, d'Erithéia où dominait le triple Géryon prédécesseur du tricéphale Gaulois.

C'est donc bien, à l'ancien Rigo-Magus, aux îles de Brèze, de Paradis et d'Arvert, près de la forêt de Salis que les navigateurs Héracléens, Phéniciens, Ulysséens venaient reconnaître les « prairies », les Champs-Élyséens où les humains désiraient se faire enterrer le plus près possible de la demeure de Adès et de Perséphone.

Ils passaient devant Blabia (Bela-bia), en face du bec d'Am-bès, devant Roc Ama-dour, devant Padirac.

Ils remontaient la vallée du Douranius pour atteindre le territoire des fleuves de feu, de Vasso-Bès, où ils trouvaient au point culminant un rayonnement de rivières comme il n'en existe nulle autre part dans les Gaules.

C'est là qu'entre le vingtième et le huitième siècle avant notre ère, ils trouvaient probablement le Rad-Amentés des Grecs, le Kont-Amentît des Égyptiens et probablement aussi Héphaistos des Grecs, depuis Vulcain des Romains.

En effet, l'étain de la vallée de l'Allier paraît bien avoir été exploité avant l'étain des îles Britanniques.

Ce dieu du Tartar était, en outre, un dieu des eaux : il était la source de l'Océan, il répandait autour de lui les eaux à la surface de la terre, donnant la vie aux plantes, aux animaux, aux humains ; dans cette fonction il prenait le nom d'*Erebos*, le taureau de la nuit ; il vivait aussi dans les profondeurs des antres et des cavernes, dieu des eaux souterraines il était alors un énorme serpent *Erichthonios ;* pour les peuples Celtes, c'était un dieu père, *Alès* ; c'était un dieu des volcans et du feu, son nom devenait *Briaré* (*Bri* équivalent du feu), il régnait sur le pays du feu Vasso, Besu, Bisu, Bès.

Il est évident que, lorsque Protée, résumant en lui toutes les connaissances géographiques et nautiques de l'Égypte du onzième siècle, disait à Ménélas : « Les dieux t'enverront aux Champs-Élysées, où siège le *roux Radamanthe*.... Là point d'hiver, point de neige, jamais de pluie, l'haleine des zéphirs y

répand toujours une douce fraîcheur », les Grecs homériques, ses auditeurs, ne pouvaient se douter, que la science égyptienne réunissait sous un même sceptre toutes les côtes de l'Atlantique, depuis l'Islande jusqu'aux îles du Cap-Vert.

Aussi l'*Odyssée*, traduisant l'impression laissée par les *erreurs* qu'elle remémore, ne parle-t-elle que du pays des *Cimmériens* comme avoisinant l'empire de Pluton et de Perséphone, au nord des colonnes d'Hercule. L'*Odyssée*, comme l'*Iliade*, n'infirme donc en rien les conjectures qui font placer entre les côtes de la Saintonge et les monts d'Auvergne cet empire de Pluton et de Perséphone, aux lieux mêmes où les Celtes reconnaissaient la puissance des dieux de la vie et de la mort ; les rares documents que donnent ces poèmes tendent à confirmer cette manière de voir, établie sur les descriptions hésiodiques rapprochées de l'examen attentif des rives maritimes et de la contrée montagneuse des anciennes Gaules.

Les roches Tuillière et Sanadoire.

A 8 kilomètres du Mont-Dore, par la route de Randanne, on arrive au pied de la roche Sanadoire (1.288 mètres) dont les prismes basaltiques sont remarquables (fig. 10).

En face de la roche Sanadoire et séparée d'elle par un profond ravin, se dresse la roche Tuillière (1.296 mètres), pyramide basaltique dont les prismes ressemblent à d'immenses colonnes qui, d'un seul jet,

s'élèvent de la terre et se réunissent en un sommet pointu et difficilement accessible.

Non seulement la Tuillière présente à la vallée

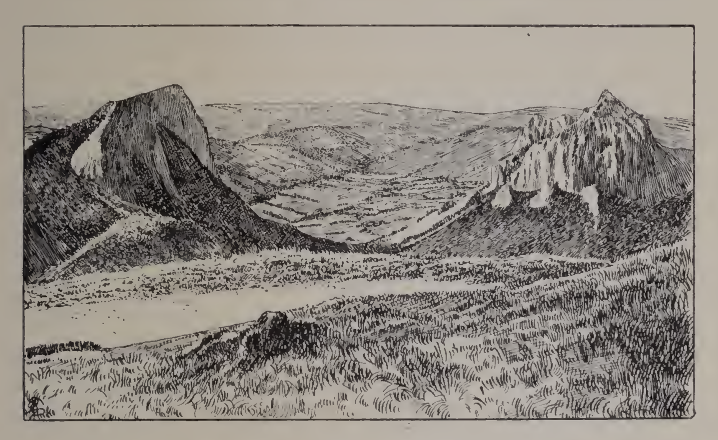


Fig. 10. — Les roches Tuillière et Sanadoire vues du sud.

une face tout à fait verticale, mais encore son sommet surplombe un effrayant précipice.

Ce torques naturel repose sur le plateau central, socle ou piédestal qui supporte le mur gigantesque du Sancy, dont les contreforts semblent tenir le torques lui-même.

Les derniers volcans de France.

Vers la fin des périodes glaciaires, les grands massifs du Cantal et du Mont-Dore, éteints depuis longtemps, avaient acquis leur configuration actuelle. L'homme en avait pris possession, lorsque soudain

les feux souterrains se ranimèrent ; cent bouches éruptives, alignées sur 80 kilomètres de longueur, lancèrent des flammes et des scories brûlantes, inondèrent le pays de laves incandescentes.

Sur quelques points, comme au Puy-de-Dôme, la roche éruptive, peu fluide, de consistance pâteuse, ne put s'épancher au loin et forma de grosses intumescences arrondies ou *dômes* ; partout ailleurs les pluies de scories ou de cendres édifièrent des cônes réguliers, creusés d'un cratère au sommet et produisirent des formes topographiques, qui rappellent les paysages lunaires.

En même temps, de la base, du flanc ou du sommet de ces *puys* sortaient des flots de laves, qui s'étalaient en *cheires* sur les plateaux environnants, ou se déroulaient au fond des vallées en *traînées de feu*, en torrents ou *fleuves de feu* pour les humains terrifiés.

De tout temps, les paysans savaient que leurs montagnes avaient jadis été brûlantes et montraient les « Peyre arse ».

Autel de Beaune.

Dans le pays Eduen, au faubourg Saint-Jacques de Beaune, il fut découvert un autel où le dieu tricéphale lui-même fait partie d'une *triade* (fig. 11).

Au fond d'un autel à fronton, orné d'une tête de femme portant sur la tête le croissant lunaire, trois personnages sont assis, complètement nus.

Au milieu est un *tricéphale* à trois têtes distinctes, montées sur des cous d'une longueur demesurée.

Sur les genoux de ce personnage triple est un grand plat ou corbeille, qu'il tient des deux mains.

A la droite du dieu, autre figure mâle, la main droite sur une lyre, la main gauche sur un dauphin.

A la gauche du tricéphale se tient un personnage barbu et cornu, tenant dans la main gauche une corne d'abondance.

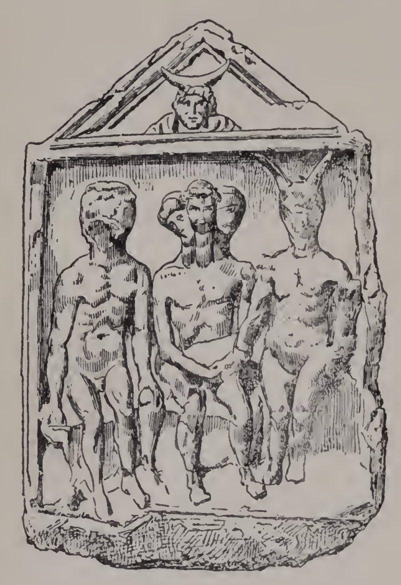


Fig. 11.

Sauf erreur sur les attributs de ces divinités, le tricéphale est accosté d'Apollon et de Pan. Ce dernier fut une des grandes divinités pélasgiques et joua toujours un rôle dans les mystères de Samothrace, assimilé à l'un des cabires.

Dans la région de Beaune, cette triade était en relations avec une déesse féminine portant sur la tête le croissant lunaire. Les monuments de Saintes et de Kernuz ne font connaître qu'une seule grande déesse, en relations avec les grands dieux gaulois, c'est Proserpine des Gallo-Romains, qui est essentiellement déesse lunaire.

Autel de Dennevy.

Cet autel provient aussi du pays Éduen (fig. 12).

A droite le *tricéphale* debout est drapé dans le sagum. Ses têtes sont barbues, les moustaches se dis-

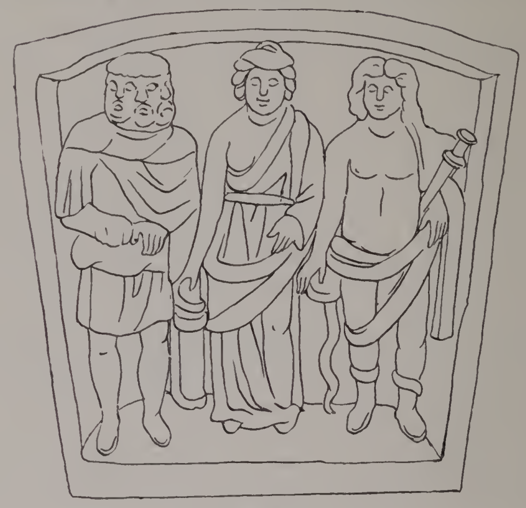


Fig. 12.

tinguent. Les mains, croisées à la hauteur de la ceinture tiennent un objet aujourd'hui méconnaissable.

A gauche du tricéphale, une déesse debout, drapée, portant la robe talaire, le sein droit à découvert. Le bras droit nu, collé au corps, s'allonge pour prendre un gâteau ou un fruit déposé sur un autel. La déesse porte un diadème.

Le dernier personnage, debout comme les autres,

imberbe, à longue chevelure, est nu jusqu'à la ceinture. Une draperie attachée aux reins descend jusqu'aux genoux. Les jambes sont chaussées de brodequins. Dans la main gauche, une corne d'abondance ; la main droite allongée comme celle de la déesse, présente à un serpent, qui lève la tête pour le saisir, une sorte de gâteau plat.

L'identification proposée pour ces trois personnages divins : Hadès Pluton, Proserpine, Mercure, est une combinaison nouvelle justifiée par tous les monuments précités.

Les statues de Vélaux.

Les deux statues découvertes au lieu dit la Rocheпertuse, près Velaux (Bouches-du-Rhône), sont de grandeur naturelle. Les têtes manquent.



Fig. 13.

Les statues sont en calcaire coquillier d'un grain fin et blanc, provenant d'une carrière voisine de Velaux.

Ces statues, dont le torse est long, fluet, arrondi, sont assises sur leurs jambes. Elles ont dans cette position 0 m. 95 de haut, ce qui leur donnerait, étant debout, une hauteur de 1 m. 75.

Les bras et les jambes sont nus, le bras droit incliné en avant, la main appuyée sur les cuisses, tandis que le bras gauche porte la main sur la poitrine

dans l'attitude de la prière. La poitrine est couverte d'un pectoral superposé à la tunique. Ce pectoral est orné de l'une des plus ordinaires modifications du *swastika*, ou croix gammée, dont le rôle a été très grand en Occident, comme signe hiératique, dès une époque bien antérieure à notre ère.

Les deux statues paraissent identiques. Toutefois l'une aurait eu le cou orné d'un collier, ornement qui n'a pas laissé de traces sur le cou de la seconde statue.

Le dieu de Longat, Auvergne.

En 1833, à Longat, sur la route d'Ardes à Saint-Germain-Lembron, département du Puy-de-Dôme, il fut découvert une statue *formant corps avec son piédestal.*

C'est une figure humaine dans l'attitude d'un tailleur sur son établi, les jambes ramenées sous le siège, les pieds s'y *enfoncent* et s'y *cachent.* Le reste de la statue est mutilé. La main droite contourne l'aine, s'appuie sur le coussin vis-à-vis le pubis.

C'est un travail antérieur à la domination romaine.

Tricéphale du musée Carnavalet.

Découvert à Paris, en 1867, dans les libages des bâtiments du nouvel Hôtel-Dieu, d'où proviennent quatre blocs rectangulaires (fig. 14).

Ce tricéphale des Parisiaci a pour symbole une

tête de bélier et paraît se tenir dans les profondeurs des cavernes caractérisées par des sortes d'ornements en dents de scie, pouvant peut-être représenter des stalactites.

Sur une des faces latérales de la pierre, où figure le dieu à trois visages, on voit un petit génie soute-



Fig. 14.

nant des deux mains un grand casque au-dessus de sa tête : les trois autres blocs sont ornés chacun d'un génie semblable : l'un porte sur ses épaules un vaste bouclier, l'autre emporte les cnémides (jambières), l'autre une épée. Ils symbolisent le désarmement de *Mars Esus*, dieu celte de la guerre, qui devient semblable au Janus Quirinus, dont l'attribut serait précisément une tête de bélier, et qui est un équivalent du Mars pacifique des Romains.

Borne-autel de la Malmaison (Aisne) chez les Bellovaci.

Au-dessous d'une énorme tête de tricéphale très grossièrement représentée, deux petites divinités assises, une femme et un homme nus, sont sculptés sur le fond d'une sorte de niche creusée dans la masse du piédestal (fig. 15).



Fig. 15.

Les attributs de la femme ont entièrement disparu.

L'homme tient un coq sur les genoux. Le coq est un des attributs de Mercure. Tout porte donc à croire que la triade de la Malmaison reproduit, avec variantes, les mêmes personnages que celle de Dennevy.

Stèles en forme d'autels (Reims).

La contrée jusqu'à présent la plus fertile en tricéphales est le pays rémois, d'où sont sortis huit stèles ayant ce caractère.

1re stèle en forme d'autel, la mieux conservée parmi les sept premières stèles.


Fig. 16.

Sur la face principale, trois têtes sont accolées dont une de face et deux de profil, en sorte que le tricéphale a trois nez, mais seulement deux yeux; barbes et moustaches sont très prononcées.

Sur la face de droite de la stèle, c'est-à-dire à gauche des spectateurs, est une quatrième tête également barbue avec moustaches. Sur la face gauche un couteau à sacrifice.


Fig. 17.

Sur la partie supérieure de la stèle se voient une tête de bélier, encore reconnaissable, quoique mutilée, et une autre figure dans laquelle on croit reconnaître un oiseau (fig. 16).

2e et 3e stèles. Les trois têtes sont sensiblement semblables aux précédentes, mais laurées. Elles ont barbes et moustaches. Sur le dessus de la stèle, tête de bélier très reconnaissable.

4e stèle. Ressemble aux précédentes; sur le dessus est une sculpture indéterminable.

5e et 6e stèles analogues aux précédentes mais très mutilées et grossières.

7e stèle, analogue aux précédentes. Trois têtes barbues sur la face principale. Sur chacune des faces latérales, profil informe, dont la tête est ceinte d'une couronne de feuillage. Sur le dessus, vestige d'une tête de bélier et d'un corps d'oiseau.

Cette stèle a été trouvée à Reims, près l'arc de triomphe de la porte de Mars.

8e stèle. Ce monument se distingue des précédents : ce n'est plus une stèle en forme d'autel, mais une *colonne* (fig. 17).

Il a, comme les sept précédents, été découvert à Reims.

Sur cette colonne, les trois têtes sont seulement juxtaposées et distinctes. Le style en est beaucoup plus soigné. Barbes et moustaches, cheveux bouclés.

Le dieu tricéphale de Condat.

Trouvé en 1859 à Condat, arrondissement de Nontron, Dordogne (pl. VIII).

C'est en général après la conquête qu'apparut un panthéon gaulois, nouveau en apparence, mais dont les éléments préexistaient sûrement.

C'est l'épanouissement de la religion populaire, comprimé d'abord, favorisé ensuite par les Romains, qui, avant la fin du premier siècle de notre ère, fit prendre place, dans les laraires et les temples des

trois Gaules, par des divinités inconnues du monde gréco-romain.

Les divinités romaines vinrent s'y placer aussi. Elles tendirent de suite à s'assimiler les divinités gauloises semblables par leurs fonctions et par leurs attributs, à les romaniser chaque jour davantage, et parfois réussirent à prendre, à leurs dépens, une situation prédominante dans le monde gallo-romain.

Le tricéphale de Condat, le plus beau des dix-huit qui ont été découverts en France, se compose d'une tête barbue, de face, accolée de deux autres têtes barbues plus petites, de profil.

La beauté de ces figures, l'arrangement des cheveux, de la barbe, des plis du manteau, le modelé de la poitrine, ainsi que la finesse de la sculpture dénotent que ce buste a été conçu et exécuté par un excellent artiste gallo-romain du premier siècle de notre ère.

Le dieu principal de cette triade est vu de *face*, la figure garnie d'une longue barbe formant plusieurs grosses touffes, les lèvres ombragées de grandes moustaches, la tête couverte d'une abondante chevelure bouclée, frisée, descendant sur les épaules et se terminant sur le front en fortes mèches de forme triangulaire.

Il porte au cou un *torques* funiculaire, terminé aux extrémités par une grosse boule, et un bracelet épais et plat au gras du bras droit.

Il a pour vêtement le sagum attaché sur l'épaule droite par une fibule, replié pour dégager le corps et enroulé par une de ses extrémités au bras gauche.

Il était cornu, ainsi que l'indiquent les deux trous

disposés symétriquement sur le devant de la tête, et encore remplis, en partie, de plâtre pour scellement. Les pupilles évidées et profondes devaient être, pour chacune des trois têtes, garnies d'émail ou de pâte de verre.

La tête de *droite*, admirable comme expression, beauté, finesse, ne porte aucun attribut.

Elle a une abondante chevelure bouclée, frisée, descendant sur les épaules. Les lèvres sont ombragées d'une grande moustache, et la figure garnie d'une très longue barbe composée de nombreuses mèches ondulées et soyeuses.

Cette tête isolée pourrait être prise pour une magnifique tête du dieu gréco-alexandrin Sérapis.

La tête de *gauche*, barbue comme les deux autres, a une expression beaucoup plus farouche.

Les longs cheveux bouclés et frisés, descendent sur les épaules; ils se terminent sur le front en mèches triangulaires. Une grande moustache termine cette figure.

La barbe, différant comme forme des deux autres barbes, paraît plus courte, beaucoup plus serrée et rude

Les *cornes* étaient un insigne de force, de puissance et de commandement.

Le *torques* était, en Gaule, à la fois le signe et la récompense de la valeur militaire, une marque de richesse, un insigne princier et royal.

Ce tricéphale conduit aux observations suivantes:

1° Il a trois têtes différentes et distinctes ;

2° Le dieu principal est une divinité mâle, barbue, vêtue du sagum impérial, ayant pour attributs les cornes et le torques ;

Le dieu principal est en relations directes avec les deux autres divinités placées sur ses épaules et qui forment avec lui, une triade ;

4° Ce tricéphale est composé de trois divinités mâles.

Le texte qui s'applique directement à cette triade est tiré de Lucain, la *Pharsale*, I, v. 444, 445, 446.

Et quibus, inimitis placatur sanguine diro
Teutates, horrensque feris alteribus Hésus
Et Taranis scythicae non mitior ara Dianae.

« Et vous peuples, qui répandez le sang humain sur les autels de Teutatès, de Taranis et d'Hésus, divinités plus cruelles que la Diane saythique. »

Teut-at-ès, c'est le *dieu père du peuple*, le père des peuples celtes, le *Dis-piter* des Romains, le roi *Dis* des côtes maritimes des Gaules, le dieu des eaux fertilisantes, le roi des Aulnes des contrées marécageuses; c'est aussi le *Pluton-Adès* des Grecs, dieu des volcans et par suite des profondeurs infernales; dieu de la vie et de la mort, il devient l'équivalent du Sérapis de l'Égypte.

C'est probablement son nom Atès, le dieu père, qui est l'origine du Hadès égyptien?

L'antiquité de son culte serait alors infiniment reculée au delà des temps que l'on a coutume d'envisager?

Tar-anis est le taureau céleste ; dans la triade, il résume les manifestations célestes, des astres, des éléments atmosphériques, etc.

Son nom est une simplification du nom *Tarbos Trigaran*, qui représente le pays entre la Loire et la Gironde, comme les *Tarbelli* représentent le pays compris entre la Gironde et les Pyrénées.

Ésus, Esar, c'est le dieu celte de la guerre ; c'est aussi probablement le dieu des Ariahs ou Ariens ; il est identique à l'*Arès* des Grecs, au *Mars* des Romains; il leur a servi de modèle et leur a fourni l'origine de leurs noms.

Ésus de l'autel des Nautae.

Un bas-relief en pierre, de l'autel des Nautae Parisiaci, trouvé sous le chœur de Notre-Dame de Paris, représente un homme nu, la hache à la main, s'ouvrant un passage parmi les arbres de la forêt. Ce bas-relief est surmonté du nom ÉSUS (pl. V).

Lactance et Tertullien associent Ésus à Teutatès pour les sacrifices humains exigés par le culte de ces divinités.

Ésus, Ésar, Arès à la hache, a des prédécesseurs en Chaldée.

Des boules ou pommes de pierre, percées d'un trou d'emmanchement, et auxquelles on donne ultérieurement la forme des fruits de conifères, servaient de masses d'armes.

Sargon l'Ancien, qui régnait dans Agadé, au quatrième millénaire avant notre ère, avait consacré une de ces masses d'armes au dieu Parra.

On en connaît une autre vouée au dieu Gal-Alim par Goudea, pour la conservation de sa vie (1).

Cette arme paraît un insigne de commandement aux

(1) Ch. Renel, *les Religions de la Gaule.*



DEUX FACES DE L'AUTEL DES NAUTÆ (N.-D. de Paris)

H. Demoulin, sc.

mains des chefs. C'est un attribut religieux aux mains des génies ailés qui gardent les portes de la demeure royale.

Un cylindre archaïque montre un personnage qui présente un poisson devant un grand trône, où sont dressés une hache et une masse d'armes, les emblèmes de la force divine et royale.

En Égypte, le signe hiéroglyphique qui, exprime l'idée de dieu, représentait originairement une hache.

En Crète, le culte de la hache existe vers le milieu du deuxième millénaire avant notre ère, et semble analogue à celui que nous ont transmis les monuments mégalithiques.

En Crète, le palais mycénien de Gnossos est construit sur une station néolithique très ancienne.

Le culte de la hache y est attesté par de nombreuses figures gravées sur les murs et les piliers sacrés.

Le vieux mot carien *labrys*, qui désigne la hache, pourrait bien donner l'explication étymologique du labyrinthe crétois : celui-ci aurait été la maison à *la hache*.

On trouve en Carie de nombreuses survivances du culte préhistorique de la hache.

Le grand dieu national des Cariens, Zeus *Labrandeus*, n'était autre qu'un dieu à la hache, comme son nom l'indique, et il portait comme attribut la bipenne.

La hache était l'insigne de l'autorité des rois lydiens, qui se la transmettaient, dit Plutarque, de génération en génération, parmi les objets sacrés.

A Olympie, on a découvert de nombreuses haches votives à double tranchant, longues de 2 à 7 centimètres.

Sous l'Héraion, une hache était enfouie avec quantités d'animaux votifs très grossiers.

Pausanias atteste l'offrande de haches votives à Delphes.

D'après Suidas, on adorait à Ténédos deux haches consacrées, qui se retrouvent fréquemment sur les monnaies locales.

Le Mars primitif des Romains était un dieu de la lance chez certaines tribus, et un dieu de la hache chez d'autres, etc.

En Gaule, la *hache votive*, souvenir des haches sacrées que les ancêtres lointains déposaient dans les tombes ou gravaient sur les piliers mégalithiques, était encore en usage sous la domination romaine (Apt, Vaucluse).

Le dieu accroupi de Chassenon.

La statuette de Chassenon est en calcaire, elle mesure o m. 60 de hauteur (1).

Le personnage est représenté assis, les jambes croisées ; la tête manque, elle est brisée lors de l'enfouissement comme à la plupart des monuments semblables.

Le bras droit et les jambes paraissent nus ; le reste du corps est couvert d'une draperie, dont les plis offrent une certaine recherche, mais dont la partie la plus curieuse est la sorte de renflement ou bourrelet

(1) M. Imbert, *le Dieu de Chassenon*



DEUX FACES DE L'AUTEL DES NAUTÆ (N.-D. de Paris)

H. Demoulin, sc.

terminal qui se trouve à la partie inférieure de ladite draperie. Le personnage semble avoir eu les deux mains appuyées sur les genoux malgré la dégradation subie par la main droite ; quant à la gauche, elle a disparu avec l'avant-bras. Entre les jambes, la draperie se relève d'une façon plus sensible ; elle forme comme un tablier, le pli n'est pas dû à l'attitude du personnage, il est très accusé par un bord ou bourrelet épais qu'on ne peut confondre avec les autres plis de l'étoffe. Cette particularité de la statuette constitue son originalité personnelle dans la série des monuments semblables. Un collier rigide (torques avec double renflement terminal) se voit au cou du personnage.

Les Gaulois de l'indépendance ne représentèrent que très peu leurs divinités, le menhir de Kernuz est presque le seul document figuré se reportant à cette époque. Une sorte de rite semble l'avoir interdit, car ce n'est pas à un manque de connaissances artistiques qu'il faut attribuer cette abstention : les Gaulois avaient des monnaies, l'émail, les bijoux, le placage d'argent, le repoussé, le reperçé leur étaient familiers. Leur céramique présente des formes de vases si bien comprise que la plus grande partie de ces formes existent encore dans l'industrie moderne. Leur métallurgie produisait le fer inoxydable des clous trouvés dans les oppida. Si ce peuple n'a pas sculpté les figures de ses dieux, c'est que des rites ou prescriptions de sa religion le lui défendaient.

La monnaie du mont Beuvray.

Le *Dictionnaire archéologique* de la Commission de la Géographie historique de l'ancienne France décrit une monnaie découverte au mont Beuvray.

Figure de face, *accroupie*, tenant à la main droite un *torques* et de la main gauche un objet indéterminé.

Revers : sanglier, à droite; au-dessus, un symbole qui est vraisemblablement un serpent.

On connaît plusieurs autres types analogues.

Le dieu accroupi de Clermont-Ferrand.

C'est un bronze où le dieu accroupi porte le sagum il présente un objet disparu de la main droite et tient un attribut indéterminé de la main gauche.

La figurine de Besançon.

Une divinité, figurée dans Dom Martin, *Religion des Gaulois*, était représentée assise, les jambes croisées sous elle ; sa tête était ornée de deux beaux

rameaux de cerf ; de la main droite elle présentait la



Fig 18.

patère des libations, symbole des eaux du ciel, de la main gauche elle tenait la corne d'abondance.

Du temps de Dom Martin cette figurine faisait partie d'un collection à Besançon.

Le dieu accroupi d'Amiens.

C'est un bronze, représentant un jeune dieu accroupi, dont l'oreille gauche est une oreille d'animal beaucoup plus grande que l'autre oreille.

Il est fait mention d'un cas semblable pour un des fils de Mélusine, la serpente ailée, dite fille du dieu Thyaus et de Proserpine ; il en est aussi fait mention dans les Évangiles apocryphes.

Le dieu accroupi de Touget (Gers).

Ce bronze représente le dieu cornu, les jambes faisant littéralement corps avec le coussin lui servant de piédestal.

Il y a lieu d'ajouter à l'énumération qui précède : une tête à trois faces, d'un style grossier, découverte à Nîmes ; le petit bronze des Remi qui, avec la légende *Remo* sur les deux faces, porte d'un côté trois têtes accolées.

Ces monuments indiquent suffisamment les corrélations intimes entre les tricéphales et les triades, ils se complètent ; ils suffisent aussi à prouver l'importance et l'étendue, en Gaule, du culte des divinités principales des autels de Kernuz, de Saintes, de Reims et d'Autun.

Le Jupiter latin du Vieil-Évreux.

Le Zeus grec de Dodone, d'Olympie, est essentiellement céraunien ; il brandit la foudre, avec laquelle il combat et frappe sans relâche.

Le Jupiter Latiar, qui dérive du Zeus grec, tient la foudre à la main droite et s'appuie volontiers de la main gauche sur un haut sceptre.

Tel il apparaît dans le bronze du Vieil-Évreux, où il manifeste des conceptions étrangères, importées



Fig. 19.

en Gaule ; il ne saurait être confondu avec les précédentes divinités gauloises.

Le Jupiter de Berru.



Fig. 20.

Le bronze de Berru (Marne) présente un second exemplaire du *Jupiter Latiar*.

L'inscription sur le piédestal fait connaître le nom de la divinité et celui du dédicant.

Sur les autres monuments du même genre, l'aigle de race deviendra l'attribut le plus caractéristique du Jupiter Romain.

LE DIEU CELTIQUE A LA ROUE DU CHATELET.

Une statuette de bronze trouvée au Châtelet, près Saint-Dizier (Haute-Marne), actuellement au musée du Louvre, représente une divinité *indigène*, en dehors du panthéon romain, portant les foudres dans la main droite, un faisceau de *spires* accroché sur l'épaule droite et tenant dans sa main gauche une roue à six rais.



FIG. 21.

D'après ce qui précède, ce dieu indigène est le tricéphale lui-même, ou sa forme relative aux éléments célestes, atmosphériques, etc.

Ce dieu solaire aux pays gaulois, est pour les Gréco-Romains, un dieu de la nuit et les Gaulois comptent les jours par le nombre des nuits.

La rouelle, le swastika et la croix tracés sur les monuments celtiques sont les symboles des rotations apparentes dans la nuit étoilée, effectuées par les étoiles, par les grands astres, soleil, lune et planètes; ce sont aussi les symboles des rotations aériennes des vents et des tourbillons atmosphériques ; ce sont encore les symboles des tourbillons des eaux dans les fleuves et dans la mer ; ce sont probablement aussi les symboles du feu ; tous conçus à l'imitation des

roues des chars et des appareils tournants pour allumer le feu.

Le swastika fut conservé et développé dans les usages théologiques orientaux, alors que, dans les contrées occidentales, il fut totalement remplacé par les croix grecque et latine.

Les spires paraissent les traces de serpents que les peuples s'imaginaient voir dans les cieux par la nuit étoilée.

Le dieu celtique a la roue, de Landouzy.

Ce bronze, trouvé à Landouzy-la-Ville (Aisne), montre cette divinité indigène à la roue en train de se romaniser.

Un support spécial tient la roue sous la main gauche de la divinité. L'inscription *I.O.M.ET NAVG.* semble indiquer qu'elle s'adresse au grand Jupiter des Latins et à un dieu de la navigation.

Mais nulle part en Grèce, comme en Italie, Zeus et Jupiter n'ont eu pour attribut caractéristique la *roue*.

Fig. 22.

Jupiter veut la prendre en Gaule, où elle se trouve déjà dans les mains de la divinité autochtone classant, sous ses attributions, les mêmes fonctions remplies en Italie par le Jupiter Albain.

César veut que cette forme du tricéphale soit Jupiter lui-même. C'est impossible. Jupiter Albain est un dieu de la lumière, de la *clarté du ciel*. Dis-

pitèr Atès est un dieu de la *nuit étoilée*. Auguste, en rétablissant les fêtes séculaires des Étrusques, fit une grandiose cérémonie d'expiations en l'honneur des divinités infernales Atès Dispiter, et Aerecura Proserpine, si profondément outragées par la conquète des Gaules et par les prétentions dominantes des sectateurs de Jupiter Albain et de Mercure Dumias.

Le dieu celtique a la roue de Séguret.

Cette statue en pierre, trouvée à Seguret (Vaucluse), montre le dieu gaulois entièrement romanisé; il a pris l'habit du général, de l'impérator, l'aigle romaine est à ses pieds.

Il ne doit plus séjourner sur les hauts sommets d'Auvergne; bon gré, mal gré, il doit réintégrer les sommets du mont Albain et de l'Olympe ; il ne s'appelle plus Dispiter, dieu des hauteurs et des enfers; il s'appelle, de par la force, Jupiter Latialis ou Zeus Olympien.

Cependant ses images ne sont pas très nombreuses sous cet aspect, les idées préconisées par Auguste ayant sans doute enrayé quelque peu la propagande par la force ?

Le dieu celtique a la roue de Bordeaux.

Cette statue fut découverte en 1900, à Bordeaux, à 2 m. 50 de profondeur, au milieu de débris pure-

ment romains, en creusant les fondations de la nouvelle façade pour l'église Sainte-Eulalie.

Le dieu est représenté debout, tourné vers la gauche, la jambe gauche portée en avant, la taille trapue et les épaules carrées. Son vêtement, une grande chlamyde rejetée sur l'épaule, et le bras gauche, laisse à découvert le bras droit et toute la partie droite du corps jusqu'à la ceinture.

Il a les jambes nues; le bras droit replié et appuyé contre la poitrine serre la *foudre* avec la main droite. De la main gauche, il tient placée sur son côté gauche, sculptée en relief, une *roue* à sept ou huit rayons.

Comme les dieux de Landouzy-la-Ville (Aisne), du Châtelet (Haute-Marne), de Moulins (Allier), il se présente avec une épaisse chevelure et une barbe drue.

C'est bien une divinité gauloise qui, depuis la conquête tend à se romaniser, à s'assimiler au maître de l'Olympe.

L'ouvrier vulgaire, qui a sculpté l'image de cette divinité celtique, s'est surtout attaché à faire ressortir les attributs caractéristiques du dieu.

L'exécution sommaire d'un travail grossier et de mauvais style, au corps lourd, aux formes épaisses, a été faite spécialement pour un milieu populaire, et à la ressemblance des adorateurs du dieu.

La roue n'était pas un symbole affecté à Zeus ou à Jupiter, mais il était spécial à Dispiter Teutatès le Tricéphale, ou à l'un de ses composants.

Lorsqu'on cherche les monuments où la rouelle apparaît, c'est en France que se trouvent de beaucoup les plus nombreux ; c'est à Orange que l'on observe

les casques à rouelles, ce sont les monnaies gauloises qui présentent la rouelle.

Il existe cinq types de dieu celtique à la roue ; les plus archaïques sont d'abord :

1° La figurine de terre blanche de Moulins (Allier);

2° Les figurines de bronze du Châtelet et de Landouzy-la-Ville;

3° Le dieu de Bordeaux portant les mêmes attributs, différant par le costume des précédents, et moins romanisé que les suivants;

4° Le dieu à la roue du bas-relief de Trèves;

5° La statue en pierre de Séguret, le dieu casqué, cuirassé, de l'autel votif de Vaison, avec un aigle de race dressé à ses pieds.

De ce dieu gaulois les uns font un dieu solaire et d'autres un dieu du tonnerre.

Les peuplades gauloises des quatre premiers siècles de notre ère adoraient une grande divinité à la roue et à la foudre, qui n'était pas Jupiter Latiar.

Autel au swastika et a la rouelle.

Ce petit autel a été choisi entre une vingtaine déjà connus, où le caractère hiératique du swastika paraît d'une évidence incontestable.

Ce symbole de rotation, comme celui de la rouelle qui le surmonte, serait donc un attribut de la divinité dont la partie supérieure de l'autel indique d'autres symboles, probablement les nuées du ciel

traversées par le sommet d'une haute montagne, siège de cette divinité.

La plupart de ces autels proviennent des vallées



Fig. 23.

montagneuses qui séparent les sources de la Garonne et de l'Adour.

Le vêtement de Atès est quelquefois semé de croix gammées.

Le monument de Trèves.

C'est un autel à quatre faces. Trois faces sont occupées par Hygie, Minerve et Hercule.

Sur la quatrième face, on voit un personnage masculin, habillé d'un manteau qui, par derrière, tombe à la hauteur du genou. La tête était ornée d'une couronne ; la main droite levée tenait un objet, aujourd'hui disparu (probablement la foudre), le bras gauche replié tient une roue à six rais. Aux pieds du personnage, un petit oiseau, qui peut être un aigle.

Le monument de Cœrlleon (Grande-Bretagne), *l'ancienne Isca Silurum.*

Un homme primitif ayant à chaque main une roue, une roue encore à son pied gauche, à son pied droit le swastika (1).

Ce détenteur de la roue solaire aurait donc eu d'autres roues en sa puissance, rotation de la terre, rotation des trombes et tempêtes, rotation des courants, etc.

Les roues multiples accentuent l'hommage au dieu, dont la foudre était jusque-là considérée comme le principal attribut.

Aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste paraissent les feux, les roues et les brandons enflammés. La roue est parfois remplacée par une barrique à goudron que l'on roule enflammée, attachée à une longue perche.

Sur la place de Grève, à Paris, le roi met le feu au bûcher comprenant une roue et un tonneau. Ce

(1) Gaidoz.

tonneau en Écosse se brûle sur la pierre dite *douro*.

Les rouelles celtiques ont été, pour le plus grand nombre, découvertes en Gaule, fabriquées avec tous les métaux connus de l'antiquité gauloise et même en terre cuite. Quelques-unes sont de véritables bijoux. Une stèle funéraire découverte à Metz en 1749 représente un personnage qui porte un collier ou torques, auquel est suspendu une roue à six rayons. Le cavalier de Luxeuil passe sa main au travers d'une roue à six rais, pendant que son cheval foule aux pieds un ennemi vaincu et protège une femme.

Ces rouelles ont été trouvées en grand nombre dans les rivières et surtout près d'anciens gués pour se rendre favorable le génie du fleuve.

Des casques gaulois portaient la rouelle en cimier.

La roue se trouve sur les monnaies de la Gaule et y devient la croix, notamment sur les monnaies de Luctérius, le chef carduque, maître d'Uxellodunum, qui domine le cours de la Dordogne, les sites de Rocamadour et du puits de Padirac.

Les monnaies à la croix se rencontrent encore par milliers dans le Midi de la France. Le type s'en est conservé jusqu'à la Révolution française, représentant non la croix latine, mais la croix grecque équilatérale.

La roue se rencontre dans les inscriptions gauloises funéraires pour appeler la protection du dieu à la roue. Dans la Haute Italie, les Vosges, la Creuse, les roues paraissent multiples entourées d'étoiles, de croissants, d'invocations aux dieux Mânes. Elles figurèrent ensuite sur les monuments funéraires chrétiens.

Le même dieu gallo-romain porte la foudre et la rouelle des autels. Ce n'est pas Mercure. Un des an-

ciens dieux italiques qui se sont fondus dans le culte général de Jupiter, était le dieu sabin Summanus, dont la fête tombait, ou peu s'en faut, à la date du solstice d'été. Or, la roue était un emblème de Summanus, qui, d'après saint Augustin, aurait été le doublet nocturne de Jupiter.

C'est seulement sous le règne d'Auguste qu'Apollon des Grecs fut accepté à Rome comme dieu du soleil.

La grande déesse d'Épinal et de Saintes. Le serpent a tête de bélier.

Le serpent à tête de bélier se retrouve à Épinal, Beauvais et Montluçon. C'est certainement l'animal symbolique de la statuette d'Autun, mais chaque fois il semble personnifier un courant d'eau différent ?


Fig. 24.

A Épinal, ce doit être le courant des eaux de la Moselle, à Beauvais le courant des eaux de l'Oise et de la Seine, à Montluçon le courant des eaux du Cher et de la Loire, comme au Mont-Dore deux serpents représentent simultanément le courant de l'Allier et de la Loire, le courant de la Dordogne et de la Gironde.

La déesse d'Épinal est probablement la grande déesse de la triade de Saintes (fig. 24).

La déesse d'Épinal est assise. La tête manque. Deux longues boucles de cheveux tombent en avant sur les épaules; elles sont tout ce qui en reste.

Sur les genoux de la déesse, vêtue d'une robe talaire, repose une corbeille remplie jusqu'aux bords de menus fruits.

Un serpent à tête de bélier, dont le corps écailleux se dissimule en partie sous le pli du corsage, s'allonge, comme endormi, sur le dessus de la corbeille.

Une corne d'abondance accompagne le bras droit de la déesse, dont la main tient une grenade. Au cou est un collier ressemblant beaucoup à un torques.

Cette grande déesse de Saintes et d'Épinal portant sur les genoux les fleuves utiles à la vie, ressemble à la terre, la grande mère, la terre nourricière donnant et soutenant la vie parmi les hommes et les animaux.

Ses nombreux monuments indiquent l'étendue de son culte.

Ere Cura, Kora Perséphone des Grecs, Proserpine des Romains a pour compagnon sur le territoire des Gaules un serpent à tête de bélier. Ce sont surtout des stèles, des autels en pierre qui évoquent cet attribut ; on peut en inférer que le lieu du culte de la déesse, l'endroit où s'élevait la stèle ou l'autel devait intervenir pour motiver l'existence de cet attribut. Celui-ci s'applique, en général, à tous les courants d'eau, mais toujours à un courant d'eau spécial pour chaque monument considéré. Dans les cas relatifs à la divinité masculine, la tête de bélier, lorsqu'elle est seule, désigne une faculté générale de cette divinité.

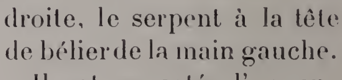
Dans les cas où un serpent à tête de bélier figure

sur un monument local, il caractérise la force générale s'appliquant en un point déterminé par la statue, la stèle, l'autel consacré, dont les dédicants visent expressément la divinité protectrice de leur localité.

Cette divinité a pour compagnon le serpent à tête de bélier lorsque le siège de son culte local avoisine un courant d'eau ; celui-ci, de sa tête de bélier, heurte les flancs des vallées et y trace son cours, reproduisant des sinuosités analogues à celles du corps d'un serpent.

Autel de Montluçon.

On y voit Mercure tenant la bourse de la main



droite, le serpent à la tête de bélier de la main gauche.



Fig. 25.

Il est accosté d'un enfant, Rosmerta ?

Ce monument de la conquête romaine représente un dieu de l'activité humaine, honoré simultanément par les Gaulois romanisés et par leurs vainqueurs.

Dans ses travaux il se sert des forces naturelles; à Montluçon, il doit utiliser le courant des eaux du Cher et de la Loire.

Autel du Mercure de Beauvais.

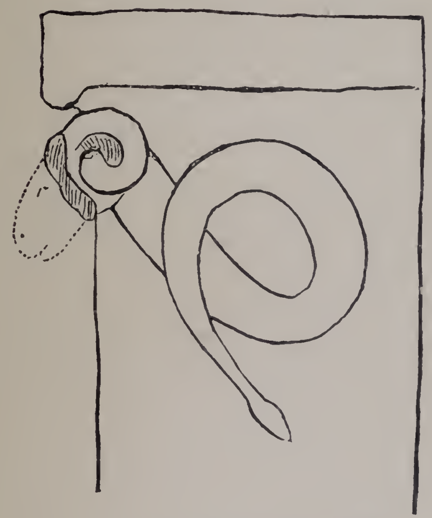


Fig. 26. — Serpent à tête de bélier.
Autel de Beauvais.

Le serpent à tête de bélier décore l'autel du Mercure barbu de Beauvais.

Bas-relief de Xertigny.

Ce bas-relief de Xertigny (Vosges) fut tiré d'un champ près de deux emplacements nommés Putegney et le Champ des Saints.

La statue en assez haut-relief est taillée dans un bloc de grès bigarré, pris sur les lieux.

Elle représente une femme d'une quarantaine d'années, à l'air grave, sans être sévère.



Fig. 27.

Le personnage est vêtu d'une ample tunique à larges manches, montant jusqu'au cou, dépourvue de ceinture : la tunique est en majeure partie couverte d'un large manteau dessinant un grand nombre de plis.

Les mains tiennent sans l'étreindre, un serpent replié, dont la tête ramenée en avant regarde le spectateur.

La femme est debout, la tête légèrement renversée en arrière, comme dans l'attitude de la contemplation.

La face est encadrée d'une vaste chevelure, dont les mèches très ondulées, figurent assez bien, soit par hasard, soit par une intention de symbolisme, les replis d'un reptile.

Cette figure a une grande ressemblance avec la figure d'Isis, compagne de Sérapis.

Il faut voir sur cette stèle une divinité, une sorte d'Hygie de l'Olympe gallo-romain. C'est évidemment une concurrente d'Apollon guérisseur. C'est Proserpine sous la forme qu'elle tient de Maïa, la grande mère Atlante, la forme d'Ilithya ?

Stèle de Nancy.

Le Musée lorrain, à Nancy possède une stèle presque en ronde bosse, représentant le même personnage, debout, costume semblable, tenant devant lui dans ses mains ramenées en ovale, un serpent, unique attribut apparent.

Ce serpent symbolise la circulation de la sève dans les plantes, la circulation chez les animaux, la vie circulant dans des vaisseaux cachés aux vues directes de l'humanité.

Pierre de Sommérecourt.

Le musée d'Épinal contient une pierre, trouvée à





Fig. 28.

Sommérecourt, désignée à tort sous le nom d'Hygie.

C'est une déesse assise, vue de face, deux serpents à tête de bélier descendent de ses épaules et se rejoignent devant sa poitrine; vue de revers, les deux serpents se croisent derrière son dos.

Ici, les serpents sont à tête de bélier et n'ont aucune relation directe avec le serpent vital ou guérisseur. Ce sont des courants d'eau, qui prennent naissance derrière les épaules de la montagne, et qui viennent se rapprocher dans la vallée, dans la plaine devant sa poitrine.

Il y a là une identification locale possible pour déterminer la partie de terre que la déesse mère, la déesse nourricière devait protéger suivant les intentions des dédicants.

Autel d'Ober-Seebach (Alsace).

Cet autel, en grès vosgien, fut trouvé à Ober-Seebach, commune voisine de celle de Niederbetschdorf, où fut découverte, en 1822, une inscription :

DITI PATRI VASSO RIX.....

Dans cet autel on reconnaît sans hésitation *Teutatès, Dis, Pater, Pluton Hadès*, armé de son long marteau et accompagné de Cerbère (pl. I).

Deux autels, l'un à Nîmes, l'autre au Musée de Lyon, représentent le même dieu accompagné d'un chien, mais seul et sans inscription.

A Ober-Seebach, comme sur le menhir de Kernuz, Dis-Pater est associé à une femme, qui n'est autre

que *ÆRECVRA*..., divinité connue par plusieurs inscriptions, qui suivent :

1° En Gaule, à Vieu (Ain) : ERECVRE ....

2° En Numidie, à Announah, l'ancienne Thibilis : TERRÆ MATR .. AERECVRAE MATRI DEVM MAGNAE IDEAE ....

3° En Istrie, à Aquilée :

a) DITI PATRI SACR ; ERAE SACR
b) Ditri patrI ET AERECVRAE ... ...

4° En Pannonie, à Carnuntum :

D . T . ET . Æ . C . que M. Momsen proposa de lire :

Diti Patri et Aerecurae.

5° En Wurtemberg, à Rothenbourg :

Otacilia Matrona Herecure, v . s . l . l . m .

6° Dans le grand duché de Bade, à Sulzbach :

Aerecur (e) et Diti pa(tri) Veter... .....

La divinité Aerecura avait été assimilée parfois à Cybèle, à Cérès ou à Proserpine.

A SJtif, Pluton est représenté à mi-corps auprès de Cérès.

A Aumale, deux inscriptions le mentionnent avec Cybile et Cérès.

A Napoca, en Mésie, on trouve Dis-Pater et Proserpine, ainsi qu'à Cologne et à Augsbourg.

Cette déesse Aerecura, sur les monuments de Saintes, d'Épinal et d'Ober-Seebach, a pour attribut la corne d'abondance.

Sur l'autel de Sulzbach elle tient une corbeille de fruits.

Ce rapprochement fit penser à Sifa, femme du dieu Thor dans la mythologie du Nord ; Thor était, comme Teutatès Taranis, le maître du tonnerre ; il portait,comme lui, un marteau, et Sifa était la terre.

Le culte d'Aerecura en Gaule et en Germanie peut expliquer certaines légendes qui font allusion à Cybèle,

Chez les Gaulois, cette déesse *Aerecura* fut associée au Tricéphale Teutatès-Taranis-Ésus, devenu Dis-Pater à l'époque romaine.

C'est la Proserpine romaine et la Koré Perséphone grecque.

Stèle de Naix (Meuse).

Ere-Cura est assise sur un trône en pierre, donnant l'apparence d'un siège treillagé, mais dont la plus haute partie représente les spirales des serpents célestes.

La déesse de Kernuz, de Saintes et d'Épinal,entièrement vêtue, et recouverte d'un ample manteau, porte sur les genoux de nombreux fruits.

De chaque côté de la déesse se tient une jeune divinité féminine, entièrement vêtue, portant dans la main droite un vase à distribuer les liquides.

La divinité debout à gauche de la grande déesse tient en outre de sa main gauche, un trousseau de trois grandes clefs.

Devant la déesse, près de son pied droit, se tient un chien.

Stèle de Vertillum (Côte-d'Or).

Vu les dimensions réduites de cette stèle, M. Flouest la fait rentrer dans la catégorie de ces images dont on faisait les gardiennes du foyer.

« On ne saurait hésiter à reconnaître dans cette déesse la personnification de l'abondance, dont la protection assurait, à ceux qui savaient la mériter, la satisfaction de tous les besoins de l'existence. C'est la divinité parèdre de ce maître suprême de leur Olympe, que les Gaulois considéraient comme l'auteur de leur race. Cent monuments en font foi dans les musées bourguignons et partout où elle a été représentée à côté de son puissant acolyte, cette déesse apparaît avec le même vêtement, la même attitude tenant comme ici la corne d'abondance de la main gauche et une partie de la main droite. »

Elle appartient au même ordre de conceptions mythiques d'où est sortie Déméter, la grande déesse grecque. C'est Ere-Cura : Proserpine.

Le dieu indien tricéphale.

Une divinité tricéphale, les jambes croisées représentant Brahma l'Ancien avec sa longue barbe, Vichnou et Siva, tient de la main droite une sorte de chapelet ou collier, de l'autre un petit pot semblable à celui que porte le dieu Gaulois.

Le Bouddha se présente encore aujourd'hui à l'adoration des fidèles dans la même attitude.



Fig. 29.

Plusieurs de ces dieux portent le swastika ou croix grammée en pleine poitrine.

Ces analogies sont frappantes.

Les Triades Carthaginoises.

Stèle de Lilybée.

Les monuments de cette série ne représentent pas la divinité sous une forme humaine (1).

(1) MM. l'abbé Trihidez et G. Berger.

Ils se composent invariablement de *trois cippes* de grandeur inégale réunis par une base commune.

Le groupement de ces pierres trois par trois, la place éminente qu'elles occupent sur les stèles où elles sont figurées et surtout la répétition du même thème sur des monuments de provenances différentes, d'autres considérations encore obligent à leur attribuer une valeur religieuse et à y voir des représentations divines.

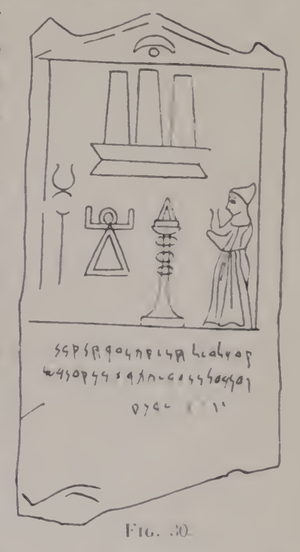


Fig. 30.

La première a été trouvée à Lilybée (fig. 31).

Elle est gravée au trait, à la partie supérieure d'une stèle, qui représente une scène d'adoration, un homme en prière, devant un pyrée, derrière lequel se trouve l'image conique de Tanit, suivie d'un caducée.

Les trois cippes, qui la composent, sont légèrement plus étroits au sommet qu'à la base. Celui du milieu, qui est plus élevé que les deux autres, est surmonté du disque et du croissant renversé.

La base a une forme particulière, celle de deux cônes tronqués, soudés par leur plus petite base.

Cette figure est suspendu dans l'air, à la place réservée d'habitude aux représentations de la divinité ; elle plane, en quelque sorte, au-dessus de la scène d'adoration.

Le bas de la stèle est occupé par une inscription

phénicienne, qui contient un ex-voto à Baal-Hammon.

Les trois stèles d'Hadrumète.

La petite triade en pierre occupe ici la partie centrale de la stèle : sur deux d'entre elles même, elle n'est accompagnée d'aucun autre symbole.

Dans la même stèle, le même sujet se trouve repro-

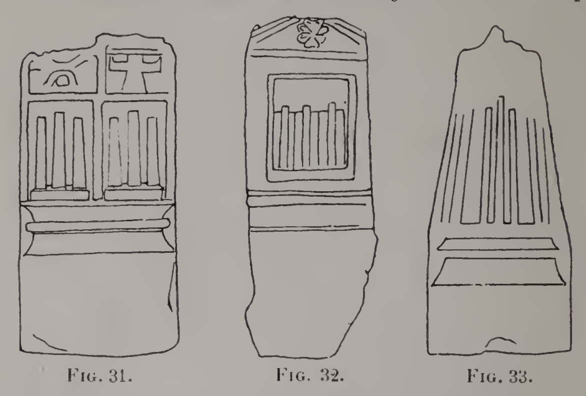


FIG. 31. FIG. 32. FIG. 33.

duit, non pas seulement une fois, mais deux et trois fois sur la même stèle, de façon à présenter deux ou trois petites triades, placées l'une à côté de l'autre, sur le même plan.

La *première* des stèles présente deux triades identiques, placées chacune dans une sorte de petite niche de forme carrée et séparées par une mince cloison (fig. 31).

Au-dessous de celle de gauche, on aperçoit le croissant et le disque ; au-dessous de celle de droite, l'image de Tanit.

Une base commune supporte ce double sanctuaire.

Sur la *seconde* des stèles sont trois triades identiques ; de plus, au lieu d'être séparées, elles sont placées l'une à côté de l'autre dans la même niche (fig. 32).

Enfin, dans la *troisième* stèle, la triade du milieu a pris plus d'importance que celles des côtés, si bien qu'il se présente une véritable Ennéade, dans laquelle la triade centrale joue, par rapport aux autres, le même rôle que joue dans chacun de ces groupes l'unité du milieu (fig. 33).

En outre la pierre étant légèrement conique, tous ces faisceaux convergent et tendent à se confondre en une unité supérieure.

La base qui supporte ces petites triades reproduit les trapèzes de la stèle de Lilybée, soudés ou superposés.

Stèle de Cagliari.

La base qui supporte les petites triades dans les stèles de Lilybée et d'Hadrumète affecte des formes différentes.

Dans la stèle de Lilybée, les deux cônes tronqués ou trapèzes sont sou dés par le plus étroit de leurs côtés parallèles ; sur d'autres les deux parties de la base sont échancrées et séparées par une baguette rappelant la gorge qui forme le couronnement habituel de l'entablement dans l'architecture égyptienne.

Dans l'une des stèles, les deux trapèzes ne sont pas renversés et, au lieu d'être soudés ensemble, ils sont simplement superposés.

Pour comprendre ce motif d'architecture, il faut en rapprocher une stèle du musée royal de Cagliari.

Cette stèle représente un petit édicule de style égyptien.

La parenté de ce monument avec ceux d'Hadrumète frappe dès l'abord. La corniche, de même que la base de l'édifice, est formée par une gorge, limitée à sa partie inférieure par une baguette.



FIG. 34.

Au milieu de la petite chapelle, on voit un personnage, dont le buste seul est sculpté, dressé sur un socle ayant la plus grande analogie avec les socles qui supportent les petites triades et fait comprendre ces socles.

Il faut considérer ces socles dessinés comme la reproduction des socles réels qui supportaient, d'après les idées du temps, les triades divines, dont on a la figuration en pierre.

Dans la stèle de Cagliari, trois bases analogues s'étagent successivement :

1° Couronnant les profondeurs de la terre ;

2° Couronnant le sommet du mont, séjour de la divinité ; le Xoanon insère ses pieds informes dans la base hiératique et porte sur la poitrine la patère distributive des eaux du ciel ;

3° Supportant le ciel, que le dieu touche et pénètre avec le sommet de sa tête.

En fait, ce dieu, qui épouse la nuit étoilée, séjourne



CERNVNNOS (N.-D. de Paris)



HERCULE COMBATTANT L'HYDRE (N.-D. de Paris)

H. Demoulin, sc.

au sommet d'une montagne, d'où il distribue les eaux du ciel, tant sur terre que dans les profondeurs de la terre.

Ce dieu peut être un Pluton Adès, un Teut-atès, un Baal-Hammon, ce ne peut être ni un Zeus grec, ni un Jupiter latin.

Le Zeus Naïos de Dodone, Zeus pluvieux, époux de la déesse Dionée, est le dieu des Grecs primitifs qui se rapproche le plus de cette divinité essentiellement celtique, sur laquelle il a pu être en partie calqué ?

Cernunnos.

Sur le troisième autel découvert sous le chœur de Notre-Dame de Paris, les faces sont décorées de sculptures en relief.

Sur la *première face*, on distingue un homme vêtu d'une draperie et coiffé d'un bonnet ; il a la main droite posée sur la tête d'un cheval qui est près de lui, et il tient de la gauche une sorte de lance ; au-dessus, on lit, *Castor*.

Le *côté suivant* représente une figure semblable, tout à fait mutilée, l'inscription est enlevée, il y a lieu d'y reconnaître *Pollux*.

Sur la *troisième face* est un vieillard à tête chevelue, barbue, portant de grandes cornes branchues et entourées chacune d'un gros anneau ; au-dessus on lit CERNVNNOS (pl. VII).

M. S. Reinach a montré que ce dieu était accroupi et qu'il portait des couronnes votives.

C'est à la suite de cette étude, que M. S. Reinach concluait : « La serrure de la mythologie gauloise est impossible à ouvrir avec une clef romaine. »

Dans les langues celtiques, suivant R. de Belloguet et El. Johanneau, *Cernunnos* équivaut à *Kern ounn,* cornes de jeune taureau.

Sur la *quatrième face*, une figure de profil, nue, brandit une massue sur la tête d'un serpent qui se dresse à ses côtés (pl. VII).

On doit y reconnaître Héraclès terrassant Géryon Tauriscus sous la forme de l'hydre, du grand serpent Erichthonios.

TÊTE EN BRONZE DU DIEU CORNU.

Cette tête en bronze fut découvert en 1888 à Lezoux (Puy-de-Dôme).

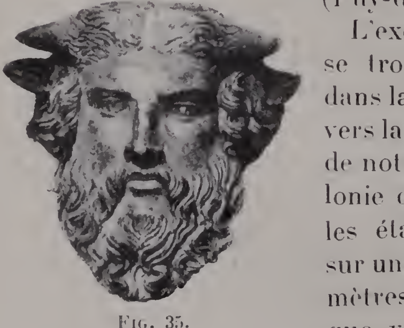


FIG. 35.

L'excellente argile qui se trouve en abondance dans la plaine, avait attiré, vers la fin du premier siècle de notre ère, toute une colonie de céramistes, dont les établissements, épars sur une étendue de 12 kilomètres, subsistèrent jusque vers 270, époque où Lezoux fut soudainement et complètement détruite.

L'activité prodigieuse et le grand nombre des ateliers lui donnèrent une réelle splendeur. Les

produits s'exportaient en Gaule, en Bretagne et dans la vallée du Rhin.

Parmi les objets provenant de Lezoux, exposés en 1889, figurait un merveilleux bronze représentant une tête d'homme barbu à cornes de taureau.

Les cornes qui surmontent la tête sont celles d'un jeune taureau.

Ce qui frappe d'abord, c'est la merveilleuse finesse de l'exécution.

Le travail de retouche au burin, d'une habileté surprenante et d'une précision qui touche à la sécheresse, a laissé partout des traces, en particulier dans la barbe et dans les cheveux.

Ce bronze est attribué à l'art grec, mais il peut avoir été fabriqué en Gaule.

L'auteur de la découverte a songé au célèbre fondeur Zénodore, qui, sous le règne de Néron, travailla pendant dix ans à la statue colossale de Mercure Arverne, et dont les anciens ont aussi vanté les ciselures. Zénodore était grec d'origine, peut-être marseillais: les artistes qui l'entouraient avaient été formés dans des ateliers helléniques.

M. Salomon Reinach pense que « ce travail, par son inspiration, par son motif, est certainement alexandrin, » nous ajoutons, « et non moins certainement gaulois ».

Les Grecs, en particulier les Alexandrins, ont figuré avec des cornes de taureau les divinités fluviales et Dionyosos.

Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un vieux type tauromorphe.

Homère comparaît déjà le Scamandre à un taureau.

Achélous, le plus ancien des fleuves d'après Hé-

siode, l'aîné pour les Grecs des trois mille fleuves qui naquirent d'Océan et de Téthys, dans ses représentations, vit l'aversion de l'art grec pour le zoomorphisme réduire à l'expression la plus simple les attributs de la nature animale.

En présence d'un objet d'art qui représente un dieu cornu, les personnes, qui envisagent les seuls monuments grecs et alexandrins, hésitent forcément entre un dieu fluvial comme Achéloüs et Dionysos aux cornes de taureau, le ταυροκερως θεός d'Euripide (*Bacchante*, 99).

Les têtes analogues à celle de Lezoux, généralement des appliques de vases, ne sont pas rares dans les collections, et on les désigne le plus souvent comme des têtes d'Achélous. Il est, en effet, vraisemblable que ce fleuve a été représenté anciennement sous la forme d'un taureau, mais dans Virgile le nom d'Achélous signifie *de l'eau*.

Le nom Achélous paraît contenir la racine Αχ = *aqua* ; c'est un nom générique, qui s'est plus tard localisé.

Si l'on rapproche le dieu cornu des autels gaulois avec le dieu cornu de Lezoux, ils ont de commun la chevelure, la barbe, les cornes, le voisinage. Le tricéphale, dieu des éléments, distributeur des eaux du ciel, a certainement aussi le caractère prêté à Achélous.

Hercule combattant Achélous combat les hydres aussi bien sous la forme du taureau que sous celle du serpent.

En Grèce, on peut retrouver la légende de Zeus, sous la forme d'un taureau, enlevant Europe la nymphe, fille chérie des rois phéniciens.

Europe sera cherchée par les migrateurs phéniciens, dans le nord de la Méditerranée et dans la partie occidentale de notre continent.

Jupiter Latiar, en Gaule, après la conquête s'efforcera de prédominer sur Teutatès Dispiter, le dieu à cornes de taureau, mais il lui laissera cet attribut même lorsque ses adorateurs essaieront de déplacer la roue et la patère, les principaux attributs de Dispiter Sérapis.

A Dodone, les Grecs primitifs ont trouvé un Zeus Naïos, Zeus pluvieux, habitant dans un chêne, époux de la déesse Dionée.

Cette conception constatée aux environs du dixième siècle, semble indiquer la préexistence d'une divinité chthonienne barbare, dont Zeus pluvieux prenait la place et la succession.

Le tricéphale, ce dieu accroupi de la haute montagne, où l'eau flue avec une abondance telle que les anciens y voyaient la source de l'Océan, peut être représenté par le taureau, symbole des eaux.

Tarvos Trigaranus.

Le monument le plus considérable de l'épigraphie gauloise, cet ensemble de pierres découvertes en 1711 sous le sol de Notre-Dame de Paris, porte en bas-relief, sur ses quatre faces, les unes des divinités romaines ou gauloises, les autres des personnages divers, chacune avec le nom de la divinité ou une légende explicative du sujet qu'elle représente.

Malheureusement, une grande partie des caractères et des figures était fortement endommagée ou même effacée.

La principale inscription, qui est latine, apprend toutefois, que ces pierres faisaient partie d'un monument religieux élevé par les Nautes parisiens, sous le règne de Tibère, entre 14 et 37 de notre ère. Les divinités romaines sont *Jovis*, *Volcanus* et *Castor* qui fait reconnaître *Pollux* ; les gauloises *Ésus*, *Tarvos Trigaranus*.

ESVS est complètement identifié.

Une des faces présente un taureau robuste, debout et regardant à sa droite, placé dans un bois où se tiennent également trois grues ; il porte en légende : TARVOS TRIGARANVS (pl. V).

Les langues celtiques traduisent ces mots : Taureau à trois grues. TARVOS TRIGARAN.

Avant la conquête romaine, TARVOS avait-il seulement le sens de *Taureau* ?

A Carnac, la villa des *Bosseno* livra un magnifique taureau en bronze, qui paraît en relations avec le terme *Bos*.

A la Teste, le vocable *Buch* des bestiaux subsiste encore et rappelle les *Boii* cisalpins, les Tolistoboii : ce mot *Boii*. pour Philoxène, désignait tous les Gaulois.

C'étaient, sans doute, les bœufs de Géryon.

Les langues néo-celtiques apportent le mot *Bu*, vache.

Mais les médailles santones de l'indépendance portent la légende *Santonos* et au revers montrent la légende *Arivos*, nom des habitants d'une partie du pays des *Triones*.

Ces quelques observations font soupçonner que *Tarvos* pourrait être un mot composé ayant eu, précédemment à l'époque de la conquête, un autre sens que le nom principal de *taureau* ?

Les trois principales parties des rives de l'Océan comprises entre les Sables-d'Olonne et Royan s'appelaient *Pictones*, *Onis* et *Santones*.

L'on est donc en présence des *Triones*, qui jouèrent un rôle si important dans la formation du qualificatif latin de ces contrées hyperboréennes.

Les pays santoniques du littoral de l'Océan, où les constellations du grand Chariot et du petit Chariot sont toujours entièrement visibles au-dessus de l'horizon, peuvent avoir paru aux navigateurs anciens, en relations importantes avec ces deux constellations, chacune de *sept* astres, en forme de *char* rustique, au timon un peu recourbé.

Ces pays ont échangé avec ces astres quelques-uns de leurs noms les plus usités.

Iter per extremum Tanais nigrosque Triones.

« Allez aux extrémités du Tanaïs, sous les glaces des Chariots », dit Claudien.

Geminos Triones. « Les deux Ourses », dit Virgile.

Quas nostri septem soliti vocare triones. « Cette constellation dont nous voyons toute la nuit briller les étoiles et que nous avons coutume d'appeler les *sept bœufs* », dit Cicéron.

Les mots *Septem* et *Triones*, *sept bœufs de labour*, ont formé le nom de *Septentrion*.

C'est dans ce pays que régnait tout spécialement le roi des Ones, des Aulnes, le Dis-Pater, dont les Gaulois se disaient descendus. C'est ce dieu des

morts identifié à Teut-Atès (Pluton Hadès) qui, d'après les Druides, était l'ancêtre de la race.

C'est en l'honneur de Dis-pater et de Proserpine, son épouse, que l'empereur Auguste rétablit à Rome la vieille institution des *Jeux séculaires*.

Ces jeux, disait-on, avaient été fondés, vers la fin du troisième siècle de Rome, à la suite de présages effrayants qui pouvaient faire craindre de grands malheurs et pour désarmer les dieux irrités contre les Romains.

Ces jeux, nés dans une calamité publique, avaient un caractère farouche. On y priait les divinités du monde souterrain, et par-dessus toutes, *Dispater* et sa femme *Proserpine*.

Dispater, le dieu riche, le Pluton des Grecs, celui qui possède « les trésors de l'*Orcus* », c'est-à-dire l'empire des morts, dont les habitants sont mille fois plus nombreux que ceux de la terre, Dispater et sa femme Proserpine, on les honorait la nuit comme chez les Grecs, on ne leur immolait que des victimes de couleur sombre.

Ces jeux ne devaient revenir qu'une fois par siècle.

Ils furent célébrés en 737 de Rome, 17 avant notre ère, sur le terrain consacré par les fêtes antiques, grand espace vide, au milieu duquel s'élevait l'autel de Dis-Pater, soigneusement enfermé dans trois enceintes de murailles.

Sur cet autel, à la place même où la légende mettait l'origine des jeux séculaires (empruntés aux Étrusques), les sacrifices de la nuit furent accomplis comme autrefois.

La première nuit est affectée aux *Moeres* (Μοῖραι), c'est-à-dire les Destinées, que les Romains appelaient

les Parques. Auguste et Agrippa immolent à chacune d'elles trois brebis et trois chèvres.

La seconde nuit, c'est le tour des *Ilithyes* (Εἰλειθυῖαι) : ces déesses étranges, quoiqu'elles président à la fécondation et à la naissance, sont néanmoins des habitants des enfers. La vie et la mort s'attirent, se complètent et les mettent en relations avec la nuit et les ténèbres. Comme elles n'aiment pas les sacrifices sanglants, on leur offre diverses sortes de gâteaux, liba, popana, phtois.

La troisième nuit est consacrée à la Terre (*Terra mater*) et on immole en son honneur une truie pleine.

Ces divinités du monde souterrain, ce grand laboratoire de la vie universelle où tout germe et d'où tout sort, Auguste les prie d'être favorables à la race romaine et de lui rendre l'abondance et la fécondité qu'elle semble près de perdre.

Les dieux qui dominent cet ensemble, *Dis-Pater*, *Teutatès*, le roi des puissances infernales des Romains, juge des morts, dieu des expiations et des châtiments, et sa femme *Proserpine*, déesse des enfers, fille de Déméter, sont en somme l'objet d'une grandiose cérémonie de supplications, comme seules les divinités justement courroucées pouvaient en être l'objet.

C'est en Vendée, que se trouvait *Ratiatum*, chef-lieu de l'important *Pagus Ratiacensis*.

C'est en Poitou, que se trouve l'inscription du vieux Poitiers sur un menhir dédié au dieu *Ratis*.

C'est en Saintonge, que se trouvaient l'*Onis* et l'île de *Ratis* spécialement dénommés d'après ce dieu. C'est à Soulac que se trouvait le *Rigo-magus*, remplacé plus tard par le *Novio-regum* ou Royan.

Ce nom gaulois *Ratu*, de Rouen, devient plus tard *Radis* à l'île de *Ré*, et sur toutes les côtes de l'Océan sert à désigner le roi *Dis*, qui est en même temps le roi des *Ones*, des aulnes de toutes les régions marécageuses des Gaules.

C'est en Vendée, dans le canton de Mareuil, commune de Sainte-Pexine, que se trouve la fontaine miraculeuse de *Trigaran* ou de *Saint-Brice* un des saints que les légendes représentent en relations avec le royaume infernal.

Ratu, Ratis, Radis sont probablement des formes du mot Adès, Atès ?

Trigaran et Saint-Brice mettent sur la trace d'autres épithètes du même dieu.

Trigaran, entre Loire et Gironde, se trouve en relations avec les Triones, les bœufs de labour des Romains, c'est-à-dire les sept étoiles de la Grande-Ourse, les sept étoiles de la Petite-Ourse, les *septem triones*, origine du mot septentrion.

Trigaran, dans la même région, trouve trois rivières voisines et sensiblement parallèles : Garumna, Caranta et Liger.

Ce rapprochement fait penser que le terme *garan* pourrait avoir un second sens, géographique celui-là, différent du mot « grue » ; celui-ci resterait plutôt un totem.

Le taureau divin VOS ou BOS, désigné par l'épithète TAR, peut être la représentation des terres où Teutatès Dispiter est spécialement honoré ; ces terres seraient caractérisées par l'épithète *Trigaran*, encore indéterminée.

Les terres voisines de Mediolanum sont les terres de Médis, des Médulli, d'Icculis, d'Onis, les îles d'An-

tilia, de Ratis, d'Alionis, d'Olones et le pagus Ratiacensis, elles sont spéciales avec Limonum au dieu Ratis du littoral ; mais Trigaran, compris entre Loire et Gironde avec le plateau central comme origine, paraît avoir une étendue beaucoup plus considérable.

L'autel de Saintes, à son revers, présente le dieu accroupi Atès, supporté avec son socle par deux têtes de taureaux.

Le tricéphale, successeur de Géryon, ne domine plus que sur deux têtes de taureaux, tandis que l'Héraclès, vainqueur de Géryon, domine sur une troisième tête de taureau.

Le piédestal de Teutatès est connu, c'est le plateau central des Gaules, son soubassement est composé de deux régions terrestres, la première entre Loire et Gironde, c'est le Tarvos Trigaran ; entre la Gironde et les Pyrénées s'étend la région des Tarb-elli qui doit être la seconde.

Le vainqueur de Géryon, du roi de l'Hespérie ou Ibérie, Héraclès Melqarth a, en effet, pour piédestal, la terre de la péninsule Ibérique, c'est la troisième tête de taureau, probablement Tarsis?

Ammien Marcellin, mentionnant les aventures d'Hercule en Espagne et en Gaule, parle de deux tyrans cruels qui furent mis à mort par le héros : l'un se nommait *Géryon*, et il désolait l'Espagne ; l'autre portait le nom de Tauriscus et faisait peser sa tyrannie sur les Gaules.

Géryon et Tauriscus sont ainsi rapprochés l'un de l'autre : ce rapprochement permet de supposer que ces deux personnages avaient un caractère analogue et une forme identique, et de considérer le tyran Tau-

riscus comme un Géryon gaulois, le représentant gaulois du géant triple.

Tauriscus et Géryon seraient alors pris comme des conceptions mythologiques de même nature.

Le nom de *Tauriscus*, diminutif de *Taurus*, semble indiquer un être en rapport avec les bœufs et les taureaux.

Euripide applique à Géryon l'épithète de βοτὴρ Ερυθείας, bouvier d'Éritheia.

Les bœufs et les génisses de Géryon sont, d'après Apollodore, les troupeaux du Soleil, qui paissent dans l'île de Thrinacie.

Les troupeaux du soleil sont les peuples. Les troupeaux de l'île de Thrinacie sont les peuples de Géryon, adorant Géryon et suivant ses lois.

L'antagoniste d'Héraclès prend aussi les noms de Typhon et de Talos, ayant encore trois corps et trois têtes ; il reçoit alors les épithètes de τριγίγας et de Taurus.

A la période gallo-romaine, Dispiter Atès ne possédait plus le vaste empire de Géryon. Si l'on en croyait les récits mythologiques, cet empire se serait étendu au Pont-Euxin, en Lydie, en Épire, aux îles Baléares et jusqu'aux côtés de la Lusitanie, couvrant toutes les régions hyperboréennes et occidentales de l'Europe.

Lorsqu'Héraclès vieilli, assagi, entretint de meilleurs rapports avec le successeur de Géryon, il ne lui rendit pas les colonies phéniciennes et peut-être égéennes de la péninsule Ibérique ; il conserva son socle représenté par une tête de taureau.

Tar-bos est le nom proposé pour le dieu à cornes de taureau, trouvé à Lezoux. Les monuments sui-

vants achèveront de l'identifier avec Teutatès, le taureau père du peuple des Boii.

Danotaurus, prince des Helviens, le Galate Dejotarus, les villes de Tauroentum, montrent la haute signification reconnue au nom de Taurus.

Les cornes, symboles de force, ornaient les casques, aussi bien que les rouelles, autres symboles divins.

Taureaux a trois cornes.

Parmi les taureaux à trois cornes, tous de provenance celtique, les plus caractéristiques sont :

Le bronze de Mandeure, près Montbéliard (fig. 36) ;

Le bronze d'Avrigney, près Besançon (fig. 37).

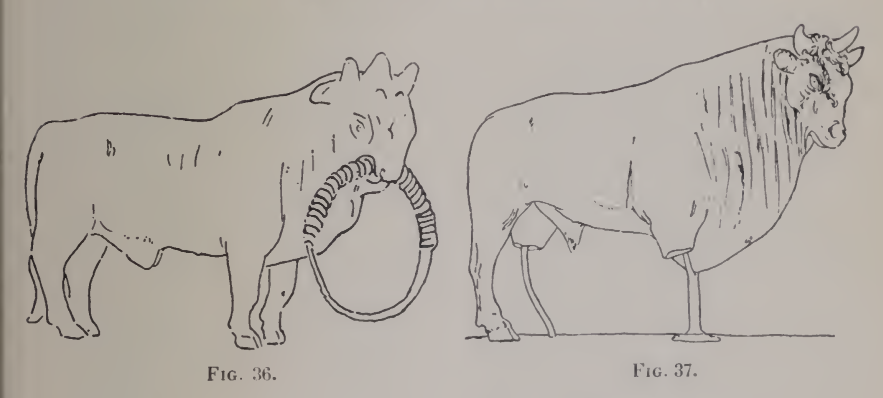


Fig. 36. Fig. 37.

Le bronze de Stok-Abbot, le seul trouvé en Angleterre.

TAUREAUX A DEUX CORNES.

Parmi les taureaux trouvés en Gaule, les plus importants sont :

Le bronze trouvé à la villa des Bosseno, près Carnac ;

Le bronze trouvé aux sources de la Seine ;

Le bronze trouvé à Autun ; sur le piédestal, dédicace : AVG. SACR. BOIORIX ,

Le bronze de Mézy, près de Meulan ;

Le bronze de Toulouse ;

Le bronze de Grand (Vosges) ;

Le deuxième bronze d'Autun.

Hors des Gaules :

Le bronze de Vidy, près Lausanne, où le taureau va être sacrifié ;

Le bronze de Mycènes, où le taureau porte le croissant lunaire entre ses cornes.



FIG 38. — Sanglier à trois cornes..

Sanglier à trois cornes (bronze de Bourgogne).



TRICÉPHALE DE CONDAT

H. Demoulin, sc.

Comparaison entre Hadès des Gaules et Zeus Sérapis.

Hadès de Franche-Comté, T. II, vol. I, p. 16, n° 5 (fig. 39).

Bronze représentant une divinité masculine indigène, entièrement nue, ayant une épaisse chevelure, une barbe complète, tenant le vase de la main droite et la corne d'abondance de la main gauche.

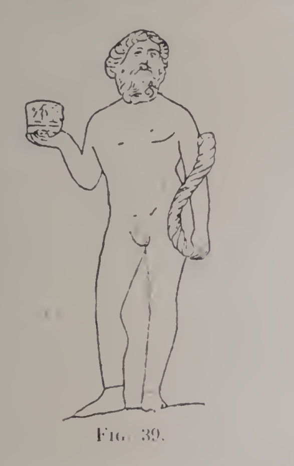

Fig. 39.


Fig. 40.

Zeus Sérapis, p. 18, n° 1 (fig. 40).

Bronze d'Alexandrie, complètement drapé, barbu, chevelu, le calathus sur la tête.

— P. 18, n° 2.

Marbre de Catajo, corne d'abondance dans le bras gauche, complètement drapé, barbu, chevelu.

— P. 18, n° 3 (fig. 41).

Bronze de Cambridge, épaule gauche et bas du

corps drapé, calathus en tête, tient compas et loram ? Barbu, chevelu.

— P. 18, n° 4.

Bronze de Dresde, le calathus en tête. Barbu, chevelu, drapé.



Fig. 41.



Fig. 42.

— P. 18, n° 5.

Bronze du Louvre, calathus en tête, barbu, chevelu, drapé.

— P. 18, n° 7 (fig. 42).

Statuette d'argent du Bristish Museum, entièrement drapé, barbu, chevelu, calathus en tête, présentant une patère de la main droite et la corne d'abondance de la main gauche.

— P. 18, n° 8

Marbre de Morillon, près Genève, drapé, barbu, chevelu, le calathus en tête.

Hadès Sérapis, p. 18, n° 9 (fig. 43 et 44).

En deux fragments. Toulouse (pl. I).

— P. 18, nº 10.

Bronze, collection Fauvel, assis, drapé, barbu,



Fig. 43.



Fig. 44.

chevelu, le bras gauche élevé comme s'il tenait un haste, le calathus en tête.

— P. 18, nº 11.

Marbre d'Alexandrie, analogue au précédent, sauf l'absence du calathus.

Hadès Sérapis, p. 19, nº 1 (fig. 45).

Bronze de Louvre, assis, drapé, barbu, chevelu ; la main gauche élevée tenait peut-être un haste ?

Deux paires de cornes sortant de chaque côté de la tête, celle-ci surmontée d'un objet indéterminé.

— P. 19, nº 2 (fig. 46).

Bronze de la Bibliothèque Nationale, assis, drapé, barbu, chevelu, le calathus en tête, bras droit abaissé, bras gauche relevé.


Fig. 45.


Fig. 46.

Hadès, p. 19, n° 3 (fig. 47).

Marbre de la collection Borghèse, assis, drapé, barbu, chevelu, la main droite abaissée présentant la patère, la main gauche élevée, appuyée sur un haste.


Fig. 47.


Fig. 48.

Cerbère monocéphale, assis auprès du pied droit,

ayant un corps de serpent enroulé autour du cou et des reins.

— P. 19, n° 4.

Bronze trouvé à Rome dans le commerce en 1895, analogue au précédent. Cerbère est tricéphale.

— P. 19, n° 5 (fig. 48).

Statuette de marbre du musée d'Odessa, analogue aux précédents, le calathus en tête.

Hadès, p. 19, n° 6.

Marbre de Sparte, assis à sa droite Cerbère monocéphale et de grande taille. Sur le devant ΑΔΕΥΣ.



Fig. 49.



Fig. 50.

— P. 19. n° 7.

Marbre de Chypre. Analogue aux précédents ; à droite, Cerbère tricéphale.

— P. 19, n° 8.

Marbre de Cherchell, assis drapé sur la moitié

inférieure du corps et sur l'épaule gauche, barbu et chevelu.

— P. 20, n° 1.

Statuette de marbre du Louvre, salle Clarac, analogue à la précédente, Cerbère assis à droite du pied droit.



Fig. 51.



Fig. 52.

— P. 20, n° 2.

Marbre « In aedibus Vallarii ». Assis, drapé. Cerbère tricéphale à sa droite.

— P. 20, n° 3.

Statuette de marbre du Louvre, assis, drapé. Cerbère à droite.

Hadès de l'Ermitage, Cerbère tricéphale, III, p. 8, n° 7 (fig. 49).

Sérapis de Carthage, III, p. 8, n° 8 (fig. 50).

Sérapis du Vatican, III, p. 226, n° 5 (fig. 51).

Hadès Sérapis du Vatican, III, p. 227, n° 8 (fig. 52).



HADÈS DE TOULOUSE

H. Demoulin, sc.

Hadès et Kora, p. 20, nº 5 (fig. 53).

Marbre de Latran, assis, drapé à mi-corps infé-



Fig. 53.

rieur. Le trône est à deux places, séparées de fait, mais unies l'une à l'autre d'intention.

— P. 20, nº 8 (fig. 84).

Bronze d'une collection de Constantinople représentant Kora et Hadès sous la forme d'un gros serpent chacun à tête humaine, le calathus sur la tête.

Les parties inférieures des deux serpents sont solidement nouées entre elles.

Hadès, représenté sous la forme humaine, ou sous la forme d'un taureau, peut donc aussi être représenté sous la forme d'un gros serpent. Kora est aussi une serpente.

Teutatès et son royaume.

Les Celtes ont eu, dès le temps où ils formèrent un corps et un nom, un dieu souverain, *Teutatès*, le père du peuple.

César et quelques Romains se sont attachés à le faire connaître sous le nom de Mercure.

Cependant il existe trace d'une interprétation romaine de Teutatès différente de celle par Mercure et cependant contemporaine de César, œuvre soit de Posidonius, soit de Varron. C'est la traduction de ce dieu par *Saturne*, rapportée par saint Augustin.

Le culte de Saturne a toujours eu d'étroits rapports avec celui de Dispater (Preller-Jordan).

Chez les peuples Celtes, Teutatès resta distinct de Mercure, mais son rôle s'effaça dès la conquête romaine. César s'efforçait, sans doute, d'éviter de donner des griefs aux adorateurs de Teutatès. Il cherchait à limiter la lutte entre la politique représentée par Ésus Mars, dieu de la guerre, d'un côté, et la politique représentée par Mercure, le dieu pacifique, d'un autre côté.

César réussit, en somme, à faire prévaloir la paix romaine, signal du désarmement d'Ésus Mars.

Ceci et la connaissance du dieu tricéphale peuvent expliquer pourquoi les étrangers ont appelé Teutatès, tantôt Mercure, tantôt Mars, Jupiter, Saturne ou Pluton ?

L'identification avec Mercure se serait surtout faite au cours du moyen âge.

Teutatès était, avant et après la conquête, plus élevé que Mars et Mercure.

Le triomphe de Mercure, avec la paix romaine, n'a pu enlever à Teutatès son titre de « Père du peuple », ni à Mars son titre de « dieu du peuple », Apollon romain deviendra *Toutiorix*, « roi du peuple ».

Dans la Gaule narbonnaise, Mars recevra surtout des épithètes topiques. Mercure, au contraire, recevra presqu'uniquement des épithètes générales.

Dans la Gaule chevelue, la localisation de Mercure sera plus fréquente, celle de Mars demeurera encore fort intense.

Le culte de Teutatès, ayant pour origine le Plateau Central, le point culminant des Gaules et sa région volcanique, s'est étendu aux Pyrénées et aux Vosges.

Certaines épithètes, comme *Vasso Caletus*, *Vesucius* ou *Visucius*, sont communes à Mercure et aux composants du tricéphale.

Il y a, d'ailleurs, des exemples d'association entre Mars et Mercure, Teutatès et Mercure.

Au fond, dans les Gaules, il y a deux catégories de dieux :

Les dieux locaux d'une forêt, d'une rivière, d'une source, d'un mont et d'une ville peut-être ;

Les dieux communs au peuple entier, subdivisés en deux branches très distinctes :

Les *forces naturelles*, éternelles, générales, planant dans les cieux, distribuant les eaux du ciel, régissant les phénomènes atmosphériques, les astres, les vents, les tempêtes, les volcans, la terre, la mer : Taranis, *dieu céleste*, et Teutatès, *dieu chthonien* semblent se partager cet empire.

L'activité humaine, Mercure, dieu de la navigation

et des routes, du commerce et de la paix, Bélisama, déesse des métiers et des arts, Ésus, dieu de la guerre semblent se partager toute cette activité, avec Héraclès honoré entre Loire et Gironde.

M. S. Reinach dit : « On ne peut refuser aux populations celtiques la connaissance d'un dieu suprême répondant au Dispater de César. Mais ce dieu, dans la vallée du Rhône, prit et conserva la figure de Sérapis ; ailleurs, il peut en avoir adopté une autre, etc. »

Il paraît probable que le dieu celtique Dispater, dans la vallée du Rhône, prit la figure de Sérapis, parce que là et dans les régions voisines, il remplissait des fonctions analogues à celle de Sérapis dans le monde Gréco-romain et Égyptien.

Plutarque raconte qu'une célèbre statue de *Pluton* se trouvait à Sinope sur le Pont-Euxin. Ptolémée Soter la fit transporter à Alexandrie. *Cerbère* et le *dragon* étaient les attributs du dieu, qui fut reconnu pour *Sérapis*, nom qu'Osiris avait reçu en changeant de nature.

Les monuments figurés tendent à confirmer cette assertion.

Les langues celtiques conduisent à considérer Tarvos, Erebos comme des synonymes.

Lucain a expressément affirmé que les Gaulois ne connaissaient ni l'*Erebos*, ni le royaume infernal du *Dis* latin.

Mais ils connaissaient le *Tarvos*, où régnait leur père Teut-Atès, dont le nom *Atès* se changeait en *Ratu*, *Ratis, Radis*, d'où provint le Dis latin.

Teutatès identique à Pluton Adès, à Sérapis, régnait sur le pays de l'Alios et des îles Bienheureuses. Il était ainsi, le dieu des morts dans les prairies

des Champs-Élysées, non moins que le dieu des vivants sur les terres voisines.

Son royaume primitif, délimité par les courants d'eau de l'Allier-Loire, de la Charente, de la Dordogne-Gironde, est gardé par deux serpents à tête de bélier. Il marque sur les côtes de l'Océan, la région où l'emplacement et le nom de *Kerbéros* peuvent être identifiés, là et nulle part ailleurs.

Les Celtes considéraient la mort comme le passage d'une vie à une autre vie. Les morts étaient installés, à la surface du sol, dans quelques régions ou îles lointaines, où ceux qu'ils avaient laissés pourraient les rejoindre.

Lucain, par son mot *Orbe alio*, indique un autre monde ; Mela, dont l'expression est bien vague, dit : *ad manes* ; César, pour beaucoup de personnes, disant *ad alios* semble parler d'une migration des âmes chez d'autres hommes : Valère Maxime dit *ad inferos*.

Cet autre monde est, à n'en pas douter, la côte même de l'Océan et les îles voisines où Démétrius séjourna, d'après Plutarque. Il entendit passer dans un vent d'orage, les âmes des morts : c'est, du moins, ce que les habitants lui expliquèrent.

« Les Gaulois distinguaient entre les âmes du vulgaire et les âmes supérieures : celles-là passaient en brise insensible, celles-ci en vent de tempête. »

L'île sacrée ou saturnienne de la côte Cantabrique paraît avoir donné lieu à des racontars religieux du même genre.

Cette habitude d'entendre la voix des morts dans les plaintes du vent de tempête subsiste encore aujourd'hui sur bien des points de la côte de l'Océan,

sur les côtes de la péninsule ibérique, dans les prairies de l'Alios entre l'Aturis et la Garumna, aux îles de Brèze et de Paradis (où les païens, voire même des chrétiens du moyen âge, apportaient les corps des défunts), en Bretagne, à la baie des Trépassés etc., en un mot sur tous les points de la côte où s'entendent les rugissements de la tempête typhonienne de l'hiver atlantique.

Cette région, par les noms des lieux-dits qui la couvrent, par la formation géologique récente de l'*Alios* qui la caractérise, par son site décrit par tous les auteurs classiques sous le nom de *Tartar*, permet d'identifier certains mythes anciens qui ne trouvent d'identification nulle autre part sur le globe terrestre.

Envisagée sous cet aspect, elle donne une solution plausible pour accorder les idées sur la mort et sur la destinée des morts qui avaient cours simultanément dans le monde gréco-romain et dans le monde celtique.

Lucain, par son mot, *orbe alios*, envoie les morts dans l'autre monde, Mela les envoie *ad manes*, et Valère Maxime *ad inferos*; chacun envoie les morts où il peut.

César, ancien grand pontife, très renseigné par Divitiac et Varron, seul précise *ad alios*.

César désignait toute cette bande de terre, cette région littorale de l'Océan qui de Bretagne s'étend aux régions pyrénéennes, région que ses mégalithes et l'alios ont toujours marqués d'une empreinte funéraire indiscutable.

Les habitants des îles Berlingues, de la côte Cantabre, des prairies de l'Alios, des îles de Brèze, de

la côte du Kerbéros, des côtes armoricaines, des îles Sorlingues, etc., où les Kères de la mort étaient les chiennes rapides de Hadès, devaient y entendre, dans les rafales de l'Océan, les cris des âmes des trépassés.

Il convient de noter que le bœuf *Hapi*, des Égyptiens, tenait à la fois d'Osiris et de Phthah.

Défunt, il devenait un Osiris et prenait le nom d'Osor-Hapi, dont les Grecs ont fait le nom de leur dieu Sarapis.

Le Dieu celtique au Maillet.

— P. 21, nº 6 (fig. 54).

Bronze de Vienne en France. Représente un dieu *indigène*, nu, portant sur les épaules une peau de loup, dont la tête remonte et sert de coiffure.

Tête barbue et chevelue. La main droite présente le vase à liquide, le bras gauche élevé s'appuie sur un baton ou une haste.

Sur la tête est un barillet, dans lequel sont implantés cinq petits maillets. C'est encore sous cette forme que parfois les Japonais représentent le dieu du tonnerre et de la pluie.

Fig. 54.

La peau du loup tient sur les épaules, par les deux pattes antérieures nouées sur la poitrine du

dieu, comme dans les représentations d'Héraclès.
— P. 21, n° 7.

Bronze de Tournus. Le dieu celtique, appuyé sur une haste, présente la poterie de la main droite. Tête barbue, chevelue. Une étoffe couvre la partie du corps comprise entre la ceinture et le genou.
— P. 21, n° 8.

Bronze de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Le dieu, drapé jusqu'aux genoux, l'épaule droite découverte, barbu, chevelu, porte sur les épaules et la tête, une peau de loup, dont les pattes antérieures sont nouées sous le cou du dieu. La main droite élevée s'appuie sur un objet indéterminé, la main gauche présente le vase à puiser l'eau.

— Le dieu celtique au maillet, trouvé à Chènevières (Côte-d'Or), est debout, vêtu d'une tunique descendant jusqu'au genou, le manteau agrafé sur l'épaule droite. Épaisse chevelure.

Le bras gauche manque, il devait tenir la patère devant la poitrine. A droite, aux pieds du dieu est assis un *chien*, avec la tête tournée vers lui.

Un *barillet* est figuré sur le socle de la statue.

La tête du dieu est expressive avec une certaine majesté.

L'identification proposée est Dispater des Romains.

Le chien a un air si calme, si tranquille que l'on a peine à le prendre pour le redoutable gardien des enfers.

Le chien à trois têtes, sur quelques bas-reliefs du dieu au maillet trouvé hors de France, n'a ni l'attitude, ni l'aspect rébarbatif et terrifiant qu'on

se plaît à donner au Cerbère infernal. A mesure que Cerbère fut plus connu des navigateurs, sa réputation s'éteignit, en même temps que Héraclès devenait un dieu pacifique.

— Les monuments trouvés au temple des sources de la Seine et au temple d'Essara (Côte-d'Or) comprennent le chien soit aux pieds, soit sur les bras, soit devant la poitrine du dieu.

— La statuette de Malain (Côte-d'Or) présente le dieu avec un *chien* à sa droite, un *barillet ou tonnelet* à sa gauche (fig. 55).



Fig. 55.

Le bas-relief de Toul donne un exemplaire certain du tonneau.

Le dieu a porté le surnom de SVCELLUS, sous les formes SVCAELO, SVCELLO, SVCELA. — P. 28, n° 1 (fig. 56).

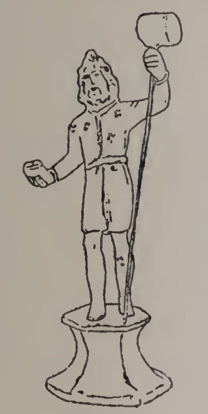


Fig. 56.

Ce bronze de Prémeaux montre le dieu vêtu d'une tunique descendant aux genoux, barbu, chevelu, tenant la hampe du maillet de la main gauche, comme une haste, présentant le vase à liquide avec la main droite.

Le marteau peut être l'emblème du dieu du tonnerre, du dieu chthonien qui ébranle les fondations de la terre, et aussi le marteau des forgerons du bronze, des AERARII.

Le vase à liquide représente le principe de l'humidité génératrice.

— P. 22, n° 2.

Bronze du musée de Saint-Germain, le dieu est entièrement vêtu à la barbare.

— P. 22, n° 3.

Bronze de Viège-en-Valais, le dieu vêtu d'une tunique.

— P. 22, n° 4.

Bronze de Saint-Germain, le dieu porte des disques solaires sur le devant de sa blouse.

— P. 22, n° 5.

Bronze de la Bibliothèque Nationale. Tunique et ceinture nouée.

— P. 22, n° 6.

Bronze de Mâcon. Tunique et ceinture nouée.

— P. 22, n° 7 (fig. 57).

Bronze de Lyon. Le dieu tient le maillet de la main droite et présente le vase à liquide dans la main gauche. Il porte plusieurs croix sur la partie supérieure de sa tunique, des fragments de croix à la partie inférieure du vêtement. Ceinture nouée.



Fig. 57.

— P. 22, n° 9.

Bronze de Lyon. Tunique et ceinture nouée.

— P. 23, n° 1.

Bronze de Lillebonne, vêtu d'une blouse gauloise, la peau de loup sur les épaules et les pattes du loup nouées sous le cou.

— P. 23, n° 2.

Bronze de Domblans (Jura). Tunique, ceinture, peau de loup.

— P. 23, n° 3.

Bronze de Viège-en-Valais. Tunique et ceinture, symboles à déterminer, au col de la tunique, et sur le devant de la tunique.

— P. 23, n° 4.

Bronze de Besançon. Maillet dans la main droite.

— P. 23, n° 5.

Bronze de Besançon. Maillet dans la main gauche.

— P. 23, n° 6 (fig. 58).

Bronze d'Arc-sur-Tille. Tunique et manteau.

— P. 23, n° 7.

Bronze d'Aix. Blouse ceinture et peau de loup.

— P. 23, n° 8.

Bronze de Vienne, France. Tunique et manteau, le bras gauche retombé le long de la cuisse.

De la main droite présente le vase à liquide.

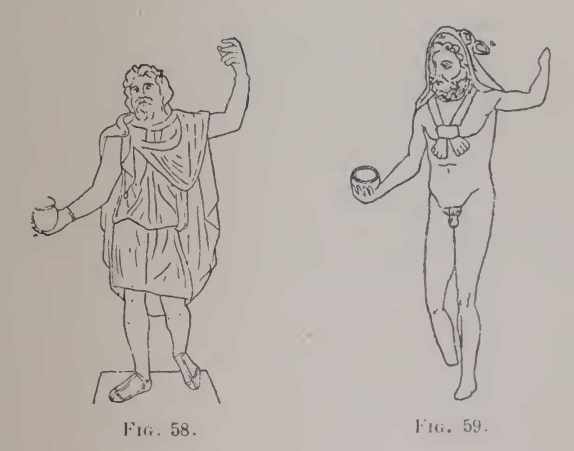


Fig. 58. Fig. 59.

— P. 24, n° 5 (fig. 59).

Bronze de Bonn. Le dieu barbu, chevelu, est

complètement nu, la peau de loup, sur la tète et les épaules, les pattes antérieures nouées sous la poitrine.

Kronos du Vatican.

Ce bronze du Vatican présente le dieu *Kronos* des Grecs vêtu et drapé à mi-corps inférieur, drapé sur



Fig. 60.

l'épaule gauche et sur la tète. Le haut du torse et l'épaule droite sont nus. Le dieu est assis sur une sorte de trône, qui fait corps avec le sommet d'une montagne (fig. 60).

Saturne, p. 24, n° 4.

Marbre de Tébessa, un dieu assis sur un trône en pierre, drapé exactement comme le Kronos du Vatican. Le bras droit présentait un objet indéterminé.

Saturne, p. 24, n° 5 (fig. 61).

Marbre de Tébessa, semblable aux deux précédents, le bras droit présentait quelque chose.

Sur la base, dédicace à Saturne.

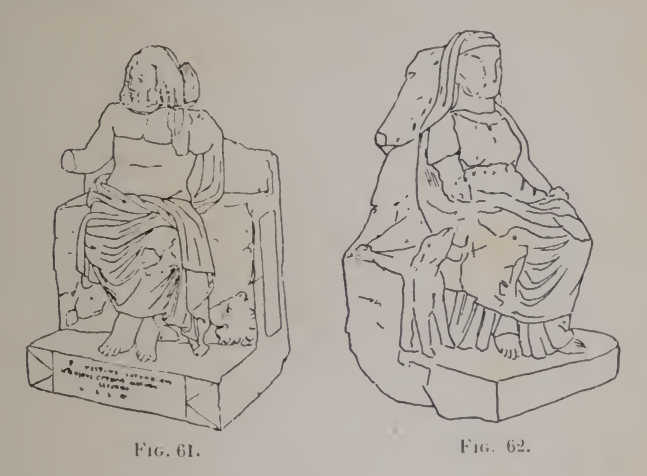


Fig. 61. Fig. 62.

Kora ? p. 246, n° 1 (fig. 62).

Marbre de Tébessa, une déesse assise, drapée, sur un trône analogue à celui de Saturne. Un chien se tient à la droite de la déesse.

Kora ? p. 247, n° 2.

Marbre de Tébessa, une déesse drapée, assise sur un trône en pierre. Un chien se tient à sa gauche.

Tant que les monuments paraissent en Gaule, le chien est l'attribut de Dispiter-Teutatès, lorsque les monuments naissent à Tébessa, le chien devient l'attribut de Kora.

Le Mercure Dumias de Lezoux.

Trouvée à Lezoux (Auvergne), cette statue, rompue à mi-jambes, représente le dieu chaudement vêtu, tel que le concevaient les Celtes et probablement aussi à l'image d'un certain nombre de ses fidèles (fig. 63).

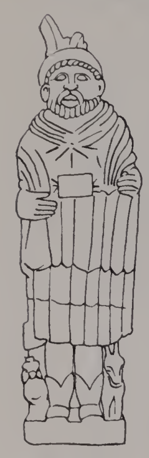


Fig. 63.

Il tient la bourse dans la main droite, sur la poitrine la tablette porte l'inscription : *Mercurio et Aug. sacrum.*

De toutes les grandes divinités celtiques entrées dans le panthéon gallo-romain, Mercure et Mars sont presque les seuls dont les noms figurent dans les inscriptions. Pour Teutatès et Kora, il semblerait que leurs noms celtiques dussent être l'objet d'une réserve touchant à l'épouvante.

Mercure et le Serpent a tête de bélier.

— P. 172, n° 6.

Ce bronze, trouvé en Gaule, représente Mercure à cheval sur le serpent à tête de bélier. Cet assemblage des deux plus redoutables divinités de la Gaule Romaine, suspendu sur le parcours d'une porte, servait

de gardien vigilant contre les voleurs. A cet effet le corps du serpent et les pieds de Mercure portaient des sonnettes qui éveillaient l'attention par leur retentissement.

Le château de Pons en Saintonge, dont les soubassements remontent à l'époque romaine, est célèbre par une anguille passant au fond d'un puits, et faisant retentir un bruit de sonnettes, en cas d'alarme pour le donjon.

— P. 75, n° 4.

Un second groupe du même genre remplace le serpent par un Priape.

Zeus Dolichenus.

Zeus Dolichenus, p. 16, n° 7.

Pierre provenant de Carnuntum.

Un dieu ayant barbe et chevelure épaisses, vêtu d'un habillement militaire romain, s'appuie de la main gauche sur un arbre et de la main droite élève une *hache* à double tranchant.

Le *baudrier* placé de l'épaule gauche au côté droit, soutient une *épée*.

— P. 16, n° 8.

Un bronze de Wickelhof, près Bonn, présente les mêmes apparences, la maind roite élevée ne soutient rien, la main gauche tient la foudre. Le *baudrier* n'a plus d'épée.

— P. 21, n° 4 (fig. 64).

Bronze de Vienne, présente Zeus Dolichenus le bras droit élevé, le bras gauche tient les foudres

à hauteur de ceinture. L'*épée courte* est à la ceinture du côté gauche, il n'y a plus de *baudrier*. La tête est coiffée d'un bonnet des barbares.

Le dieu, céraunien et céleste, est debout sur le dos d'un *taureau* marchant vers la droite.

Le dieu céraunien, de son piédestal, plane, en quelque sorte, dans les cieux. Au taureau reste la domination des choses terrestres et probablement aussi la domination des régions inférieures.

Fig. 64.



Le dieu céraunien est donc à l'état de maître universel et céleste, dans une région où le taureau, un dieu local, exerce une grande puissance religieuse.

Zeus Dolichenus, p. 21, n° 2.

Bronze trouvé dans le port de Marseille. Représente Zeus Dolichenus davantage romanisé par son vêtement militaire et son casque, debout sur la partie arrière du taureau. Un aigle, les ailes éployées, est devant le côté droit du taureau (fig. 65).



Fig. 65.

L'inscription : *Deo Dolichenio. . . . .*
. . . . . pro salute Suo. . . . .

prouve l'existence d'un culte de Zeus Dolichenus,

Zeus guerrier, céraunien, céleste, s'élevant au-dessus d'un taureau remarquable par sa taille et son aspect de puissance.

— P. 21, n° 3 (fig. 66).

Dans ce marbre de Szlankament, Zeus Dolichenus affirme deux fois son caractère romain par l'aigle placé devant la poitrine sur son vêtement militaire, et par l'aigle reproduit sur le monolithe soutenant le taureau.



Fig. 66.

Le taureau pose le pied droit sur la tête du *bélier*.

D'après ce dernier monument dédié à Iovi optimo maximo, le dédicant doit admettre que Taranis, élément céleste de Teutatès, a dû céder l'empire du ciel au dieu suprême des vainqueurs et réduire à l'aspect de Tarvos, le Dispiter des Romains, roi spécial des rives entre la Loire et la Gironde, mais dont le culte s'étend sur les Gaules et les contrées voisines, jusqu'en Afrique même.

Le taureau et Mercure, p. 21, n° 5.

Un bronze, connu par un dessin seulement, représentait Mercure, jeune, debout sur la croupe du taureau Tarvos Trigaran, et montrait l'envahissement du culte de Mercure, ami des Romains vainqueurs de la Gaule, sur le culte du taureau, dieu des Gaulois vaincus par les Romains.

Ce document est resté suspect aux yeux des archéologues.

Jupiter et les Lions de Limoges.

Limoges, qui était une ville importante lors de la conquête romaine, n'a conservé que très peu de souvenirs de cette époque.

L'indifférence des habitants du pays pour tous les souvenirs du passé, déjà remarquée par plusieurs archéologues locaux et étrangers, était une chose positive.

Parmi les idées autrefois en cours, on peut en signaler deux qui furent puissantes et quelque peu néfastes pour les monuments figurés.

« Avant la venue des Romains, il n'existait rien en Gaule. » — « Avant le Christianisme, il n'y avait que le paganisme dont tout était mauvais. »

Pour éviter la contamination par les idées réprouvées, une discipline sévère fut établie sur les esprits des habitants, et sur place les monuments du paganisme furent détruits, enfouis ou méconnus.

Il faut rappeler que l'œuvre de destruction des barbares fut aussi considérable, qu'elle porta probablement sur tout ce qui était précieux, beau ou fragile.

Le granit du pays est d'une telle dureté que quelques monuments gallo-romains ont pourtant survécu aux causes de destruction.

La pièce la plus remarquable du Musée pour l'étude des dieux Gaulois a été trouvée à Giaud dans le champ dit de l'*Impéradour* (fig. 67).

C'est une statue de *Jupiter* en granit, de grandeur naturelle.

Elle a subi les injures des hommes car elle est sans tête et sans bras droit.

L'anatomie est bien étudiée, c'est une œuvre dénotant une bonne époque de la sculpture romaine.

Le dieu est complètement nu, debout, l'aigle à sa droite, appuie sa main gauche sur la tête d'un petit personnage les mains liées derrière le dos.



Fig. 67.

La main droite devait tenir la foudre.

Le petit personnage est une divinité prisonnière, dont la divinité céleste, suprême et céraunienne, a lieu d'être mécontente, et sur la tête de laquelle va tomber la foudre punissant tous les superbes dont le front s'élève dans les cieux.

Ce petit personnage n'est pas agenouillé, comme le disaient ses précédents descripteurs : ses jambes s'enfoncent verticalement dans le socle qui supporte l'ensemble, dans la terre par conséquent.

Un bourrelet en arrière de ses cuisses et rasant la terre semble vouloir lui donner une forme anguipède, mais la matière paraît avoir manqué au sculpteur pour préciser ce qu'il voulait représenter.

Ce monument donne à penser que le dieu *céraunien* romain tient à ses pieds le dieu *chthonien* des peuples vaincus.

L'artiste, admirateur de la puissance romaine et de ses dieux, remet à sa place officielle le dieu suprême des vaincus, dans la position humiliée de son repré-

sentant, figuré sur les deniers de la gens Hostilia, sous l'épithète *ÆSAR*.

Le musée de Limoges conserve un *lion* en granit presque de dimensions naturelles.

Ce lion rappelle ceux qui se trouvent encore sur le parvis de l'église Saint-Michel.

Les deux derniers lions ont fait partie d'un même ensemble décoratif.

Leur dessin et leur exécution sont très grossiers et indiquent une période artistique peu sûre d'elle-même.

Les animaux sont cependant suffisamment spécifiés pour être de suite reconnaissables.

Le lion isolé au musée prend une expression de grandeur inattendue lorsque l'examen attentif fait discerner entre ses deux pattes antérieures le haut d'un corps humain et une tête qu'il semble protéger dans un geste pacifique et tranquille.

Quelques archéologues font remonter ces lions à une date très reculée.

D'autres archéologues leur assignent le onzième siècle de notre ère.

Ces lions, appartenant à une période postérieure a saint Martial, auraient une explication plausible comme le Roland combattant de l'ancienne abbaye de la Règle, comme le monument dit du bon mariage, etc., mais rien de ce temps ne justifierait le grand effort nécessité pour la sculpture et la mise en place d'animaux de pareille grandeur.

Dans les régions voisines, le sol des églises a deux ou trois mètres de profondeur, recèle fréquemment les statues des anciennes divinités du paganisme. Les lions de Saint-Michel et de Saint-Sauveur n'échap-

pent pas à ce voisinage des temples chrétiens, et s'ils n'ont pas été enfouis, si depuis de longs siècles ils sont livrés aux intempéries et aux jeux des enfants, c'est qu'en matière religieuse ils n'affirmaient rien.

Par contre, tous les musées du Sud-Ouest de la France sont remplis de lions et de sangliers gallo-romains. Particulièrement des bronzes représentent des laies, souvent reproduites sur les documents gaulois. Presque toujours des lions en bronze ou en pierre leur font pendant.

Personnellement nous penchons à suivre les archéologues qui attribuent une grande antiquité aux lions de Limoges.

Le lion se trouve fréquemment en Espagne, comme dans le sud des Gaules, à titre de monument révéré, recherché, étudié. Son nom se retrouve dans ces pays où la *laie* est restée l'emblème des clans celtes réunis en armes.

Les royaumes de Léon laissèrent des traces en Gaule, en Bretagne armoricaine aussi bien qu'en Espagne.

Enfin le dieu Bès dans ses mains puissantes tient d'un côté un *lion* et de l'autre une *laie*.

La laie est incontestablement l'animal consacré à la puissante déesse de Médiolanum.

Le lion n'aurait-il pas été autrefois l'animal consacré à Ésus, Esar participant au Tricéphale Gaulois?

Le dieu Bès aurait-il étendu son pouvoir jusqu'aux Balkans, dernier séjour des lions en Europe?

Parmi les objets de la même époque gallo-romaine figure un sphinx trouvé à *Bessines*.

TRIPLE GÉRYON D'ÉTRURIE.

— P. 26, n° 7 (fig. 68).

Ce bronze, actuellement à Lyon, représente le



FIG. 68.

triple Géryon, le bras droit élevé, le bras gauche à la ceinture et un bracelet à chaque cheville.

HÉRACLÈS ET LE TAUREAU ANDRO-CÉPHALE.

— P. 237, n° 5, 6 (fig. 69).

Ces bronzes représentent Héraclès luttant contre

Achélous, ce dernier caractérisant les hydres sous

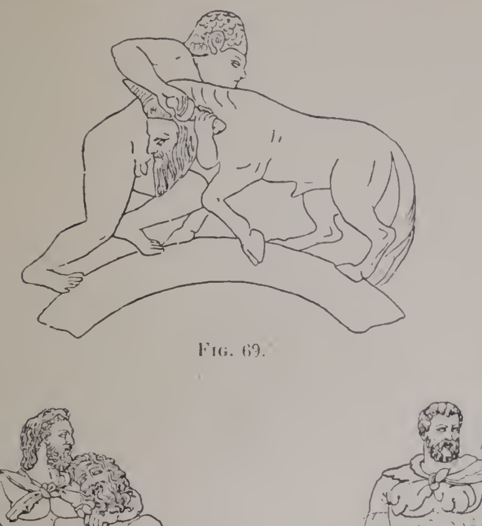


Fig. 69.



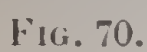


Fig. 70.



Fig. 71.

un aspect tauromorphe plus ancien que l'époque grecque primitive.

— P. 466, n° 2, Héraclès et Achélous (fig. 70).

— P. 467, n° 6, Héraclès vainqueur d'Achélous (fig. 71).

HÉRACLÈS ET GÉRYON.



FIG. 72.



FIG. 73.



FIG. 74.

— P. 235, n° 5.

Ce bronze actuellement à Saint-Germain, repré-

sente Héraclès vainqueur du triple Géryon accroupi sur terre.

— I, p. 471, n° 6, Héraclès tuant Géryon (fig. 73).

— I, p. 471, n° 4, Hercule entrainant Cerbère (fig. 74).

Héraclès et Antée.

— P. 234, n° 4 (fig. 75).

Ce bronze, actuellement à Florence représente la force héracléenne et Antée combattant sous les yeux d'Athéna.



Fig. 75.

Si cette donnée ne peut pas s'identifier dans la région de Tanger, elle se trouvera probablement une solution dans la région comprise entre la Loire et la Gironde, où des noms comme Antilia, Antelli, Ant-al subsistent encore sur des terrains, qui furent un lieu principal des exploits de la force héracléenne dans sa lutte contre Géryon et Tauriscus.

Le Tauréen, qui ébranle les bases de la terre, y aurait porté le nom d'*Antée*, qui se retrouve sur beaucoup de montagnes depuis le promontoire sacré (*Bichente*), jusqu'au puy de *Sancy*, point culminant du plateau central des Gaules.

Héraclès vainqueur du Tricéphale.

— I, p. 468, n° 1 (fig. 76).

Dans un bronze d'Italie, Héraclès, après sa victoire sur Géryon Tauriscus, est représenté nu, tenant la massue de la main gauche, sur ses épaules une peau de lion dont les pattes antérieures sont nouées sur la poitrine du héros.



Fig. 76.

Sa main droite élevée tient les pommes d'or des Hespérides. Ces pommes seraient-elles les boules des torques en or?

A côté de sa jambe droite est assis *Kerbèros*, chien à triple tête, à queue de serpent, dont Héraclès a reconnu la nature et le site, arraché le secret et la domination à son ancien maître Géryon Tauriscus Antée.

Héraclès combattant l'Hydre.

— P. 238, n° 5 (fig. 77).

Ce bronze du Louvre montre la force héra-

cléenne combattant l'Hydre sous la forme d'un grand serpent dressé devant elle ; la force héracléenne lève la massue au-dessus de la tête du serpent.



Fig. 77.

Si en général le serpent caractérise l'hydre, sur ce bronze, il semble bien qu'Héraclès combat un grand serpent spécial, qui peut être rapproché du taureau androcéphale. Tous les deux représentent l'eau en général. Géryon, dont le successeur distribue les eaux du ciel, peut être représenté sous ces deux formes du serpent et du taureau androcéphale.

L'hydre de Lerne ne fut pas le seul hydre combattu par la force héracléenne. Quelles étaient les populations ayant pour totem ces hydres divers ? — P. 238, nos 2, 3, 4.

La force héracléenne à différents âges dompte et domine des hydres conjugués. Dans le n° 4, un bronze de Chiusi représente Héraclès dominant deux gigantesques serpents ailés.

Les premières représentations du Tricéphale.

Le dieu tricéphale est une divinité nationale, appartenant à la Gaule tout entière.

L'idée, la plus ancienne d'un personnage à triple corps ou à trois têtes et la plus célèbre dans ce genre, est celle de Géryon Tauriscus, souvent chanté par les poètes.

Sa première forme, sur les monuments les plus anciens, ce sont *trois guerriers* armés de pied en cap, placés les uns à côté des autres, sans lien apparent qui rattache les trois corps.

C'est sous cette forme que Géryon était figuré sur le coffre de Cypsélus. Les vases peints à figures noires sur fond clair reproduisent cette forme du triple Géryon, que l'on retrouve sur les vases à peintures rouges.

En général, sur les monuments d'une époque postérieure, les trois corps sont souvent remplacés par un seul corps à trois têtes.

L'autel des Nautae Parisiaci reprendra la forme des trois guerriers rapprochés, armés, et sans lien apparent, pour la donner aux trois séries des Nautae, Eurises, Senani.

C'est dans ce groupe de monuments, qui reproduit les dieux gallo-romains, qu'apparaissent les dieux d'origine celtique sous les formes de Volcanus, Tarvos Trigaranus et Ésus, accompagnés de la

force héracléenne combattant l'hydre sous la forme du serpent (pl. VII).

La lutte d'Héraclès contre Géryon, géant triple, pasteur de nombreux troupeaux, suivant divers récits mythiques, aurait eu lieu dans la demeure de Géryon, située en divers points très différents les uns des autres : sur les bords du Pont Euxin, en Lydie, sur les côtes de l'Épire, aux îles Baléares, aux confins de la péninsule ibérique, et au nord de ces diverses localisations. Ces réminiscences peuvent être fondées, car l île de Thrinacie, l'île de Tricarénia des Grecs, a pris son modèle sur Eritheia, entourée d'eau de tous côtés, identique avec le pays de Tarvos.

Le dieu à trois corps ou à trois têtes, l'antagoniste de la force héracléenne, se présente aussi sous le nom de *Typhon*, à qui Euripide assigne trois corps et sous le nom de *Talos*, honoré dans les îles de la Crète et de la Sardaigne.

Le pseudo-Orphée, dans son poème des *Argonautiques* donne à *Talos*, l'épithète de Τριγιγας, et des figurines de bronze d'un travail très grossier, découvertes en Sardaigne, semblent offrir une représentation de ce triple géant.

Le héros crétois *Talos*, désigné aussi sous le nom de *Taurus*, paraît se confondre avec le Minotaure.

Sur la base d'un scarabée de travail étrusque est gravé un personnage à trois têtes de taureaux.

Sur une hydrie à figures noires du Musée Britannique, au-dessus de la lutte d'Héraclès avec le lion de Némée, apparaissent trois hommes ayant une tête et une queue de taureau.

On trouve fréquemment, dans la Gaule, de petits taureaux ayant trois cornes au front.

Ammien Marcellin amène à conclure l'unité de Géryon Tauriscus, dont le successeur indéniable est Tarvos, de l'autel de Saintes, assis sur un socle de deux têtes de taureaux, à côté de son ancien vainqueur Héraclès debout sur un socle composé d'une seule tête de taureau.

La force héracléenne reconnut le site et l'emplacement du gardien Kerberos, tua le dieu tricéphale en dévoilant ses secrets divins, s'empara du secret du taureau céleste dont une étoile indique toujours le nord, s'empara du taureau terrestre compris entre Gibraltar et les Pyrénées, pilla et emmena comme esclaves les troupeaux de Géryon Tauriscus. Les bœufs et les génisses de Géryon, d'après Apollodore, sont les troupeaux du soleil qui paissent dans l'île de Thrinacie, autre forme d'Eritheia, Tricarénia.

Talos, Taurus, Tauriscus, Tarvos, sont les noms divers d'une même entité mythologique, le Tauréen qui ébranle la terre, et qui, suivant Hésiode, gardait et défendait la citadelle de Thèbes. Chez les Grecs, c'était Pluton, roi de l'Hadès, chez les Latin Dis-Pater, chez les Gaulois Teutatès, le père du peuple, le Taureau à triple corne, les trois hommes à tête de taureau, les trois hommes en un seul groupe, le tricéphale.

Les hymnes orphiques en donnent une description précise : « Plouton habite sous terre le *Tartaros* toujours privé de lumière ; porte sceptre, environne les assises de la terre ; accorde aux vivants les richesses des années, à qui les *Moires* ont donné

l'empire souterrain, support inébranlable des mortels, qui assit son trône dans les ténèbres, sur le noir *Akhéron*, lointain, infatigable, qui étreint les racines de la terre, qui commande aux hommes par la mort, aux mille noms, qui ravit autrefois, pour l'épouser, la fille de Déméter, d'une prairie, au travers la mer, sur son char, et la conduisit dans l'antre d'*Athis*, au Dême d'Eleusis, où sont les portes du *Hadès*, seul maître des choses connues et cachées; dieu qui gouverne tout, et se réjouit des belles louanges et du culte pieux.

« Les *Moires*, filles de la noire *Nyx*, sont les destinées, autour du marais Ouranien où l'eau claire flue des rochers sous une épaisse nuée, elles hantent l'immense abîme où sont les âmes des morts.

« La nécessité sait seule ce que réserve la vie.

« Les Moires sont nocturnes, aériennes, invisibles, inexorables, toujours indomptées, dispensatrices universelles, rapaces nécessairement infligées aux mortels.

« Ce sont Atropos, Lakhésis et Klotho. »

Hadès erichthonios.

— P. 20, n° 4.

Marbre d'Alexandrie. Représente un dieu ayant la tête de Sérapis et le serpent d'Hadès, enfermé à mi-corps dans un pied droit gigantesque, un podium, un piédestal.

Le Tricéphale de Saintes, de Reims et d'Autun, le dieu, accroupi et cornu, de la Gaule, par sa manière d'être assis, semble indiquer la partie inférieure de son corps presque inhérente au piédestal.



Fig. 78.

La borne-autel de la Malmaison (Aisne) montre l'énorme tête du Tricéphale couronnant un bloc de pierre dans lequel est sculptée la niche renfermant Proserpine et Mercure.

Le dieu de Longat (Puy-de-Dôme) assis comme un tailleur, montre ses pieds s'enfonçant et se cachant dans le piédestal, faisant corps avec ce piédestal.

Le bronze de Touget (Gers) présente le dieu cornu, assis, les jambes faisant littéralement corps avec le coussin lui servant de piédestal (p. 171, n° 2).

Le bronze de Saint-Germain (p. 235, n° 5), qui représente Héraclès vainqueur du triple Géryon, montre celui-ci accroupi à terre, exactement dans dans la même situation que le Hadès Serapis d'Alexandrie.

C'est un dispositif de ce genre qui enfermait la partie inférieure du corps d'Erichthonios, le compagnon d'Athéna. A l'intérieur de ce dispositif, Erichthonios se terminait en forme de serpent.

Pour assurer l'identification de Atès Tarvos avec Erichthonios, le corps de Hadès Atès devrait donc

se changer en serpent, ou se manifester à l'extérieur sous la forme d'un bloc gigantesque ou même d'un pied gigantesque.

Atès Hadès, dans les Gaules est accompagné du serpent à tête de bélier. Après la conquête romaine, il le conserve dans son empire (p. 21, n° 3), le taureau porte le pied droit sur la tête du bélier.

La nature donne une explication du pied gigantesque. Le plateau central, au puy de Sancy, donne au Tricéphale un podium, un socle gigantesque, faisant corps avec le triple géant lui-même. Le sommet culminant des Gaules, s'entoure souvent des nuages noirs de la tempête orageuse d'été, de la tempête typhonienne d'hiver.

Sur ce sommet (plongé dans le marais ouranien), l'eau claire flue des rochers sous une épaisse nuée, et vient apparaître : ce sont d'abord des multitudes de petits ruisselets, puis c'est un torrent, puis une rivière, un fleuve enfin. C'est le serpent à tête de bélier qui se trace un lit, au fond des vallées, dans la terre ; sa force est irrésistible.

Dans les profondeurs de la terre, complètement invisibles, les eaux s'ouvrent un passage mystérieux, qui se constate au fond des grandes cavernes, comme à Padirac, c'est encore le serpent caché à l'intérieur de la terre, qui a laissé son nom à la caverne immense « la demeure du père ».

Qui donne naissance aux sources ? C'est encore le distributeur des eaux du ciel, le taureau céleste, le grand géant des monts de l'eau, le grand serpent souterrain, le père de tout ce qui vit sur terre, plantes, animaux et humains.

C'est peut-être aussi avec ce gigantesque pied que le Tauréen ébranle la terre?

Le Plateau Central porte les marques évidentes de cette action volcanique dont les prêtres de Delphes ont transmis le souvenir avec le nom de *Briarée*, sûr gardien de Zeus tempétueux.

Cette ligne volcanique, ce plateau central arrête les nuages venus de l'occident, condense les eaux célestes et les renvoie dans les profondeurs de la terre et des mers, aujourd'hui comme aux temps antérieurs à Hésiode.

Hadès Erichthonios, p. 28, nº 6 (fig. 79).

Ce marbre de Florence représente Hadès Sérapis, le Calathus en tête, la partie inférieure du corps remplacée par un gigantesque pied droit, tout nu, reposant sur un autre socle.


Fig. 79.

Ce n'est pas en Égypte que Sérapis a pu prendre une semblable caractéristique, mais Hadès Atès des Gaules a pu lui apporter son pied spécial et lui reprendre le Calathus qui achève de les identifier. (Le dieu Bès semble avoir porté le Calathus, au même temps que parut Sarapis.)

Hadès Erichthonios, p. 20. nº 7 (fig. 80).

Ce marbre d'Alexandrie donne une nouvelle reproduction des mêmes idées ; le pied droit gigantesque est enserré dans une sandale lacée sur le cou-de-pied, laissant passer les orteils.



Fig. 80.



Fig. 81.

Erichthonios, p. 26, n° 5 (fig. 81).

Ce marbre d'Athènes représente Erichthonios : la partie supérieure est d'un corps humain, la partie inférieure est en forme d'un grand serpent.

Athèna et Erichthonios.

— P. 274, n° 1 (fig. 82).

Statuette en marbre trouvée au Varvakeion à Athènes. C'est une copie romaine de l'Athéna Parthénos de Phidias. La déesse casquée, portant le Gorgonéion, s'appuie de la main droite sur une colonne ; sous sa main gauche se dresse le grand serpent Erichthonios.


Fig. 82.


Fig. 83.

Minerve et Erichthonios, I, p. 217, n° 7.

Une statue de Rome représente la déesse assise, coiffée en cheveux avec une couronne de lauriers dans ses cheveux. Sa main droite élevée tient à la hauteur de la ceinture une poterie qu'elle présente à Erichthonios. Le grand serpent a ses trois premiers anneaux lovés sur les genoux de la déesse. La tête du serpent s'efforce de saisir la patère. Le restant du boa descend à droite de la déesse et se cache derrière son siège.

Athéna et Erichthonios, p. 274, n° 2 (fig. 83).

A. Statuette en marbre, dite *Athèna Lenormant*, trouvée à Athènes ; à sa gauche se dresse le grand serpent Erichthonios dans une attitude imposante.

— P. 800, n° 5. Bronze de Chiusi (fig. 84).

Hadès et Kora, p. 20, n° 8 (fig. 85).

Ce bronze de Constantinople présente Hadès Sérapis et Kora Isis sous la forme chacun d'un

gros serpent à tête humaine. Les deux corps de serpent sont étroitement noués ensemble.

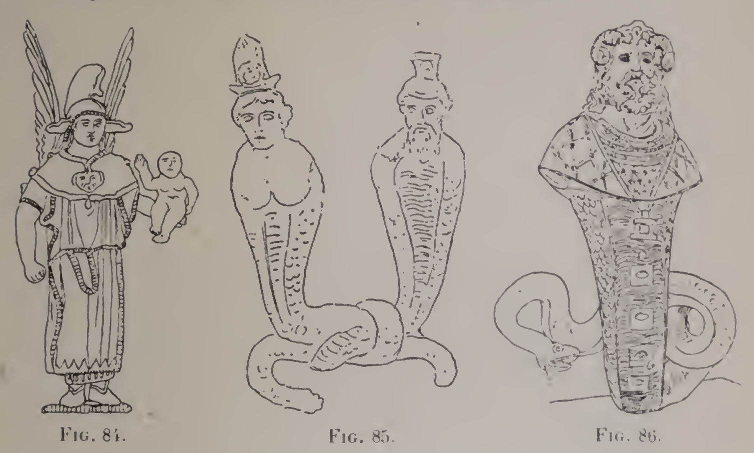


Fig. 84. Fig. 85. Fig. 86.

Zeus Ammon, p. 21, n° 1 (fig. 86).

Bronze d'Athènes, représente le dieu égyptien Ammon sous la forme d'un grand serpent à tête humaine; tête de Sérapis, portant les cornes de bélier.

L'ours de Noves (Vaucluse).

C'est un ours horrible, à queue de lion. Très puissamment assis sur ses pattes de derrière ; les deux mâchoires broient un bras humain et chacune des pattes de devant repose lourdement sur une tête humaine scalpée (III, p. 286, n° 9).

C'est bien une divinité qui réclamait des sacrifices humains.

Est-ce un tableau suggéré par les écrits des au-

teurs gréco-latins, dénonçant les holocaustes et les sacrifices humains des Celtes ?

Est-ce un récit sincère dressé par un adorateur terrifié ?

Est-ce un tableau moralisateur, une représentation de l'Orc terrible aux hommes qui ne tenaient pas leurs serments ? Horkos des Grecs, Orcus des Latins ne pouvait être moins épouvantable que le Kerberos, dont la gueule a servi de modèle aux gens du moyen âge pour représenter l'entrée des enfers.

Dans ces trois hypothèses, le monument rappelle qu'à un temps très ancien, l'Ours a joué un rôle prépondérant parmi les habitants de la terre des Gaules.

Hadès de Toulouse. — Le pied gauche de Hadès.

Au musée des Grands Augustins de Toulouse, les grands dieux de la Gaule sont tous représentés.

Une magnifique statue de grandeur naturelle montre *Hadès* debout, le calathus en tête et le chien tricéphale contre le pied droit (pl. XI).

Ere-Cura est moins nettement caractérisée.

Minerve est nettement caractérisée par l'Égide et le Gorgonéion.

Hercule et Géryon se combattent avec vigueur. Le géant aux trois têtes s'écroule sous le choc de la massue héracléenne. Mais il porte le vêtement militaire des empereurs romains et montre la haute place qu'il tenait dans l'esprit du collectionneur éclairé de Martres Tolosanes, dans l'esprit du sculpteur et des mythologues du temps.

Les Alexandrins et les Celtes représentent *Adès* du Mont Dour, sous la forme d'un *pied droit* gigantesque. Kerberos siège toujours à côté du pied droit d'Adès debout ou assis. Lorsque Kerberos est joint aux manifestations féminines des triades celtes, on le trouve assis à côté ou devant le pied droit de la déesse principale. Proserpine de Mediolanum.

Kerberos, successeur de Médusa, c'est le gardien vigilant entre Loire et Gironde.



FIG. 87

Au musée de Toulouse, un pied humain, un *pied gauche*, sculpté en marbre, se rattache au même mythe (fig. 87).

Ce pied supporte *trois têtes* : sur les orteils, la *tête de Méduse*, sur le devant du cou-de-pied la *gueule de Cerbère* s'ouvre large, calme et bienveillante, analogue, semblable à l'ouverture de l'enfer représentée par les sculptures des vieilles cathédrales chrétiennes. Au-dessus de cette tête de Cerbère, montrant l'entrée des enfers et du pays des Santons, la jambe est brisée, sectionnée au-dessus de la cheville.

Sur la brisure même une seconde *tête de Cerbère* apparaît, mais orientée en sens inverse, la gueule ouverte, furieuse et menaçante pour qui tenterait de s'évader de l'empire des vivants, comme de l'empire des morts (fig. 88).



Fig. 88.

C'est jusqu'à présent la seule représentation connue du second pied de l'*Atès* celtique, le célèbre boiteux, Héphaistos des Grecs, Phtah des Égyptiens.

Pour les Gréco-Latins, cette blessure était due à un accès de brutalité du Zeus récent; pour les Celtes elle était contemporaine de la formation de la terre,

c'est-à-dire remontant à la plus haute antiquité conçue par les humains.

Cette conception, une fois bien éclaircie, permet de serrer de près l'étendue attribuée aux trois Gorgones et à Kerberos,

La première Gorgone, Médusa, Ork ou Porc de Méd, était mortelle, Sa tête à fleur d'eau, le rocher de l'Orkone, de l'Orcanie, son corps de serpent, composé du pertuis d'Antioche et de la rivière de Charente, se joignaient à son corps de nymphe régionale élevant les jeunes hommes sur les terres de Médis, Métis, Médiolan, des Médulli, de Mallé, de Métullo, etc.

La seconde Gorgone pouvait être l'ouverture du golfe du Poitou, la troisième étant l'embouchure de la Gironde.

La statuette d'Autun, rapprochée des pieds droit et gauche de Atès Erichthonios, rectifie cette distribution.

Caranta reste bien le corps de Médusa. Garumna et Liger sont bien les deux autres Gorgones immortelles.

Ces trois fleuves, envoient en apparence, le courant de leurs eaux, sensiblement, dans la direction de l'Orkône, qui leur sert de vigie à tous les trois.

En partant de la Roche la Congrée, du plateau de Rochebonne (tête coupée de la Méduse antique) et se dirigeant dans l'axe du pertuis d'Antioche (ancien portus Santonum) on passe près des rochers d'Antioche qui marquent l'extrémité de l'ancien promontoire des Santons. Ce pertuis et ces rochers, par leur nom rappellent le nom de la tête d'Antu, l'une des épithètes d'Atès.

Le prolongement du pertuis d'Antioche est la rivière la Charente, Caranta d'Ausone, qui est le char d'Antu : c'est à la fois la terminaison du corps de Méduse, et du corps de Cerbère, en forme de serpent ou courant d'eau.

De chaque côté de l'entrée de la Charente, une saillie de terre, provenant d'anciennes îles rocheuses de l'ancien archipel d'Antillé, îles réunies au continent par les dépôts de sédiments ou terre de *bri*, conserve le nom de « pointe de la tête ». Au nord, c'est la pointe du Ché, au sud la pointe du Chapus, Capusium.

Ces deux pointes formaient à l'époque du duc Waïfre, comme à l'époque romaine, les deux points de débarquement les plus usités pour atteindre le continent sans entrer dans les rivières de la Charente et de la Seudre.

Il convient de rappeler qu'à l'époque romaine, une île, en partie rongée, conservant le nom d'Ile d'Erre, servait principalement de quai de débarquement à la pointe du Chapus.

Cette île fait vis-à-vis au rocher de Juliar, de Uliar, qui conserve le nom de Uli-arus connu par les Romains pour désigner l'ancienne Antilia, l'île d'Oléron des modernes.

Le cours sinueux de la Charente se déroule dans les prairies du royaume tout particulier de la grande déesse de Saintes, Proserpine, déesse de Médiolanum.

Il est possible de mesurer exactement les dimensions que les Gallo-Romains attribuaient au pied gauche d'Atès, tel que le représente le marbre du musée de Toulouse.

Il s'étend en largeur sur les îles d'Antros, d'Antilia

et de Ratis. En longueur il plonge dans l'eau de Tethys-Keto, ses orteils sont les pentes du plateau de Rochebonne que couronne la tête de Méduse ; il s'étend depuis l'Orkone jusqu'à Médiolanum, et paraît rompu au-dessus de la cheville, montrant la blessure d'Héphaistos.

Le premier et principal atelier du bronze, celui de l'Allier, avait ses ports d'arrivée de cuivre et d'expédition des produits métallurgiques aux embouchures de la Loire, de la Charente et de la Gironde.

Il convient encore de rappeler ici :

Que la pointe du Ché, près Angoulins, port d'Iculis, remarquable par ses gigantesques plantes fossiles, est le foyer de la légende du serpent Ro qui apporte une première vérification pour les identifications précitées, relatives aux Gorgones et à Cerbère ;

Que cette légende est presque identique, par bien des côtés, à celle d'Eckidna, datant de l'extension de la puissance héracléenne sur les rives de Téthys-Kéto ;

Que la légende d'Eckidna, dans la région d'Iculis, y confirme le nom d'Arimos, déjà constaté dans la région des Santons Arivos, et dans la région de Brimos, de Vasso

Que la région de Capusium est en contact immédiat avec la région de Salis, de Sales, de Brèze, et de Paradis, origine du nom d'Aliscamps :

Que cette région voyait encore au moyen âge des habitudes funéraires semblables à celles pratiquées aux Aliscamps des Arelates;

Que cette région de Salis et de Brèze a gardé le nom d'Arvert et d'Arivos, identique à Erebos ;

Que le bœuf de Talmont en Gironde rappelle de loin, de très loin, le sphinx de Giseh, mais qu'à une

époque lointaine, trois ou quatre millénaires par exemple, il a pu lui ressembler davantage, etc.

Il y a donc là tout un ensemble de documents qui méritent d'arrêter l'attention.

Vulcain.

— P. 363, n° 2.

Statue reproduite par A. Hirt, par Friedrichs Wolters et par Müller-Wieseler, sous l'étiquette de Vulcain. Elle montre le dieu dans une tunique laissant à découvert l'épaule droite et les genoux. Barbue, chevelue, la tête porte un bonnet de laine.

La main droite tient un marteau, la main gauche tient la tenaille du forgeron appuyée sur le haut du bras gauche.

— P. 368, n° 3, d'après Montfaucon.

Une statue de marbre représente un dieu assis, barbu, chevelu, très romanisé, le bras gauche a disparu, la main droite appuie sur le montant du siège en marbre.

Divers objets ou travaux en métal sont figurés et veulent caractériser le dieu gallo-romain.

Cette statue a reçu dans la notice muséographique la note sévère « Figure de fantaisie ».

En 223, les Gaulois confédérés de la Cisalpine ont voué un *torques* à Mars ; l'année suivante ils promettaient à Vulcain les armes romaines.

Par le vœu de 223, ils annonçaient à leur Mars, Ésus, une offrande éternelle en métal précieux ; par

celui de 222, ils garantissaient à leur Vulcain, sous la forme d'un bûcher colossal, les amas des armes romaines.

A l'époque romaine, les deux plus grands dieux de Nantes et de Sens paraissent être Mars et Vulcain.

Les Gésates, au service romain, conservaient un culte particulier à Vulcain.

Ésus et Teutatés (les deux principales unités du Tricéphale) étant le premier l'équivalent du Mars romain, le second doit être l'équivalent du Vulcain romain.

Héphaistos

L'introduction des métaux en Égypte était fort ancienne puisque la classe des *forgerons* est liée au culte de l'Horus d'Edfou et figure déjà dans le récit des guerres mythiques de ce dieu.

Les plus anciens outils en cuivre ou en bronze remontent jusqu'à la IVe dynastie.

Un des noms religieux de Memphis signifiait *Hâkouphtah*, le château des doubles de *Phtah*.

Le nom d'Héphestia fut appliqué parfois à ce pays.

Héphaistos était en effet le dieu que les Grecs identifiaient à Phtah (1).

La théogonie d'Hésiode mentionne comme ayant eu lieu aux temps les plus anciens, sur Eritheia,

(1) MASPERO, *Hist. des Peuples de l'Orient.*

terre de l'Europe occidentale et hyperboréenne, la naissance d'Hécate, déesse dominant dans le ciel, sur terre et sur mer.

La même théogonie fait naître beaucoup plus tard les Kronides, sur Rheia, terre de l'Europe du Sud-Est.

Dans cet intervalle, au milieu des civilisations pré-achéennes apparaît Héra la souveraine.

D'après Hérodote, le nom d'Héra est d'origine pélasgique.

Samos prétendait avoir institué le culte d'Héra, qui aurait ensuite passé dans le champ pélasgique de la Thessalie.

Samos et Iolcos seraient les deux sanctuaires les plus anciens d'où le culte de la déesse aurait pénétré ultérieurement dans le Péloponèse.

A l'époque où se passait l'action de l'*Iliade*, Argos, Mycènes et Sparte étaient les trois villes principales du culte de Héra l'Argienne.

Celle-ci, usant de ses propres forces, enfanta l'illustre Héphaistos, qui boitait des deux pieds.

Elle fut encore, dans les mêmes conditions, la mère d'Arès et d'Eileithya.

Héra, mère d'Héphaistos, d'Arès et d'Eileithya, ressemble étonnamment à Hécate Erecura, déesse du ciel de l'Erebos.

D'après les Phéniciens, Khrysaor était le véritable Héphaistos.

D'après Hésiode, Kallirhoé, l'Océanide, unie à Khrysaor, enfanta le plus illustre des mortels Géryon, que la force héracléenne tua dans Eritheia.

Pendant les quatorze siècles qui s'écoulèrent approximativement entre la naissance de Géryon et

l'écroulement de son successeur Teutatès, une déesse, parèdre de ces dieux triples, régna sur les peuples de l'Europe occidentale. Sa première forme était celle d'Hécate, la dernière celle d'Erecura. Toutes les deux existaient concurremment avec les entités mythologiques Héphaistos, Arès, Eileithya.

Apollonios a la prétention de peindre un temps anté-homérique.

Il montre les femmes de Lemnos honorant Héphaistos au-dessus de tous les dieux immortels.

Il montre, sur les rives de la Thrace, le dieu Héphaistos debout au sommet d'un rocher uni, sa lourde épaule appuyée sur le manche d'un marteau.

L'infatigable forgeron, sur la demande d'Héra pour témoigner sa bienveillance aux Argonautes, avait un instant interrompu ses travaux de forge.

Fils respectueux, il avait, avec empressement, obéi aux prières de la déesse.

Le forgeron divin a donné des présents merveilleux au roi Aiétès de Colchide ; il a creusé devant son palais quatre sources intarissables, qui fournissaient l'une du vin, l'autre du lait, la troisième de l'huile parfumée, la dernière de l'eau, chaude en hiver et froide en été.

Ces vignes, ces pâturages, ces oliviers, ces sources d'eau sont les œuvres de la nature collaborant avec des peuples cultivateurs.

Les anciens attribuaient ces œuvres à un dieu de la terre et des eaux. Ce qui est bien un des principaux aspects de Adès Héphaistos arien ou pré-celtique.

Mais l'Héphaistos des Argonautiques était en

même temps le dieu du feu, l'inventeur des métaux, le forgeron du cuivre, du bronze et du fer.

Car il fit des taureaux ayant des pieds et des mufles d'airain, et aussi une charrue du métal le plus résistant.

Quel que soit le développement exact qui se cache sous le mythe des taureaux d'airain, le métal de bronze dont il est fait mention ne pouvait venir que de l'occident de l'Europe. L'étain qui paraît dans les bronzes les plus anciens ne pouvait venir que de la Galice, du plateau central des Gaules, ou des rives armoricaines au nord de l'embouchure de la Loire.

Héphaistos est donc un dieu de l'Europe occidentale.

La Crète semble indiquer l'arrivée de l'airain en grande quantité coïncidant avec la venue du géant Talos.

L'histoire de ce dernier est diversement racontée dans les légendes attiques et dans les légendes crétoises.

Dans Athènes, Talos est dit un élève de Dédale, victime de la jalousie de son maître.

En Crète, c'est un fils de Crès, ou un homme d'airain fabriqué et donné par Héphaistos à Minos pour garder l'île.

Apollonios et Eustathe confirment en partie cette légende; ils rapportent que Talos fut donné par Zeus à Europe, pour être le gardien de l'île de Crète.

Zeus, sous la forme d'un taureau, paraît alors identique au dieu arien Adès Héphaistos.

D'après Kinaithon, cité par Pausanias, Crès est le père de Talos, Talos d'Héphaistos, Héphaistos de Radamanthe.

Cette dernière conception montre que dans l'esprit de Kinaithon, Talos, Héphaistos et Radamanthe étaient en étroites relations d'origine. La succession des généalogies montre probablement l'ordre dans lequel la mémoire du peuple crétois avait enregistré l'apparition de chacune de ces divinités et la naissance de son culte sur l'île de Crète.

Au moment où se passe l'action des Argonautiques, les ateliers divins où le dieu se rend chaque matin sont « dans les profondeurs de l'île *errante*, où il fabrique en airain toute sorte d'ouvrages merveilleux grâce à la puissance du feu ».

Apollonios ne dit ni le nom, ni la situation précise de cette île errante, sur le rivage de laquelle les enclumes d'airain d'Héphaistos sont heurtées par de durs marteaux.

Mais il conduit à la placer au milieu des îles errantes, non loin des demeures d'Aiolos.

Ce serait Méligounis, depuis Lipara, où Callimaque, maître d'Apollonios, montrait les cyclopes courbés sur les enclumes d'Héphaistos dans les ateliers de l'île. Ce seraient les îles que l'on nommait Lipara et Strongylé.

D'après Homère, Héphaistos, fils de Zeus et d'Héra, parut si laid qu'il fut précipité de l'Olympe par Zeus et tomba dans l'île de Lemnos, où il fut recueilli. Cette chute aurait été la cause de l'infirmité du dieu boiteux.

Le dieu forgeron avait sa demeure ordinaire dans ses forges.

L'*Iliade* plaçait ces ateliers fameux dans l'Olympe même.

L'*Odyssée* les plaçait à Lemnos. Mais dans l'*Iliade*,

Héphaistos était déjà le dieu de Lemnos, dont la ville principale s'appelait Héphestia.

L'Héphaistos de l'*Iliade* qui n'a pas de résidence terrestre, dont les ateliers sont dans le ciel, a construit toutes les demeures olympiennes des dieux.

C'est dans les cieux, autour des hautes montagnes, que ses cyclopes fabriquent les foudres et les éclairs.

L'Héphaistos de l'*Odyssée* voit ses ateliers divins transportés dans Lemnos, dont le volcan, symbole naturel des forges divines, s'est éteint vers le temps d'Alexandre.

La poésie alexandrine placera les forges divines aux environs de la Sicile, dont les Grecs, établis dans l'île, ont fait connaître le volcan d'Etna, et l'ont rendu aussi célèbre que le volcan de Lemnos. C'est là que paraît le dieu Adranos, Héphaistos local accompagné d'un chien de forte race. Le temple d'Adranum avait ses meutes de chiens, comme les rois gaulois et leurs successeurs se feront une gloire d'en posséder.

Callias de Syracuse (III[e] siècle avant notre ère) dit qu'Héphaistos aurait eu sa forge dans l'île Hiéra, caractérisée par une montagne à deux cratères dont l'un produit une lumière capable d'éclairer un grand espace de pays aux alentours. En outre, il sort par cette ouverture des pierres enflammées d'une grosseur démesurée.

Lorsque la force héracléenne séjournait chez Évandre, dans les lieux mêmes où Rome devait plus tard s'élever, ses bœufs gaulois, les Boï entraînés en servitude, campaient sur l'emplacement qui garda le nom de *forum Boarium*.

Cacus, le méchant, le brigand, habitait sur le mont

Aventin. C'était un fils d'Héphaistos. Il déroba les bœufs, les Boii, probablement ses compatriotes, et les fit évader, les arrachant à l'esclavage où les tenaient les hommes de Mycènes et de Tyrinthe.

La force héracléenne considérant le rapt des esclaves comme le pire des crimes, assomma le brigand Cacus.

Vulcain de l'*Enéide* travaille avec les cyclopes de l'Etna, sous l'île Hiéra où s'étend une caverne. On y entend des coups lourds frappés sur les enclumes; l'acier frémit en jetant des étincelles et la flamme pétille dans la fournaise.

Dans cette île vulcanienne, Vulcain et les cyclopes forgent les foudres, le char de Mars, l'égide de Minerve, qui sont des travaux merveilleux du même ordre que ceux effectués par l'Héphaistos grec dans ses ateliers de l'Olympe et de l'île errante.

Virgile identifie l'Héphaistos et le *Volcanus* ou *Vulcanus* italien.

Ces divinités personnifient l'une et l'autre le phénomène du feu ; elles ont les aspects successifs du dieu puissant par le feu, qui lui permet de forger ses ouvrages merveilleux.

Vulcain a forgé pour Daunus une épée, qu'il a rendue incorruptible, en la plongeant dans l'eau du Styx, alors que le métal était encore incandescent.

Vulcain appartient donc au monde des enfers.

A mesure que Adès séjourne dans les profondeurs de la terre, le dieu des morts ressemble de plus en plus au dieu qui ébranle les assises de la terre, et se rapproche de l'Héphaistos Volcanus, qui vit et travaille au sein des volcans.

De fait, les peuples des bords de la Méditerranée

voyant des volcans en activité, y plaçaient les forges divines du dieu des métaux, où les cyclopes travaillaient sous sa direction.

Ces volcans étaient Brontés, Stéropés, Argès, la Somma, auxquels se joignaient les volcans de Lemnos, de Sicile et de Lipari.

Pour les peuples de l'Europe occidentale Kottos, Briaréos, Gygès étaient les volcans multiples entourant la demeure de Bès, Vasso, le Bel des pays ariens occidentaux et les cyclopes de sa contrée étaient les nains barbus et noirs qui travaillaient le bronze pour tous les peuples voisins.

Il en fut ainsi jusqu'à ce que la navigation ou les relations commerciales terrestres aient permis le transport de l'étain jusqu'aux régions civilisées de l'Égypte et de la Chaldée.

Et chaque fois naîtra en ces lieux différents un Tubal-Caïn, un Héphaistos différent de ses voisins par le site, mais produisant des œuvres partout semblables à elles-mêmes.

Le dieu Bès, représenté sous les traits habituels de son peuple, un nain à la grosse tête, aux pommettes saillantes, ami de la danse et des combats, pénétra jusqu'aux rives du Nil.

De sa configuration terrestre les Grecs primitifs concluront qu'il était boiteux des deux pieds.

Les Alexandrins et les Gallo-Romains laisseront des monuments figurés de ce dieu, tendant à établir que leurs mythographes et leurs artistes considéraient le dieu Bès comme originaire du pays des Hespérides et spécialement du plateau central des Gaules.



TRICÉPHALE FÉMININ DE CÉBAZAT

H. Demoulin, sc.

II

Tricéphale féminin de Cébazat.

Tête de femme, en bronze, trouvée dans un vieux mur en démolition, vers 1890, à Cébazat près de Clermont (pl. X).

Cette tête, d'un caractère antique, d'une réelle beauté, porte le diadème orné d'une plante gravée au trait. Cette plante paraît une armoise avec ses petites graines.

L'armoise (artemisia), ainsi que le sapin, était consacrée à Diane.

La grande tête, creuse et de peu d'épaisseur, a été projetée violemment, sur le nez, contre un corps dur.

Dans la partie gauche non altérée, le profil est d'une grande pureté, à droite il est déformé.

Derrière le diadème deux petits trous sont forés à 0,025 l'un de l'autre.

La position des deux petites têtes latérales n'est pas symétrique : celle de gauche est sensiblement plus élevée.

L'exécution de la tête, comparée à d'autres monuments recueillis dans la même région et conservés dans les musées, semble indiquer l'œuvre d'un artiste du pays Arverne.

Cette triple tête fait penser aux déesses-mères et à Hécate, divinité puissante sous le ciel, sur terre et sur mer. Elle fait aussi penser à Proserpine, puissante dans le ciel, sur terre et aux enfers.

Les déesses-mères.

Les déesses-mères étaient la personnification, sous forme féminine, des forces divines éparses. Elles étaient l'énergie de la sève, les forces fertilisantes, la vertu guérissante ; elles étaient les forces créatrices des plantes, des animaux et des humains. Elles étaient les puissances de la vie et de la fécondité. Elles préparaient les destinées.

La nature, que les Orientaux conçurent sous la forme d'une déesse géante aux innombrables mamelles, prenait chez les Celtes un double aspect masculin et féminin.

Les mères tournaient autour du Tricéphale ; les Erinnyes tournaient autour d'Horkos. Les Ere-Cura, les Epona, les Ilithya tournaient autour de Atès, le père, distributeur des eaux célestes. Elles étaient les ouvrières de la vie. Elles furent les fées du moyen âge.

Parfois la déesse est isolée ou groupée avec d'autres divinités féminines, mais elle se ramène généralement à deux types.

A Langres, une déesse assise tient sur ses genoux une corbeille de fruits.

A Lyon, une déesse assise, avec des fruits sur ses genoux, est accompagnée de l'inscription *Maiæ Aug.* (*Maïa Augusta*).

A Bourges, une déesse diadémée, drapée, assise, avec un collier au cou, tient une corne d'abondance de la main droite.

C'est le type de l'abondance, de la grande déesse de Saintes.

Le second type le plus courant est celui de la déesse assise portant un ou deux enfants, ou leur donnant le sein (fig. 89).


Fig. 89.

Ce type a été infiniment reproduit en Gaule par les fabricants de figurines en terre blanche. C'est le type des déesses Ilithya, de la fécondité.

Quelques-unes de ces figurines s'écartent des modèles ordinaires.

La déesse du mont Frugy, près Quimper, debout, vêtue, a devant elle un enfant nu ; sa main droite repose sur la tête, sa main gauche sur l'épaule gauche de l'enfant.

La déesse de Vermand assise allaite un enfant ; sa tête est surmontée d'un croissant.

Au musée de Moulins, la déesse est semblable à une vierge chrétienne.

La déesse de Montpellier pose ses deux mains sur les épaules de deux enfants debout, appuyés contre elle. Sur sa poitrine, la tête entre les deux seins, repose un petit nourrisson.

Au musée de Saintes, les déesses sont par groupes de deux.

A Dijon, Autun, on trouve des chars traînés par deux chevaux portant deux déesses.

Mais c'est par groupe de *trois* que les déesses apparaissent le plus souvent ; en voici quelques exemples.

Près de Langres, on a trouvé un cippe auquel sont adossées trois femmes portant des fruits.

Au musée de Lyon, un bas-relief avec l'inscription *Matris Augustis* présente trois déesses assises; celle du milieu porte une corne d'abondance et une patère, les deux autres des corbeilles pleines de fruits. Ce monument est en tout comparable au bas-relief de Maïa Augusta.



Fig. 90.

Un autel du musée de Dijon présente les déesses debout, tenant chacune la corne d'abondance; celle du milieu porte en plus une patère.

Un autel du musée de Lyon sur ses quatre faces présente : 1° trois déesses; 2° le dieu au maillet; 3° la Fortune au gouvernail; 4° Minerve.

Parmi les statuettes en terre blanche, on trouve souvent la déesse drapée, assise ou debout, avec la corne d'abondance et la poterie.

Quel que soit le nom de classement ou le surnom local, ce sont toujours des divinités de même famille.

En dehors des divinités gauloises et bretonnes, il y a des déesses-mères italiennes, germaines, africaines, et communes à tous les peuples.

Triple Hécate.

On représentait *Hécate* sous un aspect de femme à trois têtes, l'une de cheval à droite, une de chien à gauche, une de sanglier au milieu.

Le sanglier est le symbole de la grande déesse de Médiolan :

Le cheval est le symbole de la déesse Epona.

Le chien est le symbole du courant d'eau gardant les terres entre la Loire et la Gironde ; c'est le Kerberos, le Canenteli qui, au moyen âge, a vu se dresser sur ses eaux Merlusine, la serpente ailée, déesse des éléments atmosphériques.

Trisso Kephalos, Triplex, Triceps, Trivia sont des noms à rapprocher de cette divinité triple, qui peut aussi représenter les trois mères, les déesses-mères, la mère des dieux, la grande mère, la terre, etc.

Teutatès Ésus Taranis, triade masculine, a pu être l'époux de la triade féminine émanée d'Hécate, c'est-à-dire Erecura, Epona, Ilithya? Il est possible qu'en Gaule les adorateurs des deux tricéphales aient rapproché Teutatès avec Erecura, Ésus avec Epona, Taranis avec Ilithya? Mais à un moment donné Teutatès et Erecura purent absorber les autres divinités et personnifier l'ensemble des forces divines?

Triple Hécate, p. 322, n° 3 (fig. 91).


FIG. 91

Ce bronze du Capitole présente la déesse sous la forme de trois femmes adossées et serrées l'une contre les autres.

Chacune est coiffée d'une manière spéciale, différente des deux autres.

La tête prédominante porte le croissant lunaire surmonté d'un attribut indéterminé. Cette statue tient une torche allumée dans chaque main. La déesse de droite a la tête coiffée avec des fragments de gerbes de blé, et tient un serpent de chaque main.

La tête de gauche coiffée d'un bonnet phrygien et de lauriers (?) appartient à une déesse guerrière tenant un poignard dans chaque main.

L'identification proposée serait Ere-Cura, Ilithya, Epona.

Triple Hécate, p. 322, nº 4.

Ce marbre Borghèse, moderne, montre les trois personnes d'Hécate entourant une colonne se terminant en support d'une pomme de pin.

Les trois têtes masculines du tricéphale forment un second rang plus élevé que les têtes féminines et sont accolées au même support central.

Deux des déesses ont les mains relevées et soutiennent les trois têtes masculines intercalées entre les têtes féminines.

La troisième déesse tient de ses mains à mi-corps un serpent qui entoure le groupe.

Triple Hécate, p. 322, nº 5.

Marbre d'Athènes. — Les trois déesses diadémées entourent le fût d'une colonne. Elles ont chacune le calathus en tête et un attribut différent dans la main gauche. L'un de ces attributs est la patère.

Triple Hécate, p. 322, nº 6.

Marbre de Leyde. Les trois déesses entourent le fût d'une colonne. Chacune relève le bras gauche sous la poitrine, la main tenant un fruit, pomme ou grenade.

Triple Hécate, p. 322, n° 7 (fig. 92).

Marbre de Venise. Dans ce monument, comme dans les précédents, le sol constitue une sorte de piédestal, sur lequel s'élève une colonne, autour de laquelle les trois déesses sous la forme humaine tournent en cercle, en se tenant par la main. Ces trois déesses entièrement drapées portent sur la tête, chacune, un grand calathus d'où descend une sorte de voile. Plus haut, le fût de colonne s'amincit laissant la place d'une sorte de socle ou piédestal pour trois têtes féminines à l'attitude hiératique.



Fig. 92.

Sur ce marbre, Hécate paraît triple dans le ciel et triple sur terre.



Fig. 93.

Triple Hécate, p. 322, n° 8.

Ce marbre d'Ingenheim représente les trois déesses diadémées adossées au fût de colonne.

Deux déesses portent sur le haut de la poitrine des ornements qui semblent rappeler ceux de la tunique du Dispater celtique de Viège en Valais, p. 23, n° 3.

Triple Hécate, p. 322, n° 9 (fig. 93).

Une statuette de marbre du Louvre montre les trois personnes d'Hécate entourant le fût de la colonne. Chaque déesse a le calathus sur la tête. L'une d'elles présente la patère de la main droite.



Fig. 94.



Fig. 95.

Triple Hécate, p. 323, nº 1-nº 4 (fig. 94, 95).

Ce marbre de Cattajo présente les trois déesses sur le piédestal de la terre, serrées autour du fût de la colonne centrale. Elles ont le calathus en tête.

La déesse principale porte une grande torche dans le bras gauche, sa main droite pend et semble appeler d'une caresse un chien assis contre son pied droit.

Dans l'axe vertical passant sur la tête élevée du chien, un second fût-colonne supporte une divinité mâle, barbue, chevelue, cornue ayant une apparence de dieu Pan,

La déesse à gauche de la principale tient le bras droit relevé sur la poitrine, la main tenant un fruit, pomme ou grenade. Une divinité masculine (?) se tient au-dessus de son épaule droite.

Ici, la déesse au chien paraît bien la déesse de Mediolanum et non pas la déesse chasseresse.

Triple Hécate, p. 323, n° 2 (fig. 96).



Fig. 96.

Ce marbre de Vienne représente le même sujet.

La déesse portant la torche dans le bras gauche, appelle de la main droite le chien assis à droite la tête levée.

A côté, le fût, socle, piédestal d'une divinité masculine.



Fig. 97.

Triple Hécate, p. 323, n° 5 (fig. 97).

Ce marbre d'Athènes, très endommagé, montre trois déesses adossées à un fût de colonne. L'une d'elles appelle de sa main le chien assis à sa droite.

Triple Hécate, p. 323, n° 6-n° 7.

Ces marbres d'Athènes et d'Alexandrie confirment les indications précédentes.

Triple Hécate, p. 323, n° 8 (fig. 98).

Ce marbre de Salamine, au registre inférieur, montre les trois déesses se tenant par la main.

Au registre supérieur trois têtes hiératiques dans des sortes d'enveloppes rigides surmontent chacune la tête de la déesse immédiatement inférieure. Afin de démontrer que chaque déesse supérieure a le même champ d'évolution que la déesse inférieure.



Fig. 98.

les armatures de pierre séparent verticalement chaque groupe de deux déesses superposées. Chaque groupe est réuni d'intention aux deux groupes voisins, chaque groupe restant une entité mythologique séparée de fait.

Triple Hécate, p. 323, n° 9.

Ce bronze d'Égine présente les trois personnes d'Hécate surmontées d'un seul calathus décoré du croissant lunaire et d'une étoile. Le serpent entoure de ses plis les trois déesses à la hauteur de la ceinture et s'enroule autour de leurs avant-bras qui tenaient horizontalement des attributs aujourd'hui disparus.

Hécate d'après Hésiode.

Hésiode donne la description la plus complète d'Hécate, fille de la nuit étoilée et de Persès, le dieu de lumière.

Entre toutes les déesses, Zeus Kronide l'honora.

Il lui donna pour sa part de commander sur la terre et sur la mer.

Déjà cette part lui avait été faite par Ouranos étoilé.

Et en effet, aujourd'hui, quand un des hommes terrestres fait, selon la coutume, des sacrifices expiatoires, il invoque Hékaté, et une grande faveur lui est accordée promptement, et la déesse bienveillante exauce sa prière et le comble de richesses, car cela lui est facile.

Tous les honneurs que les enfants de Gaia et d'Ouranos ont reçus de la Moire, Hékaté les possède, car le Kronide ne lui a enlevé ni sa puissance, ni aucun des honneurs qu'elle possédait sous les anciens dieux Titans, mais elle possède tout ce qui lui avait été accordé au commencement. Et parce qu'elle est *fille unique*, la Déesse est non moins adorée *sur la terre* et dans l'*Ouranos étoilé* que *sur la mer*, et elle est encore plus puissante parce que Zeus l'honore.

Celui qu'elle veut aider magnifiquement, elle l'aide, et il brille dans les assemblées des hommes, si elle veut. Quand les guerriers s'arment pour le combat terrible, alors la déesse favorise qui elle veut, et à ceux-ci elle accorde une prompte victoire et elle donne la gloire.

Elle s'assied auprès des rois vénérables, quand ils jugent.

Quand les guerriers, réunis, se livrent aux luttes, la déesse leur est propice et les aide. A celui qui l'emporte par son courage et sa force, un beau prix est promptement accordé, et, joyeux, il donne la gloire à ses parents.

Elle favorise les *cavaliers*, quand elle veut; et *ceux qui* fendent la *glauque mer* agitée, quand ils supplient Hékaté et le retentissant Poseidôn, la déesse illustre leur accorde aisément une proie abondante, ou la leur montrant, elle la leur ravit aisément, si elle veut.

Avec Hermès, elle multiplie dans les étables les troupeaux de bœufs et les troupeaux de chèvres, et les troupeaux de brebis laineuses, et, à son gré, elle en accroît le nombre ou le diminue. Enfin, comme elle est la fille unique de sa mère, elle est revêtue de tous

les honneurs parmi les Dieux, et le Kronide en a fait la *nourrice* de tous les hommes qui, après elle, de leurs yeux, verront la lumière de l'étincelante Eôs. Ainsi, dès le commencement, elle nourrit les jeunes hommes et tels sont ses honneurs.

Ainsi, dès l'antiquité la plus éloignée, les hommes des régions de l'Europe occidentale honoraient Hécate, *personne unique* honorée dans *le ciel, sur terre* et *sur mer.*

Elle favorise les guerriers, les *cavaliers* et les *nautonniers.*

Avec *Hermès*, elle multiplie les troupeaux, personne unique, avec Zeus Cronide du temps de Cécrops, elle devient la *nourrice* de tous les hommes qui verront la lumière de l'aurore. Dès le commencement, elle nourrit les jeunes hommes.

De l'Océan et de Téthys naquirent les nymphes qui, sur terre, élèvent les jeunes hommes à l'aide du roi Apollon et des fleuves. Ce sont les rivières, les sources et les fontaines, ce sont des distributrices des eaux du ciel. Ce sont aussi les terres fertiles.

L'une des formes d'Hécate apparaît dans les Hymnes orphiques sous le nom de Prothyraia, vénérable déesse qui vient en aide aux douleurs de l'enfantement, qui se plaît aux unions nuptiales, protectrice des femmes, qui aime les enfants. Toujours présente aux hommes, gardienne des portes, amie des nourrissons, qui habite les demeures de tous et se réjouit des festins. « Invisible... tu viens en aide aux douleurs de l'enfantement et tu es joyeuse de la fécondité. *Eileithya*, qui facilite le travail douloureux, c'est toi seule, ô repos de l'âme, qu'invoquent celles qui accouchent, quand leurs souffrances sont

intolérables. *Artémis Eileithya*, vénérable *Prothyraia*, entends moi, Bienheureuse ! » « Donne-moi des enfants et conserve-les, puisque tu es la conservatrice de tous. »

Les Hymnes orphiques donnent pour Hécate une autre forme, conçue quand il fut perdu de vue que les terres d'Occident avaient servi de modèles à l'Hadès, et que ce royaume, de terrestre, fut dit infernal et souterrain.

« Perséphoné... Déesse née *unique*... épouse... de Ploutôn, illustre dispensatrice de ta vie, qui commandes aux portes d'Aidès, dans les profondeurs de la terre... mère des Erinnyes... mère de *Eribrémétos*... pleine de sagesse, qui commandes *aux saisons*... qui fait germer les fruits, cornue, *printanière*, te réjouissant du souffle des prairies, manifestant ton corps sacré ou se cachant, vie et mort des hommes, Perséphoneia ! qui fait *naître* et *mourir* toutes choses, entends-moi, Déesse bienheureuse, fais germer les plantes hors de terre, donne-nous la paix florissante, la douce santé, la vie heureuse et *une* vieillesse abondante, jusqu'à ce que nous parvenions là *où* vous régnez, toi, ô Reine, et le terrible Ploutôn.

Hécate des différents auteurs.

Fille unique de Persès, d'après Apollonios et Hésiode.

Fille de Déméter, suivant les Orphiques.

Hécate porteuse de torche, fille de la nuit au vaste sein, d'après Bacchylide.

Fille de Zeus et d'Asteria.

Hécate, fille unique d'Astéria et de Persès, astre sans rival de la nuit, elle est μουνογενής, l'enfant unique des deux puissances qui lui ont donné la vie, les ténèbres et la lumière.

Pour Apollonios, Hécate n'est pas l'astre de la nuit, Hécate est distincte d'Artémis et de Séléné.

Les poètes postérieurs, les Romains spécialement, les confondront.

Pour Virgile, les trois personnes d'Hécate sont la Lune, Diane et Hécate elle-même.

Hécate est surnommée *Brimo* par Apollonios.

Le scoliaste dit que ce surnom vient du caractère effrayant de la déesse (βρίμη, force, colère) ou du pétillement du feu, βρίμος, à cause des torches qu'elle porte.

Le nom de Brimo que Lycophron donne aussi à Hécate est attribué, dans les mystères d'Éleusis, à *Déméter*, mère de *Brimos* et souvent à *Perséphoné*, que les poètes confondront d'ailleurs avec *Hécate*.

Déméter et Perséphone sont considérées comme des conceptions grecques, elles correspondent en partie à Hécate dont Brimo est un surnom.

Hécate a eu de Phorcus Horkos une fille, Scylla ou Crataïs.

Hécate est une déesse titanide, amenée de Thrace en Hellade, adoptée par l'Orphisme, qui en fit une de ses principales divinités.

Hésiode enseigne que dans les régions de l'Europe occidentale, Hécate était illustre depuis les temps d'Ouranos.

Magie. — En Italie, comme en Grèce, au temps d'Apollonios, son culte est le point central et la sanction religieuse de tous les arts magiques.

En Italie, sa personnalité se confond, soit avec celle d'une vieille divinité locale, *Mana Geneta*, à qui on sacrifiait des chiens comme à Hécate, soit avec celle de Diane et de Proserpine.

Dans les *Argonautiques*, la magie est une religion. Elle a pour déesse Hécate, et pour prêtresses ces femmes qui ont coutume d'errer la nuit à la recherche des cadavres ou des racines cachées dans la terre et dont la puissance est irrésistible.

La magie n'use de ses enchantements que pour faire le mal. Elle peut faire descendre la lune sur terre.

Elle invoque les Kères, chiennes rapides d'Adès.

Le sacrifice de Jason pour se rendre Hécate favorable est le même que celui offert aux âmes des morts par Ulysse, sur le conseil de Circé.

L'animal qu'on immole d'ordinaire à Hécate, c'est le chien.

Les chiens qui accompagnent Hécate aboient lugubrement, les torches portées par son cortège répandent une lumière éclatante, le bruit de ses pas fait trembler le sol et hurler d'effroi les nymphes fluviales. Aux cérémonies sacrées en son honneur, la déesse se rend, couronnée de terribles serpents entrelacés à des rameaux de chênes.

Sophocle dit : « O souverain Hélios, et toi, lumière sacrée, trait d'Hécate qu'elle porte dans ses courses à travers l'Olympe et quand elle va fréquenter sur la terre les endroits consacrés où trois routes se rencontrent, couronnée de branches de chêne et de

spirales entrelacées que forment les cruels serpents. »

Devant un sacrifice à Hécate, Apollonios indique que la crainte l'empêche d'en parler, le poète paraît éprouver la même terreur respectueuse qu'il manifestait à l'endroit des initiations de Samothrace, de ces mystères qui ne lui étaient pas permis de chanter.

Le culte d'Hécate, comme déesse de la Magie, avait pris à Rome une très grande importance.

Une vieille tradition latine faisait de Diane une divinité lunaire, aussi Virgile identifie Hécate avec Artémis, Diane et la Lune.

Dans le chant séculaire d'Horace, Diane, sœur de Phœbus, est la maîtresse des forêts, et la lune, astre brillant du ciel.

Diane, Hécate, Trivia sont pour Virgile et ses contemporains trois synonymes qui désignent indifféremment la *triple* déesse, aux *trois visages*, adorée sur la *terre*, dans les carrefours, où *trois routes* se rencontrent, et puissante également au *ciel* et aux *enfers*.

Énéide IV : Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ. Horace, vol. III... *diva triformis*. Ovide, *Epist*. XII... *diva triformis*, *triceps Hecate*.

Fast. I. *Ora vides Hecates in tres vergentia partes*. — *triplici... Dianæ*. τριμορφος, τριοδῖτις, τριπρόσωπος souvent chez les auteurs grecs.

Énéide IV : Nocturnisque Hecate triviis ululatu per urbes.

La déesse que sert la Sibylle est indifféremment nommée Trivia ou Hécate.

Trivia est synonyme d'Hécate et de Diane chasseresse.

Énéide VI : Hecaten cœloque Ereboque potentem.

L'*Énéide* place dans les enfers à côté des Centaures des monstres à double forme comme Scylla, belle jeune fille, à la belle poitrine; à sa ceinture s'attachent des loups marins, et son corps se termine par des queues de dauphins.

Hécate, après avoir été la fille d'Ouranos et de Gaia, la fille d'Hyperion et de Theia, la fille de Perseus et d'Erytheia, finit par se confondre avec la fille de Lêto, la sœur de Phébus Apollon.

Elle partage les temples du dieu; les mêmes prêtres et les mêmes prêtresses sont attachés au culte du couple fraternel.

Énéide VI. — La Sybille Deiphobé est *Phoebi Triviaque sacerdos.*

Le temple de Cumes est consacré à la fois à Apollon et à Trivia.

Dès les origines, avant même que le culte d'Hécate eut absorbé celui de Mana Geneta, la magie avait été pratiquée par les peuples d'Italie.

Les cérémonies magiques étaient proscrites au temps de Virgile.

Au chapitre IV, de l'*Énéide*, Didon a recours à la science prohibée, quand elle est folle.

La magicienne massilienne, qui prête son concours à Didon, est une prêtresse du temple des Hespérides, chargée de nourrir le serpent Ladon.

Sur l'ordre de la sybille, Énée doit sacrifier aux dieux infernaux pour obtenir d'eux la permission de descendre aux enfers. Hécate est pour lui au second plan.

Le culte s'adresse à Pluton, à Proserpine. C'est à celle-ci qu'il doit porter le rameau d'or.

Ce sacrifice, conforme à la loi romaine, se fait dans la caverne même de la prêtresse. Celle-ci fait amener quatre taureaux noirs, leur verse le vin sur le front, coupe entre leurs cornes l'extrémité des poils qu'elle place sur le feu sacré comme première offrande en invoquant Hécate puissante dans le *ciel* et dans les *enfers*.

La déesse qui vient vers Énée a un cortège de chiens hurlants, mais Servius pense que c'est Proserpine.

Ce sacrifice n'a pas été offert à Hécate, l'agneau femelle fut immolé à la *Terre*, la vache à la *Nuit*, les taureaux à *Proserpine* et à *Pluton*.

C'est à Proserpine qu'est destiné le rameau d'or et non pas à Hécate, devenue personnage secondaire.

Déjà dans la mythologie grecque, Hécate semblait se confondre avec Persèphone ; dans la hiérarchie infernale de l'*Énéide*, Hécate et ses chiens doivent faire partie du cortège de Proserpine.

Du sacrifice magique de Jason, Virgile fait une pieuse cérémonie offerte par Enée aux dieux infernaux officiels de Rome, à Dispater et à Proserpine, que César a trouvé régnant de tous temps sur les Gaules, et auxquels Auguste fit une solennelle cérémonie d'expiation par la célébration des jeux séculaires.

Artemis.

Fille de Zeus et de Léto, récente par ses origines, c'est la déesse des eaux douces et des ports maritimes.

Elle se plaît dans la rude Thessalie dont les hauteurs sont escarpées.

Elle fréquente en particulier les promontoires élevés qui dominent la mer. Elle est honorée près des sources, des lacs où elle vient se baigner avec les nymphes pour former ensuite des chœurs de danse dans les clairières des forêts.

Vers le temps de Strabon, Artémis se confond avec Eileithya déesse de la maternité et fille d'Era ; or Eileithya avait aidé Léto à mettre au monde Artemis et Apollon.

L'Artemis hellénique s'est aussi confondue avec Brimomartis.

Artemis homérique et argonautique, en lançant ses douces flèches, fait périr les femmes de mort subite.

Diana.

Virgile a confondu sous le nom de Diane la vieille déesse Iana ou Diana, l'Artemis hellénique entrée dans la religion romaine dès 399 avant notre ère, et enfin l'Hécate orphique.

Dans les *Géorgiques*, il est question de la déesse de l'enfantement, et la IVe églogue fait de Lucina, sœur d'Apollon, la même déesse qu'Artemis Diana.

Dans l'*Énéide*, Trivia désigne une triple divinité collective, sœur d'Apollon, puissante aux *enfers* sous le nom d'*Hécate*, sur *terre Diana* et au *ciel Luna*.

Virgile donne le nom *Triviæ lacus* au lac d'*Aricie*,

dans le Latium, au bord duquel était un temple et un bois sacré de *Diana Nemorensis*.

Au temps des Argonautes, Perséphone commande aux enfers, séjour des Érinnyes ; Adès est une divinité odieuse qui effraie les mortels.

Les Kères, déesses de la mort, sont les chiennes rapides d'Adès.

Les idées sur le monde souterrain sont à peu près les mêmes chez les Grecs et chez les Romains.

Orcus est le plus ancien et le plus populaire des dieux de la mort.

C'est aussi le séjour où sont envoyées les âmes des morts et d'où Mercure les évoque. Le défilé étroit qui conduit à la demeure de l'Orcus est défendu par un portier terrible, le dieu Kerberos, le chien de Béros ; il est arrosé par des fleuves dont le nocher spécial est Charon.

Le chien Cerbère, inconnu à Homère, apparaît dans la théogonie hésiodique. D'après les traditions helléniques, Virgile marque l'offrande du gâteau qu Énée doit présenter au chien monstrueux pour l'apaiser et l'endormir.

Le nocher Charon peut se rapprocher de *Charun*, dieu de la mort dans la religion des Étrusques.

Dans l'*Énéide* le Dieu souverain des enfers est Dis Pluton, les dieux du ciel et de la mer sont Jupiter et Neptune.

Dis est le frère stygien du Jupiter d'en haut.

Le *Styx* est un fleuve de la mythologie homérique inconnu de la mythologie romaine, et cependant c'est le témoin redoutable des serments prêtés par les divinités d'Homère, d'Hésiode, d'Apollonios et de Virgile.

Au delà du Styx commencent véritablement les enfers (1).

C'est ce fleuve Styx qui en fait les limites ; divisé en plusieurs branches, il forme des marais (*stygia... paludens*), des lacs (*Stygii... lacus*), que des bois entourent.

C'est le fleuve des Euménides infernales, traversé par la barque de Charon. Ses eaux sont célèbres. Un *rameau* qui y est baigné donne un sommeil semblable à la mort. Une épée qui y est trempée devient mortelle pour tous ceux qu'elle frappe. Des eaux du Styx sortent tous les fléaux mortels pour les hommes.

Un fleuve aussi important peut désigner les enfers, et Pluton est nommé à bon droit le *rex stygius*.

Si le Styx est le fleuve des Euménides ou Furies, *Allecto*, en particulier, est désigné par le nom de vierge du *Cocyte* (... *Cocytia virgo*) ; le Cocyte c'est le fleuve des gémissements : — le *Phlégéton*, le fleuve des flammes qui coule dans le Tartar ; — l'*Ach-éron*, le fleuve des peines et des douleurs, qui coule lui aussi dans le Tartar, le fleuve que les âmes des morts doivent traverser et dont le nom est souvent synonyme des enfers ; — le *Lethé*, fleuve de l'oubli qui coule dans les Champs-Élysées, séjour des bienheureux.

Le *Tartar* est le séjour des damnés.

Envoyer sous le Tartar et dans l'Orcus sont synonymes.

L'Enfer, composé du Tartar et des Champs-Élysées, est désigné par Virgile, comme par Homère, sous le nom collectif d'*Erebos*, qui désignait primitivement le principe mâle de l'obscurité, le taureau noir.

(1) H. de La Ville de Mirmont.

Dans l'*Énéide* tous les fleuves infernaux sont les fleuves de l'Erebos, les âmes des morts sont les pâles habitants de l'Erebos.

Didon invoque, sous le nom d'Erebos, toutes les divinités d'en-bas.

Énée appelle Hécate, déesse infernale, par le nom de déesse puissante dans l'Erebos.

C'est sur l'Erebos (Élysée et Tartar) que s'exerce le pouvoir absolu de Jupiter Stygien, qui porte les deux noms d'ailleurs synonymes de Dis et de Pluton.

Ce dieu est dit régner sur des espaces vides, que les ombres vaines peuplent seules. (Les Romains entrant dans les Gaules peuplées et civilisées ne pouvaient se croire rendus dans l'Erebos.)

Son palais est situé dans les Champs-Élysées.

Ditis... mœnia... — Ditis... infernos... domos.

Avec lui demeure la belle Proserpine,... *Junoni infernæ... pulchra... Proserpina*, à qui Énée immole une vache stérile, maîtresse des enfers, que Thésée et Pirithoüs descendus aux Enfers, ont en vain essayé d'arracher à la demeure de Pluton.

Elle avait des compagnons de sa propre région, ils y sont encore les Titans et les Aloïades.

Proserpine a des pouvoirs bien plus étendus que la Perséphone des Argonautiques.

Proserpine exige de tout mortel assez audacieux pour pénétrer dans les enfers l'hommage d'un *rameau d'or*, difficile à découvrir et à détacher de l'arbre.

On ne sait rien de la légende de ce rameau. Au dire de Macrobe, le savant Cornutus avait fait en vain des recherches à ce sujet.

La porte de l'Enfer est ouverte nuit et jour pour ceux qui sont morts, elle se ferme pour les vivants.

L'issue qui s'ouvrira pour Énée est aux environs de Cumes, dans le marais Ach-erusia formé par l'un de ces fleuves Ach-éron si fréquents dans la géographie antique.



Fig. 99.

Les Grecs voyaient l'entrée des Enfers au promontoire de Ténare, au pied duquel il leur fallait passer avec leurs navires pour se rendre dans l'Océan, vers le pays de la nuit et de l'Erebos.

Ere-Cura, devenue la terre mère nourricière, Eritheia, est en quelque sorte la nature entière, reine de toutes choses, inépuisable, née la première, antique, féconde, qui nourrit tout, etc. Elle est éthéréenne, terrestre et maritime.

Elle mérite aussi le nom de Μήτηρ Ἀνταίη que les Grecs donnèrent à Rheia, terre de l'Europe orientale.

Elle est à la fois Proserpine et la déesse parèdre de Cernunnos (fig. 99).

Le cheval et l'épée sacrée.

Le *cheval*, soit seul au galop, soit monté, soit en bige ou en quadrige, figure sur la grande majorité des monnaies gauloises.

Il y figure comme androcéphale, comme monture

des dieux, comme Pégase naissant avec Khrysaor du sang de Médusa.

Il y est le plus représenté des animaux symboliques des Celtes.

Un type très fréquent sur les monnaies de la Gaule est celui d'un cheval conduit par un oiseau qui surmonte sa croupe : oiseau jugé être un corbeau chez les Leuques, un épervier chez les Baïocasses, un aigle et une cigogne chez les Arvernes, une grue chez les Bituriges Cubes.

Il semble même parfois que l'oiseau parle à l'oreille du cheval.

Les Gaulois avaient des épées sacrées.

Les peuples du nord-ouest de la Gaule avaient des pièces d'or à l'épée *plantée en terre.*

D'autres monnaies présentent l'épée comme symbole, notamment celle qui figure un bige, dont les rênes sont tenues par un glaive.

L'épée dans ce cas est l'instrument de la volonté divine, comme, d'ailleurs, l'oiseau conducteur du cheval dans d'autres monnaies.

Dans la mythologie du Nord, *so lasse Odin den Speer fliegen.*

On trouve l'épée symbolique chez les Bituriges Cubes.

M. de Barthélemy a montré, dès 1842, que ces épées des monnaies gauloises étaient la représentation d'objets sacrés.

Toute la numismatique des Gaulois, quand elle n'est pas d'imitation, est pleine de leurs légendes et de leur religion.

Peut-être César faisait-il allusion à cet usage de l'épée sacrée chez les Gaulois, lorsqu'il disait de la

sienne, prise par les Arvernes et suspendue dans l'un de leurs temples, qu'elle était sacrée.

L'épée sacrée fichée en terre, comme Durandal dans le mur de Rocamadour, instrument de la volonté divine, pouvait faire, aux yeux des Gaulois, des œuvres merveilleuses et divines, comme l'épée du cavalier Persée dont elle descend directement.

Hésiode dit que Pallas-Tritogéneia fournit à Persée son bouclier de froide raison, qu'Ermès donna ses talonnières ailées, rapides navires sur l'Océan, qu'Adès prêta son casque de la nuit et son épée à la gaine sombre.

Les œuvres de Persée, unanimement admises par les anciens, ne peuvent s'identifier que sur les bords de l'Océan hyperboréen, au nord du pays que domine l'Atlas, dans les localités où Medusa et Andromédа subsistent encore.

L'épée de Pluton Adès était une force de la nature, un puissant courant d'eau descendant des volcans d'Auvergne, partant des Mont-Dore et du Cantal pour aboutir près de l'île Antilia, et des régions du Canentilou.

Ce courant d'eau, cette épée invincible qui brisait pierres, falaises et montagnes, usa sans relâche les falaises des terrains secondaires de la Saintonge, sépara l'île Antros de la Média Santonique, et fut dit avoir séparé la tête de Médusa, l'Orcanie, par un phénomène du même ordre.

Les Gaulois, ou les Gallo-Romains, doivent l'avoir appelée Dour-Andal, du nom de ses sources et de son embouchure.

Ce fut d'abord l'épée de Pluton Adès, puis celle de Teutatès et de Dispiter.

Elle dut être vénérée dans les temples consacrés à ces divinités chthoniennes.

Il est possible que l'épée de César ait été appendue aux mêmes rochers qui, aujourd'hui, supportent encore l'image de Durandal.

Si l'on veut bien rappeler que le Roc-Amadour garde le nom d'un moine funèbre, identique à celui d'Amaturix, Amantorix, le roux Rad-Amentès, le Rad-Amentit, c'est-à-dire à l'un des noms de Pluton Adès, on pourra déduire que ce monument fut autrefois un temple de la divinité chthonienne Adès Atès.

En suivant le parcours de Durandal, on aboutit au point le plus près des « Prairies de Pluton » telles que se les imaginaient les Grecs et les Barbares, les prairies rapprochées du Tartar et des îles des Bienheureux.

Dispiter devait porter le titre de Gan le générateur, puisque son héritier, le Mérovingien Waïfre, duc d'Aquitaine, maître incontesté des châteaux de Ganne, reçut au cycle carlovingien le nom de Ganelon.

L'épée du dieu païen fut arrachée des mains de Waïfre par le roi Pépin le Bref.

Les poètes du cycle décrivirent à nouveau cette épée merveilleuse qui tranchait les montagnes et la firent tomber entre les mains de Roland, le neveu mythique de Charlemagne.

Epona.

Le nom d'Epona fut constaté par de nombreuses inscriptions (1).

Eporediæ sont les « bons dompteurs de chevaux », d'où dérive le nom de la ville *Eporedia* (Ivrée), (Pline, III, 21).

C'est un mot du gaulois italique, mais dont tous les éléments se retrouvent dans tous les dialectes transalpins.

Le K. Ebol ou Epaul, aujourd'hui Ebawl ; AR. Ebeul ; C. Ebol = poulain.

Le K. Eb = cheval ; Ebwr = cavalier ; Ebran = pâturage des chevaux ; Ebrwydot = rapide.

AR. Ebeulia = pouliner.

I R. E. Peall = cheval, jadis Ekh, c'est-à-dire Ep, puisque R = P. notamment Equus = Hippos. C'est aussi une racine K. et AR.

Le gaélique dit encore Each, dont on a rapproché l'espagnol haca et le vieux français haque et haquenée.

Ep. se retrouve dans plusieurs noms gaulois.

Ceci fait prévoir pour Epona un terme plus ancien Ekhona. Egos = jument (patois ancien du Midi).

Le seul témoignage grec et peut-être aussi le plus ancien est celui d'un certain Agésilas, cité par le

(1) S. Reinach.

pseudo-Plutarque, vivant probablement vers le milieu du deuxième siècle avant notre ère. Il rapporte l'incident de Fulvius Stellus, qui devint le père d'une belle jeune fille qu'il appela Epona et qui est la déesse tutélaire des chevaux. Quelques Graeculi avaient inventé cette fable comme réponse à quelque question posée, insoluble pour eux.

Dans un passage de Juvénal (VIII, 154), il est question d'un consul romain Lateranus, qui, oublieux de sa dignité, se livre à ses goûts de cocher — on dirait aujourd'hui ses goûts sportifs — et lorsqu'il fait un sacrifice sur l'autel de Jupiter suivant les rites de Numa, ne jure que par Epona et les divinités peintes sur les parois des écuries.

Le scoliaste ajoute qu'Epona est la déesse des muletiers.

Les uns en concluent qu'Epona fut une vieille divinité italique, les autres concluent à l'origine étrangère d'Epona, parce que Juvénal, dans la même tirade, reproche à Lateranus ses accointances avec un étranger, et qu'il fait un crime à Néron, quelques vers plus haut, d'avoir porté la cape gauloise, le santonicus cucullus.

Le héros du roman d'Apulée se trouvant dans une écurie aperçoit sur le pilier du milieu, qui soutient les poutres de la pièce, un édicule contenant l'image d'Epona décorée de roses fraîches.

Minucius Felix et Tertullien répondent aux païens, qui reprochent aux chrétiens d'adorer une tête d'âne, en leur rappelant qu'ils adorent eux-mêmes dans leurs écuries des ânes et d'autres bêtes de somme, avec leur protectrice Epona.

Minucius cherche à établir un parallèle entre

Epona et Isis, en indiquant que l'une et l'autre sont associées à l'âne.

Dans l'*Octavius*, dont la scène est à Ostie, les divinités alexandrines jouent un grand rôle ; la discussion religieuse, qui fait l'objet du dialogue, commence même à l'occasion des hommages que le païen Cæcilius rend à une image de Sérapis.

Une barque du port d'Ostie s'appelle Isis.

Une stèle de Pompéi montre Epona écuyère sous l'aspect d'Isis.

Il est possible qu'à Ostie, comme dans les villes campaniennes, le syncrétisme de l'époque impériale ait transformé Epona en Isis.

Prudence cite Epona parmi les divinités à côté de Cloacina. Il est certain qu'Epona était mal vue à Rome dans les milieux relevés de la cité.

Un auteur africain de la fin du cinquième siècle, Fulgentius Planciadès, à propos du mot *Semo*, place Priape, Epona et Vertumnus parmi les *Semones*, dieux de petit mérite.

Epona ne figure pas au nombre des Dieux inférieurs dont la liste a été transmise par Tertullien et saint Augustin, d'après le XIVe livre des *Antiquitates rerum divinarum* de Varron.

Epona serait alors l'épithète d'une grande déesse celtique?

En Écosse, à Auchindavy, à l'est de Dumbarton, près du vallum d'Antonin, se lit une dédicace d'un centurion de la IIe légion à Mars, Minerve, les Campestres, Hercule, Epona, la Victoire.

En Angleterre, à Carvoran, à l'ouest de Newcastle, près du vallum d'Hadrien, sur un autel où sont re-

présentés un urceus, une hache et un couteau est une dédicace à la déesse Epona.

En Espagne, au sud-ouest de Saragosse, près Calatayud, est un ex-voto à Epona.

En France, à Thil-Chatel, canton d'Is-sur-Tille, au nord de Dijon, dédicace en l'honneur de la Maison divine, à la déesse Epona et au génie du lieu, par un librarius de la légion XXII.

A Naix, Meuse, l'inscription est un ex-voto à la déesse Epona et au génie des Leukes par un bénéficiaire du légat de la légion XXII.

Monument de Lyon (Rhône). Dédicace par un *prêtre de Rome et d'Auguste*, d'un monument élevé *par l'Assemblée des Trois Gaules* à Epona et à Mars Segomo.

Ici, Epona est placée au premier rang des grandes divinités de la Gaule, avant Mars vainqueur, Arès Segomo, le deuxième dans le triade du tricéphale; Epona est donc une épithète de l'unique grande déesse celte, de l'épouse du dieu toujours anépigraphe, dont le nom mystérieux ne doit pas être pris en vain, de l'Orcus Atès, de Ratis Dispater.

Ce classement n'est pas fait par un parti populaire inconscient, mais par les prêtres qui desservent les autels de Rome et d'Auguste.

Ce classement fut sanctionné par la plus grande autorité en la matière, l'Assemblée des Trois Gaules.

En Suisse, à Soleure, un soldat de la XXIIe légion fait une dédicace à DEAE EPONAE MA... (Matri ou Magnæ)?

En Italie, le calendrier rustique de Guidizzolo entre Mantoue et Vérone consacre : XV Kalendas Januarius Eponæ.

A Rome, sur l'ordre des dieux, E. Valerius a res-

titué à ses frais un édicule dédié à Hercule, Epona et Silvain.

Cette triade s'explique par les monuments celtiques et ne s'explique par aucune autre espèce de monuments.

A Rome, une série d'inscriptions gravées fut découverte au Latran sur l'emplacement de la Caserne des Equites singulares, garde impériale qui se recrutait sur le Rhin et sur le Danube. Les auteurs des dédicaces sont tous militaires.

Les dédicaces sont adressées aux divinités suivantes : Jovi, Junoni, Minervæ, Marti, Victoriæ, Herculi, Fortunæ, Mercurio, Felicitati, Saluti Fatis, Campestribus, Silvano, Apollini, Dianæ, Eponæ, Matribus Sulevis, Génio singularum, Augusti, Ceteri dii immortales.

En Bavière à Pfohring, près d'Ingolsdtadt, dédicace d'une Ala singularum aux divinités Campestribus et Eponæ.

En Prusse Rhénane, Andernach, Cologne : dédicaces à Epona ; à Heinzeriath (Vicus Belginum), 10 kilomètres au nord-ouest de Trèves, dédicaces des Vicari Belginates à la déesse Epona, en l'honneur de la Maison divine.

L'autel, sur un petit côté, porte un éperon en relief, symbole caractéristique d'une écuyère venant à l'appui de l'opinion qui assimile les divinités équestres à Epona.

A Klagenfurt (Carinthie), dédicace à Hercule et Epona Augusta et trois autres dédicaces plus ou moins mutilées.

A Salone (Dalmatie), dédicace à Jupiter, Epona et Mars Camulus.

A Waitzen (Hongrie), dédicace à Epona Augusta.

En Styrie, à Cilli et Widenau, dédicaces à Epona Augusta.

A Cilli, dédicace à Jupiter, à Epona et à la divinité topique Celeia Sancta.

En Transylvanie, à Also-Ilosva, dédicace à Epona par le préfet de cavalerie d'une aile de Tongriens.

A Karlsbourg, dédicace d'un légat propréteur *Eponæ reginæ Sanctæ*.

A Varhely, dédicace d'un centurion, aux Eponæ et aux Campestres, *Eponab* (us *et Campestrib* (us). C'est le seul texte où il soit question de plusieurs divinités du nom d'Epona, formant un groupe comme les Campestres et les Suleviæ.

En Serbie, une inscription *Epone*, gravée au fond d'une patère d'argent faisant partie du trésor découvert au mont Rudnik.

Sur 38 inscriptions, 20 émanent de soldats.

Epona est associée :

13 fois à Mars,
1 fois à Mars Camulus,
1 fois à Mars Ségomo,
11 fois à Sylvain,
8 fois à Hercule,
13 fois aux Campestris,
8 fois aux Suleviæ,
1 fois Regina Sancta,
5 fois Augusta,
1 fois au pluriel Eponæ,
11 fois au Génie local,
1 fois à Celeia Sancta.

Compagne de Mars et de Sylvain, associée à Hercule, son nom paraît bien une épithète d'*Ere-Cura*.

De la carte d'ensemble de toutes les localités où l'on a découvert des inscriptions au nom d'Epona et des monuments figurés représentant Épona comme écuyère, il résulte que les *inscriptions* au nom d'Epona sont très rares en Gaules et fréquentes seulement sur le moyen Rhin et dans la vallée du Danube, alors que les monuments figurés, très généralement anépigraphes représentant Epona comme écuyère, font défaut sur le Danube.

Les inscriptions du côté des Gaules s'arrêtent à Naix (Meuse), Dijon et Lyon.

L'inscription de Naix identifie la déesse écuyère, l'inscription de Lyon la classe en tête du panthéon Celte.

A l'ouest de cette ligne, la déesse était tellement connue, que ses représentations figurées n'avaient pas plus besoin d'inscription que celles de son époux Teutatès.

Ce n'est guère que vers Arles et Rome, que le caractère de ce dernier descend à prendre la forme de *Sylvanus*, alors que, au contraire, le génie de l'empereur Auguste se fait représenter sous l'aspect et avec les attributs de Dispiter Sérapis, p. 781, n° 3.

Parmi soixante figures d'écuyères, il n'en est qu'une allant au galop, alors que plusieurs montent une jument qui allaite son poulain. Ces derniers monuments prouvent que leurs modestes dédicants considéraient surtout la déesse protectrice des chevaux.

Dans la mythologie germanique du moyen âge, il y a des divinités féminines, écuyères malfaisantes, qui entortillent la crinière des chevaux et les fatiguent pendant la nuit dans des courses folles.

Aux Pays-Bas, la légende populaire montre la

Schwarze Grete sur un cheval blanc, accompagnée de deux esprits tout de blanc habillés.

Elle est identique à la *Schwarze Hel* personnification du monde infernal qui, en temps de peste, chevauche à travers le monde.

L'écuyère gallo-romaine est la nordische *Diana, paganorum dea*, identique à *Abundia* (*Abundantia*),



Fig. 100.

que la mythologie germanique figure comme parcourant le monde à cheval et y répandant ses dons.

Varron avait nommé *Bubona* la déesse des Bœufs : c'était une vieille divinité latine.

On ne trouve pas en Gaule d'inscription au nom de cette divinité. Une seule figurine de terre cuite (fig. 100), peut lui être attribuée.

Elle rappelle le souvenir de la nymphe *Europe*, fille chérie des rois phéniciens enlevée sur le rivage par un dieu sous la forme d'un taureau.

Les Latins auraient dit *Equona*, là où les Ombriens et les Celtes devaient dire Epona.

Epona fut peut-être osque ou ombrienne avant d'être naturalisée latine, mais elle était d'origine celtique.

Ses compagnons, les Campestres et les Suleviæ, ne sont pas des divinités romaines.

C'est à la faveur de la paix romaine, établie à la suite de la conquête de César, et de la pacification d'Auguste, que les panthéons latin et celte se sont pénétrés l'un l'autre.

Les plus anciens témoignages du culte d'Epona, en Italie, ont été recueillis dans une région celtique au nord du Pô.

C'est là que vivaient ces Gaulois, grands éleveurs de bétail dont parle Varron, dans le *De re rustica*.

Plaute parle des chevaux hongres de Gaule, qui se vendaient à très bon prix.

Les localités qui rappellent le nom d'Epona sont : Eppenich, près Aix-la-Chapelle, Appoigny (Yonne),

Epona peut être un nom celtique auquel se rattache le diminutif Éponine, l'épouse héroïque de Julius Sabinus.

Le latin a emprunté au gaulois plusieurs termes de la profession des rouliers, tels que *pettoritum* et *raeda*. *Pettoritum* est un char à quatre roues. *Petuar-Keithir* = quatre ; *Rit-Rhyd* = course ; *Rod-Rot* = roue.

Rheda ou *Reda* est un mot gaulois dont les Grecs ont poussé les variantes jusqu'à celle d'Ἐρίδιον (Hesych.), voiture gauloise, jadis *Reta*, char à quatre roues. *K*. *Rhedu* = course. Ar. *Ret* = course.

Epona. Principaux monuments.

1. — *Type équestre.*

France :

1. Ain, Bronze de la Madelaine. La déesse, plutôt couchée qu'assise sur sa monture, tient une patère de la main droite.

2. Allier. Terre cuite blanche de Néris. La déesse, tenant une patère et une corne d'abondance, est assise à gauche. C'est le seul cas de ce genre, toutes les autres représentations sont assises à droite, ce qui semblerait un usage particulier à la Gaule.



Fig. 101.

3. Saint-Pourcain.

4. Terre cuite de Toulon-sur-Allier. Représente le cas le plus général. La déesse assise à droite, tenant une corne de la main gauche, présente une patère de la main droite (fig. 101).

5. Toulon-sur-Allier.

6. Dijon.

7. Côte-d'Or. Bas-relief en pierre de Meursault. La déesse assise à droite, son voile s'étend au-dessus de la tête. Un chien sur le devant.

8 et 9. Côte-d'Or.

10. Eure.

11. Eure-et-Loir.

11 *bis*. Alésia, près Semur. La déesse écrase littéralement son cheval (fig. 102).



Fig. 102. Fig. 103.

12. Finistère. Mont Frugy. Terre cuite blanche. La tête de la déesse est entourée d'une chevelure ondulée, forcément des bandeaux épais, tient de la main droite une patère (fig. 103).

13. Gironde. Bas-relief en pierre, trouvée dans les fondations du Palais de justice de Bordeaux (fig. 104).

15. Jura. Groupe en bronze découvert à Loïsia,



Fig. 104.

canton de Saint-Amour. C'est peut-être le plus beau monument connu où figure Epona. La déesse diadémée, nue à mi-corps, tient une patère de la main droite.

16. Jura. Arbois.

17. Marne. Reims. Statuette bronze. La déesse de la main droite tient des fruits, et de la gauche les rênes.

18, 19, 20. Marne.

21, 22, 23, 24. Moselle,

25. Puy-de-Dôme.

26, 29, 30. Saône-et-Loire.

31. Haute-Saône.

33, 34, 34 *bis*. Vosges.

35, 36. Yonne.

37, 38, 39. Luxembourg.

Allemagne :

40, 41, 42. Bade.

43, 44, 45, 46. Palatinat Rhénan.

47, 48, 49, 49 *bis*, 50, 51, 52. Hesse Rhénane.

53. A Cortel, près de Mayence, une terre cuite présente la déesse avec un objet circulaire figuré entre les mains. On y a vu des fleurs en ex-voto d'après un passage d'Apulée.

54, 55, 56, 57, 58. Prusse-Rhénane et Nassau.

Autriche-Hongrie :

59. Tyrol. Bas-relief de Bregenz, sur le lac de Constance. La déesse, entourée de chevaux, tient de chaque main une patère. La légende lui donnait le nom de Gutha (Judith), Ehr guta, Her gotha.

Les veilleurs de nuit à Bregenz ont crié pendant des siècles *Ehrel die Gula* ou *Ehre gula*. Ce bas-relief était l'objet d'un culte populaire. Il représente Epona, la déesse nourricière des chevaux.

Italie :

60. Pompéi. Peinture à fresque sur un mur d'étable. Une femme assise à gauche sur une mule marchant à gauche, tient de la main gauche un enfant. De chaque côté de la niche, un dieu lare se trouve tenant une patère et une corne d'abondance. Au-dessous un esclave conduit deux mulets et un grand serpent se tient près d'un autel.

La femme est blonde, vêtue de blanc, l'enfant est enveloppé d'une étoffe verte.

France :

61. Gannat. Bas-relief. Epona tient en main une grosse clef, qui, pour certains auteurs, serait la clef de l'écurie (fig. 105).

Cette énorme clef, tenue par une forme émanée de de la grande déesse des peuples celtes, pouvait avoir une plus grande valeur dans l'esprit de ces peuples.

L'influence de la grande déesse s'étendait sur toutes les Gaules, pays où de toute antiquité les chevaux ont vécu en nombreux troupeaux, pays où la race chevaline a des représentants positivement autochthones.

La grande déesse pouvait aussi bien tenir la clef des pâturages qu'elle fertilisait.

Derrière le Rhin, le massif des Vosges formait un premier rempart contre l'invasion humaine.

Puis la Meuse et ses méandres se frayaient un passage à travers la sombre et formidable *Ardenne*, dont les forêts actuelles ne sont qu'un faible reste. *Elle s'étendait de l'Escaut au Rhin*. Les gorges étaient peuplées de sangliers et de fauves. L'imagination des



Fig. 105.

bucherons et des chasseurs y créait des monstres fantastiques. La légende raconte les nombreux prodiges qui se sont vus dans cette forêt redoutable, où, dit-on, les chevaliers ne pénétraient dans les halliers qu'avec l'impression de l'inconnu mystérieux et redoutable.

Au nord, les plateaux schisteux et froids de l'Ardenne dominaient la profonde gorge de la Meuse, plus au sud les hauteurs jurassiques de l'*Argonne* se

replient en demi-cercle jusqu'au bassin de l'Oise, fermant la route vers les plaines crétacées de la région champenoise.

Pendant des siècles, les Celtes avaient mis leur confiance, pour leur sécurité, dans leurs cavaliers. La divinité protectrice des cavaliers et des chevaux apportait les moyens d'existence et les eaux nécessaires pour les pâturages. Elle régnait sur ce pays, dont les cavaliers gardaient jalousement l'entrée et la sortie.

62. Stèle de Chalmessin (Haute-Marne). Epona de face, assise sur un cheval au repos, tient de la main gauche une corne d'abondance et de la main droite une patère.

63. Epona, de Metz (Alsace-Lorraine), reproduit le cas général.

Epona, par sa connexion étroite avec les plus grand dieux gallo-romains, par le classement que lui attribue l'Assemblée des trois Gaules, est une des principales manifestations de la grande déesse des Gaules.

Epona, par ses traits, ses attitudes, ses attributs, reproduit la grande déesse de Saintes et des Vosges. Elle est une émanation de cette grande déesse tricéphale, identifiée à Proserpine, participant aux honneurs d'Hécate, dans le ciel, sur terre et sur mer suivant les Celtes, dans les profondeurs infernales de l'Erebos suivant les Grecs et les Romains.

Son culte, sur le territoire des Gaules, pays essentiellement producteur de chevaux depuis les temps les plus reculés, doit avoir une antiquité infiniment plus étendue qu'on n'a pu le soupçonner jusqu'à présent ?

II. — *Divinités associées à des chevaux.*



Fig. 106.

Angleterre :

65, 66. Wiltshire. Bronze. Epona assise sur un trône entre deux chevaux (fig. 106).

France :

67. Meuse, Naix. Autel quadrilatère. Sur la face antérieure une dédicace porte : Deae Eponae et Genio Leuc..., dédicace faite par Tiberius Titianus, légat de Légion.

Sur la face droite, la déesse Epona debout entre deux poulains.

Sur la face gauche, un homme étendant la main droite vers un autel.

68. Bas-relief de Jabreille (Haute-Vienne), autel rustique.

Allemagne :

69. Berlin. Pierre gravée représentant une déesse *voilée* assise sur un trône tenant une torche et une patère. A droite et à gauche un cheval et un mulet.

70. Vehringen. Vicus Auréliens. Bas-relief représentant Epona assise entre deux chevaux qui tournent la tête vers elle.

71. Bas-relief trouvé en même temps qu'une tête en bronze et deux statuettes de Minerve et une statue du dieu local.

72. Limbach (Palatinat) :

Epona un grand panier sur ses genoux, deux chevaux s'éloignent.

Wurtemberg :

73. Bas-relief de Reichengen près Stuttgard. Au registre supérieur, Epona tenant une corne d'abondance assise dans une niche entre deux groupes de gros chevaux marchant vers elle.

Autriche-Hongrie :

76. Carnuntum. Une femme debout abreuve deux chevaux ; figure féminine souvent associée aux dioscures sur les bas-reliefs grecs.

Italie :

78. Adria. Pierre gravée. Epona assise sur un trône tenant une patère et une haste, entre deux poulains.

79. Milan. Rappelle le monument de Naix, dans l'ensemble.

80. Rome. Marbre. Epona assise entre deux poulains.

Le fait, que la grande majorité des monuments est en pierre, atteste le caractère populaire du culte d'Epona à la période gallo-romaine.

Une seule image en bronze, celle de Loïsa, et une seule image en pierre, le bas-relief de Gannat, témoignent d'un art un peu raffiné.

Dans deux cas, les monuments étaient placés dans des écuries.

Les dimensions en sont toujours modestes. Les bronzes sont des statuettes de Laraires, mais peuvent représenter les plus grands dieux ; Minerve, le taureau à trois cornes, etc. Les bas-reliefs sont quelquefois des ex-voto.

Dans les bas-reliefs l'écuyère se détache sur une niche, comme les dieux tricéphales.

Les bas-reliefs représentant cette divinité à cheval sont *anépigraphes*. Ce fait peut être rapproché de celui qui a été constaté pour les images toujours *anépigraphes* du dieu gaulois au maillet.

Epona, forme équestre de la grande déesse tricéphale, la déesse des chevaux, en relations avec Mars Ésus, devait tenir et garder la clef de l'entrée dans les régions centrales des Gaules ?

La déesse Arduinna ou Ardoina, divinité topique de cette vaste et sombre forêt dont parle César, est représentée en chasseresse avec Mars Camulus, Jupiter, Mercure et Hercule.

Dans une inscription latine, elle est Diane sous un surnom.

Arduinna, Ardoina, comme Epona, est une émanation d'Erecura.

Tutela.

On connaît, grâce à une des planches du Vitruve de Perrault, les belles ruines du temple de Tutelle, qui n'ont disparu à Bordeaux que, sous Louis XIV, pour faire place aux glacis du château Trompette. C'est à l'emplacement de ce temple qu'ont été découverts deux ex-voto.

Les monuments du culte de Tutela sont assez nombreux.

Ils sont jusqu'à présent à peu près localisés dans certaines parties du monde romain : la vallée inférieure du Danube, les confins germaniques, la Gaule, la Tarraconaise et la Cisalpine. En dehors de ces régions, les souvenirs écrits de Tutela, signalés jusqu'à ce jour n'appartiennent guère qu'à Rome, mais ils y sont assez abondants. En somme ce culte s'est étendu presque exclusivement sous l'Empire à des contrées où l'élément gaulois avait très longtemps dominé ou dominait encore.

La partie de la Gaule, où Tutela fut le plus en honneur, est la région sud-ouest de l'Aquitaine d'Auguste. C'est en effet de Dax, d'Eause, d'Agen, du mas d'Agenais, de Périgueux que proviennent les monuments les plus importants de cette personnalité divine. A Périgueux, comme à Bordeaux, la déesse possédait un temple dont les restes attestent la grandeur ; c'est la célèbre tour de *Vésone*. En dehors de l'Aquitaine à Lyon, on a découvert deux monuments épigraphiques rappelant Tutela.

Primitivement à Rome, le mot Tutela avait été simplement un nom commun, désignant la puissance tutélaire d'une divinité que l'on n'ose nommer. Les formules primitives qui concernent cette divinité sont essentiellement vagues :

Si deus, si dea est cui populus civitasque est in tutela.

Sive deus sive dea in cuius hic lucus locusque est.

Mais peu à peu l'idée abstraite, attachée d'abord au mot Tutela, prend une forme ; dès les premiers temps de l'Empire, la vertu protectrice de la divinité est symbolisée par une figure déterminée, et le nom de Tutela s'applique à l'un de ces types féminins qui dans le panthéon impérial représentent les vertus du prince. C'est ainsi qu'elle apparaît sur les monnaies de Vitellius, Vespasien, Nerva et Trajan.

Puis le mythe continuant son évolution, Tutela cesse de représenter la protection d'un dieu ou la vertu d'un empereur, pour devenir une divinité personnelle et distincte ayant des attributs et un rôle bien définis. Tutela est alors une déesse *démoniaque* unie souvent à *Fortuna*. Elle exerce sa protection sur la destinée des hommes et sur leur séjour ; c'est une sorte de génie féminin, caractérisé par la corne d'abondance et la patère. C'est alors un portrait exact d'Erecura.

La confiance que l'on eut dans cette divinité devint telle avec le temps qu'à Rome, d'après saint Gérôme, chaque maison avait un simulacre de Tutela autour duquel *brûlaient* des cierges et des lampes.

Les bustes tourelés accompagnés d'une patère et de deux cornes d'abondance qu'on classe sommaire-

ment, faute d'inscription, parmi les Génies des villes paraissent être précisément les représentations habituelles de Tutela.

Pour les langues celtiques Tutela représente le pays ou le peuple même déifié, dans une forme à la fois bienfaisante et redoutable. Rapproché des noms Ere-Cura, Ilithya, Tarbelli, Canentelou, etc., la forme féminine d'Ere-Cura paraît prévaloir définitivement sous un nom nouveau, Tutela.

Il est probable qu'aux premiers temps où le culte de Tutela se répandait à Rome, on ne la séparait pas de son redoutable époux, et sous ce nom, l'on devait invoquer les divinités infernales tantôt dieu, tantôt déesse. La tour de Vésone, le triple enclos du plateau central des Gaules, les oppida inexpugnables, puis les châteaux féodaux à triple enceinte, expliquent les têtes tourelées.

Minerve Belisama.

Minerve fut une grande divinité guerrière chez les Insubres ; son sanctuaire abritait leurs plus solennelles enseignes de guerre.

Minerve guerrière était une divinité des Celtes ligures de la Provence. Leur roi Catumarandus, entrant dans un temple de Massalia, y reconnut la déesse farouche de ses rêves, dans l'Athéna des Grecs.

Minerve est encore signalée chez les Celtes de Bretagne ; là elle ressemble à la fois à Vesta, déesse

des flammes et à Diane déesse des sources thermales.

Elle y porte le nom de Sul ou Sulis.

Une ville des Vénètes armoricaines se nommait *Sulis*. (Table de Peut.) Le nom se retrouve dans *Sulevae*, *Suleviae*, *Sulviae*, divinités protectrices féminines, souvent confondues avec les déesses mères, et représentées, comme elles, au nombre de trois sur quelques monuments.

Une inscription de Nîmes réunit les trois noms suivants : *Suliviae*, *Idennicae*, *Minervae votum*.

Au masculin *Sulfi*, ce sont des divinités de foyer domestique.

« Au temps de César, la plus grande déesse des Gaulois transalpins (la seule qu'il se donne la peine de citer) est encore Minerve. La persistance du rôle de Minerve comme divinité nationale féminine des Gaulois se montre encore par le nombre et par l'importance des sanctuaires qui lui sont consacrés. La présence de *Pagi* à son nom est également une preuve concluante de son caractère politique. »

Le surnom de Belisama est donné à Minerve dans les inscriptions de Conserans, de Saint-Bertrand de Comminges et d'Avignon.

« Minerve était pour les Gaulois la personnification des travaux ingénieux et des arts utiles. »

L'autel de Bapteresse la montre en relations avec Mercure, Hercule et Apollon.

A Yzeures, Minerve exhaussée sur un piédestal, drapé à la romaine, le bouclier au bras gauche, figure dans un encadrement orné. A ses pieds rampent deux *géants* imberbes, dont les membres inférieurs se terminent en forme de serpents ; ils élèvent

vers la déesse des regards et des gestes suppliants. Ce travail date de l'an 19 de notre ère.

La Minerve de Poitiers.

Une statue de marbre antique fut découverte le 20 janvier 1901, à 2 mètres de profondeur, sous le niveau de la terrasse qui bordait naguère les anciens jardins de l'hôtel de Lusignan à Poitiers.

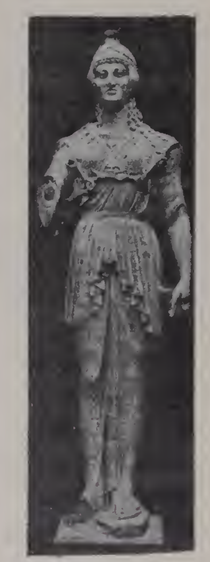


Fig. 107.

Les circonstances de la découverte de cette statue de Minerve établissent : que les mutilations sont antérieures à l'ensevelissement ; que la statue a été enfouie non pour la supprimer, mais pour la dérober à la destruction complète, en attendant des jours meilleurs ; que des siècles durent s'écouler et qu'il fallut le hasard de remaniements profonds dans le sol pour la ramener au jour.

L'œuvre exhumée joint à d'éminentes qualités artistiques la valeur d'un type qui a sa place marquée dans l'évolution de la sculpture grecque et parmi les représentations figurées d'une grande divinité (fig. 107).

Cette œuvre est un spécimen d'art archaïque à une période reculée de la sculpture grecque.

Archaïque par son attitude hiératique, par ses jambes jointes, le modelé du corps, du menton, des joues, par l'ageucement des plis, par l'agencement de la coiffure ondulée sur le front, plaquée en gros bandeaux sur les tempes et complété par le casque.



Fig. 108.



Fig. 109.

Sur la nuque le catogan massif et raide a quelque ressemblance avec les chignons de plusieurs statues d'Athéna. Dans la présente statue, ce détail, peu flatté, était voilé par la crinière du casque.

Les mèches ondulées qui dépassent la visière du casque sont dans la pure tradition de l'archaïsme avant Phidias.

Elle porte le casque attique de moyenne dimension, qui lui-même portait un cimier imitant la queue de cheval. La coiffure devient ainsi analogue à celle de l'Athénée d'Égine.

De face, cette tête large, au menton volontaire,

au front puissant, aux yeux bien fendus, à la bouche discrètement souriante, au nez droit, a grand caractère (fig. 108).

Dans l'ensemble, l'élégance imposante ne va pas sans une certaine lourdeur ; le sculpteur recherchait la sérénité réfléchie et vaillante.

Le profil marque une finesse presque piquante, un air d'ineffable douceur. C'est le charme moral joint à l'harmonie physique (fig. 109).

Parmi les représentations connues d'Athénée, celle de Chantilly mise à part, il serait malaisé d'en découvrir une dont la physionomie reflétât plus complètement les qualités multiples et souvent opposées que la légende a réunies dans la personnification d'Athéna.

Les jambes prononcent un mouvement souple, le corps prenant un point d'appui sur la jambe gauche et la jambe droite suivant le geste tranquille du bras dans une légère flexion en avant.

Le vêtement se compose de deux tuniques, l'une le *Chiton*, qui tombe jusqu'aux pieds à la mode dorienne, l'autre l'himation qui est jetée sur la première et ramenée derrière par dessus le bras droit, étageant de droite et de gauche ses plissés systématiques.

Ces deux tuniques supposent un troisième vêtement, le chitonicon, sorte de corsage de dessous à manches et fait d'une autre étoffe que le chiton.

L'artiste a donné aux manches qui couvrent le haut du bras le moelleux spécial de la laine, alors que les plis des autres vêtements affectent le brillant lisse de la toile.

Les manches ne sont pas cousues, mais fixées par une suite d'agrafes.

Le cordon de ceinture dans les statues archaïques passe sur le long chiton seul, ici le cordon passe sur les plissés de l'himation afin de donner à la déesse la liberté des mouvements nécessaires pour une lutte à main armée.

Certaines statues d'Athénée remplacent le cordon par deux serpents entrelacés.

Sur le vêtement est jetée l'égide qui protège la poitrine et les épaules. Les serpents enroulés de la bordure se retrouvent sensiblement plus gros toujours en bordure au bas du pan postérieur.

Dans le dos l'égide retombe comme un vêtement, jusqu'au pli du genou, la surface est formée d'écailles imbriquées qui sont celles d'un grand reptile.

Sur l'Athénée Parthénos à Ostie, le Gorgonéion fait office du fermoir des deux pièces de l'égide et s'ajuste aux serpents comme sur la statue de Poitiers.

La main, brisée au moment de l'ensevelissement, est une merveille de travail délicat. Elle tenait probablement une *branche d'olivier et son rameau*, baissée vers le sol.

Quant au bras droit, son mouvement est le mouvement classique de l'Aurige de Delphes, des Minerves d'Ostie, de Velletri et de Turin, qui avancent le bras pour donner ou recevoir.

L'Aurige date de 486 avant notre ère.

Le geste de l'Aurige est celui du calme paisible qui exclut tout effort.

Le geste de la déesse est celui d'un accueil bienveillant ou d'un don gracieux.

Victoire ailée ou chouette présentée par la main droite ; rameau d'olivier, emblème de prospérité et

de paix dans la gauche, ce sont deux attributs qui se complètent logiquement l'un l'autre.

Les Athéniens honoraient cette Athéna Nikêphoros ou Pacifère, d'un culte spécial très ancien. Elle était représentée depuis les temps reculés par un xoanon.

Or cette antique figure, fut vers 470 avant notre ère, l'objet d'un remaniement artistique par le sculpteur Calamis, l'un des prédécesseurs les plus illustres, et sans doute l'un des maîtres de Phidias.

Sous la technique raffinée des archaïsants du temps d'Auguste, la Minerve de Poitiers offre maints caractères qui ramènent à la sculpture athénienne antérieure à Phidias :

Et même le caractère qu'un texte précis attribue à la *Sosandra* de Calamis, le sourire majestueux et discret, semble avoir été observé sur le profil même de la Minerve de Poitiers.

Cette statue d'origine italique (elle est presque sûrement en marbre de Carrare avec la possibilité d'un marbre de Filfilla, Algérie, mais avec exclusion de l'hypothèse d'un marbre grec), produit de l'art archaïsant qui florissait à Rome sous Auguste d'abord, puis sous Hadrien, restitue des types différents d'Athénée et d'autres divinités féminines, telles que les représentait l'archaïsme avancé de la période qui précéda immédiatement Phidias.

Cette Minerve n'est ni un bijou de collection (1 m. 50) ni une œuvre de décoration provenant de quelque place publique ou de quelque édifice privé ; elle est une image du culte, copiée ou combinée sur des modèles vénérés composant une de ces figures hiératiques dont la piété tenait à respecter les formes traditionnelles, alors qu'un art raffiné s'ingéniait à

rajeunir leur expression naïve et leurs attitudes compassées.

Exhaussée sur un piédestal, éclairée par la lumière discrète qui tombe d'en haut par la coupole entreouverte, elle apparaîtra comme l'une des patronnes de la cité, à la fin du paganisme, elle livrera le secret de son étrange enfouissement.

Des fidèles l'ont sans doute, après une première mutilation, soustraite aux fureurs iconoclastes des Chrétiens devenus les maîtres ; ils l'ont préservée de la destruction complète, en la confiant à la terre, qui l'a gardée pendant plus de 1.600 ans telle qu'elle l'avait reçue.

Pallas-Tritogénéia des Grecs primitifs, Menerfa des Étrusques, Sulis-Belisama des Gallo-Romains a joué un rôle considérable dans les Gaules, avant, pendant et après la guerre de l'indépendance.

Avec Hermès elle protégeait les navigateurs, et les cités, elle doit donc avoir des représentations associées aux représentations d'Hermès Gaulois. Celui-ci se voit sur le menhir de Kernuz avec une petite divinité indécise.

Pallas était révérée à Limonum, ville très voisine de Mediolanum. L'autel de Saintes présente la triade d'Aere-Cura, Teutatès, complétée par une divinité féminine apportant la richesse aux peuples voisins de Saintes.

Dans sa lutte contre Géryon, Héraclès fut aidé par Minerve. Lorsque Héraclès fit sa paix avec les successeurs de Géryon, il entra dans la triade que l'on observe au revers de l'autel de Saintes. Cette triade comprend d'abord Teutatès et son ami des temps récents Héraclès. La triade se complète par une pe-

tite déesse féminine apportant richesses et prospérité aux peuples en question.

Minerve, du propre aveu de César, peut seule représenter une grande déesse gallo-romaine, en dehors de la grande déesse Aere-Cura.

Nous proposons donc de voir dans les trois petites divinités anépigraphes de Kernuz et de Saintes, la déesse de Limonum, Tritogénéia-Sulis-Belisama, qu'elle soit différente ou identique à l'énigmatique Rosmerta.

Méduse.

Tritogénéia, des Grecs primitifs, dont les noms gaulois sont Sulis-Belisama, vit son culte naître en Hespérie, se propager sur la terre africaine jusqu'aux Syrtes, ou l'*Égide* reçut un nouveau nom, par sa ressemblance avec le manteau de peau de *chèvre* des habitants du nord de l'Afrique. Son culte passait ensuite en Grèce, par Argos et Mycènes pour s'établir dans l'Athènes pélasgique.

La déesse était accompagnée d'un symbole très précis, le grand serpent *Erichthonios* également venu des terres et des mers hespérides, né d'Héphaistos et de Tritogénéia.

Elle portait sur ses épaules l'*égide*, armure composée d'un corps de *serpents écailleux*, d'un grand serpent, et entourée sur les bords de petits serpents.

Sur la poitrine et sur l'égide se détache le *gorgo-*

néion, image de la tète de Méduse, coupée sur un corps de serpent.

Cette tête de *Méduse*, ce gorgonéion, fait souvent office de fermoir pour l'égide, et s'ajuste aux serpents de l'armure.

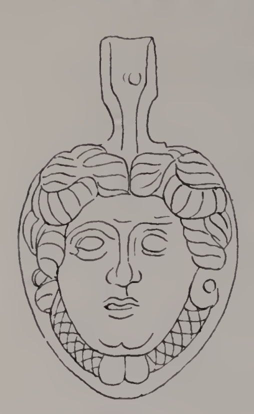


Fig. 110.

Tritogénéia, dans ses représentations grecques, a parfois des serpents comme ceinture de son corps et de ses vêtements.

Tritogénéia et Méduse sont souvent en rapports mythologiques étroits. Méduse, de son côté, est en rapport avec le torques Gaulois.

Un bronze antique ayant servi d'applique à un vase ou d'umbo pour un bouclier, représente une tête de Méduse se terminant sous le menton par deux boules qui sont des boules de *torques* (fig. 110).

Le nez, l'arcade sourcilière et l'ensemble de la figure se rapprochent du type d'une tête de bronze représentant un chef gaulois.

Par sa conception et par son exécution, l'origine de cette tète de Méduse doit être la même que celle de la tête du Gaulois. Cette dernière fut trouvée près de Lyon dans le lit de la Saône. Son torques est représenté en relief.

Cet ornement essentiellement gaulois apparaît sur des statues ou des bas-reliefs grecs ou romains, uniquement lorsqu'il s'agit de représenter un Gaulois.

Sans doute on se trouve en face d'un portrait gaulois, qu'il s'agisse d'un homme ou d'un dieu.

On ignore l'endroit précis où fut découverte cette tête de Méduse, elle est dans une collection de Troyes.

C'est de Horkos, Ork, dieu du tork gaulois, que Méduse a pris son nom de Ork-one, Gorgone des Grecs, Orcanie du moyen âge ?

La Méduse de Martres Tolosane.

Il y a près de 5.000 ans, Tyr était fondée. Sous l'impulsion de Melqarth, les navigateurs Sidoniens avaient déjà probablement traversé la Méditerranée, reconnu les Colonnes, et commençaient la découverte des côtes occidentales d'Europe.

Quinze cents ans plus tard la force héracléenne entraînait les navigateurs égéens depuis le promontoire Ténare, jusqu'aux Colonnes et aux pays des Charriots étincelants (Artio ?).

En venant du large vers le promontoire le plus saillant à l'Ouest des terres santoniques, le navigateur étranger rencontrait d'abord, sur la vaste étendue des mers, un obstacle d'aspect effrayant, et dont rien ne signalait l'approche.

C'était le rocher la *Congrée*, la roche *bonne* ou *divine*, Urcanie, Orcanie, Orcania des anciens routiers.

C'était l'Ork du pays des Aulnes, des *Ones*, l'Orc du pays d'Onis.

Orc avait, en gaulois, la signification la plus haute de gloire et de richesse. Orc du roi était un titre princier.

Lorsque ce roi était le roi Dis, Adès, l'*Ork*, c'était le dieu lui-même, porteur du *Tork* aux pommes d'or.

Au banc de Rochebonne, le relèvement du fond est brusque du côté du large. Par mauvais temps la mer s'y lève affreusement, les coups de mer y sont d'une grandeur et d'une violence inouïes.

Sur la tête la plus élevée du banc, la *Congrée*, il reste 4 m. 70, à marée basse ; dans les grosses mers, elle paraît entre les lames et dans les moins creuses, on voit souvent les goëmons qui poussent en longues lanières sur son sommet.

Le navigateur, phénicien ou grec, qui franchissait ce banc, se voyait au milieu d'un brisant redoutable. Au moment où son navire, lancée avec une force irrésistible, suivait la pente descendante d'une lame énorme, il apercevait, au fond du creux, une dent de roche immobile et morte, qui attendait son navire pour le broyer. Saisi d'épouvante, absolument pétrifié, il restait sans respiration et sans mouvement, alors que depuis quelques instants déjà le vent et les courants l'entraînaient sur des eaux moins dangereuses et vers des rives qu'il pouvait croire hospitalières.

Des travaux antérieurs firent identifier la Roche bonne avec la tête de l'Orkone, de la Gorgone Médusa.

Cette roche signale l'entrée des trois gorgones hésiodiques, Liger, Caranta et Garumna, des deux serpents à tête de bélier du dieu Atès des Celtes.

du chien-serpent Canentilou, Cerbère des Grecs et des Romains ; les embouchures de ces trois fleuves semblent converger vers cette roche unique, parfois visible à la surface des mers.

La sculpture de Martres Tolosane reproduit tous les traits de la Gorgone mortelle, comme elle est encore vérifiable de nos jours (fig. 111).

Dressée verticalement sur le fond de la mer qui représente la semelle de la chaussure du pied gauche d'Atès, cette roche constitue le support de la tête pétrifiante. Cette tête affleure au fond du creux des lames. Les serpents, qui l'entourent, donnent l'aspect des mouvements de l'eau qui s'agite autour de l'obstacle immobile ; ce sont aussi les goëmons qui lui font une chevelure mouvante.



Fig. 111.

Là commençait le corps du grand serpent qu'était Médousa, dont la tête fut coupée ou découverte à l'arrivée des Perséides.

Ce corps était visible aux yeux des humains, il l'est encore de nos jours, et l'on peut en suivre les traces.

Le navigateur, phénicien ou grec, après l'émouvante épreuve, voguait pendant trente milles vers l'orient.

Une île, depuis en partie rongée par les flots, connue sous les noms d'insula Ratis ou d'île de Ré, l'obligeait à incliner un peu sa route vers le sud.

Il laissait à sa droite un promontoire remarquable, qui devait désormais lui servir de point de repère,

soit pour éviter la terrible Orkone, soit pour rentrer avec sécurité dans le pertuis d'Antioche, le Portus Santonum de la conquête.

L'extrémité nord du promontoire des Santons est encore marquée par les rochers à fleur d'eau qui portent aussi le nom d'Antioche.

Le langage maritime et les langues celtiques donnent, avec apparence d'exactitude, le sens de *tête d'Antu*, pour le nom des rochers et du pertuis d'Antioche.

Le corps du grand serpent se prolongeait entre les deux îles Ratis et Antilia, puis au milieu de l'estuaire Canentélou, Kerberos, et se terminait par un fleuve Caranta, Carentonus, dont le nom reproduit ce terme Ant, de Sanctonos, de Santones, de l'île Antros, et de beaucoup de lieux dits de la région.

Parmi les ports d'arrivée qui se présentaient, l'un à droite de l'embouchure du Carentonus s'appelait Capusium, aujourd'hui le Chapus, la tête; un autre à gauche de l'embouchure s'appuyait à la pointe du Ché, de la tête.

Le premier desservait la région au sud du Carentonus et par le *bracchium maris* de la Seudre atteignait le voisinage de Mediolanum, domaine de la grande déesse Erecura et probablement une des plus vieilles cités celtes.

Le second s'appelle Angoulins, c'est la route de terre la plus directe pour Angeri et Angoulême ; il dessert la région qui conserve le nom d'*Icculis*.

A la pointe du Ché, près le port d'Icculis, la légende place la majeure partie des manifestations du serpent Ro, identiques en bien des points avec celles d'Eckidna la nymphe anguipède, fille de Kallirhoé,

épouse de la tempête typhonienne, mère de Kerberos, mère des Scythes.

Les prêtres de Delphes et Hésiode montrent ces faits antérieurs à la mise en action de la force héracléenne. Celle-ci, au cours de plusieurs siècles, prit pied sur les terrains de sédiment peu élevés sur le bord de la mer, qui ont gardé à travers les siècles, les noms d'Alios, de Salis, de Sales, de Elle, Alis, Alis-camps et Champs-Élysées, etc. Elisa des Phéniciens, Didon de Virgile, et la principauté de Didonne (antérieure à Charlemagne), Addir, Attès, etc., montrent que Celtes et Sémites employaient les mêmes mots pour désigner des mêmes entités. Il est peu probable que les Celtes aient appris leur langue des commerçants de Sidon et de Tyr.

La force héracléenne, établie dans l'île d'Alonis, au milieu de l'archipel de Kerberos, pouvait avec le fleuve Caranta passer aux pieds de Médiolan et d'Iculis. Ce fleuve termine la queue rigide et pointue du serpent-chien à triple tête, du Cerbère des monuments.

On retrouvera l'image de cet appendice sur les statues égyptiennes de Sît-Typhon, l'adversaire d'Osiris.

Les navigateurs de la force héracléenne trouvaient une sécurité équivalente, jointe à des voies de pénétration plus étendues, en venant s'établir aux embouchures des serpents à tête de bélier.

Derrière l'île Antros, ils avaient le mouillage de Rigo-magus.

Derrière l'île Antilia (Uliarus des Romains), ils trouvaient les mouillages alors en eau profonde de Brégeat, des îles de Brèze, de Paradis et d'Arvert.

A l'embouchure du Liger, vers le Croisic, Guérande et Montoire, ils trouvaient d'autres points d'établissement.

Ces deux voies fluviales les conduisaient à l'intérieur du pays de l'or, de l'argent, du fer et de l'étain, dans le pays d'Hephaïstos.

D'abord guerriers et pirates, ils combattirent les Boï du dieu tricéphale, le bouvier d'Eritheia ; plus tard ils trouvèrent davantage de profit à nouer des relations commerciales avec ces régions où dominaient Hermès Atlante et Tritogénéia.

Ils contribuèrent à l'établissement d'Alesia, lieu de grand culte et de grand commerce.

Bientôt même, sous l'impulsion de la force Héracléenne, les jeunes hommes, les cavaliers de la nymphe Eckydné marchèrent vers l'Orient et donnèrent naissance à la nation des Scythes.

Avec le temps Eckidné dut se fondre avec sa voisine la grande déesse de Mediolan, dont elle resta probablement une émanation sous le nom de Eckona ?

Lorsque la force héracléenne parut sur les eaux du Kerberos, en Arimos, en Eritheia, Atès le tricéphale était déjà l'Ork, le roi de l'Erebos, dieu du ciel étoilé, dieu des eaux terrestres et chthoniennes, dieu de la guerre des peuples ariens. Son symbole de royauté était les pierres levées, dites Ork. Le cercle d'or ou collier était un signe d'honneur et de richesses. Celles-ci s'augmentaient lorsque le collier se terminait, près de sa fente, par des branches en or, de plus en plus grosses, ou *pommes d'or* et formait un Tork.

Le collier fendu avec les boules aux extrémités de

chaque branche paraît spécial à l'Europe occidentale et aux temps rapprochés de la conquête romaine. Le collier fendu avec renflement entre les deux extrémités, qui se retrouve dans les collections du bronze, a dû certainement être imité en or, mais se voit rarement.

Il pouvait en être fabriqué de petites dimensions, comme actuellement les Kans de l'Afrique occidentale avec l'or natif des régions du haut Niger. Tous ces colliers pouvaient devenir des ex-voto, que l'on plaçait aux pierres érigées artificielles ou naturelles, aux arbres, à tout ce qui pouvait représenter les cornes indices de la puissance de l'Erebos.

Il est possible que ces boules, ces colliers, une fois consacrés aux divinités redoutables de la vie et de la mort, n'aient plus été touchées par des hommes mortels, à moins qu'ils ne fussent conduits par la force Héracléenne ou par la Fortune de César.

Il suffisait à ce dernier de mettre la main sur les richesses de quelques temples gaulois, pour y trouver les moyens financiers de conquérir à nouveau les Gaules révoltées.

Le lac consacré aux divinités de Toulouse contenait des richesses des plus considérables.

Les statues de la Vierge, que la piété des fidèles place sur les autels en Espagne, gardent encore sur elles leurs plus précieux bijoux.

La force héracléenne découvrit la nature et le site de Kerberos, la propriété de l'étoile brillante, fixée à l'une des cornes d'un taureau céleste, d'indiquer le seul point toujours immobile de la voûte céleste ; elle donna naissance au peuple scythe, un grand es-

sort au commerce des métaux, et probablement aussi au commerce des esclaves.

Mais, avant l'arrivée de la force Héracléenne, Hermès Atlante et Tritogénéia habitaient l'Erebos ; ils facilitèrent les œuvres utiles d'Héraclès.

Tritogénéia portait déjà sur ses épaules la dépouille écailleuse du grand serpent Typhœus, vaincu par les dieux de lumière et dont Médusa fut l'image terrestre. Avant l'arrivée de la force Héracléenne, elle avait déjà conquis le droit de porter sur la poitrine la tête de la Gorgone pour fermer les deux parties de la cuirasse. A l'époque gallo-romaine, elle siégera en triade avec Atès et Héraclès sur l'autel du pays d'Aunis.

Les deux monuments de Toulouse, Medusa et le pied gauche d'Atès sont conformes à la réalité du mythe de Tritogénéia.

Médusa de Toulouse est la description réelle du phénomène géographique et maritime qui épouvanta les navigateurs préhistoriques. Tritogénéia, Hermès Atlante, Atès coopérèrent à la découverte de ce danger : pointe de roche dressée sur le fond de la mer, affleurant parfois sur la vaste étendue des eaux de Tléhys Kéto. Ce rocher Ork, symbole de la force d'Atès, se couronne par une tête, dont l'apparition jetait l'épouvante parmi eux qui l'apercevaient. Medusa devint aussi la marque certaine signalant l'approche des terres des Medulli et de Mediolan, elle portait l'un des anciens noms de la déesse souveraine de l'Erebos. Kora Persephoné, Proserpine, Erecura n'étaient que les noms successifs de Métis ou Maïa, fille d'Atlas.



MÉDUSE DE TOULOUSE

H. Demoulin, sc.

Hercule combattant de Sanxay.

A Rome on attribuait au roi Évandre la plus ancienne image du dieu Héraklès, celle qui figurait dans un sanctuaire sur le forum *Boarium*, auprès de l'Ara Maxima. C'était le monument le plus solennel de son culte.

On y conserva longtemps la massue avec laquelle le héros avait purgé le sol de l'Hespérie des fléaux qui l'infestaient. (*Enéide* VIII-276. — Pline, II, II, 34, 7, 16.)

La légende, qui l'oppose à Cacus, brigand monstrueux, installé sur l'Aventin, est une des plus anciennes de la race italique. Cacus déroba sur le forum boarium. des bœufs celtes appartenant à Héraclès.

Cacus, fils d'Héphaistos, était probablement de race hespérique ou celte ?

Une médaille de Maximien-Hercule montre cet empereur coiffé de la tête du lion. Le revers porte *Hercule Debellatori*.

Le dieu brandit la masse sur l'hydre à triple tête qu'il saisit de la main gauche, tandis que le corps du monstre contourne sa jambe.

L'Héraclès de Sanxay, comme sculpture, se rapporte à l'Hercule de Polyclète dont il est fait mention dans Pline l'ancien.

Sous l'empire romain, Hercule est le patron des soldats et des gladiateurs; Mercure est le patron des voyageurs et des trafiquants.

Il résulte de l'ensemble des monuments figurés qu'Héraclès prit au triple Géryon la majorité de ses attributs : la tête du taureau territorial, et la patère (il remplaçait parfois la patère par l'attitude sans gène de Gargantua). Ces attributs lui conviennent par la conquête de la péninsule Ibérique, où il exerçait vraisemblablement des fonctions divines calquées sur celles du précédent maître ?

Carnac.

Lorsqu'on parcourt les alignements de Carnac, on est frappé de l'aspect imposant de ces grandes pierres immobiles.

On a échafaudé bien des hypothèses à leur sujet.

Les constructeurs ont eu le souci, pendant vingt kilomètres, de suivre une ligne de faîtes bien déterminée à une distance égale du littoral extrême de la mer.

Les alignements paraissent postérieurs à la plupart des dolmens et des menhirs de la région. C'est évidemment un lieu de grand culte comme Abydos pour Osiris et Thignica pour le Saturne Africain.

C'est un *draconium* ou temple du *serpent Okéanos*, dont le culte ne peut être séparé du culte des eaux célestes, sources du fleuve Océan. Or les sources de l'Océan étaient alors l'ensemble des eaux de l'*Achéron*, c'est-à-dire l'*Erebos*, le taureau de la nuit étoilée, les eaux célestes fertilisant la surface des

AIGAION BRIAREOS

terres hespérides et l'*Eri-Chthonios*, le grand serpent des eaux souterraines.

Les monuments figurés montrent la triple Hécate aussi bien que Tritogénéia, souvent entourée d'un grand serpent à la hauteur des mains. C'est le grand serpent né de la nuit. C'est encore le grand serpent né de Phorkys et de Kéto, qui garde les pommes d'or des Hespérides. Les *boules d'or* qui terminent les Tork de l'Ork-us, Horkos (le dieu riche, terrible aux hommes terrestres et qui les frappe si l'un d'eux tente de se parjurer) donnent une solution plausible pour les *pommes d'or* si recherchées des Phéniciens et des Egéens.

Okéanos et Phorkys durent être très rapprochés l'un de l'autre jusqu'à l'apparition des Kronides auxquels Rheia donna le jour. Pour les Grecs le sceptre des mers passa dans la main de Poseidaòn. Pour les Celtes, il y avait une déesse honorée sur mer et proche à la fois de Téthys et de Keto.

Hécate, Ekate, semble bien avoir rempli les fonctions de Eck-idna et de Keto.

Hécate, qui a formé les noms modernes Ekaterinnen, Catalina, Katy, Catherine, etc., peut avoir formé son nom des deux éléments Ec et Keto; cependant l'antique Hécate, remontait, suivant Hésiode, à la période ouranienne.

Il convient de rappeler que le culte du géant Aigaion Briareos fut détruit en Grèce et en Mysie par le culte de Poseidon.

Apollonios appelait Poseidon dieu de la génération, parce que, maître de l'élément humide, il nourrit et engendre toutes choses, puisque l'eau fait tout naître.

Pour les Celtes, le grand serpent Eri, le dieu indigène aux spirales, à la rouelle, au swastika, devait être honoré dans les temples à ciel ouvert de Carnac.

Les spirales sont les traces des serpents célestes qui apparaissent dans la nuit étoilée ; ce sont aussi les traces des serpents formés par les eaux célestes s'écoulant à la surface ou dans les profondeurs de la terre.

La rouelle et le swastika sont les symboles des rotations solaires, des tourbillons de vent et d'eau, du feu, etc.

Les cromlechs, à Carnac, semblent, en outre, en relations avec les mouvements annuels du soleil.

Les cromlechs seraient donc essentiellement des temples.

Les grandes pierres les plus rapprochées du cromlech sont plantées par leur bout le plus petit, ce qui leur donne tantôt l'aspect d'une hache ou tantôt celui d'une épée fichée dans le sol.

Ces pierres ont été fournies par les champs pierreux où elles sont dressées.

Les pierres diminuent de taille en s'éloignant d'un cromlech et augmentent de volume à l'approche d'un autre cromlech.

Cette disposition rituelle a été observée aussi dans le Dekkan.

Les pèlerins régionaux viennent encore à Carnac offrir des bestiaux, qui sont vendus au profit de l'église par les soins du Conseil de fabrique.

C'est probablement la réminiscence d'un usage des Celtes venant honorer leur dieu et lui donner leurs bestiaux les meilleurs et les plus beaux, afin

d'obtenir sa protection pour eux et pour leurs troupeaux.

C'est sûrement une application du conseil de saint Grégoire le Grand, qui recommandait d'attirer les païens en conservant leurs temples et leurs lieux de réunion, tout en y plaçant des reliques. Les païens devaient y venir, et y vinrent plus volontiers.

Les dolmens et les menhirs en Gaule.

Les dolmens sont essentiellement des monuments funéraires et probablement consacrés aux divinités de la vie et de la mort.

Beaucoup de dolmens ont été primitivement enfouis dans le sol ou recouverts d'un amas de pierres et de terre.

Partout dans les Gaules des dolmens ont été trouvés, sauf dans le Gers, la Haute-Garonne, le Rhône, l'Ain, le Jura et la région des Vosges.

Le maximum des dolmens subsistants s'observe dans le Morbihan, l'Aveyron, l'Ardèche, dans le Finistère, le Lot, la Lozère et le Gard.

Les causes de destruction des dolmens ont été plus actives dans les pays de terrains secondaires que dans les pays de terrains primitifs.

Ce contraste est saisissant entre la destruction rapide, visible des mégalithes calcaires de la Saintonge, et la conservation positive des mégalithes granitiques de la Vendée.

Le rite de l'inhumation est de beaucoup le rite

le plus fréquemment employé. Le rite de l'incinération a été plus fréquent dans quelques endroits.

Les dolmens troués paraissent avoir été pratiqués pour laisser sortir à des époques régulières les esprits des morts ou les divinités de la vie et de la mort.

La hache fut de très bonne heure l'objet d'un culte chez les néolithiques : il en a subsisté des manifestations jusqu'à l'époque gallo-romaine.

La hache des néolithiques devint la pierre de foudre des paysans du moyen âge.

« Il y a une continuité saisissante dans les rites funéraires depuis l'homme paléolithique enseveli avec ses couteaux de silex et ses colliers d'os ou de dents de carnassiers, jusqu'au chef gaulois couché sur son char de parade avec la longue épée de fer à son côté et au bras un bracelet d'or...

« Les armes et les objets divers qu'on déposait dans les tombes continuaient de servir au défunt, et plus le mort était riche et puissant plus les hommes de son clan tenaient à honneur de lui fournir tout ce dont il pouvait avoir besoin. C'est pourquoi le contenu de ces tombes anciennes permet de reconstituer en grande partie la vie sociale contemporaine.

« La mort en ces temps, était plus que l'ombre de la vie (1). »

Les pierres intentionnellement dressées par l'homme sont encore nombreuses sur le sol des Gaules, malgré la grande destruction qui en a été

(1) Ch. Renel, *Les Religions des Gaules*, 1906.

faite pendant 1.600 ans. Le maximum des pierres subsistantes se trouve dans le Morbihan, le Finistère, les Côtes-du-Nord et l'Ille-et-Vilaine.

Les menhirs isolés sont de dimensions très variables, jusqu'à 21 mètres de hauteur. Ce sont des monuments commémoratifs, des indicateurs de rassemblements religieux, de marchés fréquentés, de sépultures importantes, de nécropoles, de souveraineté.

Ce sont, par-dessus tout, des monuments consacrés aux différentes formes de la puissance divine.

Le menhir de Kernuz, antérieur à la conquête romaine, montre la réunion des plus grands dieux gaulois. Ses indications sont jusqu'à présent vérifiées par les monuments figurés contemporains.

Le menhir du vieux Poitiers est consacré au dieu Ratis, un des noms du dieu tricéphale, accroupi et cornu, dont le nom le plus général est Atès.

Les menhirs sont, pour beaucoup de cas, les symboles de ce dieu suprême, et dans ces cas spéciaux ils deviennent phalliques et sont aussi la représentation de son épée enfoncée dans le sol.

Quelques-uns sont relatifs au culte de la hache.

Les menhirs ont été remplacés à la période gallo-romaine par des piles ou fana, consacrés à Dispater, à Proserpine, à Minerve, etc., etc.

Ils furent l'origine des lanternes des morts et des clochers placés à côté des églises chrétiennes.

Les cromlechs, les enceintes carrées composées de menhirs furent des temples, comme le téménos des anciens Grecs, et le gor des anciens Guanches.

Dans la période gallo-romaine plusieurs temples

gaulois furent édifiés suivant les idées romaines et la plupart d'entre eux furent remplacés par les premières églises chrétiennes.

Il y avait en Gaule d'innombrables bois sacrés.

Croyances et cultes celtes, survivances.

La pratique de la magie était constante chez les Gaulois.

Les Druides professaient, dit-on, l'immortalité de l'âme et la croyance dans une survie.

L'âme, après la mort, pouvait s'incarner dans une autre forme.

Les Gaulois, comme tous leurs contemporains, pratiquaient les sacrifices humains.

Sous l'empire de la conviction que leurs divinités exigeaient ce sacrifice, ils pratiquaient sur eux-mêmes le suicide et au besoin égorgeaient leurs propres blessés par grandes masses.

Les Romains, qui admiraient le dévouement de Décius, n'hésitèrent pas à enterrer tout vifs, un Gaulois et une Gauloise dans le forum Boarium, pour apaiser les divinités infernales.

Les Gaulois croyaient que le gui du rouvre, pris en boisson, rendait la fécondité à tout animal stérile.

Des survivances du temps des Gaulois se manifestent encore dans les populations de leurs anciens territoires.

Les armes en silex, les haches en pierre sont restées des pierres du tonnerre.

Les dolmens sont restés les habitations des divinités champêtres ou infernales.

Les revenants peuplaient les cimetières et les vieilles ruines.

Les âmes des morts se font encore entendre parmi les rugissements de la tempête.

Les menhirs et les cromlechs marquaient le théâtre de la danse des fées, comme les monuments d'Hécate montrent les composantes de la triple déesse tournant autour d'une colonne.

Les mégalithes recouvraient de leur masse un trésor gardé par un dragon.

Dans l'église de Villers (Oise), on conserve une pierre provenant d'un dolmen et sous laquelle on fait passer les enfants malades.

A Trie, depuis un temps immémorial existe l'usage de faire passer des enfants faibles ou rachitiques par l'ouverture d'un dolmen troué.

Dans le Midi de la France, la même pratique est usitée, notamment près du tombeau de Saint-Fort, le remplaçant d'Hercule, de Silvain et du gros serpent des Gaules.

D'innombrables survivances attestent l'ancien culte des eaux miraculeuses pour guérir les maladies des hommes et des animaux.

Le christianisme s'efforce de sanctifier les mégalithes et les sources : il n'y réussit qu'à peu près.

Les herbes de la Saint-Jean sont encore recherchées dans certains départements.

Les feux de la Saint-Jean sont encore en pleine survivance.

Les statues-menhirs.

Découvertes d'abord dans le Tarn et l'Hérault. Ce sont des blocs de pierre de taille inégale (de 1 mètre à 2 m. 10 de hauteur), de forme ovale, aplatis sur les côtés, destinés à être plantées droit en terre.

Elles sont tantôt en grès rouge permien, tantôt en grès blanc bigarré du trias.

Elles représentent des divinités masculines portant un baudrier et peut-être un poignard (?), des divinités féminines nettement marquées par deux seins ronds en relief, des divinités probablement féminines ne portant pas le baudrier. Les ornements gravés au trait sont fort obscurs.

M. S. Reinach les rapporte au premier âge du métal, « les accessoires qu'on y distingue nettement ne pouvant répondre qu'à des originaux en métal, probablement en bronze ».

Ces statues-menhirs étaient dressées au fond des vallées, à mi-côte et au sommet des hautes montagnes, origines des sources.

Les unes sont près d'un cours d'eau, les autres près d'un lac, les autres loin des sources. Elles sont au nombre d'une douzaine.

Des statues analogues moins bien conservées ont été trouvées dans l'Aveyron.

Ce sont trois pierres sculptées provenant du département du Gard. Les seins sont nettement marqués dans ces deux statues. L'une d'elles a un collier:

toutes trois portent sur la poitrine un attribut (hache ou crosse ?). Ces statues paraissent appartenir soit à la fin du néolithique, soit au début des métaux.

Dans les grottes sépulcrales de la Champagne, toujours sur une paroi du couloir d'accès ou de la salle précédant la grotte, des sculptures sur pierres dolméniques sont la représentation d'une divinité féminine, indiquée tantôt par le collier et deux seins proéminents, tantôt par le nez, le collier, les deux seins et la hache.

Sur l'emplacement d'Alésia on a découvert une statue féminine très fruste, la tête seule est figurée avec le torques gaulois autour du cou : le reste est remplacée par une gaine.

Il existe en Sardaigne un cercle de menhirs, dont chacun est orné de deux seins en relief. Ces menhirs figurent peut-être une ronde de déesses.

Ces statues-menhirs, ont naturellement été rapprochées des terres cuites de Chypre et des marbres d'Hissarlik, qui offrent les mêmes analogies.

Des ex-voto gaulois en bois ont été trouvés dans la fontaine sacrée de Montbourg (Loiret) et aux sources de la Cave, près Essara (Côte-d'Or.)

Les animaux totems des Gaulois.

Les noms du taureau, du cheval et du sanglier se retrouvent dans les noms des divinités et des peuples, des localités et des hommes. Ils sont figurés

sur les monnaies. Les représentations de ces trois animaux montés sur des hampes formaient les enseignes qui conduisaient à la guerre les tribus en armes.

Le cerf et l'ours semblent avoir joué un rôle plus ancien que ces trois conducteurs des Celtes. Le tricéphale portait peut-être des cornes de cervidés avant de porter des cornes de bovidés. L'ours a formé le surnom Artaios de Mercure, le dieu de l'activité humaine le plus considérable en dehors du tricéphale.

Le serpent est l'équivalent chthonien du taureau des eaux célestes.

Le loup et le chien apparaissent maintes fois comme attributs des dieux principaux, avec le serpent à cornes de bélier, le cheval à tête humaine, l'ours à crinière et à queue de lion. Le corbeau, la grue et l'aigle éployé conduisent parfois le taureau, le cheval et le sanglier. Ces trois oiseaux semblent appartenir le corbeau à Hermès, les grues à Atès, l'aigle éployée à Ésus?

Typhôeus. — Kerberos.

D'après Hésiode, lorsque Zeus eut chassé les Titans de l'Ouranos, la grande Gaia enfanta son dernier-né *Typhôeus*, ayant été unie au *Tartaros* par Aphroditè d'Or.

Hésiode fait alors une description remarquable de la *tempête typhonienne*, telle qu'on la voit tous les

hivers se produire sur l'Océan Atlantique et s'abattre sur les côtes occidentales de l'Europe. Les navigateurs ancieus, qui fréquentaient les côtes occidentales des Gaules, purent voir une relation entre les montagnes du Tartare et les tempêtes cycloniques si fréquentes et si terribles.

Après la victoire du culte de Zeus dans l'esprit de ses adorateurs égéens, Typhôeus resta dans le Tartar, où il aboutit toujours suivant les habitants des côtes maritimes de la Gaule. En effet les tempêtes cycloniques, dès qu'elles ont touché la côte, continuent très généralement leur route vers l'intérieur du continent.

« Et de Typhòeus sort la force des vents au souffle humide

... qui sans utilité soulèvent la mer et se précipitent...,
... ils forment des tourbillons violents. Et ils soufflent
... et dispersent les nefs et perdent les matelots ; car il n'y a point de remède à la ruine de ceux qui les rencontrent sur la mer. Et sur la face de la terre... les beaux travaux des hommes nés d'elle, ils les détruisent...

« De Krysaor et de Kallirhoé l'Océanide naquirent Géryon aux trois têtes et Ekhidna moitié nymphe, moitié serpent monstrueux... » « Et elle était enfermée dans *Arimos*, sous la terre la morne Ekhydna... Et l'ôn dit que Typhaon s'unit d'amour avec elle, ce vent impétueux et violent, avec cette belle nymphe aux yeux noirs.

« Et elle devint enceinte, et elle enfanta le monstrueux Kerberos, chien d'Aidès, mangeur de chair crue, à la voix d'airain, aux cinquante têtes, impudent et vigoureux.

« Et du Tartar... et les demeures du dieu souterrain, du puissant Aidès et de la terrible Perséphonéiè... un chien féroce, effroyable, en garde les portes et, dans sa mauvaise ruse, ceux qui entrent, il les flatte de la queue et des oreilles, mais il ne les laisse plus sortir et plein de vigilance, il dévore tous ceux qui veulent repasser le seuil du puissant Aidès et de la terrible Perséphonéiè. »

Lors de la rencontre entre Typhôeus et Zeus, Hésiode dit :

« Et peut-être qu'en ce jour une œuvre fatale eut été accomplie et que Typhôeus eut commandé aux mortels et aux immortels si Zeus ne l'eût aussitôt compris. Et il tonna avec puissance et avec force ... frappa Typhôeus... et il le dompta lui-même sous les coups... et le plongea dans le large Tartaros. »

Hérodote raconte que Typhaon fut englouti sous les eaux du marais Serbonis, en Syrie.

Phérécyde dit Typhaon, foudroyé par Zeus, enseveli sous *Arimes*, mont de Cilicie ou de Lydie.

Virgile fait de Typhôeus et de Typhaon un seul et même personnage qu'il place parmi les fils de la terre, à côté des Titans Coios et Iapet.

Pour la destinée de Typhôeus, l'*Énéide* donne deux traditions contradictoires :

1° Vaincu par Zeus, il est plongé dans le Tartar, comme le veut la théogonie hésiodique ;

2° Typhôeus a été enseveli sous l'île d'Inarimé, que les Grecs nomment Pythécousa, aujourd'hui Ischia.

Cette confusion se retrouve dans la *Pharsale* de Lucain et dans les *Puniques* de Silius Italicus. Le Tartar présente une solution à ce différend; le mot

Arimes peut s'appliquer aux laves du pays des Arverni, de *Bri-arè*.

La mythologie grecque fait de Cerbère le chien de garde, qui veille sans cesse au seuil des enfers.

Virgile suit cette tradition : l'*Énéide* place l'antre, où *Cerbère* est couché, en face du port du fleuve infernal où Charron débarque les morts, bien loin du palais de Pluton.

C'est d'après les monuments figurés que Virgile fait le portrait de ce gardien du Tartare ; c'est d'après les traditions helléniques qu'il imagine l'offrande du gâteau qu'Énée doit présenter au chien monstrueux pour l'apaiser et l'endormir.

Europe et Cadmos.

Une divinité, que les Grecs disent être Zeus Kronide sous la forme d'un *taureau*, ayant enlevé Europè, fille de Phoïnix (Agénor, roi de Phénicie), son frère Cadmos eut ordre d'aller la chercher et de ne point revenir sans elle.

Il consulta l'oracle de Delphes, qui lui ordonna de bâtir une ville à l'endroit où un *bœuf* le conduirait.

Il construisit *Thèbes* dans l'endroit où le *bœuf* le conduisit. Europe commençait au moins en Béotie.

La divinité qui, sous la forme d'un *taureau*, enleva Europe, fut ensuite le père de *Minos* et de *Rha-*

damanthe. Europe s'étendit donc de la Crète jusqu'aux rives de l'Océan Atlantique.

Cette divinité donna même à Europe, pour qu'il fût le gardien de la Crète, le géant *Talos*, qui de ses pieds d'airain faisait trois fois chaque jour le tour de l'île.

Cette divinité ne peut être Zeus ; elle a tous les caractères de l'Erebos, le Tarvos celte ou précelte ?

Enfer. — Dis. — Proserpine.

L'enfer, composé du Tartare et des Champs-Élysées, est désigné par Virgile et par Homère sous le nom collectif d'*Erèbe*, qui désignait primitivement le principe mâle de l'obscurité.

C'est sur l'Érèbe que s'exerce le pouvoir absolu de Jupiter Stygien, qui porte les deux noms d'ailleurs synonymes de Dis et de Pluton.

Le dieu règne sur des espaces vides, sur des régions que des ombres vaines peuplent seules. Son palais, il n'est pas le seul à l'occuper. Avec lui demeure la Junon infernale, Proserpine, que Thésée et Pirithoüs, enfermés dans le Tartare, ont en vain essayé d'arracher de la demeure de Pluton.

Proserpine exige de tout mortel assez audacieux pour pénétrer dans l'Enfer l'hommage d'un *rameau d'or* difficile à découvrir et à détacher de l'arbre.

La Sybille avertit Énée qu'il n'est pas possible de pénétrer dans les profondeurs de la terre, avant

d'avoir détaché, pour le porter en hommage à Proserpine, un *rameau d'or* qui se cache sur un arbre touffu, au milieu d'un bois sacré, situé au fond d'une vallée *fermée de toutes parts*.

Ce tableau peut s'appliquer à la vallée du Mont Dore ; mais Énée doit trouver cette vallée aux environs de Cumes et y découvrir l'arbre qui porte le rameau d'or. Ce dernier ne cédera que si les Destins permettent cette descente aux enfers.

Vénus envoie ses colombes guider son fils jusqu'à l'arbre désiré, dont le rameau se laisse cueillir.

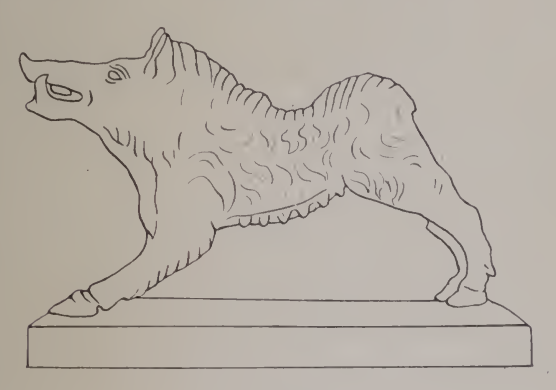


Fig. 112.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

Les grands dieux de l'époque gréco-romaine séjournaient au sommet des monts. Mercure Dumias, dieu gallo-romain, avait son temple au sommet du Puy-de-Dôme. Teutatès et sa triade devaient avoir un piédestal au moins aussi élevé.

Le panthéon gaulois, tel que le présente le menhir de Kernuz comprend :

1° Un dieu (au serpent et au chien ?) et une déesse liés entre eux, dans une demeure profonde, au moins pour la moitié du temps. Ce sont Teutatès et Erecura ;

2° Ésus, le dieu celte de la guerre ;

3° Hermès, le dieu de la navigation et du commerce, accompagné d'une petite divinité indéterminée ;

4° Hercule des Romains, Heraklès des Grecs, Melqarth des Phéniciens.

L'autel de Saintes dans sa face principale présente :

1° Une divinité masculine, *accroupie à l'orientale* vêtue du sagum, ayant pour attributs certains le *torques* et la *bourse*, Teutatès ;

2° Une grande déesse à l'esprit altier, honorée

par-dessus tout dans Mediolanum et le pays des Gaulois Santons, Erecura ;

3° Une petite déesse féminine indéterminée.

L'autel sur sa face postérieure présente :

1° Le dieu bouddhique dominant spécialement un pays voisin, déterminé ;

2° Une petite déesse indéterminée ;

3° Hercule, l'ancien dominateur du triple Géryon.

Le dieu bouddhique a son piédestal supporté par deux têtes de taureaux Tarb-elli, Tarvos Trigaranos. La force héracléenne est supportée par une tête de taureau Tarsis (?). Le mythe de Géryon est ici en pleine survivance.

La tête de la déesse du *Fanau de Persac* et le dyptique de plomb qui l'accompagne donnent le nom de la redoutable déesse de Mediolanum, c'est *Proserpine* des Romains. Son époux, *Pluton Hadès* des Grecs, est le *Dispiter* des Romains, le père des peuples gaulois.

L'autel de Reims identifie son dieu accroupi avec celui de Saintes : barbu, cornu, accroupi, ayant pour marques distinctives le torques et la bourse, alimentant taureau et cerf, successeur de Géryon, allié d'Héraclès dans le panthéon gaulois, placé au-dessus de Mercure et d'Apollon romains, époux de la grande déesse des peuples celtes, souveraine spéciale de Mediolanum, roi lui-même d'un pays maritime caractérisé par la finale is (Médis, Ratis, Onis, Iculis), roi du pays des Ones ou des Aulnes.

Son nom latin, Dispiter, Pluton Hadès en grec, nous indique la plus grande partie de ses fonctions. Un seul terme gaulois, Teutatès, se rapproche par le phonétisme Atès Hadès.

Alès et *Dispiter* désignent une même personne, le dieu-père.

En déterminant les fonctions du dieu gaulois par les monuments suivants, peut-être sera-t-il possible de trouver une confirmation des premières indications ci-dessus?

La statuette d'Autun apporte trois faits nouveaux : le dieu accroupi est *tricéphale*, l'importance du *torques* est considérablement accentuée, un symbole nouveau le *serpent à tête de bélier.*

Le serpent à tête de bélier est un *courant d'eau.*

Cette hypothèse, amenée par une longue série de travaux antérieurs, apporte à son tour une solution plausible pour le siège de la grande divinité gauloise, le puy de *Sancy*, point culminant du plateau central des Gaules.

Le géant tricéphale accroupi, les jambes enfouies dans son piédestal, tient entre ses bras allongés le *torques* naturel, formé par les roches *Sanadoire* et *Tuillières*, dont les noms d'essence celtique confirment l'importance.

La vallée du mont Dore est fermée au sud par le mur grandiose des plus hautes montagnes du massif central.

Le nom *Dour* signifie *eau*, et en effet au sommet de ces montagnes l'eau coule sans relâche.

Dans la vallée, des eaux thermales ont été utilisées par les Gaulois et les Romains.

Les thermes du Mont-Dore étaient un temple autant qu'une piscine et pendant tout le moyen âge, le terrain qu'ils ont occupé s'appela « terroir du panthéon ».

Plus au nord, le *torques* naturel des roches Sana-

doire et Tuillière semble tenu par les contreforts de la vallée.

Les serpents à tête de bélier sont, dans cette région et pour cette solution, le courant des eaux de l'Allier et de la Loire au Nord, le courant des eaux de la Dordogne et de la Gironde au Sud.

L'autel de Beaune montre le tricéphale accosté d'Apollon et de Pan. Cette triade est indiquée en relations avec une divinité féminine lunaire, ce qui est le cas de Proserpine.

L'autel de Dennevy présente la triade du tricéphale Adès, Proserpine et Mercure.

Les statues de Velaux montrent le dieu accroupi en relations avec les différentes formes du swastika.

Le dieu de Longat (Auvergne) montre que ses jambes font corps avec son piédestal.

Le tricéphale du Musée Carnavalet confirme que sa demeure est dans les profondeurs des cavernes.

Le désarmement de Mars Ésus, qui figure sur les faces latérales du monument, montre bien le changement effectué dans la situation des cultes par la conquête romaine.

L'autel de la Malmaison reproduit la triade de Dennevy.

Les stèles de Reims montrent la fréquence de la représentation du tricéphale sous les formes d'autels et de colonnes.

Le dieu de Condat permet enfin de rapprocher tricéphale avec le texte de la *Pharsale* de Lucain, et d'apporter quelques arguments en faveur de l'assimilation des personnages du tricéphale avec Teutatès, Ésus et Taranis.

Teutatès, le roi Dis, Adès, est aussi Sérapis de l'Égypte romaine et son culte serait infiniment ancien (?).

Tar-anis, simplification du Tarvos Trigaran, est le taureau céleste, remplissant une partie des fonctions que les Grecs et les Romains attribuent à Zeus Jupiter.

Ésus est le dieu de la guerre.

La monnaie du *Mont-Beuvray*, les dieux accroupis de *Clermont-Ferrand*, de *Besançon*, d'*Amiens* confirment les données acquises sur le culte du tricéphale.

Le dieu accroupi de Touget (Gers), montre que ses jambes font littéralement corps avec le coussin lui servant de piedestal.

Ces monuments indiquent suffisamment les corrélations intimes entre les tricéphales et les triades; ils se complètent.

Ils prouvent l'étendue en Gaule du culte des divinités des autels de *Kernuz*, de *Saintes*, de *Reims* et d'*Autun*.

Le dieu celtique à la *roue*, aux spires, est bien *indigène*, diffèrent de Jupiter romain qui essaie de prendre sa place dans le panthéon gallo-romain; c'est un dieu *solaire*, portant la *foudre*, régnant dans toutes les rotations imaginées par les hommes depuis la croix d'Ixion jusqu'à celle de Saint-André, rotation de la terre, rotation apparente du soleil, rotation dans les vents et tourbillons, rotation dans les courants d'eau, rotation des roues des chars, etc.

Les monuments d'*Épinal*, de *Montluçon*, de *Beauvais*, de *Sommerécourt* manifestent la diversité des reproductions du *serpent à tête de bélier*. Il remplit

son emploi auprès des diverses divinités, et près des localités où s'élèvent les monuments étudiés.

Le bas-relief de Xertigny et la stèle de Nancy, présentent la grande déesse de Saintes sous l'aspect d'une sorte d'*Hygie*.

Très entourée de serpents, elle en tient un dans ses mains à la façon de la déesse de la santé. Elle aurait donc une forme secourable pour les maux de l'humanité et des espèces vivantes. *Proserpine Ilithya*, que les Grecs présentent sous le nom des déesses *Eileithiei*, remplirait parfaitement cette fonction.

L'autel d'Ober-Seebach montre nettement le couple souverain : le *dieu au marteau* accompagné du *chien Cerbère* et la *grande déesse* de Saintes.

Les autels de Nîmes et de Lyon confirment cette représentation. Des inscriptions donnent les noms des deux divinités. Aere-Cura est identique à la Proserpine romaine, à la Kora Perséphone des Grecs. Dis-pater, identique à Atès, est aussi Héphaistos.

Les cultes de ces divinités doivent avoir un même fonds d'origine dans lequel ils auraient puisé à des périodes bien éloignées de nous. Ceci ne saurait surprendre, étant donné qu'il s'agit surtout des dieux des forces de la nature.

La *triade* carthaginoise montre *Baal Ammon* sous la forme de *trois cippes* fixés sur un même piédestal, et lui donne ainsi des traits de ressemblance avec le tricéphale gaulois.

La stèle de Cagliari montre comment le culte de Teutatès pouvait être compris par les contemporains et la différence de ce culte avec celui de Jupiter Zeus.

Le dieu accroupi, cornu, qualifié Cernunnos, porte des cornes dites de jeune taureau.

La tête en bronze du dieu cornu de Lezoux montre le dieu gaulois sous un aspect rajeuni, mais semblable à celui d'*Achélous* des Grecs, c'est-à-dire l'*eau* personnifiée.

Le nom qui paraît lui appartenir bien en propre, c'est celui d'*Achéron*, les eaux du pays d'Eros et d'Erebos.

L'autel des *Nautae*, trouvé sous le chœur de Notre-Dame de Paris, a fait connaître le nom de *Tarvos Trigaranus*. Tarvos, taureau des temps récents, a pu dans les temps anciens se décomposer en VOS ou BOS, taureau, accosté de l'épithète TAR. Des populations gauloises ont porté le nom de *Boïi*, et probablement l'ensemble des populations celtes a souvent reçu la même appellation d'après leur dieu, BOS, le taureau de TAR (?).

Trigaran, épithète du taureau Tar, subsiste en Vendée, associée à l'idée de saint Brice et des eaux miraculeuses. Cette région est celle des Triones, des sept bœufs de labour, où aboutissent la Garumna, la Caranta, la Liger, précisément les trois fleuves ou serpents à tête de bélier qui délimitent le royaume du dieu, des eaux du mont Dore ; royaume que les noms des lieux-dits, les légendes anciennes et l'aspect des localités présentent comme le domaine particulier et primitif du roi Dis, du roi des Aulnes.

La conquête de César fut manifestement une cause d'abaissement pour le culte du Tricéphale. Il vit écraser ses adorateurs, piller ses temples, massacrer ses prêtres et Vercingétorix son représentant direct. Sa primauté passa définitivement au culte de son

rival Jupiter Albain, qui tenta même de s'approprier la rouelle, le casque, l'épée et le baudrier de Adès, et finit par dresser triomphalement son image sur le dos du taureau celte.

Les Romains cherchaient l'Erebos au delà des Gaules: les Gaulois ne connaissaient pas ce pays. Ils ne connaissaient que leur pays divisé en deux fragments ayant chacun un taureau spécial, que l'on peut essayer de désigner avec leurs épithètes apparentes : Tarbos de Trigaran, Tarbos des Elli (?).

Les Romains croyaient à l'existence d'un pays de la nuit et des profondeurs souterraines et maritimes, nommé Adès, où régnaient le dieu Dispiter et la déesse Proserpine. Les Gaulois se disaient fils de Dispiter. Proserpine était leur grande déesse. Leur Dispiter avait pour nom celtique Atès.

Une des faces de l'autel des Nautae montre la force héracléenne combattant l'hydre avec la massue. Serait-ce la forme sous laquelle le taureau distributeur de l'eau du ciel, le triple Géryon, aurait été combattu par la force héracléenne ?

Ne s'agirait-il pas d'Erebos transformé en gros serpent ?

Tar-bos et Ere-bos ne seraient-ils pas deux mots synonymes ou très voisins l'un de l'autre ?

Ne serait-ce pas le serpent que saint Marcel domptait à Paris, que les premiers évêques domptaient à Rouen, Metz, etc. ?

César avait tenu les Romains dans l'ignorance des outrages faits aux grandes divinités de la Gaule. Les Cisalpins ne pouvaient imaginer que ces divinités

étaient identiques aux divinités qu'eux-mêmes invoquaient sous le nom de divinités infernales.

Lorsque le peuple romain fut menacé dans les sources de la vie et de la richesse, l'empereur Auguste crut devoir rétablir les jeux séculaires pour expier ces outrages et arrêter l'effet de ce qu'il croyait être la vengeance des divinités infernales outragées.

Dans cette grandiose cérémonie d'expiation, qui eut lieu devant l'autel de Dispiter soigneusement renfermée derrière un triple rang de murs, fut solennellement honoré cet ensemble de divinités infernales que dominent *Dispiter*, et *Proserpine*, déesse des Enfers et où paraissent les *Mœres*, les Destinées, les *Ilithyes*, les déesses de la vie et de la mort et *Terra-Mater*, la terre.

Le prédécesseur de Dispiter, Géryon, méritait les surnoms de Tauriscus et de Taurus, ses peuples étaient les Boii ; Adès à Thèbes portait le nom de Tauréen. C'est toujours du taureau, père du peuple des Boii, le dieu à cornes de taureau de Lezoux, le Cernunnos dont il s'agit. Et son nom *Tarvos* équivaut à *Erebos* (?).

Les taureaux à trois cornes sont une autre forme de la triade.

Parmi les taureaux à deux cornes, il faut remarquer ce bronze trouvé à Autun portant l'inscription AVG. SACR. BOIORIX, et le bronze de la villa des *Bosseno* près Carnac. Les alignements de Carnac, relativement récents, tracent les sinuosités d'un serpent parcourant avec soin la partie dorsale des collines sensiblement parallèles à la forme générale du littoral maritime.

Les comparaisons entre les représentations de Hadès et de Sérapis ne font pas ressortir de différences sensibles.

Cerbère y prend une importance capitale.

Le fait que Cerbère est identifiable à l'entrée maritime du royaume de Dispiter, entre la Loire et la Gironde, et qu'il ne peut être identifié que là, éclaire d'une façon notable les causes de ressemblance entre Adès, Sérapis, Baal Ammon et le Saturne africain.

Les « prairies de Pluton » sont les côtes qui bordent l'Océan Hespérique depuis Gibraltar jusqu'au nord de l'Écosse ; elles sont plus spécialisées entre les Pyrénées et la pointe la plus occidentale de l'Armorique. Ce sont ces dernières prairies que César désignait sous le nom de *Ad Alios* et sur lesquelles les âmes des morts se font entendre pendant les tempêtes.

Entre la Gironde et la Loire, les terrains continentaux s'élèvent depuis le bord de la mer, et sans interruption, jusqu'au sommet culminant des monts Dore. Ils forment comme un pied gigantesque, dont les orteils étaient les promontoires saillant en mer entre la Gironde et la Loire.

Le gros orteil pouvait être le cap Curianum sur l'île Antros, l'un et l'autre aujourd'hui disparus et dont il ne reste plus que les rochers de Cordouan? C'était là le pied droit du géant, dont on chercherait en vain le pied gauche, autre part qu'entre l'Orkone et Mediolanum, ainsi que le présente le marbre de Toulouse.

C'était ainsi que les anciens Gallo-Romains représentaient les pieds d'Héphaistos, l'illustre boiteux.

Le dieu au marteau des Gaules peut être une forme de la divinité maîtresse des orages qui se forment sur le flanc des montagnes volcaniques.

Il peut être le dieu des volcans qui ébranlent les bases de la terre.

Il peut être encore plus probablement le dieu forgeron des métaux, cuivre, étain, fer, plomb et argent. Ce serait alors le prototype de Phtah et d'Héphaistos le boiteux, ayant trouvé en Gaule tous les métaux en abondance et les premiers gisements exploités par les humains, notamment pour l'étain dans la vallée de l'Allier.

Sur le premier des autels trouvés sous le chœur de Notre-Dame de Paris, un dieu apparaît coiffé d'un bonnet, tenant d'une main les tenailles et de l'autre le marteau ; au-dessus de lui, se lit l'inscription : *Volcanus* (pl. VI).

Les divinités du Tricéphale sont ici décomposées en quatre fragments, le dieu du ciel et à la foudre, et le dieu du feu et au marteau, le dieu de la guerre et à la hache, le dieu régional père des peuples celtes et distributeur des eaux célestes (pl. V).

La place de Taranis étant prise par Jovis, les trois autres divinités du premier autel des Nautae Parisiaci montrent le rang légal concédé au tricéphale gaulois par les vainqueurs de ses peuples.

Parfois une peau de loup couvre la tête et les épaules du dieu au maillet ; les pattes antérieures de l'animal sont nouées sur la poitrine du dieu, comme celles du lion attribut d'Hercule.

Le dieu au maillet accompagné de Cerbère est une autre représentation de Dispiter Atès plus complète, plus précise.

L'animal gardien des enfers est le plus souvent représenté, assis à droite du pied droit du dieu, sur les monuments gréco-romains, aussi bien que sur les monuments gallo-romains.

A Tébessa, le chien devient l'attribut de Kora.

Parfois encore, le dieu au maillet a des disques solaires sur ses vêtements, il se manifeste alors dieu solaire dans l'empire des Celtes: plus tard Apollon romain viendra lui enlever la direction du char solaire.

Hésiode affirmait qu'Adès portait le casque sombre de la nuit et ce ne pouvait être que sur les régions hespérides. L'une des personnalités du tricéphale devait donc assumer le rôle de conducteur du char solaire, mais laquelle était investie de cette fonction? C'était, pour nous, Taranis, porteur de la foudre et de la rouelle.

Le dieu barbu et chevelu ne perd presque jamais son attribut caractéristique, la patère, distributrice des eaux du ciel, symbole de la fécondité de la Nature.

La première forme de Géryon Tauriscus est celle de trois guerriers armés de pied en cap, placés les uns à côté des autres sans lien apparent qui rattache les trois corps. Cette forme se retrouve sur le coffre de Cypsélus. Elle est adoptée aussi sur l'autel des Nautae Parisiaci pour les groupes de dédicants.

Talos, Taurus, Tauriscus, Tarvos sont des noms divers d'une même entité mythologique. En Gaule, habitant deux régions, voisines de la mer, dont les noms commencent par *Tar*, cette divinité devint le roi du *Tartar*, d'où formation très antique d'un nom synonyme de *Adès*, que Strabon ne parvenait pas à

éclaircir, ne connaissant que la région de Tartessus Tarsis.

Les représentations alexandrines de *Adès Erichthonios* rendent compte de la singulière contexture du coffre ou panier ou char d'*Ericthonios pélasgique*, fils d'Héphaistos et de Tritogénéia, et dont le corps finissait en forme de serpent.

Les corps de serpents réservés à Atès, Erichthonios, Kora, Amnon, prouvent que des idées sur ces matières divines ont été l'objet d'échanges fréquents et prolongés entre l'Égypte et les régions hespérides. Il semblerait même que ces régions aient beaucoup donné aux conceptions mythologiques égyptiennes ?

La recherche pour préciser les temps et les objets de ces échanges d'idées rencontrera peut-être des problèmes insolubles, mais déjà elle fait prévoir des horizons nouveaux à explorer.

Le tricéphale féminin de Cébazat conduit à rapprocher la triple Hécate de son successeur Ere-Cura Proserpine, honorée dans le ciel, sur terre et aux enfers, et amène à prévoir des séries de déesses-mères se présentant trois par trois, comme le Géryon triple primitif, et comme les dédicants de l'autel des Nautae.

Hécate d'Hésiode est honorée dans le ciel, sur terre et sur mer.

Lorsque l'idée des pays infernaux prendra de l'extension, Kora Perséphone sera honorée dans les enfers, au fur et à mesure que la marine Égéenne perdra son importance et son activité.

Hécate, prédécesseur d'Erecura, se multiplie en triades superposées.

Erecura peut donc aussi montrer cette forme de

triades superposées. Erecura, Epona, Elithya semblent former la première triade, et celle-ci doit pouvoir se multiplier, se superposer. Jusqu'à présent les Moires, les Destinées, présentent une seconde triade féminine à part, mais à quelle personnalité de la triade masculine rattacher cette seconde triade, sinon à Ésus le destin? Les déesses Eileithiai des jeux séculaires montrent que la déesse Elithya peut se multiplier.

Atès et Kora font naître et mourir toutes choses.

Les Kères, déesses de la mort, sont les chiennes rapides d'Atès.

Kerbéros ne serait-il pas le chien Bèros dont Ptolémée donne la forme Canenteli ?

Ce nom de Bèros, rapproché de tous les noms analogues qui peuplent la région attribuée au dieu Atès, les noms de Briarée, du fomori Bres, de la migration des Briton, de l'île de Brèze, etc., soulève toute une série de problèmes non sans intérêt.

Bien que les cérémonies magiques dépendent du culte d'Hécate, Virgile n'admet que les cérémonies de ce genre adressées à Atès Kora, dieux officiels romains des enfers, et devant lesquels Hécate s'efface de plus en plus.

Quelle peut être la cause de la grave erreur des Gréco-Romains ne reconnaissant que tardivement dans le pays des Hespérides, le prototype du royaume de la vie et de la mort, le séjour des mânes commun aux Chaldéens, aux Égyptiens, aux Phéniciens, aux Égéens, à la force héracléenne, comme à la force ulisséenne ?

Les Phéniciens et probablement aussi les Égéens

voyageaient sous un voile épais. Ils ne voulaient faire connaître à personne le but réel de leurs longs voyages, dont ils tenaient à conserver les secrets par devers eux-mêmes.

Les descriptions du pays de la nuit, de la tempête typhonienne, des volcans en activité, etc., étaient exactes: on les retrouve dans la théogonie d'Hésiode reproduites d'après des observateurs sérieux.

En Phénicien, quel est le vrai sens de Addîr ?

C'est un surnom du dieu Puissant. Addîr est celui qui domine, qui tourmente les profanateurs du tombeau, enfermés dans son empire, ou livrés à son empire par les divinités chargées de cette mission. Addîr est une sorte de Pluton dans le royaume duquel les méchants ne devaient pas jouir du calme des Raphaîm.

On pouvait reposer en paix parmi les Raphaïm ou être torturé dans le royaume du Puissant, qui a bien des rapports avec le roi des terreurs, le Melek ballâhôt du Sche'ol de l'Écriture. Le Sche'ol, comme le Hadès, est un lieu de silence, de ténèbres et d'oubli.

Chez les Phéniciens, le travail des idées religieuses s'emparait des descriptions du pays des Hespérides et en faisait un Hadès conforme à celui de la mythologie classique.

Lorsque les Grecs primitifs eurent perdu de vue la réalité des voyages de la force héracléenne, dont les navires passaient forcément au pied du promontoire Ténare pour se rendre dans les contrées de l'Océan Hespérique, ils ont dû se forger une idée simpliste de la route suivie, d'où l'invention de l'entrée des enfers ouverte au promontoire Ténare.

Après avoir doublé les colonnes et atteint le pro-

montoire sacré, aujourd'hui cap Saint-Vincent (Bichente), le navigateur héracléen prolongeait les côtes de la péninsule hispanique dominées par des montagnes semblant se ramifier toutes jusqu'au plateau central des Gaules. Ces montagnes portaient toutes des noms composés avec les termes Ant, And, Sanc, qui sont l'équivalent des termes antique, saint, etc. Les Andes, aussi bien que le Cantal, doivent leurs noms à cette attribution faite par les peuples. Et leur nom joint à celui d'Atlas, le pilier du ciel, forma le nom du pays des Atlantes et celui de l'Océan Atlantique. Les idées religieuses évoquées par le dieu de l'Atlas et par le dieu des monts Dore ou des Ant, le dieu du Sancy ne seraient-elles pas la base des idées rapportées à Tyr, Sidon et Argos par les navigateurs héracléens?

A mesure que les navires phéniciens ou égéens remontaient les côtes hespériques, le climat changeait. A l'approche de l'hiver, les tempêtes typhoniennes rendaient la navigation de plus en plus difficile, et de plus en plus dangereuse. En hiver même, si l'on montait assez loin, la nuit devenait permanente.

Les navigateurs, qui les premiers fréquentèrent les parages de Rochebonne, l'Orkanie, l'Orkone et les embouchures des fleuves du Trigaran, éprouvèrent des terreurs qui laissèrent dans tout le monde antique l'impression la plus profonde. Ils y trouvèrent le site des Gorgones qui, plus tard, furent remplacées par Kerbéros. C'est là que Proserpine gardait la tête de Méduse pour la jeter du fond des enfers sur le navigateur qui n'avait pas mérité les bonnes grâces de la terrible déesse. C'est là que naquit de la tempête

typhonnienne le chien à tête multiple, gardien de l'empire du dieu Atès, le dieu père d'après les Celtes, le Ratis, le roi Dis des Gallo-Romains. Le séjour de ce dernier s'étendait sur les sommets du Sancy, du Cantal, des Andes, jusqu'au promontoire sacré, qui garde encore sous le vocable chrétien l'ancien nom du dieu payen Bichente.

A la région des trois fleuves, les navigateurs ont donc trouvé des faits géologiques et géographiques, des faits naturels impressionnants que l'on peut encore retrouver et identifier avec ce qu'ont vu et compris les Anciens.

Les Gorgones et le Kerberos s'identifient en cette région et ne peuvent s'identifier nulle part ailleurs.

Mais il est d'autres faits, climatériques ceux-là, que les anciens ont appelé Erebos, le principe mâle de l'Obscurité, la distribution des eaux célestes répandant la vie et la richesse sur les terres hespériques, et qui sont relativement plus faciles à observer sur cette région des trois fleuves que dans des sites différents.

Les eaux de l'Océan Atlantique émettent des vapeurs qui viennent se condenser en pluie ou en neige sur la région comprise entre la Loire et la Gironde. Elles fertilisent ainsi les terres où poussent les herbes, les arbres, tous les végétaux nécessaires au soutien de la vie animale. Elles remplissent les cavités des montagnes, et des différentes couches de terrains formant les réservoirs qui alimentent les fleuves, les rivières, les sources et les fontaines naturelles, non moins nécessaires à tous les animaux.

Les populations humaines primitives, forcément échelonnées sur les rives des cours d'eau, vécurent

de chasse, de pêche et de la cueillette des fruits spontanés de la terre.

Lorsque s'éveillèrent en elles des idées de religiosité, elles attribuèrent à des dieux protecteurs l'ensemble des bienfaits reçus de la nature. L'existence même, l'alimentation, la lumière, la terre, le feu, rentrèrent dans les éléments de cultes basés sur la reconnaissance, alors que simultanément prenaient naissance d'autres cultes basés sur la terreur, ayant pour objets la guerre, la souffrance, les maladies, la mort. Le froid, les tempêtes, les tremblements de terre, les inondations, les éruptions volcaniques, devinrent les manifestations de divinités redoutables et funestes.

Les observations réitérées constatèrent : que les vapeurs de la mer, venues se condenser en pluies fertilisantes, retournaient à l'Océan par le moyen des fleuves et rivières, pour recommencer encore et indéfiniment ce même cycle ; que tout ce qui avait vie dans la nature, les hommes, les animaux, les plantes mourraient après un laps plus ou moins long, que leur poussière rentrait au sein de la terre maternelle, d'où s'élevaient de nouvelles générations de plantes, d'animaux, d'êtres humains, destinés à subir la loi commune.

Les hommes en vinrent à conclure que tout ce qui venait à la vie retournait à la mort, et que de celle-ci la vie naissait de nouveau, et ainsi de suite indéfiniment, sous l'action incessante du dieu distributeur des eaux, du ciel, le dieu père, éternel, toujours fécondant.

Ces idées sont exprimées dans la théogonie d'Hésiode et dans les hymnes orphiques. Si l'on réfléchit

à la lenteur de la formation des idées scientifiques ou divines chez les peuples primitifs, on peut inférer que des siècles très nombreux furent employés à l'éclosion de ces croyances.

Aux périodes romaine et gauloise indépendantes, des doctrines de ce genre sont constatées chez les peuples celtes des régions considérées. On peut admettre que ces idées étaient en embryon, depuis des périodes séculaires, dans l'esprit des populations qui s'y sont succédées.

Ces populations ont rendu aux redoutables divinités qui distribuaient la vie et la mort un culte qui embrassait les lieux élevés, avec les profondeurs de la terre et des eaux. Elles les ont honorées dans le ciel, sur les montagnes, sur terre, sur mer, dans les fleuves et les rivières, dans les entrailles de la terre, dans les cavernes, dans les volcans.

Lorsque les navigateurs phéniciens et égéens ont répandu l'idée que ces pays étaient sous la terre, le plus grand nombre des peuples adopta comme exacte cette assertion erronée qui s'incrusta même dans les esprits les plus éclairés. A l'époque de la conquête romaine, les compagnons de César cherchaient peut-être où pouvait se trouver l'Erebos, sans se douter qu'ils le parcouraient tous les jours.

Ce fut sous l'Empereur Auguste que la reconnaissance méthodique des côtes des Gaules fut poussée jusqu'au cap Skagen en Danemark.

Conclusions.

Teutatès, principe mâle de la nuit, dut porter de toute antiquité le nom d'Erebos qui devint Tarvos des Gallo-Romains, Arivos des Santons.

Le sommet de la montagne qui le représente plonge dans les nuées épaisses, y collecte les eaux célestes, puis les distribue sur terre aux plantes, aux animaux, aux humains, apportant ainsi la fécondité, tous les biens de la terre.

Dans cette fonction, le dieu est représenté tantôt sous la forme humaine, tantôt sous la forme d'un taureau ou d'un grand serpent.

Erebos fut l'inventeur des métaux, le prototype d'Héphaistos du moins quant au bronze.

Il fut *Horkos*, le dieu des serments.

Avant la conquête romaine, il formait une triade masculine avec Taranis et Ésus.

Taranis était primitivement le ciel de la nuit, taureau céleste, dieu de la foudre et des éléments atmosphériques, conducteur du char solaire.

A la conquête romaine il dut céder le ciel à Jupiter et le char du soleil à l'Apollon Délien ; il resta vaguement Taran, dieu de la foudre et des tempêtes.

Ésus, dieu celte de la guerre, avait repoussé de la triade un autre dieu de l'activité humaine, dont le nom celte peut être Artaios Lug, mais qui mérite de s'appeler *Ermés* fils de Maïa, et que les Romains appelaient *Mercure Dumias*.

A la conquête romaine, Ésus fut désarmé, Mercure faillit prendre la place de toute la triade, mais son culte resté au Puy-de-Dôme, ne put effacer le souvenir de la triade des monts Dore.

Ere-Cura fut probablement l'un des noms celtes de l'antique Hécate et la forme sur laquelle se sont successivement modelées Koré Perséphone et Proserpine.

Alors que le tricéphale masculin avait son siège permanent au sommet de l'Auvergne, la triade féminine Erecura Epona Ilitya n'y séjournait que la moitié de l'année. Son siège permanent était à Médiolanum Santonum, au point presque le plus bas des terres de sédiments, à côté du royaume spécial de *Ratis* celte, de *Dis* latin.

C'est devant ce territoire, à côté du pied droit du géant, que se trouvait le chien *Kerberos*, né de la tempête typhonienne vers les premiers voyages des navigateurs sidoniens; chien vigilant et redouté, dont le site et la nature furent déterminés par la *force héracléenne* d'Argos, Mycènes et Tyrins, quelques siècles après la venue des Sidoniens.

Le *Tartar*, royaume spécial d'Atès, est formé de deux contrées, désignées chacune par un taureau de nom différent, et entourées de certains fleuves et de l'Océan, par les eaux et par les montagnes. Les rives de l'Océan bordent les prairies de l'Alios, les Aliscamps.

Il ne serait peut-être pas difficile de reconstituer les trois enceintes qui formaient obstacle, lorsqu'on s'efforçait de pénétrer au fond du Tartar, à l'intérieur du plateau central où se trouvait la réelle demeure d'*Atès*.

Au temps de la guerre de l'indépendance, il n'y avait encore pour y parvenir que deux voies ordinairement praticables.

La voie de *mer* aboutissant aux pertuis charentais et aux rivières de Gironde et de Loire, était dite gardée par le chien Cerbère, à la triple tête.

L'autre passage suivant les vallées de la Loire et de l'Allier, garni de forêts et de marécages, devait être gardé par la déesse Epona, Equona, protectrice des cavaliers formant l'élite des guerriers celtes.

Ilithya, nom antique de la terre depuis le plateau central jusqu'aux rives maritimes, s'applique à une divinité, émanation d'Hécate, c'est une déesse de la vie et de la mort. Sa réputation se constate à Caere, et dans la Haute Égypte, etc.

Dans le menhir de Kernuz, à Sanxay, à Lezoux, et dans les inscriptions, *Mercure arverne* apparaît comme un dieu très puissant et très ancien sur les Gaules. Il est accompagné d'une petite divinité que nous avons proposé d'assimiler à Tritogénéia Sulis Belisama, voisine d'Hestia, déesse du feu.

Belisama fut une déesse farouche, guerrière, qui, avec Epona, donna peut-être naissance à l'idée d une déesse celte de la guerre Bellona Velaun ?

Elle eut aussi l'aspect pacifique et saisissant de la Sosandra et de la déesse de Limonum.

Hermès Arverne et Belisama existaient déjà dans les Gaules au temps des erreurs des forces héracléennes et ulysséennes.

Héraclès prit au triple Géryon sa taille de géant, une tête de taureau. Il lui prit aussi le chien tricéphale, gardien du Tartar, et la patère attribut du dieu distributeur des eaux célestes. Quelquefois au lieu de présenter la patère, il montre que le mythe de Gargantua n'est pas entré seulement avec le Pantagruel de Rabelais dans l'amas des légendes des terroirs de l'ancienne Gaule.

Plus tard Silvain, héritier de Teutatès et d'Héraclès, gardera le pedum pour représenter les pierres levées de celui-là et la massue de celui-ci.

A la période de l'indépendance, Héraclès était, depuis longtemps, rentré dans le panthéon celte et et pré-celte.

Une forme d'Ere-Cura se montre dans la déesse *Tutela*, dont le culte prit naissance dans les régions voisines du plateau central. Ce culte, d'abord commun aux divinités infernales, se spécialisa sur la divinité féminine, notamment à Rome, où il eut un développement considérable.

Toutes les places fortifiées furent plus ou moins sous sa protection. La disposition du plateau central, un *donjon* entouré de deux ou trois enceintes, fut reproduite dans des monuments religieux, la tour de Vésone, le temple des divinités infernales pour les fêtes séculaires de Rome, et dans les nombreux châteaux gaillards de l'époque féodale.

Le pic aigu du mont Dour, ce donjon central, ces enceintes et le culte qui en découlait, formèrent le lien qui relie le serpent à tête de bélier, le menhir consacré, l'épée fichée dans le sol, les fana ou piles gallo-romaines, les lanternes des morts, les clochers des églises chrétiennes, les donjons féodaux, les enceintes fortifiées des cités, l'estoc des rois de France et la cordelière d'Anne de Bretagne.

Les dolmens funéraires avec leur ouverture circulaire sont le complément inévitable de cette manière de comprendre les divinités qui distribuent la vie et la mort.

Ces assertions reposent sur plusieurs points aujourd'hui démontrés :

1° La terre d'Atlas, *Atlantis* n'a jamais été engloutie que dans l'oubli des humains ;

2° Les auteurs grecs et latins calquèrent leurs descriptions des pays infernaux sur les descriptions de l'*Erebos Eritheia*, pays de l'Europe occidentale ;

3° Les trois *Gorgones* hésiodiques sont identifiées avec les trois fleuves Liger, Carentonus, Garumna ;

4° Le chien *Kerberos*, né en Arimos, de la tempête typhonienne et de la nymphe anguipède, mère des Scythes, vers le temps de l'arrivée de la force héracléenne, a dans nos musées ses représentations précises rattachées aux images du pied droit d'Atès ; il a son identification aux lieu et place des Gorgones hésiodiques ;

5° Le *pied droit d'Atès* recouvre le pays d'Arivos, des Médulli, d'Iculis et de Ratis, entre Loire et Gironde ;

6° Le *pied gauche d'Atès* couvre l'espace compris entre l'Orkône, le rocher de Rochebonne, l'embouchure de la Charente et le site de Médiolanum, Saintes ; il couvre les îles Ratis et Uli-arus ;

7° *Atès* étant une terre allant de l'Océan au sommet d'une montagne, le point culminant du plateau central, dura dans l'esprit des hommes autant que cette montagne devant les yeux prévenus.

Le culte d'Atès doit donc refléter les traces, les attributs de ses prédécesseurs Bri-arée, Géryon Tauriscus, Khrysaor Héphaistos.

Cette recherche, déjà faite, confirme que les prêtres de Delphes et le vieil Hésiode en savaient plus sur le passé de l'Europe occidentale que leurs contemporains et les nôtres ne voulaient le croire.

RENSEIGNEMENTS SUR QUELQUES MOTS GAULOIS

Al, Hal, Sal.

Halus, Symphiton pierreux des Grecs, plante qui croît parmi les pierres, *Cotonea* des Vénètes d'Italie ; maintenant regardée comme le *Coris* de Montpellier, longtemps confondu avec la grande Consoude = *Sumphuton allo* (l'officinale d'aujourd'hui).

Alus, *Alum*, espèce d'ail. (Pline, XIX, 34.)

1° K. *Al*, excellent, ce qui pénètre ; *Halu*, pénétrer, et son adjectif verbal *Halus*, du radical commun celtique *Hal* ou *Sal*.

2° Ir. E. *Al*, pierre, rocher ; *Ala*, blessure.

Alios, produit géologique se manifestant depuis l'apparition, hors de la mer tertiaire, des terrains compris entre la Garumna ou rivière d'Amaturis et l'Aturis.

Ce produit contemporain est un grès quartzeux d'un brun noirâtre.

Il est composé de grains agglutinés par des matières organiques et souvent par un ciment d'oxyde de fer hydraté. Ce grès résulte de l'entraînement par

dissolution des matières organiques de la surface et de la concentration, qui s'y opère, au sein de la nappe souterraine à peu près constante. A mesure que la nappe baisse, les éléments se déposent au milieu du sable et lui servent de ciment.

Ce grès existe fréquemment à une faible profondeur sous les plaines sableuses, comme celle des Landes, ou sous les sables caillouteux, tels que celui du Médoc. On l'observe aussi dans le sable des dunes sous les forêts de Fontainebleau et de Chantilly.

Ce produit contemporain ajoute une grande cause d'infertilité aux régions où il se forme.

Un banc assez régulier affleure à la marée basse sur les plages de Soulac (Gironde), où sa couleur sombre le désigne immédiatement à l'attention.

Soulac est l'un des premiers points où subsiste encore la légende du moine funèbre *Amadour*.

C'est aussi le lieu d'arrivée ou d'éclosion de certaines légendes religieuses relatives aux saints primitifs de la région, tels que sainte Véronique et saint Eutrope.

C'est l'emplacement du *Rigo Magus*, qui fut détruit avec l'île Antros par l'action combinée du courant du fleuve et des lames de l'Océan.

Rigo-Magus fut remplacé par le *Novio-Regum* des Gallo-Romains, sur la terre des *Medulli*.

Le courant du fleuve détruisit à son tour le Novio-Regum, dont le site, dans le lit de la Gironde, est à 800 mètres au large du Royan actuel.

Le nom de *Alios* apparaît dans les *Commentaires* de César, qui envoie *ad Alios* les mânes des morts, répétant la doctrine courante des Celtes, qui enten-

daient sur les côtes, sur les prairies de Pluton, passer les âmes des morts, dans les rugissements de la tempête typhonienne.

Ce mot Ali-os est composé de la finale os, puis du nom Ali = Eri, que les Celtes prononçaient peut-être Tar (?).

Le nom Tar-os est une transformation du Tarvos celte, nom que Tarbelli présente au complet, pour désigner cette même région de l'Alios.

Alios est une forme équivalente à Erebos = Tarbos, le taureau d'Eré, le roi d'Ere, l'Ereb lui-même.

Les prairies de l'Alios étaient donc bien les prairies de Atès, et César et Plutarque avaient raison de dire que les Celtes y voyaient, y entendaient les âmes de leurs ancêtres dans les prairies du dieu père de leur race Atès-Pluton, le roi Dis.

Alios est aussi une forme contractée de Arivos. Ces deux régions se prolongent et leurs noms ont la même origine.

Ande, Ando d'*Andebrocirix*, d'*Andarta*, des *Andes* ou *Andegavi*, de l'*Andes* de *Virgile*, d'*Anderitum*, *Andethanna*, *Andomatunum*.

Initiale de nombreux noms géographiques français, tels que Andilly, Anduze, etc.

1° Ir. *Int*, le sens de mouvement parti d'une chose ou vers une chose, c'est une particule.

2° K. *Andwyaw*, ruiner, détruire ; Ar. *Handéein*, chasser ;

Ir. *Andan*, E. *Andana*, audacieux, téméraire, fou;

Ir. *Andeigh*, après ; *Andothan*, abondance ;

Tud. *Anden*, aller.

3° Le grec *Anti*.

4° *Antuil-ioch*, nom actuel du gui dans le Gaëlique ;

Carrantuohill, volcan d'Irlande ;

Antrim, les laves du volcan, du géant Antu ;

Antros de Pomponius Méla, île à l'entrée de la Gironde, dont il reste les rochers de Cordonan ;

Cantal, volcan d'Auvergne ;

Antilia, ancien nom d'Ularius, Oléron ;

Carantilla Carantillus, noms gallo-romains, au pays des Santons,

Santonum (portus), ancien nom du pertuis d'Antioche ;

Santonum (promontorium), rongé par la mer, dont il reste les rochers d'Antioche ;

Κανεντελου, Canentelou, *Canentelus* de Ptolémée, de Strabon et de Marcien d'Héraclée ; *Ostium Canenteli* des Tables de Ptolémée décrites par Mercator ; estuaire de la Charente, comblé par la terre de *Bri*.

Antélou. Archipel, très important autrefois, aujourd'hui presque entièrement réuni au continent.

Ir. *Cun*, chien ; Ar. *Kunn*, grec κύων ;

Lat. *Canis*. Canentelou peut se traduire « chien d'Antillé ».

Elle, ill, illé, uli, caractéristiques des noms dans la région de l'estuaire Canenteli.

Ant, terminaison la plus usitée des noms de lieux-dits sur les rives de la Charente maritime ; Lussant, Taillant, etc. ;

Onis, finale la plus usitée dans la région de l'Aunis, entre la Charente et le golfe du Poitou ;

Ones, finale usitée sur la rive nord du golfe du Poitou ;

Anton, forêt séparant le pays de Ant et d'Onis ; 1107, De Sylva Antaonis ;

Santonos, inscriptions des médailles Santones de l'indépendance.

Santones, *Santoni*, les Santons (César) ;

Σαντονοι — — (Strabon) :

Σαντονες — — (Ptolémée, Marcien d'Héraclée, E. de Byrance) ;

Santones, *Santoni*, les Santons (Pline, Méla, A. Marcellin) ;

Santonis, *Santoni*, les Santons (Tacite) ;

Santonici — — (Gr. de Tours).

Sant-ones, nom composé de :

Antu, nom d'une région, d'une série de montagnes, et d'une grande divinité gauloise, épithète figurant dans le nom des Santones, comme Pict figure dans le nom des Pictones, Tur dans le nom des Turones, etc.

Onos, *Ones* les aulnes.

Hendaye, localité au pied de la montagne de Aya, ou des *trois couronnes* ; *Aya*, ancienne et importante mine de cuivre de l'antiquité protohistorique hespérique.

Santander, port de mer de la côte espagnole.

Santona, — —

Les *Andes*, montagnes espagnoles.

Les monts Cantabres.

Les monts Cantaliques du Portugal.

Cette côte maritime occidentale de la péninsule ibérique a vu le vocable chrétien *Bichente* remplacer partout le nom d'une divinité païenne portant un nom analogue ; elle borde une mer où fourmillent les poissons dénommés *Bésugos*.

Le Celtibère Argantonios d'Hérodote, le latin Sanctus, et le français Antique sont probablement dérivés de ce nom de *Ant, Sant*, qui chez certains peuples gaulois prend aussi la forme de *And*.

Antium, près l'embouchure du Tibre.

Cantalon, monument religieux dédié à une déesse, à Volnay, près de Beaune.

K. Ar. *Kant* = cercle.

Ar. *Kant* = une tour ; K. *Kant* = ouvrage de vannerie ; Ar. *Kantier* = vannier, qui font songer au Van mystique de Déméter.

Les *Brigantes* de l'Irlande, de la Bretagne et leurs déesse *Brigantia*, alors que *Brig* en k. = Sommet, *Antes* et *Antia* paraissent un nom.

Les *Brigantii* des Alpes, la ville de *Brigantio* = Briançon.

La *Mesembria* d'Hérodote, qui est successivement *Brigantica* et *Gallaïca*, noms qui semblent par leur réunion un écho lointain du premier séjour des *Galls* et des *Brigantes* dans cette Thrace, où restèrent les Briges, et où les Gaulois devaient revenir 150 ans plus tard.

Cant de *Cantium*, *Cantilla*, *Cantobenna* (Grégoire de Tours), *Avicantus*, etc., paraît avoir la même origine, car il est impossible d'admettre que le Cap *Cantium* (Kent) soit à comparer avec les Alpes et les Montagnes de la Haute Écosse ; les sens accidentels d'élevé et de blanc que l'on veut y reconnaître ne sont que des épithètes adjectives, postérieures au nom principal, qui par son antiquité et ses nombreuses applications, manifeste une idée religieuse importante.

Ande, *Ando*, *Antu*, *Ant*, *Andes*, *Antis*, *Cant*,

Sanct, *Sant* paraissent avoir une seule et même origine, le nom des montagnes qui s'étendent sans interruption, par l'intermédiaire des Cévennes, depuis le Cap Saint-Vincent jusqu'au Mont-Dore.

C'est ce nom des *Andes*, qui avec celui d'Atlas servit à former le nom de l'Océan Atlantique, et ce n'est pas sur le Critias seulement que s'établit la dénomination d'Atlantis pour les côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe.

Lorsque les Sidoniens stationnaient à Tingi et à Gadès, avant la fondation de cette dernière cité, il fut un moment où pour eux les montagnes africaines prirent le nom d'Atlas, quelle que soit l'origine de ce mot.

On peut croire cette origine égyptienne, mais sa terminaison *As* du Sk. *Asu,* montre le sens général attribué par les peuples septentrionaux à la montagne qui supportait le ciel, le *dieu.* Le cap Spartel est le gigantesque et imposant soubassement de ce dieu.

Vis-à-vis du cap Spartel, au nord, et en face, se dresse un promontoire non moins imposant auquel toute l'antiquité historique donna le nom de promontoire *sacré*, celui où survécut le nom du dieu le plus populaire et le plus ancien du paganisme sur le littoral océanique, *Bich-ente*, *Endo-vellicus*, *Bès-ente*.

Là commençaient ces pays dépendant du dieu *Atl-as*, vis-à-vis, en face des monts Atlas, ces pays dont le nom caractéristique *Antis* dépendait encore de la suprême domination du dieu Atlas, qui régnait sur toutes les côtes océaniques.

Et ces monts Antis caractérisaient des régions et des peuples dépendant du dieu Atl-as. *Antis* était

le domaine du dieu *Atlas*. Antis était un autre nom du dieu Atlas, le dieu des montagnes qui plongeait la tête au sein du marais ouranien.

Et cela bien antérieurement à la formation de la langue grecque.

Et les Grecs primitifs adoptèrent une bizarre façon d'écrire et de prononcer les relations entre les finales As, Antis, le dieu As étant le dieu de Antis, Antis était le domaine du dieu, *As* étant nominatif eut pour génitif *antis*.

Dans beaucoup de langues *Anti* prit le sens de *en face*, *opposé*, *vis-à-vis*, *devant*.

Cette dernière acception prit une plus grande valeur, par suite du conflit général entre les dieux du ciel pur, et les dieux chthoniens.

A Mythylène, le nom et le site de la ville pélasgique *Antissa*, étaient célèbres dès les périodes homériques. Les Grecs, primitifs, donnaient au nom d'*Antissa*, le sens « devant Issa », parce que cette ville est aux pieds du Mont *Issa*.

Ant et *Issa* sont deux noms. *Issa* nom d'une montagne élevée, caractéristique, est probablement le nom d'un dieu du ciel pur, un dieu de la lumière. *Ant* paraît le nom d'un dieu plutôt chthonien.

Ant et *Issa*, dans une autre hypothèse, peuvent être deux noms, deux aspects différents d'un seul et même dieu pélasgique.

Le parcours de l'Archipel et des côtes de l'Asie Mineure montre fréquemment la persistance de désignations semblables relatives aux Cités et aux montagnes voisines les unes des autres.

Les noms de Andros et de Antros furent placés, aussi bien à l'embouchure de la Gironde que sur

l'île de l'archipel grec, et sur les fleuves de l'Asie-Mineure, pour désigner la force génératrice de l'homme ou du père des hommes, du dieu des montagnes et des eaux célestes.

La région au sud des colonnes d'Hercule appartenait au dieu Atlas, celle du nord au dieu Antis.

Lorsque les deux noms se joignirent, l'ensemble devint l'Atlantis, qui d'ailleurs n'a jamais été engloutie depuis les temps tertiaires.

Ces noms furent usités avant la formation de la langue grecque qui, dans les noms illustres et révérés, fit souvent entrer la finale As, Athamas par exemple, dont le génitif devint Athamantis. L'usage persista, tout en laissant oublier l'origine de cet usage.

L'opposition des dieux de lumière, des dieux du ciel pur avec les dieux Titans, les nuées sombres, les forces atmosphériques et marines, accentua pour Anti le sens *en face*, *opposé*, *vis-à-vis*, *devant* ; un objet est toujours devant, ou à côté d'un autre objet ; le nom du vis-à-vis du Mont Atlas, employé de plus en plus dans ce sens d'opposition, vit son sens primitif tomber de plus en plus dans l'oubli.

Le mythe de *Antée* ne trouve jusqu'à présent aucune explication plausible sur les rives africaines. Il en trouve une toute naturelle sur les rives européennes qui sont en face, vis-à-vis de Tingi et du mont Atlas, et où le nom de *Antée*, est une épithète du dieu des montagnes, distributeur des eaux du ciel, une épithète de Géryon Tauriscus.

Strabon, qui, dans le principe, trouvait si déplaisante la transcription de ces mots et de ces noms barbares (ἀνδὲς, p. 129, Did.), finit par reprocher aux Grecs leur continuelle déformation des noms

étrangers. Ils sacrifiaient l'exactitude à l'euphonie, etc.

Dion Cassius fait connaître *Andaté* ou *Andraste*, la victoire, déesse britannique, lue aussi *Andasté*, *Adraste*.

Dea Andarta fut lue sur trois inscriptions, dont une de Die en Dauphiné.

En K. et Ir. *Andras* est aujourd'hui un ennemi, Satan, une furie, modification de sens due sans doute au christianisme.

Andrustehiae est un des surnoms donnés aux *Matronnae* gauloises.

Andas, Borée des Étrusques.

Anandates, un génie céleste des Perses.

Le basque *Andrea*, dame d'un rang élevé.

La *Sosandra* de Calamis, la dame de Sos.

Les noms d'hommes composés de Ande :

Anderoudos, *roudos* = couleur rouge ;

Anderouros. *rouros* = nom divinisé de la Roer ;

Andeiouros, *iouros* = nom divinisé du Jura ;

Andecamulos, *camulos* = nom divin de Ésus, Mars.

E. *Art* = dieu, d'où le féminin gaulois *Arta* et *Andarta*.

Andossos, divinité pyrénéenne.

Andéré, *Andus*, épitaphes de Martres Tolosane.

Andevellicus, *Andovellicus*, dieu celtibère.

Argentoratum. Strasbourg.

Carianda, en Carie.

Nantuates, peuples helvétiques. *Nantosuelta* déesse associée à Su-cellus.

Il y avait donc plusieurs déesses dans le nom desquelles entrait en composition la forme *And*, et cette

forme est applicable aux montagnes, au pays des Santons, à l'île Antros, etc.

C'est en somme une épithète du dieu chthonien des Celtes Ant-tis, Ant-tée.

Antros indique un homme d'un rang élevé.

Argantonios confirme cette manière de voir.

Lorsque les hommes donnent leurs noms aux terres, aux montagnes et aux fleuves, ce sont en gaulois les noms des divinités protectrices ou totémiques.

And, Ant, Sant, Sanct, Cant sont les différentes formes du nom de cette divinité qui régnait sur la ligne de partage des eaux d'Europe, dans la partie connue sous le vocable des *Andes*.

C'est une épithète du dieu des *Andes*, bien antérieure aux *sanctus* et *antiquus* du latin qui lui doivent probablement leur origine, et qui servit à former le nom des peuples Sanctonos, Santones, Santonis.

Ces peuples des régions de Sant (ou des montagnes), et des régions de *Ones* (ou des aulnes) se seraient probablement étendus depuis le Cantal jusqu'à l'Océan.

Arar, rivière de la Celtique. Le pseudo-Plutarque dit qu'elle tire son nom de sa jonction avec le Rhône, où elle se jette près du pays des Allobroges.

Ar. *Arar*, charrue, idée d'attelage des deux fleuves.

Iv. Ar. *Arar*, enchaîné ; E. *Arach* lien ; Ir. F. *Aram*, ensemble, les deux ensemble.

Arduina, surnom de *Diane* dans une inscription de Gruter. *Ardoina*, son nom seul sur un monu-

ment où elle est représentée en chasseresse avec Camulus, Jupiter, Mercure et Hercule. On l'avait ainsi nommée probablement à cause de cette vaste et sombre forêt dont parle César et dont elle a été la divinité topique à la période romaine.

A la période indépendante Diane était inconnue des Celtes. Quelle déesse, ceux-ci honoraient-ils sous ce nom de Arduina ?

K. *Arddu*, *Ardwu*, très sombre, *Hardd*, élevé ;

C. *Ard*. K. *Harz*, obstacle, montagne du Hanovre.

Ir. E. *Ard*, haut, *Ardan* colline, *Ardd*, plus haut.

Ardenne a pris en patois champenois le sens principal de forêt.

Les plateaux schisteux de la sombre forêt d'*Ardenne* formaient entre l'Escaut et le Rhin une première barrière contre les migrations humaines. Plus au sud, les hauteurs jurassiques de l'*Argonne* formaient une seconde fermeture.

C'est bien au sud des plaines champenoises, à Gannat, que la déesse Epona, protectrice des chevaliers gaulois, tenait la clef de l'entrée par le nord dans le royaume de Tarbos à la triple enceinte, où étaient établis les Arverni.

Arecomici, surnom des Volsae de Nemausus, Nîmes.

'Αρηκομίσκοι (Strabon). Are = Anti. Ils se seraient établis aux pieds des Cévennes.

Ciménicé d'Aviénus = *mons dorsus celsus*. (Kemmenon dans Strabon.)

Ir. *Keim*, élévation ; E. *Kemm*. — M. *Chamm*, courbé.

K. *Kemi*, courbe. — C. *Chein*, dos, chaîne de montagnes.

La forme adjective *ici*, en gaulois *icos*, au singulier.

Arecomici, d'après Pline, ceux qui sont au pied des montagnes (les Cévennes).

Aremorici, d'après Pline, « ceux qui sont en face de la mer ».

Are, devant (*Ante*). *Aremorici*, *ante marini*, *quia Are*, *Ante*. (Gloss. d'Endlicher.)

Armoricae, les cités qui bordent l'Océan, que les Gaulois nomment communément *armoricae*.

Arecomici, *Arelate*, *Arebrignus*.

La terre bretonne *Armory*, armoricain du moyen âge.

K. *Ar*, sur, près de, C. Ar. *War*, *Ar*, sur, dessus ;

Ir. *Ar*, E. *Air*, sur, contre.

Arepennis, Arapennis, mesure agraire, demi-arpent romain. — *Aripennis*, la cinquième partie d'un stade (Grégoire de Tours).

Isidore de Séville en fait un mot hispanique et rapporte, à l'idée de labourage *ab arando*, le premier élément dont il est composé.

K. *Ar*, terre labourée ; *Aru*, laboureur ;

C. *Aras*, Ar. *Ara*, labourer.

Ir. *Araim*, E. *ar*, labourer. Ir. *ar*, terre labourée.

K. *Erw*. C. *Eru*, ancien pluriel. Ir. *Arba*, une acre de terre.

Ar. *Erô*, sillon.

Arimi homériques (οἱ Ἄριμοι). Les *Arimi* semblent un peuple mythique, dont le pays n'est pas bien déterminé.

Ils ne sont nommés qu'une seule fois dans l'*Iliade*.

« La terre mugissait sous leur pied comme lorsque Zeus tonnant la fouette à coup de foudre autour des rochers arimiens où l'on dit que Typhée est couché » (*Il.*, XI, 681-783).

Selon Strabon, cette terre des Arimi était un canton de l'Asie Mineure, entre la Lybie et la Mysie.

Dans un autre passage il dit que tout le monde n'assigne pas le même théâtre au mythe des Arimes.

Quelques-uns les placent en Cilicie, d'autres en Syrie avec les Araméens, d'autres encore aux îles Pithécuses, non sans faire remarquer que, dans le langage des Tyrrhènes, les pithèques ou singes étaient appelés des Arimes.

Les grands singes des côtes occidentales d'Afrique et les races humaines petites et brunes des côtes occidentales d'Europe peuvent avoir été confondus sous une même appellation dérisoire par les Tyrrhéniens, mais c'est dans la région voisine de l'Océan et des pays de la nuit, que s'est livrée la lutte des dieux de la lumière contre les dieux des ténèbres et des nuées épaisses.

Il convient donc de rechercher le pays des Arimes là où le vieil Hésiode place *Arimos*, le séjour de la nymphe anguipède Eckydna, séjour identifié avec le pays des Santons.

C'est là, que de cette nymphe anguipède et de la tempête typhonienne prit naissance le chien Kerberos.

Dans cette région de Médiolan, Hécate, puis Perséphone et Proserpine, remplirent, successivement, les fonctions attribuées par les Grecs à Déméter Brimo, mère de Brimos.

C'était dans les mystères d'Eleusis seulement, que se produisait cette dernière attribution.

Apollonius donne à Hécate le surnom de Brimo du caractère effrayant de la déesse (βριμη, force, colère), ou du pétillement du feu (βρομος), à cause des torches qu'elle porte.

Les prêtres donnent ce même surnom à Perséphone, qu'ils confondent avec Hécate.

Or, Perséphone, épouse de Pluton, mère des Erinnyes, est aussi la mère de Eri-bré-métos, nom où se distinguent les indications d'une triade celtique.

Eri-bré ou Bri-are, par une réitération fréquente, indique le dieu père dans ses fonctions successives de dieu des montagnes Bré et de dieu des rives maritimes ari-eli.

Eros, Béros, sont connus et le terme Métos trouve sa place dans cette triade. Il justifie cette place par l'existence réelle, dans la même contrée, des pays de Med-iolan, des Med-ulli, de Met-ullo, de Med-us.

La finale grecque *us* veut dire *porc*, qui était un titre princier, en gaulois (Orc rigis).

Phorcus, Horkos furent des noms de l'Océan des Hespérides alors que Hécate et Keto étaient des répliques de la déesse Tethys.

Ork de Med, l'ancienne Gorgone Med-us, dans la mer de Keto-Tethys, était illustre au point de porter le nom de Ork, d'avoir été le rocher désigné comme époux de Keto-Tethys, ne trompant jamais pour indiquer l'approche et la direction des terres de l'Horkos grec, de l'Orcus latin.

Gorgone d'Hésiode, Orkone, Orcone, Orc du pays des Ones, sont absolument équivalents les uns des autres.

L'ensemble du pays de Med-iolan a donc porté antérieurement un nom voisin de Met-er, Met-os, Met-ès, Met-is.

Ce terme Metos, appliqué à la divinité féminine souveraine de Mediolan, serait un des noms les plus anciens de la grande déesse. A une époque relativement récente il entra dans le nom d'une divinité celtique, issue de Perséphone Erecura, nom formé des trois noms anciens Eros, Beros, Metos. Les fonctions de cette divinité Eri-bré-métos sont encore inconnues, mais elles s'exercèrent à la fois sur les côtes maritimes, les terres inférieures et les montagnes de Ari-métos et de Bri-métos, qui sont deux désignations spéciales à deux fractions d'une même contrée.

Une même contraction sur chacun de ces termes peut les avoir transformés; l'un devint *Arimos*, terres du pays bas, et l'autre *Brimos* terres élevées. L'ensemble désignait un pays où les montagnes brûlantes arrêtaient et condensaient les eaux des tempêtes typhoniennes, de Typhaeus, pour les envoyer dans les profondeurs de la terre et de l'Okéanos.

Les populations de ces territoires, observèrent l'action des forces naturelles ou de l'activité humaine, classées sous ces appellations, honorèrent ces forces et en gardèrent les noms à travers les siècles.

C'est dans ce milieu que l'on est amené à voir naître l'art des *Aerarii*, l'art de fabriquer le bronze qui se propagea parmi les races ariennes, jusqu'au Mont Argès, avec les peuples de Tubal.

Il est possible aussi que les autres industries métallurgiques aient pris naissance parmi ces peuples. petits et bruns, antérieurs au temps de Géryon.

Sanchoniaton, cité par Eusèbe, affirme que Chrysor était Vulcain, qu'il découvrit le fer et l'art de forger.

Hésiode nous dit qu'Héphaistos était fils de Era.

Chrysaor à l'épée d'or, né de Méduse terrestre et de l'Océan, hérita de cette épée d'*At-tès* qui servit à couper la tête de la Gorgone.

Il fut At-tès lui-même, pendant les périodes séculaires qui s'étendirent depuis l'arrivée des dieux de lumière jusqu'à la conception du tricéphale par les peuples ariens.

At-tès, Typhaeus, Dispiter, ont, sur cette région, exercé sans arrêt leurs fonctions de dieux de la nature ; il vint un moment où ils durent acquérir les titres de dieux de l'activité humaine, par la guerre qui fut quasi éternelle, et par la métallurgie qui apparut à une époque sensiblement discernable.

Avec Khrysaor, commença une ère de la métallurgie qui se prolongea sous Géryon et sous Teutatès, projetant son culte et ses pratiques en Sicile (avec un dieu indigène qui a beaucoup des caractères du dieu des volcans, des montagnes, du fer et du feu des Celtes), à Lemnos au temps du Cronide (avec le nom d'Héphaistos), en Asie-Mineure (avec le nom de Tubal), etc.

Il ne faut pas oublier que le cuivre *Aes*, pourrait être l'origine de Sk. Asu, dieu, que *Aesar*, le cuivre arien pourrait être l'origine de Esar, nom désignant le dieu arien de la guerre, que *Aerar* le bronze a dénommé les Aerarii.

Arinco, espèce de froment propre à la Gaule et à l'Italie (Pline).

K. *Rhygg*, seigle. En Dauphinée, Riquet, une espèce de froment. Ar. *Aru*, laboureur, *Araim*, labourer. Ir. E. *Aran*, pain.

Bara dans les trois idiomes Kymriques.

Ar. *Aranach*, alimentaire.

Le latin espagnol du moyen âge nommait Arinchada une mesure agraire, dite aujourd'hui Aranzada.

Aritmato, suprême bien, *Mad*, bon, bien.

Art, E. *Art*, dieu. *Artaïos*, surnom gaulois de Mercure.

Artuas, équivalent de *sepulcrum*, a le sens funéraire de tumulus.

Ir. *Art*, pierre. E. *Art*, pierre plate d'un tombeau.

Artuas indiquerait donc particulièrement la matière dont est formé le tumulus ou *cairn*, c'est-à-dire les pierres sépulcrales.

Arverni. Arbernoi, grec de Plutarque.

Place-toi devant, oppose-toi, ante obsta (Glossaire d'Endlicher).

Peut très bien faire allusion aux montagnes qui défendent l'Auvergne du côté de l'Est, barrière réputée infranchissable jusqu'à la traversée de César.

1° K. I. *Ar*, sur, contre, avec le sens en face, devant ?

Zeuss fait observer qu'on ne retrouve jamais Arverni écrit comme aremorici, arecomici.

2° C. Ar. *Bern*, montagne K. *Baran*, en vue, *Bar*, sommet.

C. Ar. Ir. E. *Bar*, sommet. Ir. E. *Barran*, cime de montagnes. *Barr*, sommet.

Ir. *Feoran*, vallée montueuse, d'où al Ferann, al Verann de Henri Martin, les hautes habitations.

L'ensemble de la région comprenant les monts d'Auvergne et les terres limitées par les eaux de l'Allier-Loire, de la Dordogne-Gironde portaient les noms Tarbos, Arivos, reproduisant le nom Erebos.

Aux monts d'Auvergne, *Arverni* se traduit Auvergnats, Alverniats ; sur les bords de la mer, *Arivos* se traduit Arvert, Alvert, Halvert.

Ar dans les noms ethniques ou régionaux semble devoir participer aux différentes valeurs de Are, Ale, qui elles-mêmes viennent de Erebos, indication de région, de Eros, force vitale, de Aru, laboureur, de Erebos, dieu des eaux du ciel, de Erichthonios, dieu des eaux souterraines. Eros deviendra Beros, comme Aran le pain devient Bara.

Ate de Andate.

Ir. *Ada*, victoire, *Adh*, succès, bonheur, *Adrath*, horreur, effroi, E. *Adh*, prospérité, *Adhart*, progrès.

Ate de Condate, ainsi que les formes adjectives en ate, atis, finale considérée comme accidentelle de quelques mots.

Ate d'Atepomaros, Ateporix, Atebodius, des Atemi.

Ir. *Arth*, *Ate*, *Ati*, auj. *Ath*, autrement ; E. *Ath*, autrement ; K. *At*, particule réitérative quelquefois privative en gaélique. Ar. *Ato*, toujours, continuellement.

Pictet conclut en outre du SK. *Ati* que l'initiale gauloise avait de plus un sens de supériorité, d'excel-

lence, celui d'*iterum* ne pouvant convenir à des noms tels qu'Ateporix, Atepomaros etc.

Andate, Condate sont également des noms des plus importants au point de vue religieux, et *ate* ne peut se traduire par une simple particule réitérative.

Cependant, Bi, Be, Di ont aussi cette valeur réitérative, elle est spéciale au roi Dis, dont *ate* doit être l'équivalent. At-ès = le dieu Père.

And est une épithète de Atès, *Cond* a une valeur équivalente quant à l'importance religieuse du confluent. *Ate*, désignant une qualité d'Atès ou Atès lui-même, s'applique infiniment mieux aux noms précités.

Ateknatos, Ateknati, Ategnati, Gnatus, Ategnatu ont pour base *Cnos* = fils, substantif synonyme de Gnabat, de Gnate et de Gnatus.

K. actuel, *Kenauw*, enfant, fils, *Kenan* ou *Knyw*, le petit d'un animal quelconque = *Genus*.

K. *Gem*, postérité, K. *Geni*, maître, SK. *Gan*, engendrer.

Le radical *Gan* ou *Gen* se montre dans les textes les plus anciens sous la forme *Cen*, et ses dérivés, Ir. Kenel. K. Kenaw.

Le latin *Gneus* pour *Cneus*, *Gaius* pour *Caius*.

Ir. E. *Kineal*, *gineal*, enfant, postérité.

KnO' et GnO', illustre.

Ateknatos = Fils de *Ate*, né de *Ate*.

Atinia, lat. *Atinea*, l'Orme gaulois, plus haut, plus touffu que celui d'Italie, au témoignage de Columel contre celui de Pline.

K. *Athyn*, très tenace, *Altyfu*, bourgeonner de nouveau.

Ar. *Didinva*, bourgeonner. *Til*, l'orme lui-même.

Ir. *Altin* désigne aujourd'hui l'ajonc, le genêt épineux.

E. *Aluin*, poutre. Le padrao des Portugais.

Ces mots Attyfu, Didinvo, Aluin, semblent présenter la réitération due à la présence du mot Dis, Bis ou son équivalent ? Ali ne serait alors qu'une forme de Ate, auquel les Grecs ont donné l'épithète de Andros, alors que le moyen âge appelait houmeau l'orme.

Bârrôn, pour le nom propre latin *Varro*, pour courage, courageux.

Varron faisait remonter son surnom à un guerrier ennemi, pris en Illyrie par un de ses ancêtres.

K. *Bar*, colère, furie, *Baranrès*, rangée de soldats.

Ar. *Barr*, violent, impétueux. Ir. *Baire*, homme ou vaillant, *Baran*, guerrier. Ir. E. *Bar*, *Barr*, le sommet d'une chose, un chef. E. *Barr*, un héros.

K. C. *Ber*. Ir. *Bear*, lance, Ar. *Ber*, broche.

Baro ou *Varo*, péjoratif, valet de soldat, goujat stupide. K. Ar. *Bâr*, branche d'arbre. C. *Baren*.

Le français actuel traite encore de souche un homme stupide.

Ar. *Barged*, buse, *Bader*, *Badouer* de *Bad*, niaiserie.

C. *Bad*, stupide.

Bebronna, nom que saint Domitien et son compagnon donnèrent à la plus grande des fontaines

qu'ils trouvèrent, dans le désert appelé depuis *Bebronnensis locus*, aujourd'hui la ville de Saint-Rambert-en-Bugey. Ces fontaines s'appellent encore les eaux Brebonnes.

Cette forme est reproduite dans l'île Britannique par l'ancien *Breboniacum*.

Un canton du Lyonnais, au moyen âge, devait le nom d'*Ager Bebronnensis* à sa petite rivière la Brevenne. Saint Domitien arriva dans ce pays avant les Bourguignons, qui n'avaient encore pu apporter le Tud. *Brunn*, fontaine.

R. de Belloguet dit : « C'est donc un mot celtique dont la première syllabe forme une espèce de redoublement hellénique qui se présente dans le K. *Benben*, tête, dans Bebryces, Bebriacum, Bibracte, Bibroci, Vivisci, Bebru (nom barbare d'une espèce de trait. Végèce), etc.

Zeuss rapproche cette syllabe de l'intensitive K. *Byth*, Ir. *Bid*, *Bith*, laquelle prenait le sens *à toujours*, et de l'ancien adv. Ir. *Beos*, encore.

Ces deux sens sont probablement exacts, mais il en est un troisième.

Ir. E. *Bitu*, jadis, *Bith* = le monde, l'existence.

K. Byd. C. Bit. Ar. Bid. Bet. K. C. Byth, à toujours.

Bitu, le Biton des paysans français, n'aurait-il que ces deux sens le monde, l'existence, à toujours? Ne serait-ce pas à lui que s'appliquent les mots Bre et Bri? Si oui, les Bebryces deviendraient les montagnes de Bitu, Bebriacum la demeure de Bitu, Bibracte la forteresse de Bitu, les Bibroci les hommes de la contrée de Bitu, les Vivisci les hommes de la Visca de Bitu. Or Bitu, Bre, Bri sont des désigna-

tions du dieu Bis, Dis, et la réitération de Bebronna = Brebonna, doit se traduire par fontaine du dieu Bis. Be, Bi serait une épithète du Tricéphale.

Les documents suivants indiqueront si cette solution est juste.

Le K. *By*, Ir, *Bi* a actuellement une signification diminutive qui tranche nettement sur les intensitives K. *Byth*, Ir. *Bid*, *Bith*, d'où Be, Bi, s'ils en dérivaient, entreraient en composition avec le sens superlatif de principal, de plus haut ou de plus grand ; *fons maximus*, dit le texte de saint Domitien, lequel exclut, dans tous les cas, la signification actuellement diminutive du K. *By*, Ir. *Bi*.

Bronna, *fons maximus*, serait alors Ir. *Braon*, E. *Braon*, *Broen*, lequel ne signifie plus aujourd'hui que goutte d'eau, pluie ; *Braonach*, bruiné, pluvieux.

Le gaélique fournirait encore *Barne*, eau, *Bronn*, perpétuel, *Bronnain*, je distribue, je répands. K. *Brona* allaiter, de *Bron* mamelon, qui se dit aussi de hauteurs de terrains. *Bronnen* = les mamelles. *Bruinech*, une mère qui nourrit.

Ar. *Bron*, *Bronno*, *Punbron*, le bout du pis, nom qui ne serait pas plus étrange que celui de pissevache en Suisse, ou du manneken piss à Bruxelles.

Une rivière du Bourbonnais s'appelle encore la Bèbre.

Bebr-onna, la parèdre du dieu *Bis*.

Bebronna, Brebonna, la fontaine du dieu Bis.

Matr-ona, la rivière de la mère.

Div-ona, la fontaine divine.

Belatucadrus, Belatucardus, Belutucadrus. Beluluca n'est qu'une abréviation.

Tantôt nom d'un dieu particulier, Deo Sancto Belatucadro.

Tantôt simple surnom de Mars des inscriptions britanniques,

K. *Bel y Duw Cadr*, Mars le dieu puissant?

Bel elu Cadr, Mars toujours guerrier.

K. *Bel* signifie Mars. *Bel*, *Bil* signifient carnage et idole.

Duw = dieu. *Alu* = toujours. Ar. *Alo* = toujours.

K. *Kadr*. C. Ar. *Kaer* = beau.

K. actuel *Kadr* = fort, puissant.

Hu Gadarn, dans les triades, est le chef de la race Bretonne.

Ar. *Kadarn*, brave, *Kadour*, guerrier. Ir. *Kaithrenn* = victoire. *Kaithream*, cri de victoire.

Belenus ou *Belinus*, dieu gaulois identifié à Apollon, *Belis* d'Aquilée, Herodien VIII. Inscriptions à Apollon Belenus ou Belenus Apollon.

Peut-être la même divinité que l'*Abellio* de Comminges? Mais ce dernier nom paraît grec, car *Abelion* signifiait le soleil chez les Crétois, comme *Bela* en Laconie (Hesych).

K. *Melen* (= Belen), *Melyn* = jaune d'or. Ar. *Melen*, C. *Milin*, jaune.

Ar. *Melenuz* jaunissant. Aquilée avait donné à l'une de ses fontaines le nom de Bélénus.

Apollon n'est venu en Gaule que bien après la conquête.

Ir. *Beal*, *Beul*, le Soleil lui-même.

Belltaine ou *Bealtine*, E. *Bealtainn*, le feu de la

Saint-Jean, allumé jadis le premier mai, qu'on nomme encore ainsi en souvenir d'un dieu *Beal* ou *Beil*.

Ir. *Bil*, idole.

Les propriétés malfaisantes de la Belinuntia ou jusquiame en K. *Bela*, loup, ouvre un autre point de vue.

K. *Bel*, *Beli*, dévastation, guerre. Ar. *Bel*, combat, *Beluz*, belliqueux ; Ir. *Beal*, brigand, *Beolach*, soldat. *Belli*, peuple Celtibère.

Belues, Gloss, d'Isidore, la pauvreté causée par la dévastation.

Lat-allemand du moyen âge *Belisa*, jusquiame ; *Pilisa*, aujourd'hui Bilsenkrant, plante de *Belis*.

On a trouvé près de Virton en Belgique l'inscription *Lino Marti* probablement pour Belino.

Belin semble nommé dieu du carnage, dans un vieux poème gallois. Belinus, Cyno Bellinus, noms de rois bretons.

Belinuncia ou *Bellinuntia*. Grec Hyoskuamos, Latin *Apollinaris Insame*. *Bilinonntia* de Dioscoride. Jusquiame ou Apollinaire de Pline, que l'on dit avoir été consacrée à Belinus l'Apollon gaulois.

Belena, Bjelena, Brelun, Bilyna, ainsi que Bilin et Belend, sont encore le nom de la jusquiame en slave et en magyar.

K. *Bela*, jusquiame. — Ar. C'est l'herbe de Sainte-Apolline.

Ir. *Deodha*, *Belene* en anglo-saxon.

C. *Felen* désigne l'absinthe, en Dace *Pelinu*, Albanais *Pelint*.

Jusquiame suivant Isidore se nommait vulgairement *Milimindrus*, rendant fou. Basque *Bil*, changer

les dispositions de quelqu'un. *Bilika* devenir *mens*, imbécile, *Min*, mal, *Minkhor*, aigre, inquiet.

Sens conservé dans le portugais *Meimendro*.

L'espagnol, qui disait jadis *Milmandro*, n'a gardé que le celtique *Beleno*.

Belin, Bila, Bil, Mili caractérisent les propriétés malfaisantes de la jusquiame, et se réitèrent dans les finales nuntia, mindrus, mendro, mandro. Ces dernières finales paraissent avoir le même sens péjoratif que les Maubec, du vieux français, dans les villes du littoral maritime.

Beliucandar, *Belliocandum*, *Belliocandium*, *Beliocanda*, ou *Vigentia*, *Vigentiana*, plante qui guérit les blessures, découverte par *Achille*. Latin *Millefolium*. Belioukandos dans Dioscoride. Épée d'Achillée, aujourd'hui *Milddail* en Gallois, *Millefolio*.

E. *Dolen*, *delen*, *duile*, feuille.

Ir. Bileeg, E. Bileag, feuille; bileogach, feuillu.

Candar, Candum, Candium, Canda est traduit : par Belloquet, Ir. *Kath*, combat, Kead blessures, feuille aux coupures ; par Diefenbach K. Ar. *Kant*, cent. or l'Irlandais, Keadbhilich, Kendbhileach, cent feuilles, c'est la Centaurée ; par le mot Vigentia, Ir. *Big*. toute matière glutineuse, E. *Bigh*, glue, gomme; ce qui ramène *Beliu* à *Visca* et *candium* à *enti*.

Belin, Bila, Bili, Mil ont caractérisé des propriétés malfaisantes ; Beliu, Bellio, Belio, Vig ont manifesté des propriétés bienfaisantes ; untio, mindrus, mendro, mandro ont caractérisé des propriétés malfaisantes ; candar, candum, candium, canda,

entia, entiana ont manifesté des propriétés bienfaisantes.

Ant et Bel sont des divinités du bien et du mal, en tout semblables à Atès et à Ésus réunis en groupe.

Chaque fois, le mot Belio-canda réitère la qualité divine bienfaisante ou malfaisante. C'est le propre de ce dieu Bis ou Dis, qui donne des formes différentes, mais bien connues, des noms ayant servi à former les noms celtiques de la jusquiame et du mille-feuilles.

Bellicus et Surbur, mots inscrits sur la même pierre, le premier au-dessous de la figure d'un chien, le deuxième sous la figure d'un sanglier qui lui fait face. Cette pierre faisait partie des ruines découvertes sur le Donon ou Framont, haute montagne des Vosges.

L'inscription et les ruines appartenant au temps gallo-romain, il paraissait ne pouvoir être question du Sus gallicus, un des symboles de la nationalité gauloise, cependant chien et sanglier étaient des attributs du dieu du Mont-Dore, et de la déesse de Saintes, et à ce titre continuaient à figurer au nombre des animaux protecteurs des territoires gaulois.

L'inscription de Zurich SVRBVRO montrant que ce dernier mot était étranger au latin et au grec, Bellicus devait aussi appartenir à la banque celtique.

Comme nom propre gallo-romain avec un seul, il figure sur plusieurs inscriptions à Worms.

A Dijon, *Bellicia, Bellici soror*. Sur une pierre

de Vienne, figure le nom d'une famille consulaire de cette ville, *Bellicus Natalis*.

Varron donne *Vellicum* au sujet d'un chien de chasse.

Ce mot *Vellicus*, associé à deux chiens, se voit sur une pierre de Sens, qui représente un forgeron avec ces animaux à ses pieds. *Memor Bellici Bellator*.

K. *Bel*, tumulte, guerre ; Ar. *Bel*, combat. K. Ar. *Bela*, combattre, *Bell*, *Bellaf*, combattre, *Beller*, *Belluz*, batailleurs..., forme latine *Bellum*, avec désinence celtique dans *Bellona*.

Le dieu celto-hispanique *Endovellicus* se trouve avec une seule l dans la variante *Endobolicus*.

K. *Belawg*, prompt à ravager, Ir. *Beol*, voleur, brigand, *Beolooch*, bon soldat. E. *Beolach*, un vif jeune homme.

Surbur, *Sus ferus*.

Ar. *Soroch*, grognement de porc. C. *Sor*, grognement.

K. *Sur*, maussade, intraitable.

C. *Bora*, sanglier, très proche parent du *Boar* anglais, et qui compose avec *Sor* ou avec *Sur*, un mot presque identique à Surbur.

En Bavière, un verrat = *Saubär* (Cochon-Ours).

K. Ir. *Bur*, colère, violence.

Vellicus, chien, Surbur, sanglier paraissent des attributs de Atès et de Ere-Cura.

Belisama des inscriptions de Conserans, de Comminges et d'Avignon, nom donné à Minerve, se rattacherait alors à *Beli*, dévastation, guerre. Cette divinité guerrière est la Beneid ou Beined irlan-

daise en rapport étroit de nom et d'union avec Heid, le Mars gaélique.

Ptolémée donne, à un æstuarium de l'Ile Britannique, le nom de Belisama.

BENNA, sorte de voiture (Festus). Banne des charbonniers.

K. *Men* ou *ben*, charriot ; Ar. *Mann*, panier d'osier.

Ir. *Ben*, *Fen*, *Fenn*. E. *id*. voiture, chariot.

Ar. *Bann*, jetée, barrage, d'où le mot vanne.

Fenna, couler par-dessus. K. E. *Fenni*.

Ne pas confondre avec *Fen*, boue, marais.

Venna ou *Fenna*, resté dans le flamand *Ven*, tourbière et dans l'Anglais,

BETIDOLEN, *Betilolen*, le *manifolium* ou *personalia*.

K. *Dalen*, feuille = folium.

Ir. E. *Beathu*, *Bith*, la vie ; Ir. *Bith* blessures. Ce qui aboutirait à feuille de vie, feuille de blessure.

BETULLA, *Betula*, le bouleau, arbre des Gaules.

K. *Bedru*, jadis *Betu*. C. *Bedewen*, jadis peuplier.

Ar. *Bezo*, *Beth*, *Beithe*, jadis buis. Ces fluctuations embarrassantes sont observées fréquemment dans la nomenclature botanique des Celtes.

E. *Bith*, bois ou plantation de bouleau.

BIDILLANOVIACOS, nom patronymique ou ethnique, *Bidillanovium*, Védeillan, près de Nîmes.

BIGERRA ou *Bigera*, vêtement poilu et roux, ha-

billement bigerrique, la marlotte rousse et grossière encore portée par les pâtres de Bigorre, paraît devoir son nom aux *Bigerriones* ou *Begeri* déjà connu de César et de Pline.

Ir. *Bigean*, *Bigin*, coiffe, capuchon.

Biti. Ir. *Bitu*, jadis *Bith*, le monde, l'existence.

K. Byd ; C. Bit : Ar. Bed, Bet ; K. C. Byth, à toujours.

Bituriges, *aut semper, aut mundi vel late dominantes*, de l'Ir. Bith, monde et Rix, roi.

Les rois du monde.

Bormona, déesse Bormona à Bourbon-l'Ancy. Deo Apollini Borvoni et Damonae. Bourbonne-les-Bains. — En Bourgogne, Borvonia ; — *Aquae Bormonis*, nom classique de Bourbon-l'Archambault. — Trois localités d'eaux thermales déifiées sous le nom de Bormonia, Borvonia au féminin, au masc. Bormo, Borvo.

Déesse Bormia de Bormio en Valteline, *Aquae Bormiæ*. Le français a gardé le mot bourbe, rapproché du latin du huitième siècle qui disait Burbo.

Borvo est identique à l' Ar. *Bourbon*, *Bourbounen*, ampoule, ébullition, bouillonnement ; C. *Burm*, levure, ferment ; K. *Burym* id. *Berw*, bouillonnement, *Bwmbwr*, murmure ; Ir. *Borbhaim*, j'enfle, *Bearbhad*, bouillonnement. E. *Borb*, enfler, enflammer ; *Borbhan*, murmure ; *Beirm*, ferment.

Borvo = génie de la boue salutaire des eaux de Bourbonne.

D'autres auteurs font venir bormo = borv-mo, cf. latin fermentum de ferveo qui signifie chaud.

Une troisième solution paraît plus probable.

Bor = chaud ; Bour = eaux chaudes et chargées de limon.

Bor-mono = *Bor-vonio* = *Bor-vo* = la divinité des eaux chaudes et boueuses, tantôt masculine, tantôt féminine.

Bor, *Bre*, *Bri* ont probablement des valeurs communes de divinité, chaleur et broyage, des valeurs différentes de lieux et de matières auxquels ces noms sont appliqués.

Bogi de Vercumbogius, Adbogius, Setubogius, galate Adobogion, des Tolistoboï que Pline et les Grecs nomment Tolistobogii, ce qui implique un rapport étroit entre *Bogii* et *Boii*, le nom célèbre des Boïens.

Celui-ci remonte au K. *Bw*, objet menaçant, terrible, *Bo*, *Bwg*, C. *Bukka* épouvantail, fantôme, Ir. *Bokan* et *Puka*, fantôme, esprit (le Puck de Shakespeare), *Bogher*, menace, ou bien *Bogha*, arc, E. id.

Le *Bo* ou *Bw* K. n'est-il pas encore parent proche du L. *Boas*, serpent, *Boia*, carcan, instrument de torture.

On trouve : un dieu Bocius en Italie, Bugius à Tarquinpol, un dieu-bouc Bugios en Lorraine.

Une inscription de Bordeaux portant l'inscription :

I. O. M. BOLTERTIVS VNAGI. EMC. donne à penser que les Boï ou Boïates, dont faisait partie l'auteur du vœu et qui étaient installés dans les environs du bassin d'Arcachon, avaient autrefois formé

l'extrême avant-garde des hommes de leur race dans un des grands mouvements d'Orient en Occident. Les Boii qui marchaient vers l'Océan lorsque César les interna chez les Éduens, ne faisaient que suivre un chemin déjà tracé.

Bos, βοῦς, ἑτεροίως Γαλλοι. Texte de Philoxène, rétabli par Vulcanius, en s'appuyant sur le *Boïcus ager* de Festus.

Philoxène aurait voulu dire : *Bos*, en grec βοῦς; les *Boï* autrement *Gaulois*.

Bos serait un mot gaulois synonyme de bœuf, car les langues néoceltiques disent encore : K. *Bu*, vache; *Buch*, des bestiaux; C. *Beuch*, vache; E. *Bobúg*, un petit garçon.

Bosseno, nom d'une villa gallo-romaine, située à Carnac, auprès des alignements. Il a été trouvé, dans les ruines, un très beau taureau en bronze.

Bos, nom du taureau-totem du peuple gaulois; *Bos*, le peuple gaulois.

Bosseno, les chefs du peuple Bos, les prêtres du taureau Bos.

Senani, des inscriptions de Notre-Dame de Paris; *Senodon*, des médailles gauloises; *Senones*, *Samnages*, *Samnites* ou *Amnites* de la Loire, noms connus.

K. *San*, regard, contemplation, adjectif prudent, avisé; K. *Hèn*, Ar. *Hèn*, vieux, pl. K. *Henon*, Ar. *Henann*, K. *Henœd*, déclin de l'âge; *Heineiddiaw*, devenir vieux; *Seneddu*, former un sénat; *Henadur*, ancien sénateur. Latin britannique, *Sennis*, vieux, vénérable.

K. *Sen*, *Sean*, ancêtre, vieux; *Senathir*, grand-père; *Senni athi*, aïeule; *Seanadoir*, magicien; *Senacaid*, historien; *Senan*. *Senecio*. *Seine*, ancien, prêtre; *Seanoid*, sénat.

E. *Sean*, *Seandaidh*, vieux; *Seanachaid*, raconteur d'histoire; M. *Shenn*, vieux.

Brannovices (*Blannovices*, *Blannovii*, etc.), surnom que César donne à une fraction des *Aulercii*, cliente des Eduens. Il signifie, à la lettre, les enfants de *Bran*, le corbeau dans les cinq idiomes néo-celtiques, soit que tel ait été le nom de leur aïeul, historiquement porté par plusieurs chefs gallois, soit qu'ils aient pris cet oiseau pour enseigne de leur tribu.

Vices, *vici* a pour signification, Ir. *Mhic*, pluriel de Ir. *Mac*, fils, postérité.

Eburovices, *ices*, *ici*, *aïkoi*, *ïkoi*, autre signification patronymique d'une seconde fraction des *Aulercii*, ceux d'Évreux.

Bregitio, *Bregilion*, d'Ammien Marcellin, devient *Bergentio* d'Am. Victor. — *Brigantion*.

Brigantia des Alpes devient *Virgantia* de Marcellin.

Pergantion d'Étienne de Byrame devient *Bréganson* de d'Anville, sur les côtes du Var. Belgentier a la même origine.

K. Brig, Brugh, Braigh, sommet, montagne.

Ir. Bearg guerrier, Bairche brave.

C'est une chose fréquente, le déplacement de la voyelle, avant ou après l'r, quand cette lettre suit une labiale.

Breg, Berg, Brig, Virg, Perg, sont des noms iden-

tiques entre eux ; itio, etion, entio, antion, anson sont des noms identiques à l'épithète *Ant*, *Antis*, du dieu Atès.

C'est la même forme qu'Antio du pertuis des Santons.

Brennus du grec et βρέννος βρῆννος βέρνος du Syncelle). C'est moins un nom propre qu'un nom de commandement.

K. *Brëenn*, suprématie, *Brëennin* ou *Brennhin* aujourd'hui *Brenin*, Ar. *Brenn*, Roi.

C. *Brentyn*, noble, souverain, *Brennat*, timonier, celui qui tient le gouvernail. Ir. *Brain*, chef, capitaine. *Brainteagh*, la maison du prince et le palais.

Les *Brehons*, anciens juges de l'Irlande et de la Calédonie.

Ir. E. *Breus*, princes

Nom propre germanique *Brinno*. Les Alpes *Brennoises* ou Mont *Brenner* du Tyrol, dont les *Brenni* d'Horace, etc., attestent l'antiquité. C'est à leur pied que naît la Drave, le haut Ister d'Hérodote et d'Aristote, qui plaçaient la source de ce fleuve l'un près d'une ville, l'autre près d'une montagne qu'ils nommaient également *Pyréné*.

Denis le Periégète, d'après des documents souvent fort anciens, transporta ce nom aux sources de l'*Éridan* ou du Pô, c'est-à-dire dans les Alpes, quoique Polybe l'eût déjà rattaché aux montagnes séparant la Gaule de l'Espagne.

Pyréné était donc un terme d'origine celtique, applicable à toutes les hautes sommités. Il se rattache ainsi au nom de Brenner, comme celui-ci au K. *Breen*, *Bryn*, Ar. C. *Bryn*, *Bre* Ir. Montagne, col-

line, E. *Bri*, éminence. Les *Brenni* ou *Breuni* n'étaient que des montagnards.

Diodore donne une étymologie grecque tirée d'un incendie ayant embrasé les forêts de nos Pyrénées. L'Allemand fournit *Brennen*, brûler.

Ces traditions d'incendie existent dans plusieurs contrées, elles devaient surtout se rapporter à la région du plateau central, quand les volcans étaient en activité sous le nom de *Bri-are*.

Les hauts pâturages de l'Ariège se nomment encore *Piren* ou *Biren*, ceux de l'Auvergne se nomment encore *Burons*.

Briga ou *Brica*, quelquefois *Bria*, ne pas confondre avec Briva.

Répandu sur toute l'Europe ancienne, il peut avoir appartenu à plusieurs langues, mais il se montre si fréquemment dans les Gaules et en Bretagne, sa signification est si évidente par rapport aux lieux élevés auxquels il est toujours attaché, qu'on ne peut pas douter qu'il soit le K. *Brig* (i bref), sommet d'une chose ; *Bry*, haut, lequel = *brig* (disparition du g celtique à la fin de certains mots), *Bre* C. Ar. montagne ; K. *Brigant*, Ar. *Brigain*, montagnard, pillard, brigand. — Ir. *Bri*, *Bruighim*, montagne, colline ; *Brug*, place fortifiée ; *Braigheach*, montagnard ; E. *Braigh*, sommet.

De là, les *Brigantes* de l'Irlande, ceux de la Bretagne et leur déesse *Brigantia*, les *Brigantii* et les *Brigiani* des Alpes, les *Bebryces* des Pyrénées, les *Latobrigi* de la Suisse, les villes de *Brigantio*, *Brige*, *Arebrigium*, *Eburobriga*, *Bandobrica*, etc.

Les Anciens confondaient volontiers les deux

finales *Brig* et *Brog*, ils disaient *Latobrigi* et *Latobrogi*, *Ecobriga*, *Ecobrogis*.

L'ancienne Espagne est la contrée qui montre le plus grand nombre de noms terminés en *briga*. Pline montre cette finale chez des peuples particulièrement celtibères ou celtiques. Segobriga, Mirobriga, Nemetobriga.

Parfois *Briga* peut être assimilé à *Bro* avec la signification de *pays*, mais restreinte au territoire d'une ville et devenue par extension la ville ellemême. *Brutobria* en Espagne (Etienne de Byrame), et *Lacobriga* (Festus). *Lacobrigae nomen compositum a Locu et Briga hispanice oppido*.

Les hauteurs servant de refuge dans les invasions de l'ennemi, leur nom, le K. *Din* ou *Tun* a signifié par la suite un lieu fortifié, une ville.

Le sens de ville est celui que Strabon donne expressément au *Bria* des Thraces, si rapproché de *Briga* qu'il paraît en être sorti.

1° Cette forme n'est pas étrangère à la Gaule, *Magetobria*, *Sadobria*, où *Brigantion* et *Brigiosum* sont devenus Briançon et Briou.

2° Le pays de *Mesembria*, au temps d'Hérodote, s'appelait *Briantica* et antérieurement *Gallaïca*, noms qui semblent, par leur réunion, un retentissement du premier séjour des Galls et des Brigantes, dans cette Thrace où étaient restés les *Bryges* (Étienne de Byzance) et où les Gaulois devaient revenir cent cinquante ans plus tard.

1° Le nom de *Briges* donné par Brutus aux goujats combattants de son armée, venait probablement de ces Orientaux.

2° La signification de ville ne pouvait convenir à

des noms propres portés par des Gaulois tels que ceux *Brigios*, *Briganticus*, etc., ils dérivaient sans doute d'un autre radical.

Ir. *Brig* (i long), vaillance. (La mère du saint irlandais Endeus, sixième siècle, se nommait *Brig, id est vigorosa vel virtuosa.*) -- K. *Bri*, autorité, puissance.

Hesychius, d'après le roi Juba, donnait pour *Briga* le sens d'homme libre, en Lydien βρίγες.

La ressemblance de *Briga* celte avec l'ancien Tud. Bryga, en allemand actuel Brücke, a fait croire que cette finale signifiait pont ; comme quelquefois elle avait pris la place de Briva, on eut la liaison des idées de ville, hauteur et pont. Le Tud. Berg, Bierg, Biarg montagne qui a donné les verbes Bergan, Birgan, Birigan, sauver, mettre en sûreté, et qui se joint au Burg actuel, château, bourg, est très rapproché de Briga. On disait dans les Alpes *Byrigantum*, Virgantia aussi bien que Brigantia. Dans la Cisalpine on voit Bergomum et le dieu Bergimos à Bresce.

Briga se montre sur les cartes en des endroits où il n'y eut pas de pont romain (Ex. Baudobrica ou Boppart sur le Rhin, Sodobria ou Suèves sur Loire), et même dans des situations où il ne pouvait y en avoir (Litanobriga = Pont Sainte-Maxence). Ce pont est au pied d'une haute colline où la ville fut construite avant de descendre au bord de l'Oise. Briga est donc ville ou simple forteresse, comme était dans le principe Bibracte ou Bibrax, dont le nom remonte à la même source.

BRIGINDONI. Déesse *Brigindona*. Beaune.

K. *Brig*, sommet. Brigant montagnard.

Ir. Bruighin, montagne. Ind = Ant, épithète de Atés.

Briva, quelquefois *Bria*. Briva-Isarae ou Brivisara, plus tard Pons Isarae (Pontoise). Briva-Curretia, Brivodurum, Samarobriva ou Semnobria, Durocobrivae, Durolispons, ville de la Bretagne insulaire.

Bria = lieu ou ville élevée K. *Bre* ou *Brima* d'après Mone.

Briva (Gall) = *pons*, dit Zeuss.

Briva subit la même syncope que Briga, comme on voit dans Brivodurum, devenu Briodurum, Briare.

Cette nouvelle forme continue de se combiner avec les noms de rivière. Briouera ou Briva Verae sur la Vire, Saint-Lô. Carobria sur le Cher, Chabris.

Brio, *ponte* = pont. Glose d'Endlicher.

Briges (*Allobriges*), *bruges*, *brox* au singulier. Alabroagios.

K. C. Ar. *Brô*, pays, contrée ; pl. K. *Broydd*.

Ir. *Bri*, champ, plaine, *Bru*, contrée, E. *Bruach*, contrée, bord, frontière. Ces mots auraient perdu leur g, *Kymbrog*, Kenbrog, Broogh.

K. *Allfro*, un autre pays, un exilé. Ir. *Alabruigh* ou *Allabrug*, comparé avec le nom tant débattu des Gallois, *Kymbro* ou *Kymbrog* ou *Kymmo*, pluriel. *Kymmry* les compatriotes. — Ar. *Kenvrô*, pl. *Kenvrôidi*.

Bro dans les noms d'Ecobrogis, Brogitarus en Galatie, des Brodontii, de Bromagus, Brocomagus.

Un scoliaste d'Horace et le Glossaire d'Endlicher semblent donner au mot *Allobrogae* le sens particulier de Gaulois roux, qui se retrouve dans le danois *Albrogit*.

Baxter l'adoptait sous la forme *Galbrich*, le K.

Brych et l'Ar. *Bric'h* signifiant encore marqué de taches rousses.

Brogi. *Brogitarus*, le taureau des pays.

Antebrogius, le pays d'Ante, Andebrocirix, le roi des pays d'Ante.

Broco-magus, le champ du blaireau.

Brock, *Brokk* = un blaireau.

Bu, Ceva, vaches des Alpes. Pline.

K. *Bu*, vache ; Ar. *Bù*, C. *Buch*, pluriel *Bew*.

Ir. *Bo*. M. *Bua*, *Booa*. Ir. E. Gabhuim, génisse (SK. *Gava*, vache), *Kéan*, bêlant, *Keo*, lait, *Ké*, crême, Ir. *Geum*, *Geim*, lait, beuglement.

Tud. Chua, Chuo, Kuh, une vache, Dow, taureau, pl. Dew.

La population alpine était demi-germanique, d'après Tite-Live.

Cenomani, *Cenommani*, *Cenimagni* de l'île de Bretagne.

Les plus célèbres des *Aulerci*, qui fondèrent des colonies dans la Provence, la Cisalpine et l'île de Bretagne.

K. *Kenaw*, race, postérité, *Kenal*, *Kenedl*, tribu, clan.

Ar. *Kenedl* clan. — Ir. *Kenel* race, enfants.

Ar. *Man*, homme. K. *Maon*, peuple. Ir. *Maon*. *Main*, pl., héros.

Le clan des hommes par excellence, ou des héros. Viromanus. Germanus.

Cyneticum (littus) d'Aviénus, remonte aux sources primitives où puisait le poète-géographe, dérive du nom des Cynètes d'Hérodote, dont il atteste l'antique séjour sur notre littoral, aux pieds des Pyrénées. M. de Saulcy fait venir ce nom du grec Kuôn, chien, et cite à l'appui les noms de Canet, Canigou. R. de Belloguet n'admet pas cette étymologie.

Epona. *Eporediae* sont les « bons dompteurs de chevaux, d'où dérive le nom de la ville *Eporedia* (Ivrée) Pline (11. 21).

C'est un mot du gaulois italique, mais dont tous les éléments se retrouvent dans tous les dialectes transalpins.

Le K. Ebol ou Epaul, aujourd'hui Ebawl ; Ar. Eheul ; C. Ebol = poulain.

Le K. Eb. = cheval ; Ebwr = cavalier ; Ebran = pâturage de chevaux ; Ebrwydd = rapide.

Ar. Ebeulia = pouliner.

Ir. E. Peoll = cheval, jadis Ehh, c'est-à-dire Ep. puisque K = P, notamment Equus = Hippos. C'est aussi une racine K. et Ar.

Le gaelique dit encore Each, dont on a rapproché l'espagnol Haca et le vieux français Haque et Haquenée. Eygos = les juments.

Ep se retrouve dans plusieurs noms gaulois.

Ceci fait prévoir pour Epona un terme plus ou moins ancien Ekona.

Ereman. Les Gaulois affirment avec ce nom leur

titre d'hommes par excellence et leur qualité d'*Ariahs*, nobles, hommes ou héros de *Ere*, la terre des Ariahs.

Le dieu montagne, qui caractérisait cette terre, fut d'abord *Erebel* (?).

Le changement de *l* en *r* est très fréquent dans la langue celtique ou pré-celtique.

Bel, devint *Ber*, *Bre*, *Bri* et *Erebel* devint *Bri-are* en relations étroites avec les hauts sommets, les volcans et le feu.

Quand le terme *Asu* se répandit parmi les humains, il servit à qualifier les dieux de la nature et les dieux de l'activité humaine. Bel, Ber devinrent *Belas*, *Beras*, prononcé probablement *Belos*, *Beros* par les Celtes, pré-Celtes.

La domestication des troupeaux de bovidés fit considérer le dieu Montagne, distributeur des eaux célestes, comme le taureau père des hommes et des troupeaux c'était un Titan.

Ere, région terrestre devint T-ar, comme Ork, pierre levée de Orkos devint T-ork, collier des femmes, puis des guerriers.

Les Celtes, prononçant *Tar* pour désigner *Ere* et *Bos* pour désigner le taureau, répétaient *Tarvos*, nom complet du dieu taureau, père des plantes, des animaux et des hommes.

Ere-bel, Tar-vos, devint Ére-bos des Grecs, Erebus des Latins, Ereb des modernes.

Belas, Beras, prononcé Beros par les Celtes, fut sans doute le mot Beros, observé par les Grecs pour désigner le maître de Kerbéros.

Le dieu Bel, Ber, devenu Belas, Beras, Beros devint le dieu *Bès*, pour les Égyptiens et les Grecs, le

dieu *Bis* pour les Romains et les habitants des côtes celtiques.

Le nom Tarvos, dont l'origine se perdait de vue, fut à son tour la souche de *Tarb*, taureau des Néo-Celtiques, le taureau par excellence, *Taur* et *Tal* des Gréco-Latins, Dour des Gallo-Romains et de leurs successeurs.

Le dieu Bel, Ber, Bos, Bès avait une immense puissance.

Sa tête touchait au ciel, son corps était la terre même, et ses pieds plongeaient dans l'Océan.

Sa tête plongeait dans le marais ouranien, y récoltait les eaux célestes, que son corps, par les sources, les torrents, les rivières, les fleuves, conduisait jusqu'à l'Océan, permettant la vie des animaux et des humains.

C'était *Al-ès*, le dieu-père.

Il avait pour épouse la triple *Hec-ate*, honorée dans le ciel, sur terre et sur mer.

Dans le ciel, c'était la dame de la Nuit étoilée, la dame des eaux célestes, maîtresse de la pluie, des nuages, des brouillards, des vents et des tempêtes.

Elle protégeait les nautonniers et les cavaliers.

C'était aussi *Erithya-Elithya* la déesse de la fécondité.

Elle fut dite la déesse vache, et la mère d'Héphaistos.

A côté de ces grandes divinités féminines s'en trouvaient deux autres masculines.

Tar-an, ciel de Ere, dieu solaire et dieu de la foudre. Ce fut peut-être l'Hyperion des Grecs?

Tar-es, *Ein éré*, le destin, qui tournait autour de At-ès, planant dans le ciel d'Eré, au-dessus des

peuples, leur distribuant, avec l'aide des Moires la vie et la mort, la richesse et la pauvreté, les douleurs et les joies, etc. Tar-es devint Esar des Étrusques, Arès des Grecs, Esus des Gallo-Romains, Mars des Latins, le dieu des Armées, pour les peuples modernes.

La doctrine de ses fidèles nous est connue par le Brennos, vainqueur de l'Allia : « C'est une loi juste et naturelle, et la plus ancienne de toutes, que le plus fort s'empare des choses du plus faible, c'est la loi qui commence au dieu et qui finit aux bêtes. »

Cette doctrine rencontra sur sa route, seulement deux contradictions énergiques, la paix romaine, dont le souvenir plana sur tout notre moyen âge, et la constitution de 1791, abolissant le régime féodal, n'admettant plus comme source des richesses que le travail, l'échange et l'héritage.

Les races de Néanderthal et de Cro-magnon, plus ou moins éparses, couvrirent les terres de Ere, ainsi désignées dans des langues probablement hyperboréennes et antérieures à la civilisation grecque.

Le centre de la civilisation magdalénienne semble s'y être étendu des monts d'Auvergne à l'embouchure de la Gironde et sur les monts au nord-ouest de l'Espagne.

Vers la fin de cette période magdalénienne, des races néolithiques abordèrent les côtes occidentales des Gaules futures apportant la domestication des animaux et les armes en pierre polie.

Ces immigrants fusionnèrent avec les autochtones et les idées religieuses de ces groupes différents devinrent communes à leurs descendants qui conti-

nuèrent d'habiter les Hespérides (Hespérie, Arie occidentale).

Sur les terres qui furent successivement Eritheia et les Gaules, les traces de ces idées religieuses se retrouvent aujourd'hui, partie gravée aux parois des cavernes magdaléniennes, partie dans les cultes qui subsistaient encore aux temps historiques.

Ces peuples des Hespérides furent les Iberi des Grecs et le ciel de leur patrie fut appelé successivement Hypérion, Hesperus, par l'antiquité classique.

Ces peuples déterminèrent vers le nord de la Méditerranée et vers le nord de l'Afrique, des migrations humaines qui jalonnèrent ces deux routes de menhirs et de dolmens.

Ces migrations néolithiques portèrent les pierres levées et les dolmens jusqu'en l'extrême orient asiatique.

Leur influence fit importer en Égypte le culte de la déesse Hâthor, la déesse-vache, qui posait sa tête sur les montagnes d'Occident.

Déjà pendant la période memphite, Hâthor était, pour Khéops, la « dame des eaux d'en-haut ».

Hâthor fut rejointe plus tard par le dieu Bès, originaire, comme elle, des Hespérides,

Plus tard encore leur influence portera dans la Crète de Minos le culte du taureau, dans Mycènes et dans Athènes pélasgique le culte de la déesse vierge de l'occident, accompagnée du serpent Erichthonios.

Cette influence répandra dans tout l'ancien continent, la notion du cheval ailé des poètes et le mythe de la tête coupée, épilogue de la lutte entre les dieux de lumière et les dieux des ténèbres.

Les langues de ces peuples néolithiques sont inconnues. Cependant les langues celto-ligure ont conservé les traces d'un langage primitif.

Les noms de lieux-dits, de contrées présentent des termes *ar*, *are*, *eri*, *eli*, *ilou*, *gal*, *uli*, *alis*, *ales*, synonymes les uns des autres, qui paraissent avoir une valeur de sens constante et considérable. Il en est de même pour le suffixe *ul*.

Il serait à désirer que l'on puisse déterminer l'origine réelle de la forme *al* qui, dans les langues celto-ligures, signifie « le père », dont la lettre *a* prend la résonance de la voyelle *n* de la langue primitive et invariablement conduit aux formes *ant* et *anat*.

On pourrait alors déterminer le sens du mot Atlas, que les Grecs n'ont pas inventé pour désigner une montagne d'Occident que, depuis longtemps, les Égyptiens appelaient le pilier *Manon*, servant à désigner la *région de vie*.

Dans cette région occidentale, le Hadès d'Osiris, dominait un dieu des montagnes et des eaux que les Hyperboréens appelaient peut-être *And-ere*, car les Celto-ligures en conservèrent la forme *And-ere*, *And-eros* et les Grecs le mot ανδρος, homme.

Aujourd'hui encore, les descendants des Celtes, des Ligures et des autres peuples des Hespérides se disputent le nom d'*Ereman* qui, autrefois, dut probablement désigner les hommes de toute l'Europe et le dieu dont ils se croyaient descendus.

Ésus. Lucain, Lactance, Tertullien désignent par ce mot l'une des deux ou trois principales et des plus terribles divinités gauloises.

Ce nom figure sur l'Autel des Nautae, montrant le dieu qui s'ouvre un passage dans la forêt la hache à la main. Ce dieu figure à côté du Taureau aux trois grues, de Jupiter, de Volcanus et d'Hercule.

Esunertus d'Helvétie, *Esumagius*, *Hesus*, *Æsus*.

Pour Suétone *Æsar* signifiait dieu en langue étrusque.

Hesychius répète cette assertion, dit *Aisoi* au pluriel, rapproche *Æsar* de l'*Aisa* des Grecs, le destin.

Dans l'Ombrien, *Esuna* voulait dire divin.

Tous ces termes remontent ou peuvent remonter à une origine commune *Asu*, l'un des noms sanscrits de l'Être par excellence, *Dieu*.

Ir. *Æsar*, dieu, Ir. *Ais*, gén. *Aisa*, âge, siècle.

E. *Aois*, âge, antiquité, M. *Aesh*.

K. *Esu*, repousser l'ennemi ; *Heus*, ce qui est capable d'entourer.

Heusaw, protéger, sauver.

Ar. *Euzuz*, terrible, dérivé de Euz, terreur, horreur. C. *Euth*.

Les Anses de Jordanès, malgré l'n, n'empêchent pas absolument l'As dieu et les Ases Scandinaves de tirer leur origine de l'Asu sanskrit.

Ésus paraît bien le dieu de la guerre, de l'attaque et de la défense, du courage et de la terreur, le dieu de la force et du droit de la force, le destin ; la hache, le bouclier, la lance, et le casque paraissent ses attributs.

Sur les médailles de la gens Hostilia, Æsar, ou Vercingétorix, le dieu, ou son représentant apparaît captif, humilié, après la défaite d'Alésia.

Ork, rocher, pierre levée, comme une dent de sanglier.

Ir. *Triath. Ork. Tork*, porc, roi, prince. E. Tork, un porc.

K. *Twrkh*. C. *Torkh*, cochon en général.

Ar. *Twrc'h*, cochon mâle.

K. *Hwch*, *Twrch*, porc, roi, prince.

Porca, partie haute du sillon.

Santonos. En général la terminaison Os est regardée par les numismates comme un nominatif imité du grec, ce qui n'exclut pas les adjectifs ethniques reconnus dans les formes Lixovios, Turonos, Santonos des médecins gaulois.

Les Grecs et les Romains avaient horreur des termes barbares gaulois dont leurs lettres ne pouvaient pas toujours représenter les sons rauques et sauvages.

C'est ainsi que les Grecs et les Romains observaient trois finales *Santonos*, *Santones*, *Santonis*, qui avaient en fait une seule et même origine la finale os des Celtes primitifs.

Les deux autres termes de ce mot composé tirent leur origine des aspects différents de la contrée de On et de Ant.

On, *Aln*, *Arn*, *Gwern*, Aulne.

Anl, montagne de *Al-lès*.

Taranucnus. Dieu britannique, assimilé à Jupiter, avec le suffixe amplificatif *KnO*, illustre, excellent.

Taranu était le dieu tonnant des Celtes.

I. O. M. *Taranuco*.

K. C. *Taran*, tonnerre, *Taranidd*, *Taranus*, qui lance la foudre. Ar. *Taran*, feu follet, éclair.

Ir. *Torin*, E. *Torrunn*, *Toireann*, tonnerre.

Taranu rappelle le dieu Thor et le Scandinave Thorr, tonnerre.

Tar-an-is, dieu du ciel d'Ere, ne prend cette finale qu'à l'époque romaine. dans la région d'Icculis, d'Onis et de Ratis, rappelant sans doute une appellation antérieure, encore à déterminer, voisine de celle du dieu Bis.

Tarkno-Bos-Seno, en un seul mot, tracé en caractères noirs étrusques, sur un vase d'argile trouvé près d'Este en Italie. Ces quatre mots gaulois rappellent aussi l'étrusque *Tar-chnas* du tombeau des Tarquins à Cervetri.

Le divin taureau de l'illustre Ere ?

Gaulois *Cnos* = fils, Breton *Cnus* = illustre.

Tetto, *Teteo*, surnom du dieu Silvanus (en Bavière), mauvaise réputation de ce dieu à l'égard des femmes.

Ir. *Tete*, luxuria ; *Teit*, luxuriosae ; E. *Teth*, chaud, ardent.

K. C. Ar. *Tes*, chaleur.

D'où le verbe bas breton *Teuzi*, fondre, *Teuz*, fonte, aujourd'hui rusé, lutin.

Tetumus, *Teteus* ou *Tetteus*, *Tettius* et *Tettio*.

E. *Tas*, père, K. Ar. *Tad*, père. Ir. *Tad*, habitation.

Teut, *Teud*, *Tout* de Teutomatu, Teutalus (Sil. It. le Tuathal gaélique), de Toutiorix, surnom

d'Apollon, de Teutobodiaci, de Teudorum, le nom galate de Duteutos et celui de Tutela.

Initiale commune aux noms germaniques des Teutons, de Teutoburgium, Deudorix, etc., qui rappellent si vivement le Deutsch allemand; elle appartenait donc aux deux langues.

Tud. *Deut*, *Teut*, terre ou peuple.

K. *Tût*. C. *Tus*. Ar. *Tud*. Ir. *Tuath*, peuple.

E. *Tuath*, population, canton, K. Tud. *Tuedd*, région, contrée. Ir. E. *Tuaith*, territoire, seigneurie.

Teut-at-es, dieu, que Lactance et Lucain associent à Ésus, dans les sacrifices des victimes humaines, que les Gaulois faisaient à leurs principales divinités.

L'initiale *Teut* répond à l'idée de peuple *Tuth* ou *Tuath*.

K. *Tad*, père, *tadu*, être père; C. *Tat*, Ar. *Tât*, père; ainsi qu'en latin *Tata*.

Ir. *Daid*, E. *Athair*, père. E. *Athar*.

Ir. *Tath*, seigneur, maître. Ir. *Dadan*, père nourricier.

Teutat a le sens de père du peuple comme *Toutiorix* en signifie le roi.

Sous l'influence d'idées préexistantes et encore mal définies, la finale *ès* de Teutatès et la finale *is* de Taranis tendent à prendre les formes *tès*, *tis*, *dis*, *bis*.

Le nom complètement prononcé prenait cet aspect : Teut-at-tès.

At-tès lorsqu'il était prononcé par les Gaulois en dehors du nom complet Teut-At-tès, devait prendre

une forme pour les oreilles latines s'approchant de Rad, Rat-tès.

Radamantès des Grecs peut donner trois fragments Rad-aman-tès, en le comparant à l'Aman-turix.

Le nom de l'île de Ré, suivant Grégoire de Tours, fut *Radis*, *Ratis*, *Ratum*.

Le menhir du vieux Poitiers donne la forme *Ratin* du nom de la divinité, à laquelle ce menhir était consacré.

Argentoratum, Strasbourg.

Le nom gaulois de la Fougère, *Ratis*, K. *Rhedyn*; C. *Reden* ; Ar. *Raden* ; Ir. *Rath, Raith* ; *Raithne*.

Ratis ou *Ratae*, ville de Bretagne (Itin. d'Antonin).

Le basque *Iratzea* ; l'ancien français *Ratin*.

Ratiatum (Rezé), chef-lieu du *Pagus Ratiacensis*.

Malum Rodium, terre mauvaise à défricher, mauvais défrichement, mauvais *deroi* du Nord.

Le Teuton *rode*, *rœde*, défrichement, paraît avoir formé le latin *rodium*, le roman *roy*.

Les mots gaulois *Ritum*. *Reda* se rapprochent des mots néo-celtiques : K. *Rhod*, roue ; Ar. *Rod*, *Rol* ; C. *Ros* ; Ir. *Raith*, roue ; K. *Rhedu*, courir, etc.

Une foule de noms de lieux allemands, commençant par *Radin*, se sont formés d'un nom *Rado*, *Rato*, type d'une foule d'autres tels que Raduin, Radegonde, Rathier, etc.

Radinghem est le nom germanique correspondant aux noms latins de Radonvillers (Aube), *Radonis villare* du pouillé de Troyes, Radicatel, *Ratheri*, *Radingi Castrum* des chartes de Normandie.

Les monnaies gauloises des Veliocasses ont con-

DIMONT, DUISEMONT
TIMONT, TUIS-MONT

servé le mot *Ratumacos*, si rapproché du *Rotomagus* de Rouen, du *Rigo magus* de Royan.

Cette appellation At, Rad, Rat, père, trouve son complément, dans d'autres lieux dits conservant le nom de cette déité sous sa forme gallo-romaine.

Par exemple *Dimont* du département du Nord : 921, *Magnus mons* (Diplôme de Charles le Simple, Abbaye de Marville) ; 1177, *Dimont* (Archives du chapitre de Maubeuge) ; 1246, *Duisemont* (Premier cartulaire d'Artois) ; 1349, *Dymont* (Pouillé de Cambrai).

On est conduit à penser que le nom de Grand Mont primitivement donné au village de Dimont, vient sans doute de la hauteur culminante sur laquelle furent élevées les premières habitations de cet endroit, et que cette hauteur était consacrée à une divinité païenne portant le nom du roi Dis.

Une autre localité de cette même région porta successivement les noms suivants :

906, Diptiacus ; 1097, Diciacum ; 1107, Diptiacum ; 1205, Dici ; 1224, Ditiacum ; 1284, Diechi.

Dipti, Diti, conduisent à Dis, Diti, les autres noms ne sont que des formes dérivées.

Ces rapprochements que l'on pourrait multiplier tendent à établir la persistance sur nos territoires du nom d'un dieu gallo-romain, identique à At-tès, dont la puissance se manifestait par les défrichements des terres, le creusement des rivières, la vie et la mort.

Ratu, Ratis, Ratin, Ratum seraient les plus anciennes formes du nom de cette divinité et Radis la plus récente.

Celle-ci, contemporaine du Dispiter, survivrait encore dans nos contrées avec le nom du roi *Dis*, du roi des Aulnes.

Mais le nom antérieur à la conquête romaine Adès des Grecs, des Égyptiens, devait être prononcé Raddès, Rat-tès par certains Gaulois de l'indépendance?

Antérieurement encore la forme At-tès dut prévaloir, si l'on en croit ἀττες du culte de Dionysos et Addir des Phéniciens ?

Titen, de Hematiten, Haematites, l'héliotropion des Grecs, qui tourne ses feuilles vers le soleil.

Ir. *Tithin*, soleil ; K. *Tydain*, épithète réservée au soleil ; K. *Tan*, Ar. *Tan*, Ir. *Tene*, E. *Teine*, le feu ; l'ancien K. *Did*, le jour ; C. *Tydh*, Ar. *Deiz*.

K. *Hemiad*, ce qui entoure ; *Dil* ou *Titen*, ce qui tourne.

Ar. *Tiz*, marche, allure, E. *Titheac* appliqué à, ardent pour.

Vasso. Fin du sixième siècle. Grégoire de Tours et Fortunat citent plusieurs mots, dont Vasso, appartenant à une langue que l'on n'avait point cessé de parler.

Delubrum illud quod gallica lingua Vasso vocant.

Le nom de Vasso était sans doute resté aux ruines du temple dont parle Grégoire de Tours.

Vasso ou *Vaso* est le nom d'un magnifique temple des Arvernes, ruiné par les Barbares au troisième siècle.

Temple de Mars, disent quelques savants, mais il était plus vraisemblablement dévoué à Mercure, dont Pline (xxiv-23) fait connaître une statue colossale faite par Zénodore pour la cité des Arvernes.

Ce nom se retrouve dans les noms de *Vassorix*, de *Vasio* et des *Vasates* d'Aquitaine.

Celui du temple pourrait être fort ancien, puisque

Grégoire de Tours le donna comme un terme Galate.

Ce nom était commun à Mercure Dumias et à Teutatès.

Ir. *Bas* ou *B'aas*, la mort. Ir. *Bassa*, le destin.

Le destin, fils d'Erebos et de la nuit, Hein-éré, As-éré, As-ar, Esar des Étrusques, Aisa des Grecs, Bassa des Néo-Celtes, Esus des Gallo-Romains avait donc aussi un culte dans le pays de Vasso, et cela ne saurait surprendre, toute la grande triade gauloise siègeant là où siégeait Teutatès, Vasso-rix, Boiorix.

L'Auvergne était le pays, contenant le temple de *Vasso*, dédié à Mercure Dumias, au sommet du Puy-de-Dôme.

C'était aussi le pays du Mont Dour, socle, piédestal de la grande triade gauloise, d'Atès le dieu Bès, d'Arès le destin Bassa, de Taranis le ciel du royaume spécial au dieu Bis.

Le Mont Dour a conservé, près de son sommet, les noms de Besse et de Vassivières intimement unis aux mythes de Adès et du roi Dis.

Teutatès et Mercure ont encore en commun les épithètes Vésucius, Visucius. Les noms de Vesunna, Vaison, Vesontio, Vésuve, du Mont Viso relèvent du même radical.

L'inscription de Bittbourg (Prusse Rhénane)... DEO MERC. VASSO. CALETI...... apporte un second surnom pour Mercure.

K. *Kaled*, dur, rigoureux et aussi *brûlé*.

C. *Kalès*, *Kalas*, dur ; Ar. *Kalet* Ir. *Kaladh* ; E. *Kaladh*, dur.

E. *Kal*, brûler.

Il est probable que les Caleti du pays de Caux ont tiré leur nom de ce terme celtique, ainsi que Mercure en a pris son surnom.

Que le dédicant ait donné deux surnoms à ce Mercure Gallo-Romain, c'est un fait très commun en épigraphie.

Gal et Cal étant identiques, Galate, Caleti sont des noms de même forme signifiant l'un et l'autre les enfants de Gal ou Cal, dont la qualité brûlante les rapproche du feu, essentiellement érigène.

Le sens de l'inscription devient donc... au dieu Mercure du pays de Vasso chez les Galates ou Caleti.....

Le sens de Caleti pris à son origine peut donner « chez les fils de Gal ou du feu ».

Le pays de Vasso se trouverait donc ainsi lié avec l'idée du feu primitif.

Ver. Ver de Vercingétorix, Veroductus, Vergassillaunus, des Veragri, de Verometrum, etc.

— Ver de Vergobretus.

— Vern, de Vernodubrum, Vernosele.

— Ver de Vergivium.

Quatre origines et quatre acceptions différentes pour la plus ordinaire.

Verbenae d'après Marcellus de Bordeaux, Hierobotané en grec, Verbenaca en latin, la Verveine (Pline).

Verbena, en latin, désignait depuis longtemps la Verveine officinale et les rameaux sacrés qu'elle fournissait particulièrement dans le principe. (Serv. Æn. xii, 120. — Cicer, Ver , iv, 50.)

Le commentateur ajoute *Bui*, nom donné au romarin et tiré de la verdure perpétuelle de ces plantes.

— Pline interprète Verbena ainsi que Sagmen, un gazon arraché d'une citadelle avec sa motte de terre.

— Isidore lui donne la signification de *pur*, qui effectivement a des rapports avec le nom armoricain de la Verveine.

Des scholiastes d'Horace et de Térence disent encore que *Verbena* est pour *Herbena*.

Suivant d'autres ce mot est une contraction de *Veneris Vena*, cette plante servant aussi à composer des filtres.

— Sacrée pour les Grecs, Hierobotané, pour les Romains, Verbenaca, la Verveine, l'était particulièrement pour les Gaulois. C'était pour eux une plante magique ; les Druides ne la cueillaient qu'avec des précautions superstitieuses; elle faisait connaître l'*avenir*.

Ils avaient sans doute comme les Romains remarqué la ressemblance de ses feuilles avec celles du chêne puisqu'ils en avaient tiré le nom qu'ils lui donnaient.

K. *Derwen y ddaeur*, chêne de terre ou tout près de terre.

Ar. *Varlen* ou *Barben*, qui ne serait que le K. *Purlan*, parfaitement pur. Ir. *Crubha Leonihain*, Verveine, traduite par griffe ou patte de lion. E. C. *Crubhan-Leoghain*. Ir. *Trombhod*. E. *Trombhad*, verveine et mauve.

Vergivius, latin ; Ouergiouios, Ouiergiouios, reproduction grecque.

C'était le nom de cette partie de l'Océan qui baigne

le côté sud de l'Irlande, entre elle et la Cornouaille anglaise, d'après Ptolémée et Marcien d'Héraclé.

La première syllabe est connue pour avoir signifié *grand*, qualification de la mer.

K. *Gwyf*, ce qui s'étend, *Ver*, grandement, largement. *Gweilgi*, *Ueilgi*. C. *Wyigy*, la mer.

Les gloses irlandaises de Zeuss fournissent le mot lui-même, *Foirggae* = Thétis, id est oceanus, dérivé probablement de *fergg* ou *ferc*, *foirge* = agitation, colère, *fercach*, irrité.

Ir. *Fearg*, E. *Fairgè*, M. *Faarkey*, la mer.

Vergobretus. Le magistrat suprême des Eduens, des Santons.

Vercobreto sur des médailles de Lixovium.

Virgobretus nomen magistratus, dans le glossaire d'Isidore, comme on disait Vergilius et Virgilius.

— Mot composé, dit-on, de Ir. Fear, jadis Fer, et de Cobreith, qui jugement (rend), ou Fear-go-breith l'homme du jugement. Vir ad judicium ou adjudicandum.

La formation régulière de ces composés fut vivement contestée.

— K. *Kyfraith*, loi ; *Ver*, grand ; *Ffer*, dur, fort, solide.

— *Guerg*, ancien K. efficace ; *Breth*, ancien Ir. jugement.

Guerg Breth, l'homme qui fait exécuter le jugement.

— Vergo. Ir. *Fargaim*, je fais mourir ; *Ferc*, colère. Le vergobret avait droit de vie et de mort sur ses concitoyens (César).

— Variante d'Isidore, *Virgae*, couleur pourpre.

Ir. *Breith*, juge. — Le juge rouge.

Le premier magistrat d'Autun se nommait encore le *Vierg* ou le *Verg* au dix-septième siècle.

Le président de justice de plusieurs cités allemandes portait encore le titre de *Verger* au seizième siècle, dérivé soit du tudesque *Vargjan*, condamner, soit importé par les Colons Gaulois des Champs Décumates.

Il se peut toutefois que Vierg vienne plutôt de *Vigerius*, *Viguder*.

— Un fait certain consiste dans l'étroite affinité avec *Firbrithem*, *Verus Judex*, relevé dans les gloses irlandaises d'un ancien m. s. du couvent Bobbio, fondé par saint Colomban.

C'est un composé de K. Ar. *Fer*, C. *Gwir*, véritable et de *Britheim*, aujourd'hui *Breith*, *Breitheamb*. E. id. K. *Brawdwr*, C. *Brodil*, juge.

Ir. *Breth*, *Brath*, E. *Bret*, K. *Brant*, C. *Brès* ou *Breuth*, jugement.

Ar. *Breut*, plaidoyer, *Breutaat*, plaider, défendre.

Bretus se retrouve dane Bratuspantium, Mandubratus.

Vernemetis. Grand temple ancien, nom de lieu où Léonce, évêque de Bordeaux, érigea une église à Saint-Vincent d'Agen. (Carm. liv. 1[er], 9 Conf. 8. Fortunat).

Ce mot est aussi le nom d'une ville de l'île de Bretagne, Vernemetum (Itin. d'Antonin). Il est composé de Ver et Nemetis.

1° *Ver* — initiale mais avec une autre signification de Vergobretus ; — initiale de plusieurs noms gaulois, Vercobius, Veragri, Verjugodumnus ; le plus

célèbre des Gaulois Vercingétorix et son contemporain Cingétorix, Vercassivellaun et le breton Cassivellaunus.

C. *Ver*, *Veor* ; *Mer* ou *Meur*, ancien K., Ar. *Maur*. = Grand. Ir. E. *Mor*, gaélique *Er*, grand, noble ;

M. *Fear*, grandement.

Zeuss indique comme particule intensitive, K. Guer, Gwer, Gor, C. id. Ar. Gour, en citant pour preuve le nom du fameux Wortigern des Bretons. Gworthigernus ou Gwerthigernus, qu'on trouvait écrit aussi Vertigernus du K. Tigern, aujourd'hui Teyrn ; Ir. Tighearn a, chef, seigneur, c'est-à-dire le grand chef.

2° *Nemetis*. Vie des saints bretons, Guornemet, temple, chapelle, forêt (temple primitif ?).

Vernetus, plante herbacée de Marcellus.

Vern, d'après les gloses m. ss. était le nom de l'aulne, ce qui éloigne de l'herbe de Marcellus. Mais cette signification est attestée par le Gloss. d'Isidore et le vieux mot français Verne ou Vergne.

Vernodurum, Durovernum, Verno, Vernogilum.

Vernetus paraît donc un diminutif ou désigne peut-être une plante marécageuse.

K. Ar. *Gwern* signifie à la fois aulne et marais.

C. Guern ou Gwern. — Gwernik, marécageux. Guernen, aulne. — Ir. E. Fern, ou Fearn, aulne. — Ir. Fearndha, qui tient de l'aulne, Guerni, abri, glose K. de Zeuss.

Vertragus, *Vertagus* de Martial ; Ouertragoï d'Ovide. Chiens celtes renommés par leur vitesse à la course ; *Vertraha*, *Vertagra* de Gratien ; *Vel-*

tris chiens très rapides, lévriers, Monach. S. Gall.

Veltres de la loi salique; *Veltrai* de la loi Gombette. Vautrait moderne.

K. *Guiller*, grand chien; Gwyltred, course, sauvage, rapide.

— *Ver*, Grand, particule intensive. *Gwylt*, sauvage. C. Gwylls, Ir. E. Geilt.

Viro. 1° Viromarus, Viromandui, ne se change pas en Veromandui.

Vir, *Viri*, K. *Gwyr*, homme; Ir. *Fer* ou *Fear*, pl. *Fir*.

2° Viromagus, Virosidum, Viroviacum, etc., dont l'i se change parfois en e, comme Verodunum a deux racines.

a. Si l'i est long. K. Ar. *Gwir*, pur, vrai, juste; K. *Gwired*, vérité.

C. *Fir*, prudent, sage; Ir. *Fir*, *Firc*, vrai, fidèle, juste, honnête. *Firim*, vérité, justice. *Fir* initiale n'a parfois qu'une valeur intensitive.

b. Si l'i est bref. K. *Gwyr*, vigoureux, frais, vert; *Gwyrdda*, champ de verdure; Ar. *Gwer*, vert clair; C. *Gwirl*, vert; E. Ir. *Guirna*, verdure.

Vigentiana. *Vigentia*, nom donné par les Gaulois au Belliocandium, paraît latin.

K. *Guychain*, héroïque. Ir. *Big*, toute matière glutineuse.

E. *Bigh*, glu, gomme. V. Visca.

Virgae, couleur pourpre. Gloss. d'Isidore.

Viscus ou *viscum*, a en latin, plusieurs significations, dont le *gui*, plante célèbre, particulièrement

celui du chêne, dans les cérémonies religieuses des druides. Ils l'appellent d'un nom gaulois disant « qui guérit tout ». Virgile fait une éclatante comparaison entre cette plante étrange et le rameau d'or qui ouvrait la porte des enfers.

Dans cette comparaison, le chêne est l'arbre de vie, symbole de l'épée de *Atès*, qui donne la vie et la mort ; le gui, parasite du chêne, avec ses fleurs, est l'image des eaux fécondantes de la nature, auxquelles les plantes, les animaux et les humains doivent l'existence, une image du dieu Bis.

Viscum, suivant quelques auteurs, répondrait à l'*omnia sanantem* de Pline. La propriété de tout guérir était attribuée à cette plante, en grec ἰξός ou *iskos*.

Ce terme existait dans le basque, où la glu, que l'on tire du gui, se nomme *Visca*.

« Guérissant tout » se dirait aujourd'hui Ir. *Uil-iok* ou *Uil-ik*, affirmé par les auteurs des *Crania britann*.

E. *Uile*, tout, chaque ; *ik* santé, *ikim* je guéris, *ioka* qui guérit, *iok* médecine.

Ce nom serait *Olliak* en K.

Il ne serait pas impossible qu'une oreille latine ait changé Uil-ik en Viscus.

Ir. *Uile ikead*, E. *Antuil-iok*, noms actuels du gui, *Gius*. *Uile* devient *Oll*, Ar. G. *ol*. Guérir se dit *eac'han*, *each*, bien portant.

Antuil-iok a, en outre, le sens de médecine de *Antuil*, nom composé de *Ant* et de *uil*.

Ant, déjà déterminé, montagne de *Al-ès* : ce nom se retrouve dans le Carrantuo hill d'Irlande, le volcan culminant d'Erin, dans *Antrim*, les laves re-

froidies du géant, dans *Antilia*, la grande île oubliée de l'archipel des *Santones*, dans *Antros*, île du même archipel à l'embouchure de la Gironde, dans le *Canentelou* estuaire de la *Caranta*, la Charente, char de *Ant*, terme qui se retrouve aussi bien au sommet du *Carrantuo hill* qu'au sommet du *Cantal*.

Uile, Uil, Oll, ol, *toul*, des langues néoceltiques se rencontre ici, avec les illa, elou, all, Al, El de l'archipel d'Antillé qui tirent leur origine du dieu El, Bel, dont Ant n'est qu'une épithète. Antuil est donc une réitération, qui se manifeste presque partout où apparaissent les noms du dieu Bis, Bès.

IK, santé, *Ikim*, je guéris, *iok*, médecine se rapprochent aussi des nom de Hecate, de Eck-ydna, de Icc-ulis, qui caractérisent la même région où prit naissance Ilithya.

Visumarus : *Trifolium*, trèfle.

Ir. *Seamar*, E. *Seamar*, M. *Sam'ark*, anglais *Shamrok*, E. *Samhrag*, appartient à l'été. Ancien norse *Smâri*, jutlandais *Smâre*.

Ir. *Ui* ou *i*, pluriel d'*ua*, fils.

Vi-sumarus — fils du soleil Samh ?

Le trèfle est encore le symbole national de la verte Erin.

Visu-marus, plante du dieu triple Bisu ou Bès ?

Le dieu Bès et le Fomori Brès ont quelques analogies entre eux.

Visurix, le roi Bisu, nom helvétien.

Viscucius, *Vesucius*, épithètes communes à Mer-

cure, Teutatès et Ésus, tous les trois du pays de Vasso.

Vivisci, *Vibisci* ou Ubisci, Pline, IV. 23 ; Οισκοι ou Ἴοσκοι, Strabon ; Ὀυιβίσκο, Ptolémée. Surnom des Bituriges qui allèrent chez les Aquitains, autour de Burdigula. Viviscum des Helvètes.

— Peut se rattacher à la finale celtique *iscus*.

Iscus, isco, isca, iscum de Vertiscus, des Taurisci, Scordisci, Matisco, Viviscum, Petenisca et des Isca de la Bretagne.

K. *Yoq*, tendance à se mouvoir, à se séparer ; *Ysgoï*, se jeter de côté, *Ysgulh*, fuite, *Ysgw*, refuge, d'où isci = réfugiés.

— C. Ar. Ir. *Eiskim*, j'exclus, j'accepte.

— Quant aux noms de ville, ils dérivent peut-être de Ir. *Uisq* ou *Uisk*, eau, rivière. E. *Uisge* ; K. *Wysq*, *Uisk*, *Usk*, rivière du pays de Galles.

— C'est peut-être un terme hybride, les Aquitains de l'histoire appartenaient à la race des Basques, *Euscaldunae* ou *Euskualdunae*.

Leur langue *Euskara*, Eskara, Escuara.

La racine de ces deux mots est *Eusk* ou *Esk*, qu'on reconnaît dans les noms de plusieurs autres peuples de l'Aquitaine, entre autre les *Ausci* ou *Auscii* (César), Ἄυσιοι (Strabon), et que Mela qualifie les plus illustres des Aquitains.

— Il y a un rapport entre les noms des Euskes, Vascons, Basques et celui des Bituriges-Vivisci ou Auscii pour les distinguer des autres Bituriges. Ir *Ui* pl. enfants, postérité, E ; *Ua* fils, *Oe* petit-fils.

— D'autre part, Vi-Viscus peut signifier Viscus du dieu Bis, montrer la réitération habituelle ac-

compagnant l'apparition d'un nom de ce dieu et s'appliquer aux noms Euks, Auscii, Vascons, Basques et Vivisci, du pays de Biscaye.

Vivos. Un nominatif gaulois en os, un nom propre dérivé du radical *Biu*, la vie en C. — K. *Byw*, vivant, vigoureux, *Byaws*, vivifiant. — Ar. *Bev*, vivant, actif, *Bivididick*, vivifiant (exemple de réitération).

Ir. ancien *Biu*, aujourd'hui *Beo*, vivant, E. *Beo*, M. *Bio*.

Vivos = vivant. C'est aussi un mot composé de deux noms relatifs au dieu Bis, Bi-Bos.

RÉSUMÉ DES RENSEIGNEMENTS LINGUISTIQUES

Le radical celtique *Al*, *Hal*, *Sal* désigne la pierre ou rocher de Ere, Ari, blessant et guérissant comme les pointes du porc-épic de Louis XII. Il équivaut au celtique Tar, Ere, Era.

Alios, région comprise entre la Gironde et l'Adour, pays de prairies basses et sablonneuses, se prolongeant au delà de la Gironde sur le pays des Santons.

Ces prairies, où circulaient les mânes des Celtes d'après César et Plutarque, portaient les noms celtes de Tarvos, Arivos et Tarbelli, dont Alios n'est qu'une contraction.

La couleur noire du produit géologique actuel de l'Alios et l'infertilité qu'il causait dans ces prairies, en augmentait le caractère funèbre.

Aturis, Adour, nom de fleuve composé de At-turix.

At et Tu sont deux noms du dieu père des Celtes. C'est une réitération, qui se manifestera le plus souvent, lorsqu'il s'agira de ce dieu Dis ou Bis. At-tu est un équivalent du Attès de Dyonisos et du Addir phénicien.

Amaturis, Amadour, Amanturis, nom du moine

funèbre dont la légende a laissé des traces à Soulac, au bec d'Ambès, à Rocamadour, aux monts Dour, au fleuve Douranius et à Cordouan (noms réunis du cap Curianum et du fleuve Douranius).

Sous la forme Amanturis, le roi d'Amant-tu, ce mot prend une singulière ressemblance avec le Khont-Amentît des Egyptiens, le Chef de l'Occident, le Rhadamentès des Grecs ? Il donne alors une explication plausible du Rigo-Magus d'Antros et du Novio-Regum des Medulli.

And, *Ant*, *Sanct*, *Cant*, nom des montagnes du dieu *At*, le dieu père, représenté sous la forme d'une montagne terminée par un pic aigu. Origine d'une foule de mots composés, prenant le sens de *Sanctus* et d'*Antiquus*.

Arecomici, Aremorici, Arelate, Arapennis Arinca, Arithmato, Arverni, Arduina, Argonne, Arivos.

Dans plusieurs de ces noms, Ar, Are ont pris à l'usage le sens *anti*, mais tous ont leur origine dans les noms Eros, Erebos, Eritheia, Aru, Taros, Talos des Celtesou pré-Celtes.

Ate de Andate, Condate, Atepomaros, Atéporix, s'il a parfois le sens d'une particule réitérative, il le doit à ce que le mot Ate est une appellation du dieu Père At-ès, le dieu Bis ou Dis.

Arteknatos, *Atinia* ont la même origine.

Bàrrôn, latin Varro, un sommet, un chef.

Bebronna, exemple de réitération dû à la présence du nom du dieu *Bès*, *Bis*, la fontaine du dieu *Bès*.

Bel Atu cadrus, le puissant dieu composé de *Bel* et de *At*. Bel étant Mars. C'est encore une réitération portant sur deux composants du tricéphale? Bel, à l'origine, était essentiellement le dieu père ; avec les

langues néo-celtiques, Bel sera essentiellement le dieu de la guerre.

Belenus, *Belinuncia*, *Beliucandar*, montrent le radical primitif Bel s'appliquant au soleil. C'est l'auteur des choses bienfaisantes et des choses malfaisantes. Bel est le soleil, le feu, Belu, Beli, c'est la dévastation, la guerre, alors que Belien, Belio, Visca, guérit tout.

La réitération d'expression des qualités, des épithètes, s'observe sur tous ces mots se rapportant au tricéphale.

Bellicus et *Surbur*, évoquent des totems, le chien et le sanglier, en relation avec des totems probablement plus anciens tels que le cerf et l'ours ? Ces totems sont aussi des attributs de divinités panceltiques?

Belisama, tira une partie de son nom de Beli, guerre, et put donner naissance à une déesse Vellaun ?

Betu, *Beti*, *Bidi*, sont des termes, très proches les uns des autres, se rattachant à la vie et aux blessures. Leurs expressions néo-celtiques Bith, Betu, Beth, Bezâ semblent venir du dieu Bès, personnifiant le monde arien.

Bormono, *Borvo* semblent posséder dans l'initiale Bor, un terme très voisin de Bre, Bri, chaud.

Bogi, *Boii*, *Bos* sont des mots étroitement unis avec les termes *Bo* fantôme terrible, Boas le dieu serpent, le Bos de Tar, le Taureau des eaux célestes.

Les troupeaux comprenaient primitivement les taureaux et les vaches, ultérieurement les bœufs plus tranquilles furent d'un usage tout à fait généralisé pour accomplir l'acte religieux du labour des terres, tracer un sillon, déchirer le sein de la terre

comme avec une épée, ou le courant d'un fleuve. Bos a gardé l'idée de suprématie qui s'attache au représentant d'un dieu suprême. Bos était donc, dans les régions celtiques, le terme caractérisant les animaux utiles les plus importants.

Breg, *Brig*, disent sommet de montagnes, et se transforment en Verg, Perg, Berq.

Bre, *Bri*, sont les montagnes avec le sens de brûlées, brûlantes.

Les finales Antis, Antîo, Antii, Antica, End, Antum ramènent le terme *Ant*, des montagnes du dieu At, du dieu père, et le mettent en relations avec les termes Bre et Bri.

Ereman, ce terme pose nettement la question, déjà en partie solutionnée par nos prédécesseurs, qui nous avaient laissé la notion des peuples ariahs ou ariens.

La solution, qui se dégage de l'examen des contrées, rapprochée de la tradition hésiodique (celle-ci, vérifiée et complétée par les monuments figurés gallo-romains), met en question une quantité d'idées établies.

Ésus, Esar, Aisa, le destin, était aussi le dieu de la guerre, l'arbitre de ce droit du plus fort qui domina l'humanité jusqu'aux temps actuels.

Il est probable que les Celtes prononçaient Taros, Talos ce que les Grecs prononçaient Arès et les Latins Mars ?

Teut-At-tès, le dieu père du peuple celte, identique à Tarvos, Erebos, le taureau de Erè ou Tar ; successeur de Bel, le dieu terre des Chaldéens primitifs : *première personne* de la triade masculine formant le tricéphale des monts de *Bel*, *Ber*, *Bre* ou *Bri-are*.

Imité par l'Héraclès de Tirinthe-Mycènes-Argos, qui lui prend tous ses attributs pour manifester sa souveraineté au sud des Pyrénées.

Reproduit sous les traits de Silvain le dieu champêtre, qui lui apporte les surnoms de Tetto, Teteo, chaud, ardent, de Tithin, soleil, Teine, feu, Did, jour, Dit ou Titen, ce qui tourne.

Il porte les noms de Vasso-rix, de Boio-rix et d'Amant-turis.

Il est le principal dieu du pays de Vasso, ou du feu, le dieu de B'aas la mort, le dieu Bos des Celtes, le dieu Bès des Égyptiens, c'est Héphaistos inventeur des métaux.

Sa *seconde personne* Esus, Arès, le destin porte aussi le nom de Bassa, et sa *troisième personne* Taranu, le dieu ciel, a la roue et la foudre dans ses attributs.

Ermès-Mercure porte les surnoms de Vasso-Caleti indiquant des pays où il est honoré, dont il peut être originaire ?

Teutat-tès, Horkos, d'Hésiode, Orcos des Grecs, Orcus des Romains, était le dieu chargé de punir les parjures.

Le rocher droit de l'Orkône, les deux branches verticales d'un Tork naturel, le sommet aigu du mont où siégeait le maître de la vie et de la mort et le destin, comme les pierres levées consacrées, étaient les symboles de sa justice et de sa puissance.

Sous les noms celtes de Bre, Bri-are, il rendait des jugements entre les hommes, et ses jugements portaient les noms de Brès, Breth, Brith.

Hésiode nous apprend, que dès les premiers temps, Thémis et Mnémosyne existaient parmi les peuples d'Erebos

Thémis était sans doute propagée par les thémistes, et Mnémosyne par les poètes. Les peuples de l'Hesperi avaient vu naître Pégase sur les bords de de l'Océan.

Ver, initiale de Vercingétorix, Vernemetis, etc., signifie grand, noble. Il paraît avoir eu primitivement un synonyme *Mer*. Il pourrait bien en avoir un autre dans le *Ker* des peuplades armoricaines, de Kerberos et des Kères, chiennes de Adès ?

Viscus, le gui, symbole de l'arbre de vie, et du dieu Bis, était en quelque sorte l'origine du nom des peuples de l'ancienne Aquitaine. Ces peuples gardaient la principale entrée conduisant au séjour du dieu de Vasso. Pour y pénétrer, il fallait avoir de bonnes relations avec eux, respecter leur symbole et peut-être le tenir à la main, après l'avoir acquis chèrement ?

APPENDICE I

La deuxième édition de *Cultes, Mythes et Religions*, publiée en 1908, par M. S. Reinach, met au point la majeure partie des questions soulevées dans la présente thèse.

L'analyse sommaire des arguments qu'on y trouve condensés, favorables ou contraires à nos solutions, est donc ici, à sa place, pour éclairer le terrain et faciliter les comparaisons nécessaires.

I

Sur le tabou.

Le *tabou* est une interdiction non motivée, non accompagnée de la menace d'un législateur, qui a pour but de soustraire les hommes primitifs à des dangers qu'ils ignorent, en particulier au péril de mort.

La civilisation et le progrès exigent que certaines choses soient respectées — sans quoi la destruction générale serait immédiate, et que la sphère de l'interdit ait des limites — sans quoi tout acte libre serait supprimé.

L'homme primitif, isolé, en proie aux terreurs religieuses eut recours au principe d'autorité pour se grouper avec ses semblables, puis pour conserver les éléments vitaux, il s'est volontairement chargé d'entraves dont les nécessités de l'existence, la nécessité de la liberté de ses actes ne l'ont pas encore débarrassé.

L'existence des tabous protecteurs remonterait dans le cours des âges au delà des premières sociétés humaines.

II

Du totémisme animal.

Le totémisme n'est qu'un système particulier de *tabous*.

Le *totem* est le plus souvent animal, plus rarement végétal, exceptionnellement inorganique.

Le *totem* est une classe d'objets qui sont considérés par les membres du clan ou de la tribu comme *tutélaires* au sens le plus large du mot.

Le caractère fondamental du totémisme est, suivant nous, l'existence présumée de relations, mal définies, mais de nature religieuse entre certains clans d'hommes et certains clans d'animaux.

Si la mythologie contribue à faire disparaître le totémisme, elle lui doit en partie son origine.

Certains animaux ne sont tués ni mangés, et cependant les hommes en élèvent des spécimens et leur donnent des soins.

(Lièvres chez les Celtes de Bretagne, ours chez les Aïnos),

On porte le deuil d'un animal mort accidentellement et on l'enterre avec les mêmes honneurs que les membres du clan.

L'interdiction alimentaire ne porte parfois que sur quelque partie du corps d'un animal.

Quand les animaux que l'on s'abstient de tuer ordinairement le sont sous l'empire d'une nécessité urgente, on leur adresse des excuses par lesquelles on s'efforce d'atténuer la violation du tabou, c'est-à-dire le meurtre.

On pleure l'animal après l'avoir sacrifié rituellement.

Les hommes revêtent la peau de certains animaux, en particulier dans les cérémonies religieuses ; là où le totémisme existe, ces animaux sont des totems. A l'origine le prêtre, plus tard la statue du dieu se revêtiront de cette peau. (Origine des dieux égyptiens à tête d'animaux.)

Les clans et les individus prennent des noms d'animaux, là où le totémisme existe, ces animaux sont des totems.

[Les *Kynadaï* d'Athènes, les *Porcii* de Rome, les *Hirpi* (loup) du Samnium, les Myrmidons (souris), les Mysiens (souris), les Lyciens (loup), les Arcadiens (pour Arctadiens, ours).]

Nombre de clans font figurer des images d'ani-

maux sur leurs enseignes et sur leurs armes, nombre d'hommes les peignent sur leur corps par les procédés du tatouage.

Le loup apparaît sur les enseignes romaines et le sanglier sur les enseignes gauloises, alors que loup et sanglier ont été des totems chez les Romains et chez les Gaulois.

Les animaux totems, lorsqu'ils sont dangereux, passent pour épargner les membres nés du clan totémique.

Les animaux totémiques secourent et protègent les membres du clan totémique.

Les animaux totems annoncent l'avenir à leurs fidèles et leur servent de guides.

Les membres d'un clan totémique se croient, très souvent, apparentés à l'animal totem par le lien d'une descendance commune.

Les noms gaulois dont la première partie désigne un animal et qui se terminent par *genos*, marquent une filiation divine : *Matugenos*, fils de sanglier, *Brannogenos*, fils de corbeau.

III

Les survivances du totémisme chez les anciens Celtes.

Le nom de la déesse *Artio* a été rapproché du nom indo-européen de l'ours, en grec ἄρκτοξ, en celtique *Artos*, féminin *Arta*.

Il signifie « la déesse ursine ».

Hécate est dite « se complaisant aux sacrifices de chiens » et en effet jusqu'à la fin de l'antiquité on sacrifie des chiens à Hécate.

Mais Porphyre apprend que dans le culte d'Hécate, on invoquait la déesse en l'appelant « chienne », et Nonnos l'appelle » aimant les chiens ».

Hécate, déesse à trois faces, toujours accompagnée de chiens, ressemble singulièrement à Cerbère, le chien infernal à trois têtes.

Évidemment c'est l'invocation rituelle qui a conservé le plus ancien souvenir de la nature primitive d'Hécate, antérieure à la période anthropomorphique de la religion grecque.

Le sacrifice de chiens à Hécate, autre fait rituel et par conséquent très ancien, vient à l'appui de cette opinion.

Chez les Grecs, comme chez les Sémites et bien d'autres peuples, le sacrifice par excellence est celui du totem dont les fidèles se partagent la chair pour se sanctifier.

La victime favorite d'une divinité, n'est autre à l'origine, que cette divinité elle-même.

L'Égypte historique est sortie depuis longtemps de la période du totémisme strict et le culte des animaux tend à s'y concentrer sur quelques individus choisis, le bœuf Api, le bouc de Mendès, le crocodile de Thèbes.

Une des divinités celtiques les mieux connues est *Epona*, dont plus de 120 monuments ont conservé le nom et l'image.

On la représente, à l'époque de la domination romaine, tantôt à cheval, tantôt assise entre des chevaux ou nourrissant des poulains.

Epona était donc conçue comme une protectrice des chevaux.

Elle est une déesse chevaline et son nom dérive du cheval, en celtique *Epos*.

Epona correspond au grec Ἵππου κρήνη, la déesse comme le Pégase grec n'est autre chose à l'origine que le génie d'une source jaillissante conçu sous l'aspect d'une cavale.

A Neuvy-en-Sullias (Loiret), une collection de statuettes et de statues en bronze paraît avoir composé le trésor d'un temple.

Les statuettes représentent des dieux romains, les statues ou les statuettes de grandes dimensions sont celles d'animaux indigènes en Gaule, un cheval, un cerf et trois sangliers.

Sur le socle du cheval est gravé une dédicace au dieu *Rudiobus*.

Ce socle est pourvu d'anneaux où pouvaient s'insérer des brancards pour le transport de la statue du cheval dans des processions religieuses. Le cheval, comme la jument, a été l'objet d'un culte en Gaule, et probablement Rudiobus était un dieu-cheval.

A Nuits (Côte-d'Or), un mulet de bronze, dont le socle porte une dédicace au dieu Segomo, est à rapprocher de plusieurs inscriptions mentionnant un Mars Mulio ou Mullo.

On peut admettre l'existence en Gaule d'un culte du mulet, dont l'élevage y était particulièrement en honneur. Cet élevage est resté florissant jusqu'à nos jours.

Sur l'autel découvert à Notre-Dame de Paris, le

taureau Tarvos Trigaranus tient évidemment la place d'un dieu, entre Jupiter, Vulcain et Ésus.

Divers faits importants autorisent à compter le dieu taureau parmi les dieux primitifs de la Gaule.

Le taureau, comme le cheval et le sanglier, est très fréquemment figuré sur les monnaies gauloises où il joue certainement le rôle d'un symbole religieux.

Suivant Plutarque, les Cimbres, qui étaient des Germains celtisés, juraient sur un taureau d'airain, que rappelle le grand taureau ornant le fond du vase d'argent de Gundestrup, dont le caractère celtique ne fait pas doute.

Les taureaux de bronze sont très fréquents en Gaule plusieurs sont certainement antérieurs à l'époque romaine.

Il existe en Gaule, et en Gaule seulement, une série de 24 représentations du taureau à trois cornes, tant en bronze qu'en pierre, quelques-unes de très grandes dimensions. Or, la zoologie pas plus que la paléontologie ne connaît de taureaux à trois cornes ; il s'agit donc là, bien certainement, de taureaux divins.

Les trois *grues* figurées au-dessus du taureau de l'autel des Nautae sont également divines.

Deux grues opposées forment l'épisème d'un bouclier gaulois parmi les trophées de l'arc d'Orange.

Trois grues sont aussi perchées dans l'arbre sacré, que cherche à abattre, sur un autel de Trèves, un personnage analogue à l'Ésus de l'autel de Paris.

La grue a été souvent confondue avec la cigogne ; dans Homère, le même mot γεραvος désigne ces deux oiseaux, dont les anciens ont célébré à l'envi, l'intelligence et les dons prophétiques.

Un texte formel prouve que la cigogne était totem en Thessalie,

Les Thessaliens honoraient les cigognes ; il était défendu de les tuer et le meurtre d'une cigogne était assimilé chez eux à un homicide.

Faut-il, comme on l'a déjà proposé, voir dans les Pélasges des *hommes-cigognes* ?

La Thessalie s'appelait anciennement Πελασγίξ et il y a un peuple de *Cicones* en Thrace.

Comme le taureau, le *sanglier* paraît avoir été un des totems les plus répandus dans l'ancien monde.

Les enseignes gauloises, tant sur l'arc d'Orange que sur le vase de Gundestrup et sur les monnaies, sont couronnées d'images de sangliers.

Tacite, parlant des Aestii fixés dans le Nord de l'Allemagne, affirme le caractère religieux de leurs sangliers-enseignes.

Une statuette de bronze du Jura représente une divinité celtique court vêtue, tenant un javelot, assise sur un sanglier, qui paraît avoir couronné une enseigne.

Le sanglier monture d'une déesse n'est autre qu'une personnification plus ancienne de la déesse elle-même.

Le sanglier est très fréquent sur les monnaies gauloises, en particulier dans la région belge, entre la Seine et l'Escaut, ainsi que dans le sud de l'Angleterre.

Dès l'époque néolithique, on trouve des dents de sangliers employées comme amulettes et elles n'ont pas cessé de l'être à ce titre jusqu'à nos jours.

Un bronze de la bibliothèque nationale, qui représente un sanglier à trois cornes, c'est-à-dire néces-

sairement un sanglier divin, est à rapprocher des taureaux à trois cornes également divins, dont on n'a jusqu'à présent rencontré ces images que dans la Gaule romaine.

Les Galates de Pessinonte, ainsi que les adorateurs d'Atys et de Mên Tyrannos, s'abstenaient de manger du porc ; cette nourriture était également interdite à Comana dans le Pont, en Crète, en Syrie, en Phénicie, en Palestine ; les prêtres égyptiens avaient le porc en horreur.

En Inde, d'après les lois de Manou, le sanglier peut être mangé, mais on ne doit pas toucher au porc domestique.

La même interdiction se retrouve chez les Lybiens, les Éthiopiens, les Arabes et les Scythes.

L'abstinence du porc est encore de règle parmi les Yakoutes de la Sibérie et les Votiaks du gouvernement de Vologda.

La sainteté particulière, attribuée au sanglier ou au porc par les vieux rituels est attestée par les sacrifices où il figure.

En Grèce, les purifications les plus solennelles comportaient le sacrifice d'un porc.

Le sacrifice du porc était un acte essentiel dans la conclusion des traités, chez les Grecs des plus anciens temps, les Perses et les Latins.

Or, aux époques primitives, tout sacrifice suppose un banquet, qui fait participer les assistants à la sainteté de la victime immolée et établit entre eux, par cette sorte de communion, un lien particulièrement efficace.

Parfois la victime est un de ces animaux qui dans les circonstances ordinaires ne doivent pas être man-

gés. Or, on connaît plusieurs exemples où l'animal interdit, sacrifié à de longs intervalles, est le sanglier ou le porc.

Ces faits suffisent à faire pressentir qu'à une époque lointaine le sanglier était épargné par l'homme et considérée comme uni à lui par un lien religieux.

La domestication du sanglier en est la preuve sans réplique, car si l'homme s'était toujours cru le droit de tuer et de manger le sanglier, jamais des sangliers ne se seraient propagés sous la protection de l'homme et n'auraient fait souche de porcs.

La domestication suppose un régime de paix ou du moins une longe trève.

Un *cerf* de bronze de grande dimension a été recueilli dans le trésor de Neuvy-en-Sulliers.

Le dieu accroupi de l'autel de Reims portait des cornes de cerf, ainsi que le petit dieu accroupi sur l'autel de Vendœuvres (Indre).

La divinité accroupie, pourvue de cornes de cerf, se retrouve à Besançon et à Clermont-Ferrand. Elle paraît encore sur le vase de Gundestrup à côté d'un cerf pourvu de cornes identiques.

Le *serpent cornu* joue un rôle considérable dans les œuvres indigènes qui ont révélé le panthéon gaulois des premiers siècles de notre ère.

Le serpent cornu a toujours des cornes de *bélier*.

Sur l'autel de Mavilly, un des monuments les plus anciens de la Gaule romaine, il figure, *isolé*, à côté des douze dieux du panthéon romain, ce qui suffit à prouver qu'il n'est pas l'attribut d'une divinité gauloise, mais bien une divinité distincte.

On le retrouve à Savigny-sur-Orge, à Beauvais, à Paris, etc.

Il semble légitime à M. S. Reinach d'en conclure que le dieu primitif serpent à tête de bélier, a été plus tard identifié à Mercure dont les béliers et les serpents sont les attributs classiques.

Le tricéphale de l'Hôtel-Dieu, qui peut être le contemporain de Tibère, est le résultat de l'un des premiers efforts des artistes gallo-romains pour représenter, suivant les conceptions celtiques, le dieu le plus important de leur panthéon.

Mais si la légende sacrée se figurait le dieu suprême sous la forme d'un serpent cornu, il s'ensuit que ce dieu était conçu comme le *roi des serpents*, de même que le taureau à trois cornes était le *roi des taureaux*.

Le serpent fut, au temps primitif, un totem pour les clans qui habitaient la terre des Gaules.

Les Celtes des bords du Rhin confiaient leurs enfants nouveau-nés aux flots du fleuve, afin de s'assurer qu'ils étaient bien de leur race.

Le nom Rhenogenos et un vers de Properce sur Virdomar attestent chez certaines tribus gauloises la croyance qu'elles avaient le Rhin pour ancêtre.

Le corbeau, en celtique *brannos*, figure sur deux monuments où sa signification religieuse est évidente.

L'un est le bas-relief de Compiègne représentant un homme nu à mi-corps, aux oreilles duquel deux corbeaux semblent parler.

C'est un témoignage du rôle du corbeau comme oiseau-augure, c'est-à-dire généralement, sinon toujours, le rôle des totems déchus.

Le second bas-relief, découvert en Lorraine, a fait connaître les noms du dieu au marteau et de sa parèdre, Sucellus et Nantosvelta.

Au-dessous de ce couple divin figure un corbeau qui remplit un registre entier de la stèle, preuve irrécusable de son caractère sacré.

Il est à peine nécessaire de rappeler les corbeaux fatidiques d'Odin, et le rôle assigné au corbeau dans la légende de la fondation de Lyon.

C'est un corbeau, qui avait enseigné aux Celtes le remède contre un poison redoutable dont ils imbibaient leurs flèches.

IV

La domestication des animaux.

Les Grecs savaient parfaitement que les hommes avaient été chasseurs, puis pasteurs, avant d'être agriculteurs.

Ils nommaient même les héros ou demi-dieux, auxquels ils attribuaient le mérite d'avoir dompté les animaux encore sauvages ou inventé la charrue.

L'archéologie a démontré que les plus anciennes stations humaines, les cavernes habitées à l'époque dite quaternaire, ne renferment aucune trace d'animaux domestiques ; les animaux qui se nourrissaient de la chasse et les animaux qu'ils chassaient étaient tous sauvages.

L'exploration des stations lacustres de la Suisse

et de la France, cabanes établies sur pilotis, à peu de distance du bord des lacs, a montré que les animaux domestiques existaient dès l'époque de la pierre polie, qui vint succéder, après une période de transition fort longue, à l'époque quaternaire.

Il en est de même en Égypte, en Babylonie, où les fouilles ont révélé des civilisations vieilles de 5 à 6.000 ans avant J.-C.; on trouve sinon tous les animaux domestiques, depuis l'époque la plus reculée, du moins quelques-uns d'entre eux, en particulier le *chien* et le *bœuf*.

Le sauvage qui vit de la chasse n'a pas de provisions, aussi la mort de faim, aujourd'hui un scandale, était autrefois la règle.

On appelle *religion*, un ensemble de scrupules, qui font obstacle aux appétits naturels de l'homme et entravent le libre exercice de ses facultés physiques.

La morale, le droit, la civilisation en viennent.

Sans elles l'homme serait resté à tout jamais un animal à deux pieds.

Le chien domestique paraît pour la première fois entre la fin de la période quaternaire et la néolithique sur les côtes du Danemark.

V

L'art et la magie.

Dans le Périgord et dans la région des Pyrénées, une dizaine de cavernes ont leurs parois décorées de gravures ou de peintures, qui viennent s'ajouter aux

gravures sur pierre, sur os et sur corne, aux reliefs et aux figures en ronde-bosse, que l'on a découvertes dans les cavernes habitées pendant l'âge du renne.

Ces régions ont aussi des spécimens de gravures et de peintures sur rochers.

On peut estimer à cent cinquante, au moins, le nombre de gravures et de sculptures recueillies dans les cavernes, et offrant des motifs reconnaissables empruntés surtout au monde animal.

Grandes et petites images appartiennent à la même civilisation et à la même époque ; celle-ci caractérisée par le Mammouth, le Renne et le Bison européen.

Les motifs empruntés au monde animal sont de beaucoup plus nombreux et les animaux représentés sont, à titre exclusif, ceux dont se nourrit un peuple de chasseurs et de pêcheurs.

Ces animaux-là étaient désirables, tandis que les autres (lion, tigre, hyène, chacal et diverses variétés de serpents) ne l'étaient pas.

Les serpents de la Madeleine et de Mongaudier sont d'énormes anguilles.

Les chasseurs de l'époque du Renne se sont abstenus de figurer les animaux carnassiers et peu comestibles.

Une des idées les plus répandues parmi les sauvages modernes est que l'image d'un être ou d'un objet donne une prise sur cet objet ou sur cet être ; l'auteur ou le possesseur d'une image peut influencer ce qu'elle représente.

Il s'agit, bien entendu, d'une prise ou influence d'ordre magique, relevant d'une croyance extrêmement ancienne et profondément enracinée dans l'esprit humain.

Les fêtes, données au totem du clan, ont pour but, d'obtenir la multiplication de l'animal totem et l'augmentation des ressources alimentaires.

Les Australiens tracent sur les rochers des peintures qui sont en relation avec le culte totémique. Elles sont tracées sur des parois rocheuses, en des endroits qui sont strictement tabous pour les femmes, les enfants et les hommes non initiés. Analogie bien curieuse avec cette constatation faite en France, que les peintures des cavernes n'en occupent pas l'entrée où pénètre la lumière du jour, mais sont reléguées dans les parties les plus obscures, au fond de longs corridors difficiles d'accès.

Les peintures de nos cavernes étant exécutées dans ces conditions, leur caractère religieux et mystique devenait par cela même incontestable.

Il s'agissait d'assurer, par des pratiques magiques, la *multiplication du gibier* dont dépendait l'existence du clan ou de la tribu.

Des cérémonies, auxquelles ne participaient que les adultes, avaient lieu dans la partie la plus obscure de la caverne dont l'accès était interdit aux profanes.

Les images d'animaux gravées sur pierre, sur os et sur corne, ou sculptées en ronde-bosse, que l'on a recueillies dans les cavernes de l'âge du renne, témoignent des idées de nos troglodytes. Ils dessinaient pour évoquer. Cet art était l'expression d'une religion très grossière, mais très intense, faite de pratiques magiques ayant pour unique objet la conquête de la nourriture quotidienne.

Une peinture ou une sculpture représentant des animaux comestibles assurait le succès de la chasse

ou de la pêche, non moins que les harpons barbelés ou les sagaies.

VI

L'art plastique en Gaule et le druidisme.

Un des faits, les plus dignes d'attention dans l'étude de nos antiquités nationales, est l'absence presque complète de monuments figurés entre l'époque du renne et celle de la domination romaine.

Si donc les habitants de la Gaule, entre l'époque des dolmens et celle de César, ne nous ont pas laissé de statues, c'est qu'ils n'ont pas voulu en faire, et l'hypothèse d'une interdiction fondée sur des idées religieuses se présente naturellement à l'esprit.

Au cas où cette hypothèse pourrait être démontrée, il en résulterait une conclusion importante : à savoir que les idés religieuses des habitants de la Gaule celtique n'ont pas varié sur un point essentiel, depuis le commencement de la période des monuments mégalithiques jusqu'à la conquête.

Le fait est attesté, par le résultat négatif de tant de fouilles, que les Gaulois n'élevaient pas de statues et ne possédaient que des pierres debout ou menhirs.

César, en appelant les menhirs *simulacra Mercurii*, les rapprochait des Hermès ou piliers carrés, qui passaient pour les plus anciennes représentations symboliques de ce dieu.

Sur le sol même de la Grèce, se manifeste une survivance de l'époque, où toutes les divinités étaient figurées par une pierre non sculptée ou par un morceau de bois équarri.

Pausanias, après avoir décrit les trente piliers quadrangulaires qui représentaient autant de dieux à Pherae en Achaïe, ajoute qu'autrefois chez tous les Hellènes, les pierres brutes tenaient lieu d'images du culte.

Tertullien parle de la Pallas attique et de la Cérès Raria d'Éleusis, en poteaux de bois informes.

En outre des nombreux textes antiques, on peut alléguer des œuvres mêmes trouvées sur le sol même de la Grèce, telles que la Héra de Samos et l'Artémis de Délos, où l'on prend nettement la transition entre le pilier et la statue.

La transition est encore plus frappante lorsque la statue affecte la forme d'une colonne et porte une inscription à sa partie antérieure : tel est le cas du roi Panammu trouvé à Suidjali en Syrie.

Dans un passage de *la Pharsale*, Lucain parle de piliers, en bois non travaillé, consacrés aux dieux, dans une forêt sacrée près de Marseille.

Maxime, de Tyr, dit que le dieu suprême des Celtes était un *chêne élevé*.

Ainsi, les Gaulois en étaient encore, à l'époque romaine, au point où étaient les habitants de la Grèce à l'époque dite *pélasgique*, alors que les Dédalides ne leur avaient pas encore enseigné à représenter leurs divinités sous forme humaine.

C'est précisément dans le même état que Tacite décrit les Germains, qui n'ont ni temples, ni statues de leurs dieux, par l'effet probable d'une prohibition religieuse.

Hérodote, au sujet des Perses, n'est pas moins formel.

Les Perses, à la différence des Grecs, ne se figuraient pas les dieux à l'image de l'homme ; ils ne leur dressaient ni statues, ni temples, sous l'influence d'une prohibition religieuse incontestable.

Numa interdit à Rome les images anthropomorphiques et zoomorphiques des dieux. Il s'écoula 170 ans, sans que les Romains, qui construisaient cependant des temples, y fissent figurer des statues.

Pour élever une statue, il faut non seulement en avoir l'idée et le désir, mais en être capable.

On n'a rigoureusement le droit d'admettre une interdiction religieuse, que là où l'on trouve une industrie développée et des relations suivies avec des peuples chez qui les œuvres d'art abondaient.

Tel est le cas de la Gaule, et cela bien avant l'époque relativement récente où les textes historiques parlent des Celtes.

Une prohibition religieuse généralement respectée, dans la Gaule avant César, ne pouvait émaner que des Druides.

Le Druidisme, dans les pays celtiques de l'Occident, paraît bien antérieur aux Celtes eux-mêmes.

Quand les Celtes sont en lutte avec les Romains en Italie ou avec les Grecs en Asie Mineure et en Grèce, le druidisme ne joue chez eux aucun rôle visible.

C'est la période militaire : la période religieuse est finie.

Or, cette période militaire commence avec les grandes expéditions qui entraînent les Celtes, vers 450 (avant J.-C.), de l'Occident à l'Orient.

A l'époque de César, sur le sol de la Gaule propre, la puissance temporelle des Druides n'est plus qu'un souvenir.

D'après César, le Druidisme est étranger à la Gaule : on le disait venu de la Bretagne insulaire.

L'archéologie montre qu'avant le début de l'ère des armes de métal, la Gaule, la Bretagne, l'Allemagne du Nord, la Scandinavie méridionale ont été peuplées par des hommes qui obéissaient à des idées religieuses très puissantes, idées qui se sont manifestées par la construction des monuments mégalithiques.

La construction de pareils monuments n'est compréhensible, que dans l'hypothèse d'une aristocratie religieuse exerçant un empire presque absolu sur une nombreuse population.

Une théorie, aujourd'hui assez discréditée, voulait que cette aristocratie fût précisément l'ordre des Druides.

Cette théorie doit être reprise avec les modifications que les progrès de la science y rendent nécessaires.

Si l'on continue à l'exclure, on s'en tiendra sûrement à la conclusion suivante, dont la bizarrerie suffit à montrer l'erreur.

Du temps que l'on élevait les grands dolmens de l'Armorique, il y avait une aristocratie religieuse dont l'histoire ne dit rien, mais dont l'influence est attestée par ces monuments ; à une époque postérieure, l'histoire parle d'une puissante aristocratie religieuse, mais il n'est pas resté le moindre vestige de son action.

Il y a un fait général : c'est que les envahisseurs

qui établissent leur suprématie politique dans un pays reçoivent presque toujours des indigènes, sinon tout l'ensemble de leur religion, du moins une partie de leurs idées et de leurs pratiques religieuses.

Les conquêtes de Rome en sont un frappant exemple : c'est pourquoi Juvénal a pu dire que l'Oronte syrien était devenu un affluent du Tibre, c'est pourquoi les dieux de l'Égypte ont pénétré dans Rome.

Cette fusion des pratiques religieuses s'observe en Grèce.

On trouve des cultes *cabiriques* localisés dans les îles du nord de l'archipel et sur divers points où l'histoire montre des Pélasges.

Ces Pélasges entrèrent d'abord en relations avec les navigateurs phéniciens : c'est à eux qu'ils doivent le nom de *Cabires* qui est sémitique.

D'après Hérodote, les Pélasges ne distinguaient pas leurs dieux par des noms individuels. Ce texte d'Hérodote peut servir à confirmer l'hypothèse de l'origine pélasgique du culte d'Éleusis, où l'on trouve, jusqu'à une époque récente, un couple innommé. ὁ θεός et ἡ θεά.

Les Grecs n'ont pas repoussé les cultes indigènes, ils les ont acceptés et les ont même entourés d'une vénération particulière, mais l'importance des sacerdoces pélasgiques déclina.

Dans l'Europe occidentale on trouve une civilisation primitive fort développée, dont les monuments mégalithiques sont les vestiges. Je ne prétends pas affirmer que les premiers peuples civilisés de l'Occident présentassent une parenté ethnographique avec les Pélasges de la Grèce et de l'Italie, bien qu'une

pareille opinion n'ait rien d'absurde pour qui tient compte des analogies singulières qu'offrent leur céramique et leurs monuments.

La religion de ces peuples d'Occident, dont les prêtres-rois étaient les Druides — assez semblables, à ce qu'il semble, aux Tomouri pélasgiques de Dodone — s'imposa aux envahisseurs celtiques dans une mesure que nous ne pouvons pas préciser.

Mais l'élément militaire l'emporta bientôt sur l'élément religieux et l'histoire du Druidisme à l'époque celtique est celle d'une longue décadence, sauf en Irlande et dans l'Armorique.

Le roi Numa, au dire des Anciens, avait été l'élève de Pythagore. Cette tradition impliquait un anachronisme.

Or, Plutarque dit : « Les lois de Numa, au sujet des statues des dieux sont étroitement apparentées à la doctrine de Pythagore. Car, d'après Pythagore, le principe des choses n'est pas sensible et sujet aux affections, mais invisible, incréé, et purement intelligible ; or, Numa défendit aux Romains l'usage des statues des dieux affectant la forme d'hommes et d'animaux. En effet, ils n'eurent d'abord aucune image peinte ou sculptée de la divinité ; mais dans les premiers cent soixante-dix ans de la fondation de Rome, bien qu'ils construisissent des temples et des sanctuaires, ils ne modelèrent aucune statue, dans la pensée qu'il est impie d'assimiler ce qui est meilleur à ce qui est pire et que Dieu ne saurait être atteint que par la pensée. »

Clément d'Alexandrie confirme ce témoignage.

C'est pour avoir prêté aux dieux l'aspect extérieur

et les passions des hommes qu'Hésiode et Homère furent si fortement malmenés par Pythagore.

Les membres de l'ordre pythagoricien ne devaient pas porter l'image d'un dieu gravée sur leur anneau.

Le chef de l'école éléatique, Xénophane, qui s'est élevé avec plus de force qu'aucun autre philosophe ancien contre l'anthropomorphisme, passait pour avoir entendu les leçons de Pythagore dans l'Italie méridionale.

Les Anciens ont dit aussi que Pythagore avait été l'élève des Druides.

Ce renseignement se trouve dans Ammien Marcellin et dans Clément qui cite à ce propos Alexandre Polyhistor, auteur d'un ouvrage sur les symboles pythagoriciens.

Dans une assertion comme celle-là, il y a deux parts à faire. Elle se compose d'une hypothèse, l'accointance des Druides et de Pythagore, et d'un fait, l'analogie entre le pythagorisme et le druidisme.

Le fait est précieux à recueillir, car il a été constaté par des hommes, qui étaient à même de savoir, mieux que nous, ce qu'étaient le Druidisme et la doctrine de Pythagore.

Cette doctrine de Pythagore, lemnien ou thyrrhénien suivant les uns, samien suivant les autres, paraît une sorte de *philosophie pélasgique*.

Ce qui est certain, c'est qu'elle affectait un caractère archaïque et théocratique tout à fait étranger à l'esprit des religions grecques.

Si la confrérie fondée par Pythagore à Crotone avait eu le dessus, la Grande Grèce aurait eu son aristocratie druidique.

Ce que nous savons de cette société, de ses prétentions au pouvoir politique en même temps qu'au gouvernement des âmes, concorde en effet d'une manière frappante avec ce que César et d'autres historiens ont exposé touchant le collège des Druides.

En résumé, les Anciens ont eu lieu de croire que Pythagore était hostile à l'anthropomorphisme ; or, ils ont rapproché — et avec raison, semble-t-il — le pythagorisme du druidisme ; donc, il est permis de conclure que le druidisme aussi, à leurs yeux, répugnait à la représentation figurée des divinités.

VII

La flagellation rituelle.

C'est avec des baguettes de coudrier que l'on fouette les jeunes Spartiates, et la déesse, qui préside à la cérémonie, est elle-même la déesse du Coudrier.

C'est avec des lanières de cuir de bouc ou de chèvre, que les Luperques frappent les Romaines, et la déesse *Luperca* participe à la fois de la louve et de la chèvre (lupus, hircus).

Donc le but de la flagellation, c'est de faire passer dans le corps du patient la force et la vitalité, soit de l'arbre, soit de l'animal, c'est-à-dire sans doute d'un ancien totem.

Qu'est cela, sinon une vieille forme de cette idée de la communion que l'on retrouve un peu partout

dans les religions primitives et populaires. La théophagie n'est que la forme la plus répandue et la plus tenace de la communion ; mais la superstition antique connaissait bien d'autres manières d'absorber et de s'assimiler l'énergie d'un arbre, d'un animal, de la terre elle-même, par exemple en passant par la cavité d'un chêne, en revêtant la dépouille d'un loup ou d'un chien, en se couchant à terre comme les Selles de l'Épire au temps d'Homère, qui couchaient par terre et ne se lavaient jamais les pieds.

Donc, le rite spartiate n'est nullement une épreuve d'endurance ni une atténuation d'un sacrifice humain, mais un rite de communion remontant à l'époque infiniment lointaine où florissait le totémisme végétal.

VIII

L'« Orbis Alius » des Druides.

Ces mots *alius orbis* signifient chez Lucain et chez Claudien une autre *région de la terre.*

Lucain, dans *la Pharsale* résumant la doctrine des Druides, emploie ces mots notamment dans le passage suivant :

...Vobis auctoribus, umbrae
Non tacitas Erebi, Ditisque profundi
Pallida regna petunt ; regit idem spiritus artus
Orbe alio ; longae, canitis si cognita, vitae
Mors media est.....

Roget de Belloguet traduit : « Le même souffle

animc vos membres dans un autre monde » et essaie de démontrer que l'*orbis alius* n'est autre que l'astre lunaire. Henri Martin, en 1866, entend par là le soleil.

Toutes ces hypothèses ne tiennent pas devant le fait, que les mots *orbis alius*, dans la langue poétique de Lucain, ne peuvent pas désigner une autre sphère, mais seulement une autre région de la nôtre.

Lucain a pensé aux îles des Bienheureux que la tradition celtique plaçait au loin dans l'Océan, à l'ouest du groupe britannique.

Il n'est donc pas question dans Lucain, interprète du druidisme, d'une autre vie dans un autre monde, mais d'un prolongement de la vie terrestre et sublunaire dans une autre partie du monde :

...longae... vitae
Mors media est...

IX

Les vierges de Sena.

Le nom des prêtresses de Sein est incertain. Les uns impriment *Gallicenas*, d'autres *Barigenas* ou *Galli Senas (vocant)*.

Le manuscrit primitif porte l'inintelligible *Gallizenas* ; la question du nom des prêtresses de *Sena* doit être considérée jusqu'à nouvel ordre comme insoluble.

Le mot *Gallicanas* de Nopiscus a été rapproché du nom des prétendues Galicènes de Méla, mais évidemment à tort ; Méla n'a pu se contenter de dire que les prêtresses gauloises de Séna s'appelaient *Gauloises* (1).

Dans aucun texte, il n'est question de vierges sacrées chez les Gaulois. Les femmes, mariées ou non, ne paraissent avoir joué aucun rôle dans la religion celtique du temps des Romains.

Les prophétesses, objet d'un respect universel, étaient nombreuses chez les Germains, alors qu'il n'en était pas question chez les Celtes.

Méla place ses vierges prophétesses dans une île.

Ce qu'il raconte des îles présente souvent un caractère fabuleux.

On a lieu de supposer que le fond de son récit est fort ancien.

Je crois en trouver l'origine dans l'*Odyssée* même, ce prototype, comme le disait déjà Lucien, de tous les romans géographiques de l'antiquité.

Chassé de l'île d'Éole, Ulysse après dix jours et dix nuits, aborde en Lestrygonie, pays d'anthropophages où les nuits sont très courtes, comme dans la région septentrionale de l'Europe. Puis il reprend la mer et touche à l'île d'Éa où habitent Circé la magicienne et ses nymphes. Circé transforme les compagnons d'Ulysse en pourceaux, comme elle a transformé d'autres hommes en loups et en lions. Elle conseille à Ulysse d'aller consulter Tirésias aux enfers et excite un vent favorable ; une journée de

(1) En 390 avant J.-C., les Senons fondent Sena Gallica, Sinigaglia.

navigation mène le héros au pays ténébreux des Cimmériens. C'est là qu'Ulysse creuse une fosse, offre un sacrifice et évoque les morts.

La consultation finie, il revient dans l'île de Circé.

Ainsi l'île de Circé est voisine de l'endroit où Ulysse trouve l'ouverture des Enfers.

Les géographes anciens, qui raisonnaient sur le voyage d'Ulysse comme sur un texte révélé, n'étaient point d'accord sur l'identification de l'île d'Éa ; les uns la cherchaient à l'est, les autres à l'ouest du monde connu.

Mais il est certain, qu'à l'époque alexandrine et romaine, on plaçait Éa vers l'Occident.

Cette île n'était pas seulement, croyait-on, à l'opposite de l'entrée des Enfers, elle en était si voisine qu'elle devait son nom aux gémissements poussés par les âmes.

Témoin un texte important du Grand Étymologique exposant cette doctrine.

Or, nous savons avec certitude, qu'une doctrine répandue à l'époque romaine plaçait, à *l'extrémité de l'Armorique*, l'endroit où Ulysse avait évoqué les morts et consulté l'oracle de Tirésias. On connaît les beaux vers de Claudien :

Est locus, extremum qua pandit Gallia litus,
Oceani perfusus aquis, ubi fertur Ulysses
Sanguine libato populum movisse silentem,
Illic umbrarum tenui stridore volantum
Flebilis auditur questus...

Ce *Flebilis questus* des ombres, est-ce autre chose que le gémissement αἴ αἴ, auquel l'île de Circé devait son nom ?

Quelle est l'extrémité de la Gaule, *extremum qua pandit Gallia litus* ? On peut hésiter seulement entre la pointe de Saint-Mathieu et celle du Raz.

Je n'entends point discuter ici l'identification de la *Séna* de Méla (Ouessant ou Sein), et la solution n'en importe guère.

L'essentiel, c'est d'avoir montré que l'une de ces deux îles était voisine de l'endroit où, suivant une doctrine répandue, Ulysse aurait abordé pour évoquer les ombres et consulter un oracle.

Rappelons qu'un texte célèbre de Procope, répété par le scholiaste de Lycophron, semble placer sur la côte septentrionale de la Gaule le séjour des nautonniers des Enfers.

X

Teutatès, Ésus, Taranis.

En deux vers de *la Pharsale*, Lucain mentionne trois divinités gauloises.

> [*Et quibus inmitis placatur sanguine diro*]
> *Teutatès horrensque feris altaribus Esus*
> *Et Taranis scythicæ non mitior ara Dianæ.*

Les mythologues sont unanimes à penser que Teutatès, Ésus et Taranis désignent de grandes divinités gauloises, des divinités *pancelliques*.

Comme il n'en est pas question dans César, qui donne aux divinités gauloises des noms romains, on s'est naturellement aussi préoccupé d'identifier à

Jupiter, Mercure, Mars, etc., les trois dieux nommés dans *la Pharsale*.

Écoutons quelques-uns des savants les plus autorisés :

1° H. Martin : « Ésus.., c'est le vrai dieu de nos pères. »

2° Roget de Belloguet ; « Cette triade fut le fondement de toute la religion extérieure des Druides. Ce qui le prouve et jette en même temps un trait de lumière sur l'unité originelle de ces trois dieux, c'est qu'ils disparaissent tous les trois avec le culte public du druidisme. — (Les Druides) n'eurent pas, dans le principe, d'autres dieux que les trois représentants de l'ancien être suprême des peuples indo-européens... Ces dieux étaient les seuls, auxquels les Druides sacrifiaient des victimes humaines. »

3° Desjardins : « Il est probable que l'autre intime de César, le druide Divitiacus, agit de même que Procillus.... tout deux croyaient peut-être répondre en cela aux secrètes intentions du vainqueur. Au lieu de nommer Teutatès, Taran et Ésus, ils lui persuadèrent, avec d'autant moins de peine que César dut s'y prêter volontiers, que ces dieux étaient les mêmes que Mercure, Jupiter et Mars.

4° Gaidoz : « Lucain mentionne Taranis, Ésus et Teutatès comme les trois grandes divinités des Gaulois. »

5° A. Bertrand : « R. de Belloguet, s'il avait eu entre les mains les documents que nous possédons, n'aurait pas manqué certainement de rapprocher de la triade du poète les triades des monuments... Qu'est-ce que Teutatès, Ésus, Taranis ?

« Taranis, notre confrère et ami, M. A. de Barthélemy

l'a récemment mis en lumière, Taranis est le dieu du tonnerre et de la foudre, le dieu de la lumière céleste, le Jupiter Gaulois, une des personnes de la grande triade identifiable à Zeus, Apollon et Pan... Je crois avec Dom Martin et R. de Belloguet que Teutatès est le Mercure infernal, une sorte de Hadès-Pluton... Si Ésus était la troisième personne de la triade, le dieu *un* contenant les autres en son essence éternelle et immuable, le caractère vague et indécis du dieu, qui était à l'origine le dieu sans nom, ne devrait pas nous étonner. »

6° D'Arbois de Jubainville : « Lucain, s'adressant aux Druides, chante le culte cruel rendu par eux à trois divinités gauloises... »

Après avoir assimilé Teutatès à Mars, M. d'Arbois écrit : Teutatès, « Taranis et Ésus sont autant de formes de ce dieu de la mort, père du genre humain, appelé Dispater par César. »

7° Lejay : « La triade, mentionnée par Lucain, est celle des dieux méchants, des dieux de l'ignorance, de la mort et de la nuit. »

.... J'ai seulement voulu montrer qu'aux yeux des modernes, Teutatès, Ésus et Taranis sont de grandes divinités gauloises et même les divinités gauloises par excellence.

On s'est étonné, il est vrai, que leurs noms se rencontrassent si rarement dans les inscriptions.

Teutatès sous la forme de *Toutati* est une épithète de Mars en Grande-Bretagne et dans la Norique.

On trouve un *Jupiter Taranucus* en Dalmatie, un *Jupiter Taranus* en Grande-Bretagne, un *Deus Taranucus* dans la vallée du Rhin, etc.

Tout cela, on le voit, est peu de chose : sauf Ésus,

aucun des « grands dieux gaulois » ne paraît en Gaule sous le nom que lui a donné Lucain.

Les noms de Jupiter, Mars, Mercure, etc., dans les inscriptions gallo-romaines, sont très souvent suivis d'équivalents indigènes, de sorte que l'identification de Teutatès avec Mars, par exemple, ne devait pas empêcher qu'il existât une série de dédicaces *Marti Teutati*. Or, nous avons vu qu'il y en a *trois*, dont aucune n'a été trouvée entre les Pyrénées et le Rhin, alors que le nom d'une divinité, après tout secondaire, Epona, paraît *dix* fois sur des textes épigraphiques dans les limites de l'ancienne Gaule. Les soldats, recrutés dans l'Occident de l'Empire, ont porté en Italie le culte des divinités indigènes : ainsi l'on a trouvé à Rome une dédicace d'un soldat rémois à la déesse Arduinna ; on connaît tant en Italie qu'à Rome, une quinzaine d'inscriptions avec le nom d'Epona ; celui des *Matræ Suliviæ* n'est pas moins commun. Si donc, Teutatès, Taranis, Ésus, ont été les grandes divinités gauloises, comment se fait-il, qu'il n'y en ait pas la moindre trace dans l'épigraphie de la ville de Rome ?

Et si ces grandes divinités gauloises ont été l'objet d'une proscription, comment se fait-il qu'on trouve trois fois des dédicaces à Mars Toutatis ?

Je crois pouvoir établir à l'encontre des opinions reçues, que les auteurs modernes se sont trompés et que les trois dieux cités par Lucain ne sont pas de « grands dieux », mais des divinités locales ou régionales de peu d'importance.

L'erreur des modernes vient de ce qu'ils ont voulu, à tout prix, identifier les trois dieux de Lucain aux dieux à déguisement romain de César. Or cette er-

reur a déjà été commise dans l'antiquité. On lisait le *De Bello Gallico* et *la Pharsale* ; on était naturellement tenté, comme aujourd'hui, de commenter l'un de ces ouvrages par l'autre.

L'identification de l'Ésus de Lucain avec le Mercure de César me semble percer d'abord dans trois passages de Minucius Felix et de Tertullien, suivant lesquels les Gaulois sacrifiaient des victimes humaines à Mercure.

Les scholiastes de Lucain montrent cependant que l'on n'était pas d'accord sur la synonymie des dieux du *Bellum Gallicum* et de *la Pharsale*.

Il y a trace, dans les scholies de Berne, de deux traditions nettement distinctes et qui peuvent se résumer comme il suit :

1°	2°
Ésus = Mars.	Ésus = Mercure.
Teutatès = Mercure.	Teutatès = Mars.
Taranis = Jupiter.	Taranis = Dispater.

Cette dernière doctrine a été renouvelée par Grivaud de la Vincelle, par Chardin et par M. A. de Barthélemy, refaisant à leur manière, Lucain et César en main, le travail d'exégèse des grammairiens de l'antiquité.

La première doctrine est de beaucoup la plus ordinaire dans les scholies que nous possédons.

Les scholiastes de Lucain et les autres grammairiens des bas temps n'en savaient pas, sur la mythologie celtique, beaucoup plus long que nous. Ils éprouvaient comme nous de l'embarras à identifier les dieux celtiques avec les dieux romains et se tiraient d'affaire en fabriquant des systèmes.

Mais les deux systèmes qu'ils ont proposés sont également inadmissibles, étant condamnés par les seuls monuments dignes de foi que nous possédions.

En effet, sur l'autel de Notre-Dame, Ésus désigne un bûcheron : ce n'est donc ni Mars ni Mercure.

Sur un autel récemment découvert à Trèves, la face principale est occupée par Mercure et par une divinité féminine (Rosmerta) ; au-dessous on lit une dédicace à Mercure par un Médiomatrix, Une des faces latérales, malheureusement anépigraphe, offre l'image d'un bûcheron coupant les branches d'un saule sur lequel on aperçoit une tête de taureau et trois grues : c'est l'équivalent exact du mystérieux *Tarvos Trigaranus*, associé, sur l'autel de Notre-Dame, au bûcheron Ésus. Nous ne comprenons pas ces représentations ; mais il est certain que le bûcheron de l'autel de Trèves ne peut être Mercure, puisque Mercure est représenté à côté.

En revanche tout se comprend (sauf la signification même des symboles) si Ésus, comme Tarvos Trigaranus, est une divinité locale de peu d'importance, dieu d'une région et non d'un vaste ensemble de cités.

Analyse du texte de Lucain.

César a passé le Rubicon, s'est emparé d'Ariminium et rappelle ses légions disséminées en Gaule.

Ici commence un développement géographique indiquant les contrées qu'évacuent les légions. Lucain aime à montrer son savoir, mais ce savoir est réel.

Chemin faisant Lucain inscrit en trois vers quel rôle important il attribue à l'élément ligure, dans l'histoire préromaine de la Gaule.

« Et toi, *Ligure*, aujourd'hui tondu, qui autrefois,

tes longs cheveux flottant avec grâce sur tes épaules, avais le pas dans toute la Gaule chevelue. »

Ces vers appuient une thèse présentée par Belloguet : « Nous avons présumé que ces premiers — ou tout au moins précédents — habitants de notre sol étaient des Ligures, race que nous avons trouvée répandue sous ce nom dans les Gaules, en Espagne et en Italie... Nous réclamons l'honneur de les avoir le premier présentés au monde savant comme la véritable souche de notre arbre généalogique. »

Cette théorie fut solidement fondée par MM. Müllenhoff et d'Arbois de Jubainville, sur des arguments empruntés à la toponymie.

A la fin de l'énumération géographique prennent place les vers du célèbre passage sur les dieux.

Or, jusqu'à présent, la carte sur laquelle ont été précisées les indications géographiques de Lucain présente un blanc considérable; c'est toute la région qui s'étend entre la Loire, la Seine et l'Océan, y compris l'Armorique.

On a donc lieu de penser que le passage commençant par Et quibus *s'applique à des peuples qui n'ont pas été mentionnés jusque-là.*

Ces peuples sont ceux de la Gaule du Nord-Ouest : Lucain *ne dit pas* qu'ils offrent des sacrifices humains à une *triade* composée de Teutatès, d'Ésus et de Taranis; il *ne dit pas non plus* que ces trois divinités reçurent le culte d'un même peuple.

Cela est possible, mais *possible* seulement, et ne doit pas être admis sans plus ample informé.

Il se pourrait bien qu'un des peuples visés par Lucain eût sacrifié à Teutatès, un autre à Esus, un troisième à Taranis

Quels étaient ces peuples ?

Un seul nous est connu ; c'est celui des Parisii, sur le territoire duquel on a trouvé un autel consacré à Ésus.

Encore faut-il se rappeler que cet autel a été dédié par une corporation de bateliers, ce qui n'implique pas d'une manière absolue que le centre du culte d'Ésus fût à Paris.

De Teutatès et de Taranis nous ne savons rien ; c'est déjà quelque chose de se rendre compte de la vanité des romans mythologiques fondés sur la « grande triade gauloise » et de réduire à sa juste valeur un témoignage dont on a tant abusé.

Lucain continue en s'adressant aux Bardes et aux Druides : « Vous aussi, qui célébrez les morts tombés avec vaillance, vous pouvez chanter en paix. — Et vous, Druides, vous reprenez vos rites barbares et vos sacrifices sinistres par suite de la suspension des hostilités. »

De même que César empêchait les Bardes de chanter en paix, il gênait la célébration des rites druidiques.

Peut-être même l'avait-il prohibée ; peut-être Tibère et Claude n'ont-ils fait que renouveler une défense édictée par César.

Cette dernière hypothèse s'est déjà présentée à l'esprit attentif de Belloguet.

On voit d'ailleurs que, dans *la Pharsale*, il n'y a aucun lien entre les Druides et les trois dieux Teutatès, Ésus, Taranis.

S'il est vrai, comme tous les Anciens (César, Strabon, Diodore) le prétendent, que tous les sacrifices des Gaulois étaient offerts par des Druides, il faut croire

que ces prêtres ont été aussi les ministres de Teutatès, d'Ésus et de Taranis ; mais ils ont sacrifié à ces dieux-là comme à beaucoup d'autres et le passage de Lucain ne peut servir à prouver que ce fussent des « divinités druidiques ».

Enfin les noms mêmes de dieux gaulois cités par Lucain n'autorisent pas à leur attribuer un caractère « panceltique ».

Teutatès paraît être le dieu du peuple (teuta).

Taranis est le dieu du tonnerre (taran).

Quant à Ésus, son nom signifierait simplement le « maître ».

(Cf. la Desporina grecque en Arcadie) : les dérivés de ce nom comme *Esunertus*, *Esugenus*, *Esurius*, etc., ne prouvent pas que le nom de Dieu fût très répandu, car, comme l'a fait observer M. Rhys, « the name may simply derived from ésus as a common noun, meaning a lord or ruler. »

Je pense donc qu'on peut, sans pousser trop loin le scepticisme, admettre les thèses suivantes :

1° Teutatès, Ésus, Taranis ne sont pas des divinités panceltiques ;

2° Rien ne prouve qu'elles aient formé une triade ;

3° Elles n'ont rien de spécialement druidique ;

4° Ce sont les divinités de certains peuples habitant entre la Seine et la Loire ;

5° Ésus est peut-être le dieu des Parisii.

XI

Sucellus et Nantosvelta.

Près de Sarrebourg (ancien département de la Meurthe) ont été trouvés deux autels d'une conservation remarquable, portant chacun sur une face un bas-relief.

Premier autel. Le bas-relief représente un personnage debout, tenant de la main gauche levée un maillet à grande hampe et de la main droite un vase. Il est vêtu de la tunique gauloise et de bottines; ses jambes sont nues depuis la hauteur des genoux jusqu'au bord des chaussures. A sa droite, est une femme de même grandeur, complètement drapée, tenant de la main gauche levée une longue hampe surmontée d'un petit édicule portatif et abaissant la main droite, qui tient une patère, vers un autel.

Au-dessous de ce groupe, dont le relief est très prononcé, figure en relief très faible, un oiseau marchant à gauche, qui paraît être un corbeau.

Au-dessus du bas-relief on lit l'inscription suivante, dont la lecture ne comporte aucune incertitude :

Deo Sucello Nantosvelte, Bellausus, Massæ filius, votum solvit libens merito. » Au dieu Sucellus et à Nantosvelta, Bellausus, fils de Massa, en accomplissement d'un vœu. »

Deuxième autel. Le bas-relief représente une

femme debout, complètement drapée, tenant de la main gauche abaissée une cassolette à encens et de la main droite levée une longue hampe, surmontée, comme le bas-relief du premier autel, d'une sorte d'édicule portatif.

Sur la gauche de la déesse, au niveau du sol, on aperçoit trois patères ; l'attribut qu'elle tient de la main droite paraît surmonté d'une figure d'oiseau — peut-être un corbeau, comme sur le premier autel.

Au-dessous du bas-relief, on distingue à grand' peine l'inscription suivante : *In honorem domus divinæ, Marcus Tignuarius votum solvit libens merito.* « En l'honneur de la maison divine (de la famille impériale), Marcus Tignuarius, en accomplissement d'un vœu. »

Sur le bas-relief du premier autel, on reconnaît le « dieu au maillet », avec sa parèdre, types familiers à tous ceux qui s'occupent de mythologie gallo-romaine.

L'inscription de l'autel de Sarrebourg nous apprend enfin que le dieu s'appelait *Sucellus* et que sa parèdre, représentée seule sur le second autel, s'appelait *Nantosvelta.*

Nantosvelta est un nom nouveau, mais on avait déjà rencontré *Sucellus* :

Sur une pierre d'Yverdun, avec la dédicace *Sucello Ipadco, v. s. l. m.* ;

Sur un autel de Vienne ;

Sur une bague en argent de York, sous la forme deus *Sucelus* ;

A Mayence, dans une dédicace où Sucellus est invoqué à la suite du maître des dieux, I. O, M. Sucælo et Gen (io) loci, à rapprocher de la dédicace I. O. M. Eponæ et Celeiæ Sanctae.

L'analogie avec ce dernier texte prouverait, s'il en était besoin, que *Sucælus* ou *Sucellus* est un dieu indigène.

On connaît déjà un autel de Mayence, découvert en 1889, dont une face présente le dieu au maillet, debout à côté d'une déesse qui a le costume et les attributs de la Diane romaine.

Nantosvelta, qui emprunte à Sarrebourg, comme dans le bas-relief aujourd'hui détruit d'Oberseebach, les longs atours de Cérès ou de Junon, pouvait donc aussi être identifiée à Diane par le syncrétisme accommodant des Gallo-Romains.

Il serait très important de déterminer le sens du nom de *Sucellus*. Un seul nom analogue *Sanctæ Matronæ Ucellasicæ* se trouve dans une inscription de la Cisalpine.

La première idée qui se présente est d'expliquer ce mot par le nom celtique du porc ou du sanglier (cymrique *hucc*); mais, outre que le *c* simple fait difficulté, on ne trouve jamais la forme sucellus.

Alors que M. Holder sépare *Suc-ellus* en considérant *ellus* comme un suffixe (cf. Mos-elle). M. Zimmer voit dans *Su* le préfixe celtique signifiant « beau, bon », et dans *Su-cellus* le dieu qui a un bon ou un beau « cello » « un bon manche », en prenant une assimilation avec le mot germanique. M. d'Arbois de Jubainville donne une étymologie nouvelle : su-cellus serait « le bon frappeur » par analogie avec un thème latin.

M. d'Arbois voit dans le premier terme de *Nantosvelta* le thème du nom du dieu irlandais *Nét*, dieu de la guerre ; *su ella* serait le participe passé de la racine verbale suel « briller ». Ainsi le nom de Nanto-

svelta serait à peu près synonyme du nom de la reine mérovingienne Nanthilde, femme de Dagobert.

Il existe, au sujet de l'identification du dieu au maillet, deux doctrines nettement opposées. Chacune de ces doctrines est soutenue par un groupe de savants qu'unissent certaines tendances scientifiques : nous appellerons les premiers les *archéologues* et les seconds les *épigraphistes*.

Les archéologues pensent que le dieu au maillet des monuments gallo-romains est identique au dieu gaulois de la nuit et de la mort, que César appelle *Dispater* et dont les Celtes, suivant lui, se croyaient issus comme d'un père commun.

Les épigraphistes affirment que le dieu au maillet n'est autre que le Silvain romain ; ils expliquent comme des attributs de ce dieu rustique le maillet (massue de bûcheron ou *pedum*), le vase (scyphus faginus), enfin le chien, qui paraissent sur les images du dieu au maillet.

Si le monument, exhumé à Sarrebourg, avait porté pour épigraphe *Diti patri* et *Ærecuræ* — *Ærecura* étant dans quelques inscriptions la parèdre de Dispater — les épigraphistes se seraient avoués vaincus.

Si l'on avait lu sur cet autel *Silvano* et *Silvanæ*, les archéologues auraient confessé leur erreur.

Mais il arrive que sur le premier monument non anépigraphe qui réunit les deux mystérieuses divinités, nous trouvons des noms tout différents de ceux auxquels on pouvait s'attendre.

Cette circonstance est surtout fâcheuse pour la thèse des épigraphistes.

En effet, les archéologues se contentent de dire que le dieu au maillet est un dieu chthonien indigène,

auquel César, en quête d'assimilations un peu hâtive, a donné le nom de Dispater ; ils n'ont jamais prétendu que les Gaulois aient appelé *Dispater* leur dieu au maillet.

En revanche les épigraphistes ont soutenu que le dieu au maillet n'était autre que Silvain, thèse justifiée, au premier abord, par les autels avec dédicaces à Silvain où figurent des marteaux, et par un bas-relief de Ramsen près de Kaiserlautern où on lit D. SILVANO au-dessous d'un homme drapé tenant une hampe, debout entre deux chiens.

Les épigraphistes alléguaient encore que, dans la vallée du Rhône, il y a quantité de dédicaces à Silvain, d'une part, et, de l'autre, quantité de statuettes du dieu au maillet ; d'où la conclusion vraisemblable que statuettes anépigraphes et dédicaces aniconiques concernaient le même personnage.

Or de tout cela, il semble que la découverte de Sarrebourg ne laisse rien subsister puisque le dieu ne s'appelle pas Silvanus, mais Sucellus.

M. Michaelis ne veut pas identifier simplement le dieu au maillet avec Silvain ; il croit que le dieu gaulois a « apporté » au Silvain latin son costume national, le maillet, ancien symbole du dieu du tonnerre et de la foudre, enfin le vase, qui remplace la patère. En un mot le dieu au maillet serait un Silvain en costume gaulois, pourvu d'un attribut — le maillet — qui appartient à la vieille religion celtique

Si ce dieu au maillet a pu s'assimiler à Silvain, c'est qu'il n'était pas un dieu infernal. M. Michaelis conclut que ce dieu n'a rien de commun avec le Dispater de César. Il donne pour argument sans réplique le bas-relief de Sulzbach où l'on voit assis à côté l'un

de l'autre, un homme et une femme, l'homme tient sur ses genoux un rouleau déployé, la femme une corbeille de fruits.

Or l'inscription est une dédicace à Dispater et à Æracura ; c'est le seul monument connu où ces deux noms accompagnent des représentations figurées.

Comme il n'y avait là, ni maillet, ni vase, ni chien, M. Michaelis croit pouvoir affirmer que Dispater n'a rien à voir avec le dieu au maillet, et il ajoute : « Même si ce n'est pas la seule forme sous laquelle on représentait le Dispater gaulois, *il n'y a pas de pont* entre cette image et celle du dieu au maillet. »

La dernière assertion rappelle tout à fait ce que l'on affirmait naguère avec confiance au sujet d'Epona. Parce que, dans le seul monument pourvu d'une inscription, Epona est figurée comme une femme assise, on en concluait que les images d'écuyères gauloises, qui sont toutes anipigraphes, ne représentaient pas la même déesse. Je crois avoir récemment prouvé que cette opinion n'est pas admissible et que les femmes à cheval étaient bien, aux yeux des Gaulois, des idoles d'Epona.

Dans le cas présent, la réponse à une objection analogue est encore plus facile. On n'a même pas besoin de rappeler que la parèdre du dieu au maillet se présente dans la même région, tantôt comme une Junon (Sarrebourg) tantôt comme une Diane (Mayence) ; que par suite, le dieu lui-même peut fort bien avoir revêtu des aspects divers.

Mais de ce que César assimile le dieu gaulois à Dispater il ne résulte nullement que le Dispater romain, sur des monuments très postérieurs à César,

doive présenter les traits et les attributs du dieu indigène.

Tant que le monument de Sulzbach sera isolé, on pourra *croire* que le dieu au maillet et sa parèdre ont quelquefois été assimilés au Dispater et à l'Ærecura des Romains ; mais l'identification du dieu au maillet avec le Dispater de César est absolument indépendante des conclusions auxquelles des monuments comme celui de Sulzbach pourront donner lieu.

L'inscription de Sulzbach est ainsi conçue : *In honorem domus divinæ Deae sanctæ Ærecuræ et Diti Patri Veterius Paternus et Adjectia Paterna.* Il est probable, mais non certain que les deux personnages figurés au-dessus de l'inscription sont Dispater et Ærecura, ce pourrait être aussi les dédicants.

Cette identification repose, en effet, sur des considérations très sérieuses qui subsistent, dans leur entier, après la découverte de Sarrebourg.

Les Gaulois, suivant César, se disent issus d'un dieu chthonien et nocturne, que le conquérant romain appelle *Dispater* et non *Pluto*, parce que dans Dispater, l'idée de paternité est indiquée à côté de la nature infernale.

Or si, dans l'ensemble des monuments de l'art gallo-romain, on en cherche qui rappellent le type des dieux infernaux des peuples classiques, on trouve les images du dieu au maillet, *et l'on ne trouve que celles-là.*

Si l'on en fait abstraction, que reste-t-il ?

Il faudrait admettre pour se tirer d'embarras, que le dieu national gaulois, père de la race, n'eût jamais été figuré à l'époque romaine, ou que l'assertion de César reposât tout entière sur une erreur.

Ce sont là des conclusions qu'il suffit d'indiquer pour que personne ne soit tenté d'y souscrire.

En 1887 et en 1895, j'ai fait valoir des arguments pour établir que le type plastique du dieu au maillet dérivait surtout du Sérapis alexandrin.

Trois de ces arguments me paraissent toujours dignes d'attention : 1° dans les bas-reliefs, de Dem et de Verhély, le chien qui accompagne le dieu au maillet est un chien à trois têtes, un cerbère (1) ;

2° Dans le bas-relief de Varhély, le dieu au maillet a pour parèdre une divinité féminine vêtue qui tient une clef comme Isis (2) ;

3° Dans deux statuettes de bronze, celle de Viège et celle de Cairanne, la tête du dieu est surmontée d'un petit *polos*.

Maintenant je suis le premier à convenir que le *dieu au maillet n'est pas plus Sérapis qu'il n'est Silvain*.

C'est un dieu gaulois resté sans images jusqu'à la conquête, et auquel on a prêté, à l'époque romaine, un type plastique inspiré de celui de Sérapis, mais avec quelques attributs conformes à une tradition mythologique spéciale que nous ignorons.

Je ne nie pas qu'il n'y ait du vrai dans l'opinion des épigraphistes.

Le dieu « accompagné d'un chien » a souvent été, sur les bas-reliefs, identifié au Silvain dont il rappelait l'image; une fois cette assimilation opérée, on a

(1) La triple tête du chien est également très visible sur le moulage du bas-relief (aujourd'hui détruit) d'Oberseebach.

(2) A l'époque romaine il n'y a pas d'autre divinité que Isis ou Hécate, qui eût pu être représentée avec cet attribut.

prêté quelquefois au dieu gaulois des attributs qui n'appartenaient à l'origine qu'au Silvain latin, comme la faucille du bas-relief de Dagsbourg. Il y a donc eu deux assimilations du dieu au maillet avec des divinités gréco-romaines, l'une motivée par son caractère divin et, par conséquent, plus profonde et plus ancienne, l'autre suggérée par ses attributs et toute superficielle.

On remarquera d'ailleurs que le dieu au maillet ne paraît jamais avec les attributs de Silvain que sur les bas-reliefs, œuvres populaires ; parmi les très nombreuses statuettes en bronze, il n'en est pas une seule qui autorise cette assimilation par quelque détail. Aucune statuette ne représente le dieu au maillet en compagnie d'un chien ou tenant une faucille ; dans ces monuments, les seuls types classiques dont l'imitation soit évidente sont ceux de Jupiter, de Pluton et de Sérapis.

En résumé, l'intéressante trouvaille de Sarrebourg nous apprend pour la première fois les noms du dieu au maillet et de sa parèdre : elle prouve ainsi que ce sont bien des divinités indigènes, et non des divinités romaines plus ou moins celtisées.

Mais elle laisse subsister l'hypothèse, émise par Grimaud de la Vincelle et développée par A. de Barthélemy, qui voit dans le dieu au maillet le dieu infernal dont parle César.

Il y aurait cependant quelque témérité à prétendre, d'abord, que le dieu au maillet portât exclusivement le nom ou le surnom de Sucellus, puis que le dieu infernal celtique n'ait pas été représenté aussi sous d'autres formes.

Plus on étudie le panthéon gallo-romain, plus on

se convainc de sa complexité, du caractère local de ses désignations et de ses types.

J'ai déjà fait observer que le dieu accroupi, par exemple, ne se rencontre pas dans les mêmes régions que le dieu au maillet, de même que ce dernier n'est pas le même que le dieu-serpent à tête de bélier.

Comme l'autel de Reims nous apprend clairement que le dieu accroupi est un dieu infernal et distributeur de richesses, il est très possible que ce dieu, nommé *Cernunnos* sur l'autel de Paris, ne soit autre lui-même qu'une des formes du Pluton celtique identifié par César à Dispater.

Le dieu accroupi est un dieu de l'abondance, caractère qui convient fort aux divinités infernales.

Si le dieu appelé Dispater par César était aussi un dieu de la fécondité et de la végétation, on comprendrait encore plus facilement qu'il ait parfois été identifié à Silvain.

XII

Tarvos Trigaranus.

Un des autels découverts à Paris, en 1710, sous le chevet de Notre-Dame, porte sur ses quatre faces, les représentations suivantes:

1° Jupiter debout, tenant le sceptre de la main gauche levée, vêtu d'une longue tunique qui laisse le côté droit du torse à découvert. Sur le sol, à la droite du dieu, est posé un aigle. Au-dessus de la figure, sur le cadre, on lit IOVIS;

2° Vulcain debout, vêtu d'une courte tunique d'artisan qui laisse à découvert la partie droite du torse, le bras droit tout entier et la partie inférieure du bras gauche ; la main gauche tient des tenailles. Inscription VOLCANVS ;

3° Un bûcheron, vêtu exactement comme Vulcain, tenant de la main droite levée une hache avec laquelle il s'apprête à porter un coup dans un saule au tronc noueux dont il saisit une branche de la main gauche. Inscription ESVS ;

4° Un taureau, portant sur le dos une longue housse (*dorsuale*), debout sous un arbre dont le feuillage est identique à celui que frappe le bûcheron *et qui continue ce feuillage*. Une grue est placée sur sa tête ; deux autres sont adossées sur la croupe de l'animal. Inscription TARVOS TRIGARANVS. (PL. V. VI.)

Il a été découvert en décembre 1895 sur la rive gauche de la Moselle, en amont de Trèves, un autel en marbre coquiller de Metz qui a été l'objet de tentatives de destruction. Trois faces sont ornées de bas-reliefs.

Sur la face principale, on voit deux personnages debout, de part et d'autre d'un objet rectangulaire faisant saillie.

Le personnage placé à droite du spectateur est Mercure, tenant le caducée de la main gauche, une grande bourse suspendue à des cordons de la main droite, il porte un torques ouvert au cou et ses pieds sont ornés de talonnières. Entre les pieds du dieu, on distingue les reste d'un petit animal, bouc ou bélier.

La figure, qui lui fait pendant, est celle d'une femme sévèrement drapée ; la parèdre ou la compagne du Mercure gallo-romain, s'appelle Rosmerta.

Sur l'autel de Trèves, Rosmerta pose familièrement sa main gauche sur l'épaule droite du dieu.

La tête manque, mais on aperçoit distinctement au cou les restes d'un torques, attribut qui, à l'époque romaine, est beaucoup plus souvent donné aux hommes qu'aux femmes sur les monuments.

En revanche, dans les très nombreuses sépultures à inhumation du deuxième âge du fer (Champagne, vallée du Rhin) le torques est exclusivement l'attribut des femmes.

Au-dessous de ce groupe, on lit une dédicace à Mercure.

La face de gauche, attenant à la figure de Rosmerta est très mutilée ; on y distingue seulement la partie inférieure d'un petit personnage féminin drapé.

La face droite est bien conservée. Un homme d'apparence imberbe ou rasé, deux fois plus petit que les figures de la face principale, vêtu d'une courte tunique, tient de ses deux mains le manche d'un long outil qu'il vient d'enfoncer dans le tronc d'un arbre.

Cet arbre, dont les feuilles dentelées rappellent celle du saule, supporte, sur la gauche une tête de taureau, sur la droite trois oiseaux à long bec.

On est frappé de l'analogie de cette scène avec celle qui se continue sur les deux faces de l'autel de Paris ; on est de nouveau en présence d'un bûcheron, d'un saule, d'un taureau et de trois volatiles où il n'est pas interdit de reconnaître des grues. A Paris, le bûcheron s'appelle *Ésus* ; le taureau et les trois grues sont désignés par l'inscription à la fois transparente et énigmatique *Tarvos Trigaranus*.

Le bas-relief de Trèves prouve que l'arbre le *saule* est un élément essentiel de la représentation ; il montre aussi qu'il doit exister une relation, complètement méconnue jusqu'à présent, entre le bûcheron et le taureau aux trois grues.

En un mot, au lieu de comprendre quatre figures isolées, Vulcain, Jupiter, Ésus et Tarvos Trigaranos, l'autel de Paris n'en porte à la vérité que trois, Ésus et Tarvos Trigaranos n'étant que les éléments juxtaposés d'une scène unique, reliés par l'arbre aux rameaux touffus qui les domine.

M. Mowat insistait sur la housse que porte le taureau, housse qui le désignerait comme un animal paré pour le sacrifice ; à quoi Ernest Desjardins répondit en alléguant la housse du bœuf Apis, qui n'a jamais été une victime et dont le caractère divin est incontestable.

Si les analogies entre les autels de Paris et de Trèves sont frappantes, il y aussi des différences qui doivent fixer l'attention. A Paris, Ésus est barbu ; à Trèves le bûcheron paraît imberbe. A Paris, le taureau supporte trois grues ; à Trèves, c'est l'arbre qui porte à la fois une tête de taureau et trois oiseaux.

Le taureau dont l'importance à Paris est évidente, qui tient sur l'autel de Notre-Dame la place d'une grande divinité, est seulement indiqué à Trèves, en abrégé et plutôt comme un *attribut de l'arbre.*

Si l'on cherche une formule qui convienne également aux deux scènes, on s'arrêtera, je crois, à celle-ci, qui, dans l'état de nos connaissances, constitue une devinette sans réponse possible : « Le bûcheron divin fend le tronc de l'arbre du taureau aux trois grues. »

Aux yeux des contemporains, le mot de l'énigme devait être fourni par une légende celtique assez populaire, comme l'est chez nous, par exemple, celle de saint Christophe ; mais cette légende ne paraît pas avoir laissé de traces dans la littérature celtique moderne et nous sommes probablement condamnés à l'ignorer toujours.

On peut cependant essayer d'en dégager par induction quelques éléments.

L'arbre que fend le bûcheron divin doit être un arbre divin. Ici, ce n'est pas un arbre divin quelconque : c'est l'arbre du taureau aux trois grues, comme qui dirait le sycomore d'Isis ou l'arbre des Hespérides.

Que la dendrôlatrie ait joué un rôle important dans la religion des pays celtiques, c'est ce que prouvent, outre bien des survivances populaires, ce que nous savons du culte rendu aux chênes, de la cueillette du gui, des forêts divinisées, etc.

La dendrôlatrie appartient partout à un stage primitif de la religion ; il y a donc lieu de croire qu'en Gaule elle est antérieure à ce qu'on peut appeler aujourd'hui la période celtique.

Serait-elle ligure ? De bonnes raisons font attribuer aux Ligures, prédécesseurs des Celtes dans le sud-ouest, ces singuliers dieux pyrénéens, de forme non ibérique, parmi lesquels on trouve *Fagus deus* (traduction du nom d'un dieu local), les dieux *Sexarbor* et *Sexarbores*, enfin le dieu anonyme représenté par l'image d'un conifère sur un petit autel de Toulouse.

En Égypte les sycomores étaient estimés divins et recevaient un culte suivi.

« On les représentait, écrit M. Maspero, comme

animés par un esprit qui se cachait en eux, mais qui pouvait se manifester en certaines occasions ; il sortait alors du tronc *sa tête* ou *son corps tout entier.* »

Dans le livre des Morts le défunt se trouve en présence du sycomore de Nouit, « une déesse... sortant du feuillage à mi-corps, lui tendait un plat couvert de fruits et de pains, un vase rempli d'eau. »

Une peinture égyptienne représente Nouit émergeant ainsi à moitié de l'arbre dont elle est l'âme.

Une autre peinture de Thèbes montre une déesse-arbre qui verse l'eau lustrale à un mort.

L'art grec offre aussi des représentations de Dionysos ἔνδενδρος tantôt figuré à moitié comme un arbre, tantôt attaché à un arbre comme à sa demeure.

Un surnom de Dyonisos conservé par une glose d'Hésychius montre Dyonisos n'étant plus seulement la divinité tutélaire de l'arbre ; il est *dans l'arbre.*

A Rhodes, c'est Zeus, qui était ἔνδενδος.

Il en fut de même en pays celtique, *robora numinis instar barbarici* (Claudien), δρῦς αγαλμα Διός (Maxime de Tyr), etc., sans que l'on puisse, en Gaule, tracer une démarcation exacte entre l'arbre *symbole* et l'arbre *demeure* du dieu.

M. F. H. Philpot a réuni beaucoup de renseignements sur la conception quasi-universelle de l'*arbre cosmique.* Cette conception paraît avoir été familière aux Germains, L'Irmensul, le tronc d'arbre dressé, la colonne de l'univers, qui soutient tout, est parent de l'arbre cosmique scandinave.

Une des traditions les plus répandues dans le monde est celle de l'arbre cosmique, dont l'*Yggdrasil* scandinave est le type le plus connu.

C'est un frêne, le plus grand et le meilleur des

ARBRE de VIE

arbres, dont les branches s'étendent sur le monde entier et s'élèvent plus haut que le ciel, tandis que l'une de ses racines pénètre jusqu'aux enfers. Cet arbre est habité par l'aigle qui sait bien des choses, l'épervier, l'écureuil. Quatre cerfs se nourrissent des bourgeons. Un serpent ronge la racine de l'arbre.

Ce texte obscur fait songer à l'arbre de l'autel de Trèves.

Le bûcheron, même absent de l'Edda, paraît dans quelques légendes de l'Europe du Nord, avec le caractère d'un génie bienfaisant.

L'épopée finnoise de Kalevala rapporte comment le dernier des arbres créés, le chêne, sortit du gland magique planté par le héros Waïnamoinen.

Bientôt l'arbre immense envahit le ciel ; son feuillage épais dérobe à la terre la lumière du soleil et de la lune ; il arrête dans leur vol les nuées légères et interrompt la course des grands nuages.

Waïnamoinen, épouvanté, supplie sa mère, esprit du vent ; celle-ci envoie un esprit des eaux, un nain haut d'un pouce, qui se transforme en géant, brandit une hache puissante et frappe l'arbre.

Au troisième coup, le feu jaillit du tronc et l'arbre s'écroule, ébranlant de sa chute, la terre et le ciel.

Ceux qui ont recueilli les branches et les feuilles de l'arbre géant sont en possession du bonheur éternel et des secrets de la magie.

La même légende paraît chez les Esthoniens. Là encore le chêne monstrueux est abattu par un nain qui se transforme en géant.

Si l'arbre des autels de Paris et de Trèves rappelle ainsi, par certains traits, l'arbre cosmique, le taureau divin, associé à cet arbre, fait penser au taureau cos-

mique qu'on trouve dans plusieurs mythologies de l'antiquité.

Sans sortir du domaine européen, nous pouvons rappeler le taureau d'airain sur lequel juraient les Cimbres, les taureaux à trois cornes (τρικέρας, à rapprocher peut-être de *trigaranus* ?) dont on connaît plus de vingt spécimens en Gaule, la fréquence du taureau sur les monnaies celtiques ou, suivant la remarque de Lelewel, il ne paraît pas dans les mêmes séries que le lion.

De Witte a insisté sur le nom des *Taurisci* celtiques et sur la légende du tyran gaulois Tauriscus ; il incline à croire que le dieu triple des Celtes s'appelait à l'origine Tauriscus.

Wankel a voulu que le culte du taureau ait été répandu en Europe par les Cimmériens.

Le taureau de bronze découvert dans la grotte de Byxiskala en Moldavie est certainement antérieur à l'ère chrétienne ainsi que les taureaux de bronze découverts en Hongrie et à Hallstadt. Les taureaux de bronze découverts à Bythin (Posen) sont également pré-romains et appartiennent à l'art gaulois de la Tène.

Ce qui reste encore tout à fait obscur, c'est l'association du taureau divin avec les trois grues. Plusieurs personnes ont pensé qu'il y avait là une sorte de *rébus*, que Tarvos Trigaranos était comme l'idéogramme (par à peu près) du taureau à trois têtes (τρικάρηνος), rapprochées du triple Géryon qui paraît bien à l'origine avoir été lui-même un triple taureau (γηρύω, mugir).

Sur un des boucliers celtiques des trophées de l'arc d'Orange, on voit deux grues identiques à celles

qui sont perchées sur le dos du taureau dans l'autel de Paris.

Un autre bouclier, sculpté parmi les trophées du même arc, présente deux couples de grues adossées sur deux registres ; le reste de la décoration se compose de quatre torques.

L'arc d'Orange, comme l'autel de Paris, date du premier siècle.

Les grues, ainsi employées comme épisème, suggèrent naturellement l'idée du sanglier, qui est, par excellence, l'animal sacré et l'insigne guerrier des Celtes.

Que le sanglier ait été, en cette qualité, assimilé au taureau, c'est ce que prouve le *sanglier à trois cornes* de la Bibliothèque Nationale, découvert en Bourgogne, qu'il faut rapprocher des taureaux à trois cornes découverts — et découverts exclusivement — en Gaule (fig. 38).

Il est donc probable que le motif des deux grues adossées avait, chez certaines peuplades de l'est de la Gaule, un sens religieux et symbolique.

Dire quel était ce sens nous est impossible.

Cacus, le fils de Vulcain, est immolé, d'après une tradition romaine, non par Hercule, ramenant d'Hespérie les bœufs de Géryon, mais par un héros latin, le vaillant berger Garanus ou Recaranus.

Il a été proposé, sans toutes réserves, de lire *Trigaranus* au lieu de *Recaranus*.

Garanus ou Trigaranus serait un Hercule celtique (plutôt ligure ?).

Pour l'instant, toute théorie nouvelle sur Tarvos Trigaranus mériterait d'être qualifiée roman.

Le monument de Trèves prouve la diffusion de la

légende que reflète la singulière représentation de l'autel de Paris ; il n'atteste pas celle du nom divin cité par l'auteur de *la Pharsale* en compagnie de Taranis et Teutatès.

XIII

Les Carnassiers androphages.

Le bronze de Fouqueure (Charente) représente un carnassier qui tient dans sa gueule jusqu'à mi-corps un homme dont les jambes sont pendantes.

Le bronze d'Oxford représente un carnassier d'un type analogue : le corps de l'homme sort aux trois quarts de la gueule de l'animal.

Dans ces deux bronzes, le carnassier, chien ou loup, n'est pas en mouvement mais paisiblement assis sur son derrière. Il n'y a aucune indication de lutte entre l'animal et l'homme ; ce dernier pend de la gueule du carnassier plutôt à la façon d'un attribut que d'une proie.

Les proportions de l'homme, par rapport à celles de l'animal, sont très petites. D'autre part, c'est bien un homme et non un enfant.

Si donc le carnassier est de dimensions colossales, c'est qu'il est quelque chose de plus qu'un carnassier ordinaire ; c'est un animal divin ou un dieu à figure animale.

Cette conclusion s'accorde fort bien avec l'air calme et la mine hautaine des deux fauves.

Sur le vase de Gundestrup, dont les motifs sont empruntés à la mythologie celtique, on remarque également une grande disproportion entre le personnage debout, sans doute un dieu, qui tient entre ses mains un homme la tête en bas, et les personnages nus à mi-corps, à l'extérieur du vase, qui sont diversement groupés avec des hommes et des femmes beaucoup plus petits.

Sur l'autel de Reims, la taille énorme du dieu aux jambes croisées et des deux divinités, Apollon et Mercure, debout auprès de lui, ressort non moins nettement de la petitesse du taureau et du cerf, placés devant le trône du dieu. (PL. III.)

Les légendes celtiques connaissaient des géants et des géantes (Diodore, Denys d'Halicarnasse).

L'art grec et l'art romain ignorent cet artifice un peu puéril, qui consiste à élever les dieux au-dessus des hommes en les représentant comme des géants.

Il n'y a d'exceptions que dans certains bas-reliefs votifs où les donateurs s'approchant d'une divinité ou d'un héros sont figurés à plus petite échelle ; mais la disproportion n'est jamais aussi forte que dans les reliefs du vase de Gundestrup.

Ces deux figurines sont absolument isolées dans le riche trésor de l'art antique. Ce motif est celtique.

La mythologie des Celtes peut n'avoir pas été créée par des tribus parlant des dialectes celtiques ; il est bien possible que ces tribus aient adopté des conceptions mythologiques qui avaient été élaborées avant leur arrivée ou avant l'établissement de leur suprématie sur le sol de la Gaule.

Sur une des plaques extérieures du vase d'argent de Gundestrup, on voit un monstre à deux têtes dont chaque gueule a saisi la moitié du corps d'un homme. Une divinité barbare avec torques au cou, qui domine la scène, tient dans chacun de ses bras levés un autre animal fantastique également.

Les carnassiers androphages paraissent sur une autre série de monuments beaucoup plus anciens.

Ce sont des couvercles en bronze et des seaux ou situles, ornés de gravures généralement disposées en zones. Le centre de fabrication des objets dont il s'agit semble avoir été la Vénétie ; on en a trouvé dans l'Italie du nord et en Autriche (celto-illyrien).

On peut les faire remonter aux environs de l'an 550 avant J.-C.

L'art grossier et dégénéré dont témoignent ces gravures se relie directement à l'art homérique, tel qu'il nous est connu par la description du bouclier d'Achille dans l'*Iliade* et sans doute aussi à l'art mycénien dont le rayonnement vers les rivages de la mer Noire, vers ceux de la mer Baltique, vers l'Italie et la Sicile, paraissait, dès 1894, suffisamment attesté.

Un des caractères les plus remarquables de ces gravures, c'est que les animaux herbivores tiennent souvent à la bouche une fleur ou une branche d'arbre, tandis que les carnivores (réels ou fantastiques) tiennent de même une cuisse d'animal ou un corps d'homme.

Les lions ont toute la placidité des carnassiers précités : comme les herbivores, ils ont moins l'air de manger pour satisfaire leur faim que de déclarer à leur façon de quelle espèce d'aliments ils font leur pâture.

Les mêmes types paraissent, à une époque plus ancienne encore en Étrurie. Sur les plus vieux vases noirs de famille étrusque, dits vases de *bucchero*, les motifs du lion et de la panthère tenant dans sa gueule une cuisse d'animal ou des jambes humaines, ne sont pas rares ; on trouve aussi des herbivores tenant des rinceaux.

S'il existe des analogies frappantes — les petits bonhommes à demi-dévorés — les différences sont peut-être encore plus sensibles.

Sur les vases et les situles, les animaux sont en marche, tandis que les carnassiers de Fouqueure et d'Oxford sont assis.

Dans les monuments illyriens et étrusques il n'y a pas de disproportion entre les animaux et leurs victimes ; la nature divine des animaux est seulement indiquée — et encore ne l'est-elle pas toujours — par l'addition des ailes.

Cette conception, d'un fauve divin dévorant un homme, doit remonter à une antiquité très reculée et il peut sembler surprenant de ne la trouver attestée en Gaule que par deux exemplaires en matières dures.

Il a dû exister une imagerie populaire consistant surtout en bois dont il ne s'est naturellement rien conservé.

Le motif du carnassier androphage se retrouve dans l'art roman, alors qu'il n'y en a aucun exemple dans l'art romain.

C'est d'abord un bas-relief du dixième au onzième siècle trouvé à Sey-les-Metz.

On y voit un fauve tenant dans sa gueule une main humaine.

Le second monument, conservé à Minden, est une *aquamanile* en bronze du onzième siècle. Elle affecte la forme d'un lion qui dévore un petit homme, sortant à moitié de la bouche du fauve.

L'attitude du lion est aussi triomphante et aussi placide que celle des carnassiers de Fouqueure et d'Oxford ; l'homme ne se défend pas davantage.

Le lion est pourvu d'une corne que mord un serpent.

Que signifie cela ? Nous n'en savons rien, l'artiste n'en savait probablement rien non plus, mais il s'inspirait de modèles plus anciens, en métal ou en bois, qui remontaient à l'art populaire de la Gaule.

L'animal, qui tient dans sa bouche un rinceau ou une fleur, se constate sur plusieurs chapiteaux romans.

Le lion de Noves dévore des hommes ; il est un motif non décoratif mais religieux.

Une poignée de clef en bronze de Siders, en Suisse, représente un lion dévorant un homme.

Ce sont des jalons dans l'histoire de motifs rustiques dont l'évolution est inconnue, mais dont on peut constater la haute ancienneté et la persistance.

La tarasque et le Graoulli ne se rattacheraient-ils pas à cette tradition, écho d'un cycle de légendes ?

Dans les anciens tumulus de Gordium en Phrygie, il a été recueilli une anse en bois d'un grand chaudron de bronze, grossièrement sculpté en forme de lion dévorant un petit animal.

Il est intéressant de trouver ainsi dans la capitale de la vieille Phrygie un motif étroitement apparenté

à ceux dont les imitations décoratives se rencontrent en Étrurie et en Illyrie.

La population de Lydie paraît s'être composée d'au moins deux couches, l'une commune à la Lydie et à la Phrygie et aux régions avoisinantes, l'autre, venue du dehors à une époque indéterminée, mais qui ne doit pas être fort ancienne, puisque l'époque homérique ne connaît pas les Lydiens, mais les Méoniens.

Les Méoniens parlaient probablement une langue indo-européenne : la langue des conquérants lydiens était apparentée à l'étrusque, c'est-à-dire non-aryenne.

Candaulès, nom royal, signifiait en méonien κυνάγχης, c'est-à-dire « étrangleur de chiens ».

Ce nom est indo-européen, car le chien se dit κυων, *canis*, dans les langues aryennes ; et *daulès* peut s'expliquer par le vieux slave *daviti*, étrangler.

Hérodote dit que le roi Candaule, dont le vrai nom lydien était Myrsilos, portait comme titre une épithète divine qui l'assimilait au lion.

Or le lion était l'animal sacré de la Lydie et de la Phrygie.

Cela résulte des monuments les plus anciens, y compris les monnaies où le lion est figuré seul ou groupé avec un autre lion, et de la nature de la grande déesse phrygienne Cybèle que l'on représente dans un char traîné par des lions ou entouré par des lions.

C'est une loi générale que l'animal, attribut d'une divinité à l'époque classique, n'est autre primitivement, c'est-à-dire avant le règne de l'anthropomorphisme, que cette divinité elle-même.

Cybèle devait être originairement une lionne et il est probable que son amant Atis était un lion aussi.

A l'origine des traditions méoniennes, il y avait une ou plusieurs familles de lions totémiques, dont les historiens firent plus tard des dynasties, celles des Atyades et des Héraclides.

Il est possible que la dynastie des Atyades soit une invention postérieure, mais l'Héraklès lydien a si bien conservé sa nature léonine qu'on le figure, à la différence de l'Héraklès grec, revêtu d'une peau de lion.

Avant la fin du sixième siècle, l'Héracklès à la dépouille de lion ne se rencontre que sur la côte d'Asie, à Chypre, à Rhodes et dans l'art étrusque archaïque où il fut introduit par les émigrés lydiens.

Le lion était bien un totem en Lydie.

Un ancien roi du pays avait eu, disait-on, un lion pour fils et ce lion, promené autour de Sardes, avait rendu cette ville inexpugnable.

Crésus, roi de Lydie, envoya, comme offrande, à Delphes, un lion d'or du poids de dix talents.

Il devait exister en Lydie, une très vieille image représentant un lion dévorant des hommes. C'est ce type inconnu de l'art classique grec, qui paraît dans l'art étrusque le plus ancien, et dans l'industrie des situles illyriennes, apparentée à l'art étrusque primitif.

Si une telle image a existé, il ne pouvait manquer d'y avoir, à son sujet, une tradition sacrée, ce que les Anciens appelaient un ἱερὸς λόγος. Et quand le lion *totem* s'est anthropomorphisé, la légende a dû se transformer aussi : le carnassier royal a dû devenir un ogre royal.

Cette légende a été conservée par Athénée, d'après l'historien Xantros.

Un roi lydien, prédécesseur de Candaule, s'appelait Camblès ; une nuit, il coupa sa femme en morceaux et la mangea. Le lendemain matin, on vit la main (ou le bras) de la femme arrêté dans sa bouche ; cela fit scandale et le roi se tua.

Il est à remarquer qu'un chef gaulois s'appelait *Cambaulès*.

L'hypothèse d'une relation entre les Méoniens et les Celtes n'aurait rien d'extravagant, puisqu'ils parlaient des langues de même famille.

Dans le nom de Camblès comme dans celui de Candaule, il y a l'élément *can*, chien ; c'est donc aussi probablement une épithète de lion, signifiant, non plus l'étrangleur, mais peut-être le tueur de chiens.

Une hypothèse tend à établir que le mont *Sambulos* en Assyrie, où Tacite décrit un culte archaïque d'Héraklès chasseur, portait, en réalité, le même nom que le *Kamblès* lydien ; une montagne peut être appelée du nom de la divinité qui y est l'objet d'un culte.

Si l'on explique ainsi le lion androphage lydien, il faut trouver une explication analogue et parallèle pour le carnassier androphage et celtique, qui est un loup.

A priori, on peut admettre chez une ou plusieurs tribus celtiques, un loup divin, considéré comme l'ancêtre des hommes de la tribu et considéré aussi comme leur protecteur, c'est-à-dire comme un totem.

Or, il y a de bonnes raisons de croire que certains peuples de la Gaule, à une époque très ancienne, ont connu un loup totémique.

En effet, à l'époque où prévalut l'anthropomorphisme, nous trouvons le dieu que César appelle Dispater, qui passait, dit-il, pour l'ancêtre des Gaulois (le totem finit toujours par passer pour l'ancêtre) et dont les images d'un type analogue au Hadès Pluton gréco-romain portent souvent une peau de loup.

De même qu'il y avait en Arcadie, un Zeus Lykaios, qui était un dieu-loup, il y avait à Rome un Jupiter *Lucetius*, que Festus identifie à Dispater.

Silvain, auquel le dieu-loup gaulois a certainement été assimilé dans la Gaule romaine, passait pour un « chasseur de loups », *exactor luporum*; mais on sait qu'un des procédés constants de l'anthropomorphisme, quand il remplace le totémisme, consiste à faire de l'animal, autrefois identique au dieu, soit le compagnon du dieu, soit sa victime, soit plus rarement son meurtrier.

En Italie, Silvanus, « le forestier », est, à l'origine, un dieu-loup comme Mars, que Caton identifie formellement à Silvanus.

Ce nom « le forestier » est une épithète du loup, qu'il est dangereux de désigner plus clairement; en Suède on appelle ce fauve « le silencieux ».

Silvia, dite à tort *Rhea Silvia*, est « la forestière »; elle conçoit d'un loup, identifié à Mars, deux jumeaux qui sont allaités par une louve.

Si les Héraclides de Lydie sont des lions, les Silvii d'Albe sont une dynastie de loups. Chez les Samnites, les loups s'appellent *Hirpi*; on donnait le même nom aux prêtres du Mont Soracte, qui était aussi un dieu-loup.

En Grèce, Hadès, qui porte une peau de loup (αἶδος

κυνέη), doit avoir aussi à l'origine été conçu sous l'aspect d'un loup.

Donc, toutes les indications tendent à confirmer notre thèse : le dieu gaulois, avant d'être assimilé à Dispater, à Hadès, à Silvain, était un dieu-loup.

C'est de ce dieu-loup que deux images, les seules qu'on connaisse encore, ont été découvertes à Fouqueure et à Oxford; ces images relèvent d'une tradition iconographique soustraite à l'influence de l'anthropomorphisme et où, par suite, les bronziers gallo-romains ne devaient chercher qu'exceptionnellement des inspirations.

Le dieu gaulois dont parle César est un dieu nocturne comme le loup; comme le loup et comme le Zeus Lykaios d'Arcadie, il réclamait, disait-on, des victimes humaines.

Le fait que César l'appelle Dispater et que les sculpteurs l'ont parfois figuré sous les traits de Zeus Sérapis, prouve aussi qu'on lui attribuait un caractère infernal.

Le dieu-loup du mont Soracte est également infernal, au témoignage de Servius.

Or, dans les conceptions primitives, les démons infernaux sont androphages comme cet Eurynomos, de l'Enfer de Polygnote, qui mange les chairs des morts et ne laisse que leurs os.

Cerbère lui-même avant de devenir le gardien des Enfers, a été le chien vorace, κέρβερος ὠμηστής, qui se repaissait de la chair des trépassés.

Un artiste aurait pu le représenter sous le même aspect que les carnassiers de Fouqueure et d'Oxford.

Les Anciens expliquaient le nom de Cerbère par

κρεοβόρος (mangeur de chair) et Servius l'assimile à la terre qui consume tous les corps : « Cerberus terra est consumptrix omnium corporum. »

Tout cela, bien entendu, est absurde, mais reflète l'ancienne conception d'un chien mangeur de cadavres.

Une histoire bizarre, racontée par Phlégone, semble attester aussi dans le folklore grec, la conception d'un loup divin, qui dévore les hommes, mais en n'avalant pas leur corps tout entier, et qui les conduit, tout en les dévorant, aux demeures des Bienheureux et de Perséphoné.

Il s'agit donc bien d'un loup infernal, de la mort personnifiée par un loup, dont la gueule est comme la porte d'entrée de l'autre monde.

L'histoire de Phlégon a été inventée à plaisir, mais sur un canevas populaire très ancien.

L'*Orcus* latin, père de nos *ogres*, semble avoir été aussi conçu par le peuple, comme un fauve vorace (*fauces Orci*, *Virg. Aen.*, VI, 273). L'ogre des contes est un croquemitaine, comme le loup du Petit Chaperon rouge ; il a une grande bouche et de longues dents.

Dans les mystères du moyen âge, l'ouverture de l'Enfer est représentée par une gueule de lion ou de dragon ; les diables sont enveloppés de peau de loup.

L'idée que le démon, qui participe à la nature du dieu infernal, est un loup ou un serpent, paraît encore dans une étrange histoire à la date de 1275. Une dame de Labarthe, à Toulouse, qui avait eu commerce avec le diable, accoucha d'un enfant à tête de loup et à queue de serpent.

Les morts, qu'avale le loup infernal, ne se débattent pas, car ils sont morts.

Les deux statuettes gallo-romaines présentent ce caractère commun et surprenant que l'homme a moitié dévoré par le fauve ne semble faire aucune résistance; il faut admettre que la proie du carnassier celtique est bien un mort,

Tout s'explique alors simplement.

Le loup totem, ancêtre mythique de la tribu, joue le double rôle qu'on attribuera plus tard à la terre et même au Dieu spiritualisé du monothéisme ; il est à la fois le père des hommes et leur tombeau ; ils viennent de lui et ils retournent en lui ; il les appelle à la vie et les résorbe quand ils ont vécu.

Cette idée se retrouve un peu partout sous différentes formes.

C'est comme la traduction zoomorphique d'une idée qui, sous une forme moins grossière, est encore accréditée aujourd'hui.

Cette idée est attribuée aux Celtes ou du moins à certains Celtes.

APPENDICE II

I

Emplacement de l'île d'Ea.

Les géographes anciens cherchaient l'île d'Ea, les uns à l'est, les autres à l'ouest du monde connu.

C'est donc entre ces deux limites extrêmes qu'il faut chercher la demeure de la fille d'Hélios Hypérionide, ancêtre présumée des Marses, ayant laissé, dans les traditions latines, les souvenirs de son séjour en Italie.

Dans ces conditions, l'on peut envisager une tradition hésiodique, rappelée par Apollonios, disant expressément, qu' « Hélios et Aiétès emmenèrent Circé », population sœur de celle d'Aiétès, « au milieu des régions occidentales, lorsqu'ils pénétrèrent jusqu'au rivage du continent tyrrhénien, où elle habite encore, bien loin de la terre de Colchide ».

Cette indication semble assez nette pour engager

à poursuivre l'examen des arguments qui lui sont contraires.

Et d'abord prenons celui tiré de « l'opposition entre le pays ténébreux des Cimmériens et le pays des Lestrygons, où les nuits sont courtes comme dans la région septentrionale de l'Europe ».

Si les nuits d'*été* sont plus courtes chez les Lestrygons que dans le pays des Cimmériens, le pays des Lestrygons anthropophages devra être recherché quelque part très au nord, vers la Scandinavie.

Si les nuits d'*hiver* sont plus courtes chez les Lestrygons que dans les pays ténébreux des Cimmériens, le pays des Lestrygons devra être recherché dans la Méditerranée.

Admettons, pour un instant, l'emplacement des Lestrygons fixé en Scandinavie, et l'île d'Ea, identifiée avec l'île de Sein, comme il a été proposé.

Il ne reste plus qu'à rapprocher de cette nouvelle solution le texte même de l'*Odyssée*.

« Chassé de l'île d'Éole, Ulysse (sort de la Méditerranée), après dix jours et dix nuits, aborde en Lestrygonie, pays d'anthropophages, où les nuits sont très courtes, comme dans la région septentrionale de l'Europe » (il atteint la Scandinavie).

Ulysse pour franchir 4.000 kilomètres en dix jours avait donc un excellent navire moderne, et à défaut de cartes un excellent pilote ayant souvent fait ce trajet? On peut en douter. Pythéas, Christophe Colomb, Vasco de Gama, ses successeurs, n'ont jamais eu de telles moyennes, ni surtout jamais rencontré une telle série de chances exceptionnelles.

Il faut donc être très réservé pour apprécier les

durées probables des erreurs mentionnées par l'*Odyssée*.

« Puis il reprend la mer (descend au sud) et touche à l'île d'Ea (île de Sein), où habite Circé ». — « Circé conseille à Ulysse d'aller aux Enfers et excite un vent favorable ; une journée de navigation mène le héros au pays ténébreux des Cimmériens. C'est là qu'Ulysse évoque les morts. La consultation prise, il revient dans l'île de Circé.

Ainsi, Ulysse à l'île de Sein (en plein pays cimmérien), soit remonte au nord, soit descend au sud pour trouver le pays cimmérien.

Dans le premier cas, il remonte au nord, vers la Scandinavie, pour y chercher les enfers et les pays cimmériens, devant lesquels il a passé sans les reconnaître, ce qui doit surprendre chez un navigateur si renseigné, si émérite, qui parcourt si facilement une région maritime de navigation bien autrement difficile que la Méditerranée occidentale. Cela n'est guère probable.

Dans le deuxième cas, il descend vers le sud pour chercher les enfers, puis remontera vers l'île de Sein, vers le nord pour rentrer dans la Méditerranée. Cela est encore plus improbable.

Ces deux dernières solutions étant inadmissibles, leur point de départ est faux.

En effet, l'île de Sein ne peut pas être l'île d'Ea.

Sa petite étendue, les difficultés de communication avec le continent ne concordent pas avec le rôle important que les peuples de Circé semblent avoir rempli dans l'Italie des Étrusques.

Replaçons donc la terre des Lestrygons en Afrique, où les nuits d'*hiver* sont plus courtes que dans les

pays des Cimmériens, et l'île de Circé sur le continent italien (île ou cap).

On voit alors Ulysse continuer ses erreurs dans la Méditerranée occidentale, agrandissant ses découvertes sur les indications des peuples visités. Les navigateurs groupés sous le nom et l'impulsion de la force ulysséenne finissent par pénétrer dans cette région italienne, d'où plus tard sortiront des clans se disant nés d'Ulysse et de Circé.

Circé, qui réunissait sous son sceptre des Celtes, des Italiotes, des hommes de la Colchide, pouvait faire des princes celtes, des *Orcs*, tout en recrutant des nouveaux membres pour ses clans aux totems du loup et du lion ?

Ces pratiques devaient être de tous les pays dans ce même temps. Les voyageurs venus par mer, envoyés par les dieux, devaient être sacrifiés sur les autels, ou incorporés dans les clans

De là vint, pour Circé, la réputation d'avoir, par procédés magiques, empêché les compagnons d'Ulysse de retourner dans leur patrie en les transformant en pourceaux, comme elle avait transformé d'autres hommes en loups et en lions.

Un autre argument se base sur ce que « l'île de Circé est voisine de l'endroit où Ulysse trouve l'ouverture des enfers ».

Le texte de l'*Odyssée* peut guider dans l'appréciation de cet argument.

« Un vent, docile aux ordres de la déesse, enfle nos voiles... nous nous abandonnons à l'art de notre pilote et à la foi des vents. Nous voguons... nous entrons dans les profondeurs de l'Océan et nous sommes suspendus sur ces abîmes. Là sont les

Cimmériens et leurs tristes demeures... Une nuit immobile pèse toujours sur ces peuples infortunés. Et suivant le cours de l'Océan, nous arrivons aux lieux que Circé nous a marqués. »

Puis vient le retour.

« Poussés par un vent favorable, nous glissons lentement sur le sein de l'Océan. Des eaux de l'Océan, nous rentrons dans la mer et nous abordons à l'île d'Ea. »

Dans le pays des Cimmériens, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Gironde, les mégalithes étaient multipliés sur toutes les côtes maritimes.

Des menhirs de haute taille marquaient l'entrée des principaux fleuves, le sommet des îles, les rivages où l'on pouvait aborder. Des dolmens funéraires apparaissaient sur toutes les collines, dans toutes les vallées aboutissant aux rives de l'Océan.

Ces monuments donnaient une véritable impression funèbre aux navigateurs qui abordaient, pour la première fois, sur les rives arémoricaines.

Là régnait une divinité dont les menhirs représentaient l'épée ou la hache, emblèmes des forces divines, fécondantes, vivifiantes ou destructives. C'était un dieu puissant de la vie et de la mort, dont le petit domaine particulier a conservé le nom de Arivos, Erebos.

Les pâles habitants de ce pays prononçaient des paroles aux sons rauques et farouches, d'où les Grecs et les Phéniciens ont pourtant retenu les formes, Ea, Era, Ela, dont les échos se retrouveront en Italie avec le nom de l'île de Circé, et en Grèce

avec le nom de la déesse Era (1), et ces noms passeront pour exprimer les plaintes des morts qui hantaient les prairies, sises sur les rives de l'Océan des Hespérides.

Sur les pentes et sur les sommets dénudés des monts volcaniques du plateau central, le souffle des vents humides accumule les nuées et fait éclore les orages.

La tempête typhonienne y vient directement de l'Océan, après avoir fait retentir tout le littoral maritime de ses rugissements les plus terribles, de ses sifflements les plus aigus, de ses plaintes et de ses colères.

Ceci nous explique pourquoi Hésiode et les prêtres de Delphes répétaient : « La terre Gaia, ayant été unie au Tartar, enfanta son dernier né Typhoeus », la tempête typhonienne, « d'où sort la force des vents au souffle humide ».

Sur les côtes des Hespérides se trouvait alors Kallirhoé l'Océanide, qui épousa Khrysaor, le fils de Médusa, le peuple à l'épée d'or.

Elle en eut Géryon aux trois têtes, autrement dit le bouvier Eurytion dans Eritheia.

Et Kallirhoé donna le jour, dans un antre creux, à la divine Ekhidna, au cœur ferme, moitié nymphe aux yeux noirs, moitié serpent monstrueux, nourri de chairs crues dans les antres de la terre.

Elle était enfermée dans Arimos, sous terre, la morne Ekhidna. Et l'on dit que Typhaon s'unit d'amour avec elle ; ce vent impétueux et violent, avec cette belle nymphe aux yeux noirs.

(1) Era, à la tête de vache.

Et elles étaient actives au travail les mains, et ils étaient infatigables les pieds du dieu robuste, et de ses épaules sortaient cinquante têtes d'un horrible dragon, dardant des langues noires. Et des yeux de ces têtes monstrueuses, à travers les sourcils, flambait du feu, et de toutes ces têtes qui regardaient jaillissait ce feu. Et des voix sortaient de toutes ces têtes affreuses, rendant des sons de toute sorte, ineffables, semblables aux voix mêmes des dieux, ou à la voix énorme d'un taureau mugissant et féroce, ou à celle d'un lion à l'âme farouche, ou, chose prodigieuse à l'aboiement des petits chiens, ou au bruit strident des hautes montagnes.

Ces vents, sans utilité, soulèvent la mer stérile qui bout furieuse; terrible fléau des hommes, ils forment des tourbillons violents.

Ils soufflent çà et là, et dispersent les nefs, et perdent les matelots, car il n'y a point de remède à la ruine de ceux qui les rencontrent sur la mer.

Et sur la face de la terre immense et fleurie, les beaux travaux des hommes, nés d'elle, ils les détruisent, les remplissent de poussière et d'un bruit odieux.

Ce vent impétueux et violent s'unit avec cette belle nymphe aux yeux noirs.

Elle enfanta le monstrueux et ineffable Kerberos, chien d'Aidès, mangeur de chair crue, à la voix d'airain, aux cinquante têtes, impudent et vigoureux.

Kerberos, chien d'Aidès, Aidès lui-même sous un autre aspect, hérita de la forme, du site et de la voix de ses auteurs. Chien ou loup se terminant en serpent, ses cinquante têtes, avec le temps, se rédui-

sirent à trois principales, à mesure qu'il fut mieux connu (1).

Ce chien féroce, effroyable, garde les portes d'entrée qui conduisent aux demeures sonores du dieu souterrain, du puissant Aidès et de la terrible Perséphoné.

Et dans sa mauvaise ruse, ceux qui entrent, il les flatte de la queue et des oreilles, mais il ne les laisse plus sortir, et plein de vigilance, il dévore tous ceux qui veulent repasser le seuil du puissant Aidès et de la terrible Perséphoné.

Et les mugissements et les plaintes du vent typhonien se font toujours entendre sur les côtes d'Arimos, et franchissant les Hespéries, ils viennent apporter, dans l'île d'Ea méditerranéenne, les plaintes du vent de tempête au souffle humide, et les plaintes des âmes des trépassés que les Celtes croyaient y entendre.

Et de nos jours, sur les côtes de Saintonge, le successeur de Kerberos, le serpent Rô, le maumussant, fait encore entendre les mêmes rugissements et les mêmes plaintes, alors que les tempêtes de l'équinoxe ou de l'hiver s'abattent sur les côtes occidentales de l'Europe.

Un voyageur (2) nommé Sylla s'en vint à Carthage.

Il avait vécu trente ans dans l'île où Saturne était dit avoir sa demeure. D'après les prêtres de ce dieu, il put donner une théorie nouvelle sur Cérès et Pro-

(1) Il devint le prototype du loup-garou qui se retrouve dans toutes les légendes populaires du littoral des Gaules.

(2) *De faciæ lunæ*, Plutarque.

serpine, telles qu'elles étaient conçues vers les limites occidentales connues de la terre.

« La première mort s'accomplit sur la terre, demeure de Cérès, qui sépare l'âme du corps ; la seconde mort s'effectue dans la région de Proserpine qui sépare l'âme de l'intelligence.

« Toute âme, qui se sépare du corps doit, en vertu d'un décret du destin, errer dans la région entre la terre et la lune...

« Elles séjournent donc dans la région la plus douce de l'air, celle qu'on nomme les prairies de Pluton. »

« A travers l'espace... les âmes vertueuses poussent des cris... En même temps et des lieux bas, les âmes châtiées traversent en se désolant et en vociférant. »

Démétrius, qui habita dans une île peuplée, voisine de l'île des Héros, entendit passer, dans un vent d'orage, les âmes des morts, à ce que les habitants lui expliquèrent.

« Les Gaulois distinguent entre les âmes des vulgaires et les âmes supérieures ; celles-là passaient en brise insensible, celles-ci en vent de tempête. »

« L'île sacrée ou saturnienne de la côte cantabrique paraît avoir donné lieu à des racontars religieux du même genre. »

A l'île de Groix, quand les vents soufflent avec violence, le char de la mort passe dans les airs avec un bruit sinistre (1).

Lorsque l'ouragan commence à répandre la frayeur sur son passage, le char sort du dolmen de

(1) Docteur VINCENT.

Saint-Nicolas, élevé sur la pointe du sud-ouest de l'île de Groix.

C'est, en effet, de cette direction que viennent les gros vents dès qu'ils commencent à balayer l'île.

Du côté de Kersos, au milieu du long récif qui borde la mer sauvage, de lugubres cris se répandent dans l'espace dès que les flots sont menaçants.

Ces plaintes infiniment douloureuses représentent les cris des sacrilèges damnés.

En Armorique, la nuit, beaucoup de personnes croient encore, dans les gémissements du vent de tempête, entendre les plaintes des chrétiens, qui, mourants ou défunts, réclament des prières.

II

Mercure. Ésus. Tarvos Trigaranus.

Il y a des analogies et de grandes différences entre les autels de Paris et de Trèves.

Tarvos Trigaranus et Ésus apparaissent sur l'un et l'autre autel, mais le taureau qui tient, sur l'autel de Notre-Dame, la place d'une grande divinité, est seulement indiqué à Trèves en abrégé et plutôt comme un attribut de l'arbre.

Tarvos et le bûcheron sur l'autel de Trèves sont des personnages divins, mais secondaires auprès de Mercure et de sa compagne Rosmerta.

Dans ce lieu voisin de Trèves, des Gallo-Romains pratiquant spécialement le culte de Mercure, éle-

vaient à leurs frais, un autel à ce dieu, le plus grand dieu de la Gaule romaine.

Pareille popularité n'a pris naissance qu'après la conquête romaine. Cela, en vérité, était impossible autrement.

Rome n'eut point permis de se développer à un culte pouvant paraître la revanche des vaincus et une protestation contre les vainqueurs.

Les idées pacifiques et les habitudes d'ordre, dont faisaient, sans doute, profession les sectateurs de Mercure, n'avaient rien de dangereux pour l'autorité nouvelle.

Le pouvoir religieux de Mercure était ancien et solide.

Ses prêtres et ses adhérents avaient, sans doute, préconisé l'alliance avec les civilisations grecque et romaine.

Lorsque le sort des armes eût prononcé entre les Celtes et les Romains, Mercure Dumias devint le meilleur lien des peuples gallo-romains.

Il devait sa gloire de dieu celte aux services antérieurs d'Hermès Atlante, mais son importance comme dieu gallo-romain fut surtout le résultat de la *paix romaine*, qui remplaçait la période des guerres incessantes par un temps de sécurité comme les peuples celtes n'en avaient, probablement, jamais connu.

Cette gloire récente de Mercure effaçait la gloire d'autres dieux, qui avaient possédé, bien avant lui, la suprématie religieuse.

Dispiter, dont le peuple garde les souvenirs, et dont il multiplie partout les monuments, César n'en parle qu'une fois, presque incidemment même.

Ce silence voulu semble indiquer un motif politique.

César s'efforçait sans doute d'éviter de donner des griefs aux adorateurs de Dispiter. Il cherchait à limiter la lutte entre deux principes : la politique représentée par le dieu celte de la guerre, d'un côté, et la politique représentée par le dieu de la paix et du commerce, d'un autre côté.

César réussit en somme à faire triompher la paix romaine.

Il évitait de parler de Dispiter ; le tricéphale nous apprend que César ne pouvant pas séparer Teutatès d'Ésus, le mieux était donc d'en parler le moins possible.

Lorsque Auguste et Agrippa, successeurs de César, parleront de Dispiter, ce sera pour faire à ce dieu une colossale cérémonie d'expiations et de supplications.

Comme Pelloutier, nous concluons que les peuples celtes n'adoraient qu'un seul dieu suprême qu'ils appelaient *Teut* ou *Tis* et que les étrangers ont appelé tantôt Mercure, tantôt Mars, Jupiter Saturne ou Pluton. Nous connaissons deux formes plus complètes de ce nom, *Toutati*, *Teutatès*, si toutefois les oreilles et les plumes latines nous ont bien transcrit le phonétisme celtique de ce nom.

A Trèves, les Gallo-Romains pratiquant le culte de Mercure, appréciant à sa valeur la paix romaine, déclarent que Mercure leur patron local est le plus grand des dieux celtiques, mais ne voulant pas, en les omettant, se mettre mal avec les dieux du parti de l'indépendance, ils donnent à ceux-ci une place effacée à côté du Mercure de Trèves.

Les Gallo-Romains de Reims placeront Mercure romain dans une situation plus modeste, aux côtés du dieu accroupi et cornu, le Teutatès des Gaulois.

Si donc on cherche une formule commune aux deux scènes de Notre-Dame de Paris et de Trèves, il faudra remarquer Jupiter, ayant pris la place de Taranis, se trouvant isolé au milieu des trois nouveaux fragments du tricéphale celtique : Tarvos réduit au rôle de dieu régional, Volcanus, dieu du feu et des travaux métallurgiques, Ésus, dieu de la guerre.

Ésus et Tarvos sont en relations manifestes avec un arbre, dont celui-ci favorise le développement, alors que celui-là combat ce développement.

Les fonctions du dieu de la guerre s'exerçant en présence du dieu père, distributeur de la vie à la surface de la terre, semblent compléter l'ensemble du dieu de la vie et de la mort, par la présence du destin frappant, de la hache, l'arbre symbolique ?

Le bûcheron divin fend le tronc de l'arbre de la vie en causant sans relâche le départ des guerriers et des victimes de la guerre, pour une autre partie du monde, pour le royaume spécial de Dispiter, alors que le taureau divin guérit sans relâche les blessures de l'arbre de la vie, en donnant naissance à de nouveaux humains.

Aux yeux des contemporains, le mot de l'énigme devait être fourni par une légende celtique assez populaire, dont on peut, par induction, dégager quelques éléments.

C'est ainsi qu'Ésus à la hache, et Teutatès fécon-

dant compléteront le personnage du « Forestier » Silvanus.

Dans une légende scandinave, le chêne, le dernier des arbres créés par la nature, devient immense, il envahit le ciel. Le dôme des épaisses forêts qu'il remplit de ses rejetons, dérobe à la terre la lumière du soleil et de la lune.

Les habitants paléolithiques de l'Europe ne voient plus la course des nuages qui se condensent sur les forêts.

Ils sont obligés de suivre les cours d'eau, et pour communiquer de vallées en vallées, de suivre les sentiers frayés par les animaux.

Enfin des navigateurs leur apportent la hache de pierre polie ; ils garderont leur souvenir sous la forme d'un nain (Bès ?), qui aurait apporté lui-même cette hache permettant d'ouvrir des sentiers dans la forêt immense, et de combattre tous les ennemis, hommes et animaux que celle-ci recélait dans son sein.

Mais bientôt le même nain leur apporte la hache de bronze, et devient un géant.

Les défrichements commencent ; les plaines, les fonds des vallées voient les premières cultures chercher, pour s'établir, les meilleures terres possibles, notamment les terres d'alluvions dues aux entraînements des eaux provenant du grand taureau céleste et du grand serpent chthonien.

III

Les Bœufs sauvages, la Vache et le Taureau. Les eaux fécondantes.

La *vache* fut essentiellement l'animal domestique aryen (1).

Tous les peuples aryens, au moment où ils naissaient à l'histoire, avaient fortement imprégné dans leurs souvenirs, dans leurs idées et leurs mœurs, ce rôle éminent joué par la vache, chez leurs ancêtres et qu'elle a, généralement, continué de jouer chez eux jusqu'à maintenant.

Dans les langues aryennes, il y a pour désigner la vache des séries de noms semblables ou parents : le sanscrit *vaça*, latin *vacca*, K. *Bu*, Ar. *Bû*, C. *Buch*, Fr. E. *Bo*.

Le sanscrit *gô*, bœuf en général et vache, correspond à l'avestique *gâo*, vieux slave *gowedo*, au grec βους, latin *Bos*, irlandais *Bo*, vieux haut allemand *Chuo*, *Hrind*.

Le vieux nordique *farre* signifie vache et taureau.

Le sanscrit *Ukshân*, taureau, correspond à l'avestique *Uxsau*, gothique *auha*, vieux haut allemand *Ohso*, kymroeg *Ych*, kornique *Ohan*.

Il y eut un temps et des contrées où la vache *Bo*, *Bû* eut pour mâle *Bo*, *Vacca* eut pour mâle *Bos*. Ce

(1) M. S. Zaborowski, *les Peuples aryens*.

dernier terme apparaissant dans un nom celtique, Tarvos, antérieur à la conquête romaine, serait donc un équivalent du *Bo* irlandais, et du *Bos* latin, alors qu'il s'appliquerait directement à la représentation d'un taureau.

Comme les chevaux, les bœufs sauvages existaient en grand nombre en Europe, à l'époque quaternaire.

Ils appartenaient à deux races principales: l'*urus* ou *bos primigenius*, vrai bœuf et l'*aurochs* ou *bison*.

Telle était la vigueur de ces espèces que la première, dont on a trouvé des restes en quantité, avec ceux du mammouth, jusque dans les alluvions anciennes du Volga, survivait en Gaule après César, dans les Vosges au sixième siècle, en Germanie jusqu'après le moyen âge, et que la seconde, signalée jusqu'en Thrace, survit encore dans une forêt de la Lithuanie.

A côté d'elles une troisième espèce, de faible taille, le *bos longifrons* ou *brachyceros*, a vécu pendant les mêmes époques.

A l'époque néolithique, cette espèce fut la plus recherchée des hommes, parce qu'elle était plus maniable.

Nos races actuelles descendent de cette espèce et de l'Urus.

Des mots introduits dans le latin désignent l'Europe comme point de départ des noms du bœuf.

Telle est le mot *urus*, que César a rapporté de la Gaule, où il avait vu le bœuf sauvage.

Apulée cite le nom *ura* d'une plante le satyrion, espèce d'orchidée, qui se plaît dans les lieux sombres et humides, en grec Satyrion, en latin Priapis-

con, Testiculum leporinum. Avec un sens analogue, on trouve le K. *Gwr*, homme ; C. *Gur* ; Av. *Gour*.

Ir. *Ur*, lieu humide, vallon ; *Uaran*, eau.

Ir. E. *Urach*, terre, terreau. — Ir. Urach-bhallach, une orchis.

Les deux dialectes donnent *Urabullach*, la scabieuse des bois.

Ura, en basque signifie eau. C'était encore le nom d'une fontaine de Lyon, ainsi que d'une rivière, *Uræ fons*, aujourd'hui l'Eure, dont les eaux étaient portées par le pont du Gard à Nîmes.

Macrobe cite le mot *Uri*, bœuf sauvage, très rapproché d'*Ura* cité par Apulée.

César range cet animal parmi les espèces qu'il signale dans la forêt hercynienne. Servius affirme que ces bœufs existaient dans les Pyrénées.

Isidore ne connaît d'Urus qu'en Germanie.

On retrouve ce nom *Ur*, dans le vieux haut allemand, le vieux nordique et dans le sanscrit *Usra*, taureau rougeâtre.

K. *Ur*, essentiel, pur, supérieur, d'où *Uriad* ancien, *Gwrys*, violent. — Ar. *Gour*, préfixe indiquant supériorité.

Ir. *Uras*, E. *Urrach*, puissance. — Ir. *Urchoid*, méchanceté ; E. dommage, malheur. — Ar. *Urc'ha*, hurler, mugir.

Ur reparaît dans les noms lyonnais d'*Urogenius*, *Urogenia*, *Urogenonertus* et dans celui d'*Urius* à Bordeaux.

Ce terme *Ur* existait dans le latin d'Irlande au neuvième siècle, puisque Dicuit blâme le vulgaire de donner le nom de *Bubale* aux bœufs à cornes gi-

gantesques « que nous nommons *Uri* », dit-il (1)

Vison, Bison apparaît dans le latin avec Sénèque.

Il correspond au vieux haut allemand *Wisunt*, anglo-saxon *weosend*, vieux nordique *visundr*, vieux prusse *wis-sambris*, lithuanien *stumbras*, *zombra*, polonais *zubr*.

Il est à remarquer que ces neuf mots comprennent soit le terme *Vis*, *Bis*, *Wis*, *Weos*, rappelant le nom du dieu *Bis*, *Bès*, soit le terme *bris*, *bras*, *bra*, *br*, qui est la désignation du même personnage sous une autre forme.

Les termes complémentaires *on*, *unt*, *end*, *unde*, *sam*, *stun*, *zom*, *zu* se rapprochent singulièrement d'une troisième forme du nom de cette divinité, celle de *Ant*, si fréquente dans le nord de l'Espagne, au sud de la Loire et en Irlande ?

Il y a, dans les langues aryennes, trace du passage, par les soins des humains, de l'état sauvage à l'état domestique, des bœufs de l'Europe.

Le vieux prusse *tauris*, le vieux slave *turu*, le polonais *tur* désignent encore le *bison* sauvage de la Lithuanie.

C'est une preuve que le terme *taur*, *tur*, relativement récent, a pu être appliqué aux mâles des trois races de bœufs de l'Europe.

Les langues néo-celtiques donnent : Ar. *Tarv*, taureau ; K. *Taru*, *Tarw* ; C. *Tarô* ; Ir. *Tarb* ; E. *Tarbh*.

Le grec ταυρος, le latin *taurus*, vieux nordique *Björr*, vieux haut allemand *Stior* et *teura* ont eu le même sens *taureau*, que jusqu'à présent on a voulu reconnaître au vieux gallique *Tarvos*.

(1) R. de Belloguet.

Que les termes, encore usités dans les pays germaniques, sarmates, celtiques et latins, pour désigner les taureaux des trois espèces de bœufs de l'Europe, proviennent de la même source que le *Tarvos* gallique, c'est probable; qu'ils proviennent directement du mot *Tarvos* lui-même, c'est possible; mais que *Tarvos* appliqué depuis l'époque quaternaire à une région terrestre n'ait signifié que *taureau*, c'est un fait que les ressemblances précitées ne peuvent affirmer.

Tarvos est un taureau *Bos* spécialisé par l'épithète *Tar*.

L'Urus mâle, le Bison mâle et le mâle du Bos longifrons ont porté des noms très différents suivant les dialectes et les localités.

Mais pour les pays entre l'Irlande, l'Italie et la Grèce, il y eut un temps où les formes *Bo*, *Bos*, βους prédominèrent incontestablement. Elles apparaissent chez les aryens occidentaux, habitant les Hespérides, dans une contrée où les bœufs ont coexisté avec les humains presque de tout temps et laissé, dans les langues, les monuments, les noms mêmes des peuples, les traces les plus manifestes.

Tar-vos des Celtes comprend cette syllabe Bos, Bo en relations avec les cieux, la terre et les peuples de la région précitée.

Urus, *Vison*, *Bos* furent les noms des taureaux des trois races de bœufs européens, mais *Ur*, *Vis* et *Bos* sont, en outre, trois épithètes, trois noms du dieu cornu, père des peuples *Boii*, le bouvier d'Eritheia et des bœufs de labour célestes, que l'on voit briller dans les constellations des Chariots

Son nom *Tar-vos* remonte à l'époque où les peu-

ples ayant domestiqué deux races de bœufs sauvages ont formé ce nom pour désigner le mâle, le taureau des races domestiquées, ainsi que le taureau personnifiant la terre où s'accomplissait cette domestication, et le taureau céleste qui donnait la vie aux plantes, aux animaux et aux humains.

Il est donc probable que les termes ταυρος, *Taurus Tauris*, etc., des pays grec, latin, sarmate, *Taurus*, de l'Asie Mineure, le surnom ταυρω de Diane, le ταυροπολις de ses fêtes, le vieux dorien ταυς, fort, ταυρα, vache stérile, *Talos* de Crète, et les formes néo-celtiques, etc., viennent du *Tarvos* des régions celtiques où Hésiode plaçait l'*Erebos*.

Tarvos servit aussi à former la première partie du nom des *Tarb-elli*, applicable, non seulement à la région de Dax, mais à tout le littoral entre la Garonne et les Pyrénées.

Tarb représente le taureau céleste, qui au sommet des monts épouse la nuit étoilée, récolte dans les marais ouraniens les eaux célestes et les distribue à la surface du sol, méritant le nom de *Achéron*.

Les Grecs l'ont appelé *Ach-élous*, équivalent du latin *aqua*, du K. *Ach*, eau; Ir. *Oiche*. — *Aig* ou *Eigiawn*, la mer, Ir. *Aigein*.

Tarb est donc identique à l'*aqui*, d'Aquitania, région de l'eau et troisième partie des Gaules suivant César (II).

Pline (XXXI, 2) avait donc raison de dire que les Tarbelli de Dax étaient un peuple aquitain, qu'ils étaient les mêmes que les Aquitains établis entre la Garonne et les Pyrénées (IV, 33).

Il ajoute que l'Aquitaine portait antérieurement le

nom d'*Aremorica* (la région maritime d'Are (1).

Les cités qui bordent l'Océan et que les Gaulois nomment communément *Armoricæ* (César, VII-75).

Le golfe aquitanique de Pline est appellé Tarbellique par Lucain, 1er, 421, et par Ausone, *Parent*, IV.

Pline, dans son énumération des peuples de la province d'Aquitaine, dut positivement distinguer les Tarbelli des Aquitani ; ce dernier nom entrait de plus en plus dans l'usage général des Romains, alors que celui des Tarbelli se localisait de plus en plus autour de Dax, pour l'usage particulier des populations de religion celtique, ou des voyageurs étrangers, attirés par la réputation des eaux thermales.

La seconde partie du nom *Tarb-elli* se retrouve tout le long de l'Océan, tantôt sous la forme *eli*, *alis*, *ulis*, etc., tantôt sous la forme *are*, *ari* ; ce n'est au fond que le nom des plaines basses, des prairies qui furent les « Champs-Élysées » des peuples anciens.

(1) *Are*, grammaticalement signifie devant (*Ante*).

Are et *Ante*, devenus des noms de région, donnent des sens nouveaux en formant les noms de *Aremorici*, *Arecomici*, *Arelate*, etc.

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

I

II

Appendice I

APPENDICE II

2510. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

ANDERSON (R.-B.). *Mythologie scandinave. Légendes des Eddas.* Traduction de M. J. Leclercq. In-18 . . 3 fr. 50

BÉRENGER FÉRAUD (Dr). *Superstitions et survivances étudiées au point de vue de leur origine et de leurs transformations.* 5 vol in-8 . . . . 25 fr. »

BERTRAND (Alexandre), de l'Institut. *La Religion des Gaulois. Les druides et le druidisme.* In-8, 31 planches et nombreuses figures . . . . 10 fr. »

BESNIER (Maurice). *Les Catacombes de Rome.* In-18, 20 planches . . . . 4 fr. »

BOUCHÉ-LECLERCQ, membre de l'Institut. *Histoire de la divination dans l'antiquité.* 4 volumes in-8 . . . 40 fr. »

— *L'Astrologie grecque.* In-8 de 680 pages, avec 47 fig. 20 fr. »

CUMONT (Franz). *Les Religions orientales dans le paganisme romain.* 2e édition. In-18. . . . . 5 fr. »

DANINOS PACHA. *Les Monuments funéraires de l'Égypte ancienne.* In-18 illustré . . . . 5 fr »

GEFFROY (A.), de l'Institut. *Des Institutions et des mœurs du paganisme scandinave. L'Islande avant le christianisme, d'après le Gragas et les Sagas.* In-18. . . . . . . 3 fr. 50

LEFÈVRE (André). *Religions et mythologies comparées.* 2e éd. In 18 . . . . 4 fr. »

LEGER (Louis), de l'Institut. *La Mythologie slave.* In-8, illustré. . . . . 7 fr. 50

MASPERO (G.), de l'Institut. *Études de mythologie et d'archéologie égyptiennes.* Tomes I, II. 2 volumes in-8, fig. Chaque volume . . . . 12 fr. »

— Tomes III, IV. 2 vol. in-8, fig. et planches. Chaque volume . . . . 15 fr. »

NAVILLE (Ed.). *La Religion des anciens Égyptiens.* Six conférences au Collège de France en 1905. In-18 . . 3 fr. 50

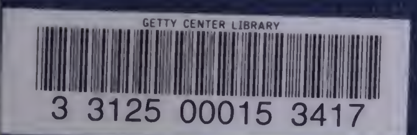
REINACH (Salomon), de l'Institut. *Cultes, mythes et religions.* Tomes I-II. 2 vol. in-8. . . . . 15 fr. »

RENEL (Ch.), professeur à la Faculté des Lettres de Lyon. *Les Religions de la Gaule avant le Christianisme.* In-18, illustré. . . . . 3 fr. 50

2 10. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.

P. U. F.
348 fr.
B.C. + T.L.




GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00015 3417